This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

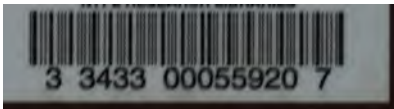
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


3 3433 00055920 7

LE

# VOYAGEUR

## FRANÇOIS.

LE

# VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

# LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

*Mis au jour par M. l'Abbé* DELAPORTE.

NOUVELLE EDITION.

---

TOME XIII.

---

*Prix 3 liv. relié.*

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXVI.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

LE

# VOYAGEUR FRANÇOIS.

## LETTRE CLIII.

### *Le Paraguay.*

Les premiers momens de mon ſéjour à Buenos-Aires, ont été employés à recueillir, dans différentes relations, les principales circonſtances de la découverte du Paraguay. J'ai ſur-tout recherché les anciennes traditions; j'ai conſulté de vieux monumens; j'ai interrogé les gens du pays: les fables même que la crédulité a fait admettre aux Eſpagnols, je ne les ai point dédaignées, perſuadé qu'elles indiquent toujours quelque vérité.

Ce fut le hasard qui conduisit Diaz de Solis, pilote de Castille, à la riviere de la Plata. Il remonta ce fleuve dans une chaloupe, & apperçut des Indiens qui parurent l'inviter à venir à eux. Trompé par ces démonstrations équivoques, il aborda avec peu de suite, & ne fit pas attention, qu'à mesure qu'il avançoit, ces barbares s'éloignoient. Ils l'attirerent ainsi jusqu'à un bois voisin, où il les suivit presque seul; à peine y fut-il arrivé; qu'une grêle de fleches l'étendit mort sur la place, avec quelques-uns de ses gens. Les Indiens les dépouillerent, allumerent un grand feu, les firent rôtir, & les mangerent à la vue de ceux qui étoient restés dans la chaloupe. Ceux-ci crurent n'avoir point d'autre parti à prendre, que de regagner le navire, & de s'en retourner en Espagne.

Quelques Portugais, qui étoient entrés dans le Paraguay par le Brésil, ne furent pas plus heureux; mais ces accidens tragiques n'empêcherent pas Sébastien Cabot de partir, dix ans après, avec cinq vaisseaux Espagnols, pour continuer cette découverte. Il entra, comme Solis, par la riviere de

la Plata. Je dirai en passant, que ce fleuve est un des plus grands que l'on connoisse; qu'il en est peu dont l'entrée soit aussi difficile, & où il y ait eu plus de naufrages; ce qui l'a fait nommer l'*Enfer des Navigateurs;* mais, en récompense, l'eau en est excellente & très-saine. Elle a de plus, dit-on, une qualité fort singuliere; c'est d'éclaircir la voix de telle sorte, que l'on reconnoît d'abord ceux qui en boivent habituellement; mais si l'on discontinue d'en faire usage, on perd peu à peu cet agrément. Ce n'est pas sous le nom de la Plata, que cette riviere descend de sa source; elle part du lac des Xarayès, sous celui de Paraguay, qui signifie *Fleuve couronné*, comme si le lac d'où il sort lui formoit une couronne. Tous les ans il inonde les terres dans l'espace de plusieurs lieues; pendant ce débordement, les habitans se mettent, avec leurs effets, dans des canots, & y restent jusqu'à ce qu'il se soit retiré. Il est d'ailleurs si rapide, qu'il adoucit l'eau de la mer à une très-grande distance de l'endroit où il tombe. S'il perd son nom en se joignant à la Plata, il en est bien dédommagé, en le donnant à

cette immenſe étendue de pays, borné à l'orient par le Bréſil, à l'occident par le Chili, au midi par les Terres Magellaniques, & au nord par la riviere des Amazones.

Cabot bâtit deux fortereſſes au Paraguay, y laiſſa quelques Eſpagnols, & s'en retourna en Europe. L'Officier qui commandoit dans un de ces forts, avoit une femme très-jolie, nommée Miranda, dont un Cacique voiſin devint amoureux, & qu'il ſe propoſa d'enlever. Il choiſit le tems où le mari étoit abſent pour quelque expédition; & s'étant fait accompagner d'une troupe d'Indiens, il attaqua le fort, y mit le feu, maſſacra la garniſon; mais il périt lui-même dans le combat. Il ne reſtoit plus dans la fortereſſe que l'infortunée Miranda, avec quatre femmes & quelques enfans. Ils furent tous liés & menés à Siripa, frere & ſucceſſeur du Cacique. A la vue de la belle Eſpagnole, Siripa conçut le même amour qui avoit été ſi funeſte à ſon frere. Il ne ſe réſerva qu'elle, de cette petite troupe de captifs, & lui déclara qu'elle alloit être déſormais la maîtreſſe dans ſa maiſon. Miranda lui répondit de la

maniere la plus capable de l'irriter, dans l'eſpérance qu'une prompte mort mettroit ſon honneur & ſon innocence à couvert. Elle fut trompée; ſes refus ne firent qu'augmenter l'eſtime de Siripa, & donnerent une nouvelle vivacité à ſa paſſion.

Pendant ce combat, où le foible oppoſoit la violence & la rigueur aux vœux & aux ſoumiſſions du plus fort, l'Officier Eſpagnol, revenu de ſon expédition, ne trouva qu'un amas de cendres enſanglantées, à la place où il avoit laiſſé une citadelle. Ses yeux cherchent par-tout Miranda, ſans découvrir même l'ombre de cette épouſe fidele. Il apprend enfin qu'elle eſt chez les perfides Indiens, qui, dans une ſeule nuit, avoient commis tant de crimes. Aucun danger ne l'arrête, dans la réſolution d'arracher Miranda à ſes raviſſeurs. Sa préſence allume toutes les fureurs de la jalouſie dans l'ame de l'amoureux Siripa. Il ordonne la mort de cet Eſpagnol, dont l'aſpect lui eſt odieux, le fait attacher à un arbre, & commande qu'on le perce de fleches. On ſe diſpoſe à lui obéir, lorſque Miranda fondant en larmes, vient ſe jetter

aux pieds du barbare, & déſarme cet amant furieux & jaloux. L'Officier eſt délié ſur le champ, & a même la liberté de voir quelquefois ſon épouſe, à condition que s'ils oſent écouter l'amour, & uſer des droits de l'hymen, le premier moment de leur bonheur ſera le dernier de leur vie.

Le Cacique avoit une femme, qui devint amoureuſe de l'Eſpagnol, & qu'un intérêt perſonnel engageoit à veiller de près ſur la conduite des deux époux. Elle les ſurprit un jour couchés enſemble, & vint ſur le champ en avertir Siripa. Il courut pour s'en inſtruire, & fut convaincu par ſes propres yeux. Dans le premier mouvement de ſa fureur, il ſervit mieux la jalouſie de ſa femme, qu'il n'avoit fait la ſienne propre; il condamna Miranda au feu, & le mari à être percé de fleches. Les deux époux expirerent à la vue l'un de l'autre, dans des ſentimens dignes de leur vertu & de leur amour. Malgré la face romaneſque que préſente cette hiſtoire, on prétend qu'elle ne perd rien du côté de la vérité.

Déſeſpérant de pouvoir ſe ſoutenir

dans cette contrée, contre des habitans que la perfidie Caſtillane rendoit irréconciliables avec les Eſpagnols, ceux ci prirent le parti de quitter le pays ; & il s'écoula quelques années, ſans qu'ils ſongeaſſent à faire de nouvelles tentatives ſur le Paraguay. Mais en 1535 Charles Quint médita un établiſſement, pour lequel il ordonna d'immenſes préparatifs. Don Pedre de Mendoze, ſon grand échanſon, fut déclaré le chef de l'entrepriſe. L'Empereur le nomma gouverneur & capitaine général de tout les pays qu'on découvriroit juſqu'à la mer du Sud, à condition que Mendoze y tranſporteroit mille hommes en deux voyages, avec des armes & des proviſions pour un an ; qu'il y fonderoit des colonies, & que le tout ſe feroit à ſes propres frais. On arma à Cadix une flotte de quatorze voiles ; & ces apprêts joints à ce qu'on avoit publié des richeſſes du Paraguay, y attirerent des gens de la plus haute naiſſance.

Le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cens hommes, fut au moins de douze cens, parmi leſ-

quels il y avoit plus de trente ſeigneurs diſtingués, & entr'autres un frere de ſainte Thereſe; en un mot, jamais entrepriſe pour le Nouveau-Monde, ne s'eſt faite avec plus d'éclat; aucune colonie Eſpagnole n'a compté autant de grands noms parmi ſes fondateurs. Une choſe remarquable, c'eſt que l'Empereur déclara à Mendoze, qu'il chargeoit ſa conſcience des injuſtices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens. « Trop d'horreurs, lui » dit-il, a déshonoré les plus nobles » actions des vainqueurs de l'Amérique. Si leurs conquêtes cauſent de » l'étonnement, leurs cruautés excitent encore plus l'indignation. Les » premieres ont été des prodiges d'audace; les ſecondes, des excès d'inhumanité. La converſion de ces nouveaux peuples étant, ſur-tout, ce » que j'ai le plus à cœur, je ne ferai » grace à perſonne ſur cet article. Ce » n'eſt point par le fer, que je veux » acquérir des ſujets; c'eſt par la douceur & la perſuaſion, unique moyen » de réparer les perſécutions des premiers Conquérans du Mexique & du » Pérou ».

Après pluſieurs accidens malheureux, la flotte de Mendoze arriva aux iſles de Saint-Gabriel, ſituées au milieu du fleuve de la Plata. Le Gouverneur fut d'avis de faire, de ce côté là, ſon premier établiſſement. Il envoya choiſir un emplacement ſûr & commode. On le trouva ſur une pointe qui avance dans le fleuve, vers la rive occidentale, à plus de cinquante lieues de ſon embouchure. Mendoze y fit auſſi-tôt tracer le plan d'une ville qui fut nommée Buenos-Aires, parce qu'en effet l'air y eſt fort ſain. Chacun mit ſur le champ la main à l'œuvre; & tout le monde fut bien-tôt logé. Telle eſt l'origine de la principale ville de ce pays, quoique l'Aſſomption en ſoit la capitale. Celle-ci fut fondée, deux ans après, ſur le fleuve du Paraguay, à plus de deux cens lieues au-deſſus de Buenos-Aires. Ce n'étoit d'abord qu'un petit fort, qui, en très-peu de tems, eſt devenu une grande cité. Elle eſt à diſtance égale du Pérou & du Bréſil, & dans une ſituation très-agréable; mais Buenos-Aires eſt comme la clef & le centre de tout le commerce qui ſe fait dans ces contrées.

On ne fut pas long-tems à s'appercevoir que les naturels du pays voyoient de mauvais œil des étrangers s'établir ſi près d'eux. Si l'on vouloit avoir des vivres, il falloit leur faire la guerre; & l'avantage n'étoit pas toujours du côté des Eſpagnols. Un parti conſidérable de ces derniers fut battu par les Indiens, avec perte de pluſieurs perſonnes de diſtinction; & bien-tôt on fut réduit à une famine extrême à Buenos-Aires. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à verſer le ſang des Chrétiens, le Gouverneur défendit, ſous peine de mort, de ſortir de la ville; & craignant que la faim ne fît violer cette loi, il mit partout des gardes, avec ordre de tirer ſur quiconque voudroit s'échapper. On raconte, à ce ſujet, une aventure ſinguliere d'une femme Eſpagnole, nommée Maldonata. Je la rapporterai, ſur le témoignage des gens de ſa nation, mais non ſans laiſſer entrevoir quelque doute, quoique certifiée par la notoriété publique.

Cette femme avoit trompé la vigilance des gardes; &, après avoir erré quelque tems dans la campagne, elle

apperçut une caverne, où elle crut pouvoir ſe cacher. Elle y trouva une lionne, dont la vue la ſaiſit de frayeur; mais les careſſes que lui fit cet animal la raſſurerent; & elle reconnut qu'elles étoient intéreſſées. Etant pleine & à ſon terme, cette bête reſſentoit de vives douleurs; & ſes plaintes étoient le langage d'une mere qui réclamoit du ſecours pour ſe délivrer de ſon fardeau. Maldonata aida à la nature dans ce moment douloureux; & la lionne, heureuſement délivrée, redoubla ſes careſſes envers ſa libératrice. Elle ne borna pas là ſa reconnoiſſance; car tous les jours elle alloit chercher de quoi vivre, & ne manquoit jamais de mettre aux pieds de cette femme une nourriture abondante, qu'elle partageoit avec les jeunes lionceaux, qui, nés par ſes ſoins, & élevés avec elle, ſembloient reconnoître par leurs jeux, un bienfait que leur mere payoit de ſes plus tendres empreſſemens. Mais quand l'âge leur eut donné l'inſtinct de chercher eux-mêmes leur proie, cette famille ſe diſperſa dans les bois; & la lionne, que la tendreſſe maternelle ne rappelloit

plus dans ſa caverne, diſparut elle-même, & s'égara dans ces déſerts. Maldonata ſeule & ſans ſubſiſtance, fut obligée de s'éloigner de cet antre, dont ſa pitié avoit ſçu lui faire un aſyle. Elle ne fut pas long-tems ſans tomber entre les mains des Eſpagnols; ceux-ci, en punition de ſa déſobéiſſance, la lierent à un arbre, & l'y laiſſerent, ne doutant point qu'elle ne fut bientôt dévorée par les bêtes féroces. Deux jours après, on alla ſavoir la deſtinée de cette malheureuſe victime. On la trouva pleine de vie au milieu des tigres affamés, qui n'oſoient en approcher. Sa lionne, qui l'avoit reconnue, étoit à ſes pieds, avec ſes lionceaux, & empêchoit les autres animaux de lui faire aucun mal. A la vue des Eſpagnols, la lionne ſe retira à quelques pas, pour leur laiſſer la liberté de délier ſa bienfaitrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint, à pas lents, confirmer par des careſſes & des gémiſſemens, les prodiges de reconnoiſſance que cette femme racontoit à ſes libérateurs. Elle la ſuivit quelque tems avec ſes lionceaux, & donna les marques du plus grand

regret de la voir partir. Le Commandant inſtruit de toute l'aventure, comprit qu'il ne pouvoit, ſans paroître plus féroce que les lions même, ſe diſpenſer de faire grace à cette infortunée, que le ciel ſembloit protéger ſi vivement.

L'Auteur, qui le premier a écrit cette aventure, aſſure l'avoir appriſe par la voix publique, & de la bouche même de Maldonata.

Les habitans de Buenos-Aires n'étant pas en état de ſe faire reſpecter des nations voiſines, furent obligés d'abandonner cette ville pour un tems, & de ſe réfugier à l'Aſſomption. Pour ſe concilier enſuite les Indiens, & leur donner une grande idée de la religion chrétienne, qu'on travailloit à leur faire embraſſer, ils imaginerent une proceſſion générale, où tous les Eſpagnols devoient paroître, les épaules découvertes, & un fouet à la main pour ſe flageller. Ils y inviterent les ſauvages des environs, qui ſe préſenterent, dit-on, au nombre de huit mille. Comme ils n'étoient rien moins qu'affectionnés à la nation Caſtillane, ils n'y vinrent que dans l'eſpérance d'y trouver une occaſion favorable de ſe défaire de ces

étrangers, qui leur devenoient tous les jours plus incommodes. Au moment que la proceſſion alloit commencer, une Indienne, qui aimoit un ſeigneur Eſpagnol, & qui ſavoit le complot, entra dans la chambre de ſon amant, dont elle n'avoit eu juſques-là qu'à ſe louer. Comme il étoit prêt à ſortir dans l'équipage de flagellant, elle lui dit, les larmes aux yeux, qu'elle le voyoit avec regret courir à ſa perte, & découvrit toute la conſpiration. Vous avez vu que l'amour a toujours favoriſé les entrepriſes des Européens dans le Nouveau-Monde. Le Gouverneur, inſtruit du complot, envoya un ordre ſecret à tous les habitans de ſe tenir bien armés; feignant enſuite d'avoir appris que les Japiges, ennemis communs des Indiens & des Caſtillans, venoient pour les attaquer, il fit prier les principaux Chefs des conſpirateurs de venir le trouver, pour concerter enſemble de ce qu'il y avoit à faire dans un cas ſi preſſant. Ils y allerent tous ſans défiance; &, à meſure qu'ils entroient chez le Gouverneur, ils y étoient liés & enfermés ſéparément. Quand ils furent tous arrivés, il leur

dit qu'il étoit inſtruit de leur deſſein, & les fit pendre, à la vue de cette multitude d'Indiens qui environnoient la ville. Ces peuples, voyant les Chrétiens ſous les armes, non-ſeulement n'oſerent remuer, mais confeſſerent hautement, qu'ils avoient auſſi mérité la mort. Ils ajouterent que, ſi l'on vouloit uſer d'indulgence à leur égard, ils donneroient des femmes aux Caſtillans qui n'en avoient point; & cette offre fut acceptée. Ces Indiennes ſe trouverent fécondes, & d'un aſſez bon caractere; ce qui engagea, dans la ſuite, pluſieurs Eſpagnols à contracter de pareilles alliances. Quelques-uns même ont épouſé des négreſſes; & de-là eſt venu le grand nombre de métifs & de mulâtres qui peuplent aujourd'hui toutes ces provinces.

Après deux ans de ſéjour au Paraguay, Don Pedre de Mendoze, qui ne s'y étoit point fait aimer, partit pour l'Eſpagne, & mourut avant que d'y arriver. Charles-Quint nomma à ſa place Don Alvare de Vera, l'homme le plus vertueux de toute la Caſtille. Dans les inſtructions que ce prince lui donna, il lui recommandoit ſur toutes

choſes, de ne ſouffrir dans ſa province, ni avocats, ni procureurs, rien n'étant plus contraires, que cette eſpece de gens, au progrès des colonies. Il ordonna qu'on ne refusât à perſonne la liberté de repaſſer en Europe, de recourir à ſa juſtice, & de lui écrire. Il accorda une amniſtie pour tous ceux qui avoient mangé de la chair humaine pendant la famine de Buenos-Aires; ce qui étoit arrivé à pluſieurs, leſquels, pour ſe ſouſtraire au châtiment, s'étoient réfugiés chez les ſauvages.

Le nouveau Gouverneur commença par aſſembler, à l'Aſſomption, tout ce qu'il y avoit d'eccléſiaſtiques & de religieux, & leur déclara, de la part de l'Empereur, que ſa Majeſté chargeoit leur conſcience de tout ce qui regardoit la propagation de la foi dans ces terres infideles. Il leur donna ſa parole de les ſoutenir, de toute ſon autorité, dans les fonctions de leur miniſtere; &, après avoir réformé pluſieurs abus qui s'étoient introduits parmi les Officiers Royaux, il mit ſa principale attention à s'attacher les Indiens, & à les retenir dans l'alliance des Eſpagnols. Les Guaranis, qui ha-

nt la rive orientale du fleuve de
aguay, ont été les premiers & les
s fideles vaſſaux de cette Couronne.
furent d'un grand ſecours à Don
rare, dans les différentes guerres
'il eut à ſoutenir contre d'autres na-
ns moins dociles, & qu'on ne put
umettre que par la force des armes.
e Gouverneur en gagna pluſieurs,
ar ſa douceur & ſes manieres enga-
eantes; mais tandis qu'il adouciſſoit
e cœur farouche de ces barbares, il
éprouvoit de la part des Eſpagnols
même, tout ce que l'envie & la haine
peuvent inſpirer de plus cruel. Les
Officiers Royaux, irrités de ce qu'il
s'étoit oppoſé à leur tyrannie, prévin-
rent contre lui le Conſeil de Madrid;
&, ſans attendre les ordres de la Cour,
il fut arrêté, mis aux fers, & renvoyé
en Europe. On voulut pluſieurs fois
l'empoiſonner durant la route; on vou-
lut le faire arrêter aux Açores; mais
toute la malice de ſes ennemis ne put
triompher de ſon innocence, qui fut
enfin généralement reconnue à la Cour
d'Eſpagne. On ne le renvoya cepen-
dant pas au Paraguay, de peur que ſa
préſence n'occaſionnât de nouveaux
troubles.

Au milieu même de leurs diſſentions inteſtines, les habitans de l'Aſſomption travailloient avec ardeur à l'agrandiſſement de la colonie. Peu de tems après, ils firent deux nouveaux établiſſemens, qui devinrent bientôt deux grandes villes. La premiere, ſituée ſur le fleuve de Parana, fut nommée Guayara, du nom de la province; la ſeconde, appellée Santa-Cruz, fut fondée dans le Tucuman, frontiere du Pérou. On a depuis reculé cette derniere ville à cinquante lieues plus au nord. Dans ce même tems l'Egliſe de l'Aſſomption fut érigée en évêché. Charles voulut que le premier évêque du Paraguay entrât dans ſon diocèſe d'une maniere convenable à ſa dignité. Le Gouverneur le reçut avec de grandes marques d'honneur; &, en l'abordant, lui demanda à genoux ſa bénédiction. Le Prélat portoit avec lui pluſieurs réglemens de ſa Majeſté touchant les *Commendes*.

Ces commendes étoient un moyen imaginé, pour récompenſer ceux qui avoient le plus contribué à la fondation de la colonie, & qu'on appelloit les Conquérans du Paraguay. Elles con-

ſiſtoient en un certain nombre d'Indiens ſoumis, qui étoient obligés de ſervir ceux à qui on les accordoit. Quand il ne s'en trouvoit pas aſſez pour en donner à tout le monde, le Gouverneur, de l'avis de l'Evêque & de tous ceux qui avoient voix délibérative dans le Conſeil, formoit de nouvelles peuplades des naturels du pays, dont on croyoit avoir droit de diſpoſer. On les donnoit à différens particuliers, pour un tems plus ou moins long, ſuivant le rang ou les ſervices des perſonnes. Ce terme expiré, les commendes retournoient au domaine; & le Gouverneur de la province employoit les Indiens, dont elles étoient compoſées, aux travaux publics, ou les diſtribuoit à d'autres particuliers, de ſorte que chacun profitoit à ſon tour de ce bénéfice. Le Commendataire n'avoit aucune juriſdiction ſur ces peuples; ils ne lui devoient que deux mois par an de leur travail, & un tribut, dont ceux qui avoient cinquante ans accomplis, ou qui n'en avoient pas dix huit, étoient exempts. Le cinquieme de ce tribut devoit être donné au

Curé de la paroiſſe. Il étoit enjoint aux Commendataires de pourvoir à tous les beſoins de leurs Indiens, de veiller à ce qu'ils fuſſent inſtruits de la religion, de les bien traiter, & de les gouverner comme des enfans, parce qu'en effet ils le ſont en bien des choſes pendant toute leur vie. Afin de les mettre à l'abri de la vexation, il y avoit des Officiers prépoſés pour écouter leurs plaintes, avec pouvoir de priver de ſa commende quiconque ſeroit convaincu d'en avoir abuſé. Mais jamais il n'y eut de loix plus mal obſervées; & l'on prétend que toutes les perſécutions qu'ont eſſuyées les Jéſuites, n'ont eu d'autres ſources, que leur fermeté à ne point conſentir qu'on donnât la moindre atteinte aux priviléges des ſauvages.

Charles-Quint n'avoit rien plus expreſſément recommandé aux Gouverneurs qu'il envoyoit au Paraguay, que d'y mener des eccléſiaſtiques & des religieux, & de leur donner toutes les facilités néceſſaires pour remplir les devoirs de leur miniſtere. Philippe II, ſon fils & ſon ſucceſſeur au trône d'Eſpagne

d'Eſpagne, ne témoigna pas moins de zele; & les Miſſionnaires, dont les premiers étoient de l'ordre de ſaint François, ne négligerent rien pour répondre à la confiance de ces deux Monarques. Ils baptiſerent un aſſez grand nombre d'Indiens; mais les fréquentes révoltes de ces peuples, qu'on ne ménageoit pas aſſez, & les troubles domeſtiques, dont, pendant plus de ſoixante ans, cette Colonie fut preſque toujours agitée, mirent les plus grands obſtacles aux progrès de la Foi.

Le Tucuman fut plus heureux d'abord: à peine les Caſtillans avoient-ils commencé à s'y établir, qu'on ſongea au Pérou, à y envoyer des Miſſionnaires. Saint François Salano y arriva avec une troupe de religieux de ſon ordre. Il parcourut cette province avec le ſuccès qu'on devoit attendre d'un ſaint qui ne mettoit point de bornes à ſon zele, & que Dieu, ſi l'on en croit encore les Eſpagnols, avoit revêtu du don des miracles. Le pere Louis de Rolano, un de ſes diſciples, fonda, parmi les Guaranis, une chré-

tienté fervente, qu'il gouverna longtems ; il traduiſit même un catéchiſme dans leur langue ; mais l'un & l'autre ayant été rappellés par leurs ſupérieurs, le Clergé ſéculier, uniquement occupé dans les villes, ſuffiſoit à peine au travail dont il étoit ſurchargé. Les Réguliers, en plus petit nombre encore, ne pouvoient pas cultiver tous les Indiens qui étoient en commende, & ſe donnoient inutilement bien de la peine, pour leur faire goûter une religion, contre laquelle la dureté & le mauvais exemple de leurs Maîtres ne pouvoient que les prévenir. Enfin les évêques de l'Aſſomption & du Tucuman ſe trouvoient réduits à la triſte néceſſité de faire, à la Cour, de fréquentes repréſentations, pour en obtenir des ouvriers évangéliques, qui les aidaſſent à remplir les fonctions de leur miniſtere.

Tel étoit le premier état du Paraguay, lorſqu'on y envoya des Jéſuites. Dès que ces Peres furent arrivés au Tucuman, le Gouverneur monta à cheval avec la Nobleſſe & les Officiers des troupes, pour aller au de-

vant d'eux. A leur entrée dans la ville, ils trouverent, ſur leur paſſage, les rues ſemées de fleurs, & des arcs de triomphe de diſtance en diſtance. L'Evêque qui avoit ordonné de ſolemnelles actions de graces pour leur heureuſe arrivée, les conduiſit proceſſionnellement à ſa cathédrale, les y complimenta en des termes qui dûrent faire ſouffrir leur modeſtie, entonna lui-même le *Te Deum*, les mena enſuite chez lui, & voulut qu'ils logeaſſent dans ſon palais. C'eſt ainſi que les Eſpagnols eux-mêmes, qui ſans doute s'en ſont bien repentis, préparoient les Indiens à regarder ces religieux comme des hommes extraordinaires, qui devoient être un jour leurs fondateurs, leurs légiſlateurs, leurs généraux d'armée, leurs pontifes & leurs ſouverains.

Les Miſſionnaires trouverent une ample matiere à leur zele, & s'y livrerent avec ardeur. Ils crurent devoir commencer par les Eſpagnols, dont l'exemple pouvoit contribuer beaucoup, ou apporter un grand obſtacle au ſuccès de leurs travaux. On les écouta avec reſpect; on les con-

ſulta avec confiance ; ils rencontrèrent par-tout des cœurs dociles. Ils firent enſuite pluſieurs courſes dans les campagnes, pour annoncer l'évangile aux Indiens ; & ils en avoient déjà converti un grand nombre, lorſqu'ils apprirent qu'il leur venoit un renfort du Bréſil.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les converſions opérées par ces hommes apoſtoliques ; elles ſe multiplioient à meſure qu'ils recevoient de nouveaux ſecours ; dans peu de tems, les Jéſuites eurent pluſieurs établiſſemens au Paraguay ; & ce qui fait le triomphe de leur politique, de leur humanité & de leur zele, c'eſt qu'en ſe ſervant de la religion pour aſſervir des hommes libres, vaincre leurs préjugés, ſoumettre leurs paſſions, ils les ont rendus induſtrieux, heureux & policés. Semblables aux anciens Légiſlateurs, ils réduiſirent en ſociété des barbares toujours errans, toujours armés, ne reſpirant que meurtres, ne vivant que de carnage. La lecture des Poëtes avoit appris à ces Miſſionnaires, Gens de lettres, qu'Orphée étoit venu à bout de faire ſortir les hommes

des forêts par les charmes de la muſique. Ils eurent recours aux mêmes moyens, pour adoucir ces caracteres féroces. A peine un Jéſuite avoit-il commencé à chanter quelques cantiques, que les ſauvages ſortoient auſſitôt des bois où de leurs retraites, pour ſuivre, avec les tranſports les plus vifs, celui dont la voix avoit frappé leurs oreilles. Alors le Miſſionnaire les voyant raſſemblés autour de lui, commençoit à leur annoncer les vérités de la Foi. Quand l'ennui les prenoit, le nouvel Orphée recommençoit ſes cantiques; & mêlant le chant à l'inſtruction, il leur apprenoit à bâtir, non les murs d'une ville, comme Amphion, mais des cabanes propres & commodes, dont ils eurent bientôt formé des peuplades. On les nomma Doctrines, ou Réductions, termes qui ont toujours été uſités depuis, pour ſignifier ces ſortes de villages.

Les Jéſuites voulurent auſſi avoir des habitations dans les villes. Le premier de ces établiſſemens ſe fit à l'Aſſomption, capitale de la province. Les Magiſtrats leur aſſignerent un emplacement, pour y bâtir une maiſon &

une égliſe. On mit auſſi-tôt la main à l'œuvre ; & tous voulurent y travailler, juſqu'aux femmes, qui ſe ſignalerent dans cette occaſion, par leur zèle & leur dépenſe. Ce qui attachoit ſur-tout les Eſpagnols à ces religieux, c'étoit la facilité avec laquelle ils manioient les eſprits des Indiens, au milieu deſquels on ne ſe croyoit jamais en ſûreté. De leur côté, les ſauvages ſe flattoient que les Caſtillans ſe laiſſeroient perſuader, par des hommes à qui ils témoignoient tant d'eſtime, de les traiter avec plus de douceur ; mais les Miſſionnaires ayant paru s'intéreſſer trop vivement pour les naturels du pays, les Eſpagnols en conçurent de l'ombrage. On diſoit tout haut, que les Jéſuites n'avoient d'autre but, que de ſe rendre les maîtres des Paraguéens, & de profiter ſeuls de leurs ſervices ; que c'étoit uniquement pour cela qu'ils avoient engagé la Cour à publier des édits pour maintenir la liberté de ces peuples ; & qu'ils ne manqueroient pas de s'en prévaloir, pour s'enrichir au préjudice des ſujets du Roi d'Eſpagne. En vain ces Peres répondirent qu'avant qu'aucun d'eux

eût mis le pied dans la province, Charles-Quint avoit déjà donné ces mêmes édits; les esprits étoient trop aigris pour se rendre à aucune raison; & cette indisposition, fermentant de plus en plus, produisit dans la suite les querelles les plus vives, dont je prévois les suites les plus funestes pour cette malheureuse Société.

Je suis, &c.

*A Buenos-Aires, ce 21 octobre 1751.*

## LETTRE CLIV.

### *SUITE DU PARAGUAY.*

VOUS venez, Madame, de voir au Paraguay deux ſortes de religions, les Chrétiens & les Idolâtres; deux ſortes de peuples, les Indiens & les Eſpagnols; deux ſortes d'habitations, les villes & les peuplades; deux ſortes de ſouverains, le Roi d'Eſpagne & les Jéſuites. Tous ces objets demandent à être repris ſéparément.

Cinq gouvernemens diviſent toute cette contrée, & ont pour capitales, la Plata, Santa-Cruz, Cordoue, Buenos-Aires & l'Aſſomption, qui l'eſt en même tems de tout le pays. Les Gouverneurs ſont indépendans & abſolus dans les affaires politiques & militaires: ce n'eſt que dans certains cas particuliers, qu'ils reconnoiſſent la ſupériorité des Vice-Rois du Pérou. Pour le civil & le criminel, ils reſſortiſſent de l'Audience Royale.

La Plata, où réſide ce tribunal, fut

fondée par le Capitaine Pedro d'Anzures, ſous les ordres de François Pizarre, & ſur les ruines du bourg Indien de Chuquiſaca, dont elle prend auſſi le nom. Celui de Cité-d'Argent, *Ciudad de la Plata*, lui fut donné par alluſion à une mine de ce métal, qui en étoit peu éloignée. La ville eſt ſituée dans une petite plaine environnée de montagnes; les maiſons y ſont de pierres, & couvertes de tuiles. Celles de la principale place, qui ont un étage au-deſſus du rez-de-chauſſée, ſont grandes, bien diſpoſées, accompagnées de jardins & de vergers. L'eau n'y eſt point abondante; mais, par le ſoin qu'on a pris de la diſtribuer dans tous les quartiers, elle ſuffit pour la conſommation des habitans, dont on compte environ quatorze mille, tant Indiens qu'Eſpagnols. L'égliſe a été érigée en métropole, la magiſtrature en Audience Royale, l'Archevêque & ſon Official en tribunal eccléſiaſtique, les Officiers municipaux en corps de ville, les Colléges en Univerſités. Les Profeſſeurs ſont des Jéſuites, des prêtres ſéculiers & des laïques, qui donnent auſſi des leçons publiques dans le

ſéminaire. Il ne faut pas demander s'il y a beaucoup de moines : c'eſt la claſſe d'habitans la plus nombreuſe dans la plupart des villes de l'Amérique Eſpagnole : mais ce ſont toujours des Dominicains, des Cordeliers, des Auguſtins, des peres de la Merci, des Jéſuites, & point, ou preſque point de Bénédictins, de Prémontrés, de Bernardins, de Chartreux, ni même de Capucins, ſi faciles d'ailleurs & ſi ardens à ſe multiplier.

Les environs de la Plata ſont remplis de maiſons de campagne, le long de la riviere de Cachimayo, qui en eſt à deux lieues. Une autre, nommée Pilico-Mayo, coule à ſix lieues de là, ſur le chemin de Potoſi, & fournit d'excellent poiſſon. C'eſt ſur ſes bords, qu'habitent les Chiriguanes, ennemis irréconciliables des Chrétiens, & toujours en guerre avec les Eſpagnols. Les Jéſuites n'en pénetrent pas moins dans leur pays, accompagnés de quelques Indiens qu'ils menent pour leur ſûreté ; & il arrive quelquefois qu'ils en convertiſſent. « Nous ne connoiſ-» ſons point au Paraguay, me diſoit un » de ces Peres, de peuple plus fier,

» plus dur, plus inconſtant & plus per-
» fide que les Chiriguanes, dont on
» raconte ainſi l'origine.

» Lorſque les Guaranis ſe ſoumirent
» à l'Evangile, & que réunis par les
» premiers Miſſionnaires, ils formerent
» diverſes peuplades, il ſe trouva,
» parmi eux, un certain nombre
» d'infideles, dont on ne put jamais
» vaincre l'obſtination. Ces barbares,
» craignant le reſſentiment de leurs
» compatriotes, dont ils n'avoient pas
» voulu ſuivre l'exemple, prirent la
» réſolution d'abandonner leur terre
» natale, & d'aller chercher un aſyle
» en d'autres contrées. Dans cette vue,
» ils paſſerent le fleuve du Paraguay,
» & avançant dans les terres, ils fixe-
» rent leur demeure au milieu des
» montagnes. Les nations chez leſquel-
» les ils s'étoient refugiés, en conçu-
» rent de la défiance; mais elles juge-
» rent que, paſſant d'un ciel brûlant
» dans une région extrêmement froide,
» ils ne pourroient réſiſter aux rigueurs
» du climat, & qu'ils périroient bien-
» tôt de miſere. Chiriguano, diſoient-
» elles en leur langue, c'eſt-à-dire,
» le froid les détruira; & de-là eſt

» venu le nom qu'ils portent actuelle-
» ment. Mais loin d'être détruits, com-
» me on l'avoit eſpéré, ils multiplie-
» rent ſi conſidérablement, qu'en très-
» peu d'années, leur nombre monta à
» plus de trente mille. Comme ils ſont
» naturellement belliqueux, ils ſe jet-
» terent ſur leurs voiſins, les extermi-
» nerent peu à peu, & s'emparerent
» de toutes leurs terres ».

Le même Jéſuite m'a appris que ces peuples qu'il nomme barbares, n'ont ordinairement qu'une femme ; mais parmi les priſonniers qu'ils font à la guerre, ils choiſiſſent les plus jeunes filles, pour en faire leurs maîtreſſes ; ce qui ne prouve pas clairement leur barbarie. « Ce qu'ils ont de plus ſingulier, » ajoutoit ce Pere, c'eſt que d'un jour » à l'autre, ils ne ſont plus les mêmes » hommes : aujourd'hui pleins de rai-
» ſon & d'un bon commerce, demain
» pires que les tigres de leurs forêts.
» On obtient tout d'eux, lorſqu'on les
» prend par l'intérêt : s'ils n'eſperent
» rien, tout homme eſt leur ennemi.
» Ils ſont naturellement gais, pleins de
» feu, enclins à la plaiſanterie ; & leurs
» bons mots ne laiſſent pas d'avoir

» quelque ſol. Lâches, quand ils trou-
» vent de la réſiſtance, & inſolens à
» l'excès, comme c'eſt l'uſage, même
» chez les nations les plus policées,
» s'ils s'apperçoivent qu'on les craint.
» Leurs bourgades ſont diſpoſées
» en forme de cercle, dont le centre
» eſt occupé par la place publique.
» Ils vont pour l'ordinaire tout nuds;
» ils ont cependant des culottes; mais
» ils les tiennent ſous le bras, comme
» on dit que vous portez vos cha-
» peaux. Lorſqu'une fille commence à
» s'appercevoir qu'elle peut être fem-
» me, on l'oblige à demeurer pendant
» trois mois dans ſon hamac. De vieilles
» matrones entrent dans la cabane,
» armées de bâtons; & frappant tout
» ce qu'elles rencontrent, elles pour-
» ſuivent, diſent-elles, la couleuvre
» qui a piqué la fille juſqu'au ſang:
» l'une d'entr'elles met fin à ce ma-
» nége, en feignant qu'elle a tué le
» ſerpent. Un moribond ne juge de
» l'affection que lui porte ſa famille, que
» par les cris & les hurlemens effroya-
» bles, que ſes parens font autour de
» ſon lit, au moment de ſon décès. Il
» n'eſt pas rare que cette horrible ſym-

» phonie ait avancé les jours de plus
» d'un malade. Les magiciens, qui font
» fortune parmi la plupart des ſauva-
» ges, ſont en exécration chez les
» Chiriguanes : on y brûle un homme,
» ſur le moindre ſoupçon de maléfice.
» Au reſte, comment ne croiroient-ils
» pas aux ſortiléges, puiſque des peu-
» ples même qui ſe diſent philoſophes,
» ont des livres révérés d'apparitions,
» des traités théologiques, où les ſor-
» ciers jouent leur rôle, & pour com-
» ble de déception, une juriſprudence
» établie ſur la magie ? Comme nous,
» les Chiriguanes s'effraient d'un ſon-
» ge, marquent des jours malheureux,
» redoutent tel ou tel nombre, & ſont
» troublés par le cris de tels ou tels
» animaux. L'unique avantage peut-
» être que nous ayons ſur ces barba-
» res, c'eſt que, parmi nous, les vieil-
» les, les nourrices, les enfans, le peuple
» & les ſots ſont les ſeuls aujourd'hui
» qui ſe forment ces terreurs ſuperſti-
» tieuſes ; les gens ſenſés n'en parlent
» que pour en rire.

» Les peuples les plus voiſins des
» Chiriguanes, ſont les Chiquites, dont
» le nom ſignifie hommes rapetiſſés.

» Les Eſpagnols les ont ainſi appellés, » parce que la porte de leurs cabanes » eſt très baſſe, & qu'ils ne peuvent s'y » gliſſer, qu'en ſe traînant ſur le ventre. » Ils en uſent de cette façon, pour » ne point y donner entrée aux moſ- » quites, dont cette contrée eſt in- » feſtée, ſur-tout dans les tems de » pluies. Le pays eſt fort montagneux, » & couvert par d'immenſes forêts. » La quantité de différentes abeilles » qu'on y trouve, fourniſſent du miel » & de la cire en abondance. Ce ſont, » avec le ris, le maïs, le coton, le » ſucre, le tabac, les patates & le » manioc, les denrées les plus com- » munes de cette province. Depuis le » mois de décembre, juſqu'au mois de » mai, les campagnes ſont inondées » par le débordement des rivieres; & » tout commerce eſt interdit entre les » habitans. Il ſe forme alors de grands » lacs qui fourmillent de poiſſons. Le » Chiquite compoſe une certaine pâte » amere, qui les enivre; ils montent » auſſi-tôt à fleur d'eau; & les pê- » cheurs les prennent aiſément. Quand » les eaux ſe ſont retirées, les ſauva- » ges enſemencent leurs terres, qui

» jouiſſent alors d'une admirable fé-
» condité. Les bois ſont remplis de
» ſinges, de poules, de tortues, de
» buffles, de cerfs, de chevres, d'ours,
» de tigres & de bêtes venimeuſes.

» Les mœurs des Chiquites different
» peu de celles des autres ſauvages
» de l'Amérique méridionale. Ils man-
» gent ſans attendre le beſoin, ſans
» s'aſſujettir à des heures réglées, ſans
» faire choix de leur nourriture, ſans
» s'inquiéter du lendemain; ils vivent
» au grand air, accoutumés à toutes
» les variations du climat, le plus ſou-
» vent nuds, & n'ayant pour lit, que
» la terre, une peau de bête, quelques
» feuilles d'arbres, ou une méchante
» natte. De là, cette force, cette vi-
» gueur de tempérament & de ſanté,
» qui eſt la baſe de toutes leurs jouiſ-
» ſances. La médecine, telle qu'on
» l'exerce dans nos villes, avec ſa
» théorie ſi pompeuſe & ſa pratique
» ſi fautive, avec ſes ſyſtêmes ſans
» expériences, & ſes raiſonnemens
» ſans preuves, n'eſt point connue de
» ces Indiens. Ils n'ont qu'une maniere
» de traiter les maladies; c'eſt de ſucer
la partie où l'on ſent de la douleur;

» & cette fonction eſt exercée par le
» Cacique, à qui elle donne une grande
» autorité dans la nation. Il demande
» d'abord à ceux qui le conſultent :
» qu'avez-vous fait avant de tomber
» malade ? N'avez-vous pas répan-
» du de la chica ? N'avez-vous pas
» jetté de la chair de cerf ou de tor-
» tue ? Si on l'avoue, eh voilà juſ-
» tement ce qui vous tue, reprend
» auſſi tôt l'Eſculape : l'ame de l'animal
» eſt entrée dans votre corps, & ſe
» venge de l'outrage qu'il a reçu. Le
» Cacique ſuce enſuite la partie affec-
» tée ; & ſi le Malade meurt, c'eſt ſur
» lui ſeul que tombe la faute ; s'il guérit,
» toute la gloire eſt pour le Médecin.

» Les Chiquites ſont moins féroces
» que les Chiriguanes, & plus diſpoſés
» à recevoir les lumieres de l'Evangile.
» Nos Miſſionnaires y ont déja formé
» des peuplades chrétiennes, avec des
» eſpérances bien fondées, de leur im-
» poſer à tous le même joug ; alors l'E-
» gliſe n'aura point d'enfans plus doci-
» les ; l'Eſpagne, de ſujets plus fideles ;
» l'Amérique, de peuples plus heureux ;
» notre Compagnie, de diſciples plus
» ſoumis. Leur converſion paroiſſoit

» déſeſpérée, lorſqu'un de nos Peres ;
» Joſeph de Arcé, profita de deux cir-
» conſtances qui lui concilierent l'affec-
» tion de ces peuples. Deux nations
» étoient alors en guerre ; le Pere vint
» à bout, par ſon éloquence, de ter-
» miner leurs différends, & de rétablir
» entre elles la paix & la concorde. Preſ-
» que dans le même tems, il obtint la
» grace d'un Chiquite, condamné à mort
» par le Gouverneur de Santa-Cruz.
» Cette charité lui gagna la bienveillan-
» ce des autres ſauvages ; & ayant eu la
» liberté de parcourir la province, il eut
» la ſatisfaction de voir des nations en-
» tieres demander d'elles-mêmes à être
» inſtruites.

» La maniere dont ces peuples dé-
» libérerent s'ils embraſſeroient la re-
» ligion chrétienne, mérite d'être rap-
» portée. On indiqua une aſſemblée
» générale ; & tout le monde ſe trouva,
» pendant la nuit, au rendez-vous. On
» commença à danſer au ſon des inſtru-
» mens ; & tout en danſant, l'affaire fut
» propoſée & diſcutée. Chacun expoſa
» ſes raiſons en cadence ; & le bal finit
» par décider que le Chriſtianiſme ſe-
» roit reçu.

» Il ne faut pas croire cependant que

» ces peuples aient toujours témoigné » la même docilité. On en a vu qui re- » fuſoient avec obſtination, d'écouter » les Miſſionnaires, ou qui, après leur » avoir prêté quelqu'attention, leur ré- » pondoient froidement: vous dites » que votre Dieu ſait tout, qu'il eſt en » tout lieu, & qu'il voit tout ce qui s'y » paſſe; nous n'aimerions pas un Maître » qui a les yeux ſi perçans; nous vou- » lons vivre en liberté dans nos bois, » ſans avoir un témoin & un cenſeur » perpétuel de nos actions. Un autre » ſauvage étant ſollicité de ſe faire chré- » tien, répliqua au Jéſuite qui le mena- » çoit de l'enfer; tant mieux, je n'aurai » plus froid après ma mort. C'eſt par de » ſemblables réponſes, qu'ils décon- » certent ſouvent le zele des Prédica- » teurs.

» Ce n'eſt point par les Chiquites, » que les Miſſionnaires ont commencé » leurs conquêtes évangéliques dans » le Paraguay. Les Réductions les plus » anciennes, les plus nombreuſes, les » plus ferventes, ont été fondées chez » les Guaranis. Avant qu'on y eût porté » le flambeau de la foi, ce pays, comme » vous l'avez vu, étoit habité par des

» barbares ſans religion, ſans loix, ſans
» habitation ni demeure fixe. Les Jéſuites
» pénétrerent, de proche en proche, dans
» l'intérieur de leurs forêts ; & à force de
» patience, de douceur, de complaiſan-
» ce, ils parvinrent à s'en faire écouter.
» Ces peuples n'étoient compoſés que de
» familles iſolées : on les accoutuma ai-
» ſément à la ſociété, en leur faiſant
» naître des beſoins. On leur apprit à
» labourer la terre, à cuire la brique, à
» façonner le bois, à conſtruire des
» maiſons. On fit venir de Buenos-Ai-
» res, des beſtiaux amenés d'Europe,
» qui multiplierent tellement en peu de
» tems, que bientôt on en eut aſſez
» pour la ſubſiſtance des habitans. Les
» Miſſionnaires mettoient les premiers
» la main à tous ces ouvrages : celui-ci
» conduiſoit la charrue ; celui-là béchoit
» la terre ; quelques-uns coupoient des
» arbres pour la conſtruction des bâti-
» mens ; d'autres menoient devant eux,
» à travers trois cens lieues de pays,
» des chevaux, des bœufs, des vaches,
» des chevres, des brebis pour les nou-
» velles peuplades. Ces mêmes hom-
» mes, qui s'étoient fait admirer par
» des talens ſupérieurs, dans les plus cé-

» lebres universités de l'Europe, se trou-
» vent tout d'un coup transformés en
» bergers, en maçons, en charpentiers,
» en laboureurs, &c, pour apprendre à
» des sauvages la pratique de tous ces
» métiers, & leur faire comprendre la
» nécessité de s'y appliquer. Ainsi l'on a
» vu depuis, & peut-être à leur imita-
» tion, le Réformateur d'un grand Em-
» pire, se faire charpentier en Hollan-
» de, marchand à Londres, artiste à
» Paris, & soldat dans ses propres états,
» pour servir lui même à ses peuples,
» d'exemple, de modele & de regle
» dans toutes ces conditions.

» Jugez ce qu'il en a coûté de peines
» & de travaux aux Missionnaires, pour
» établir, dans le centre même de la
» barbarie, une république florissante,
» sur un plan peut-être plus parfait que
» celui de Platon. Ils ont eu à combattre
» tous les élémens; il leur a fallu par-
» courir des pays impratiquables, &
» dont les habitans étoient plus à crain-
» dre, que les bêtes féroces qu'on y
» rencontre à chaque pas. Que n'ont-ils
» pas eu à essuyer de ceux même qui
» faisoient profession de la même foi,
» c'est-à-dire, des Espagnols, qui ne

» leur ont jamais pardonné d'avoir ſouf-
» trait au droit de Commende, les In-
» diens de leurs Réductions? Contrariés
» ſans ceſſe, chaſſés avec violence, avec
» infamie, de leurs propres maiſons,
» traduits à tous les tribunaux comme
» des traîtres & des ſcélérats, ils ont
» vu ſouvent périr les fruits de leurs
» travaux, ſans ſe rebuter, ſans montrer
» moins d'ardeur à réparer leurs pertes,
» avec une fermeté, une conſtance, qui
» enfin les ont fait triompher de tous les
» obſtacles.

» A meſure que ces hommes coura-
» geux raſſembloient les Paraguéens,
» ils en formoient de nouvelles Réduc-
» tions, & les amenoient peu à peu à
» ſe déclarer ſujets de la Couronne d'Eſ-
» pagne. Ce n'eſt pas ſans peine qu'ils y
» diſpoſerent ces barbares, accoutumés
» à ne reconnoître aucune autorité. Leur
» acquieſcement fut le fruit de l'amour
» & de la confiance que nos Peres
» avoient ſçu leur inſpirer, & de l'aſ-
» cendant qu'ils prirent ſur eux, en ſe
» ſacrifiant, en toute rencontre, pour
» la défenſe de leurs intérêts. Philippe
» IV honora les Guaranis du titre de ſes
» plus fideles vaſſaux; il leur confia le

» ſoin de garder le Paraguay du côté du
» Bréſil, les exempta de tout autre-
» ſervice, & ſe contenta, pour droit de
» vaſſelage, que les hommes ſeuls, de-
» puis l'âge de dix-huit ans accomplis
» juſqu'à cinquante, payaſſent à ſon
» tréſor un écu par tête. Ils conſignent
» eux-mêmes leur argent dans la capi-
» tale, entre les mains des Officiers du
» Roi, qui leur en donnent un récé-
» piſſé. C'eſt aux Chefs des Réductions,
» conjointement avec les Miſſionnai-
» res, de faire enſorte que le tribut
» ſoit payé avec exactitude. Ainſi l'on
» n'a pas affaire en ce pays, comme en
» Europe, à de féroces exacteurs,
» mille fois plus odieux, que les impôts
» même qu'ils ſont chargés de perce-
» voir.

» Ce que le Roi d'Eſpagne retire de
» ces Indiens, ſuffit à peine pour l'in-
» demniſer de ce qu'il dépenſe en leur
» faveur: car toutes les fois qu'on en-
» voie, par ſon ordre, au Paraguay, des
» Miſſionnaires d'Europe, il paie, pour
» chacun d'eux, environ douze cens
» francs. On tire de plus, dix mille
» piaſtres chaque année, du tréſor
» royal, pour leur entretien. C'eſt en

» core ſa Majeſté qui fait les frais du
» vin pour les meſſes, & de l'huile pour
» les lampes qui brûlent dans les égliſes.
» Enfin ce Prince donne tous les ans,
» à chaque Réduction, plus de ſix cens
» livres, pour ſe fournir des remedes,
» ſans compter les aumônes extraordi-
» naires, qui montent ſouvent à des
» ſommes conſidérables. Du tems de
» Philippe V, on inſiſta beaucoup ſur
» la modicité du tribut des Paraguéens,
» tandis que les autres Indiens paient
» cinq fois autant; mais ce Prince dé-
» fendit de rien changer à ce qui étoit
» réglé, & donna ſa parole royale,
» qu'il maintiendroit les choſes toujours
» dans le même état.

» C'eſt une erreur, pourſuit le Jé-
» ſuite, de croire que nous ſommes tel-
» lement les maîtres de cette républi-
» que, que les Guaranis ne reconnoiſ-
» ſent d'autre autorité que celle de no-
» tre Compagnie. Qui peut ignorer, en
» en effet, avec quelle promptitude ces
» peuples obéiſſent aux Vice-Rois, aux
» Gouverneurs, aux Evêques, à tous
» les Officiers de ſa Majeſté? Au plus
» petit ſigne de leur volonté, on les
» voit ſortir avec empreſſement de leur
» pays,

» pays, ſe pourvoir eux-mêmes des ar-
» mes néceſſaires, & faire à pied, deux,
» trois, quatre cens lieues, pour tra-
» vailler, pour combattre & pour mou-
» rir, s'il le faut, au ſervice du Roi. Ils
» ne reçoivent, dans ces occaſions, au-
» cune eſpece de ſolde ni d'appointe-
» ment. Quel vaſſal ſur la terre rend un
» pareil hommage à ſon Seigneur? Quels
» ſujets a-t-on vu ſervir ainſi leurs ſou-
» verains? Les Gouverneurs de la pro-
» vince font, de tems en tems, la viſite
» des Réductions, & y trouvent la plus
» parfaite ſoumiſſion à leurs ordres. Les
» Officiers de ces peuplades vont, tou-
» tes les années, ſe préſenter à ces mê-
» mes Gouverneurs, pour en obtenir
» la confirmation de leurs offices.

» Il eſt bien vrai que les Jéſuites n'ont
» point d'amis plus ardens, ni de diſci-
» ples plus zélés, que leurs chers Néophi-
» tes; que ſi l'on entreprenoit de changer
» leur gouvernement, cette démarche
» ſeroit bientôt ſuivie d'une prompte ré-
» volte; & qu'enfin l'adminiſtration
» roule abſolument, ou principale-
» ment, ſur les Miſſionnaires. Le génie
» borné de ces Indiens exige que ces
» Religieux entrent dans toutes leurs

» affaires, & qu'ils les dirigent autant » pour le temporel, que pour le ſpiri- » tuel. Cependant chaque bourgade a » les mêmes Officiers de juſtice & de » police, que les villes Eſpagnoles ; » mais, comme on ne ſauroit guère » compter ſur leur capacité, ils ne peu- » vent infliger aucune peine, ni rien dé- » cider de quelque importance, ſans » l'approbation de leurs Paſteurs. Ces » Officiers ſont élus par les habitans, & » confirmés par le Curé, qui ſe réſerve » ainſi le pouvoir de rejetter ou d'ad- » mettre ceux qu'il juge plus ou moins » capables de ces emplois.

» Un homme d'eſprit, comparant cette » colonie avec l'ancien gouvernement » de Lacédemone, diſoit que l'eſſence » d'un Paraguéen étoit de dépendre des » Jéſuites, comme autrefois celle d'un » Spartiate, d'obéir aux loix de Lycur- » gue. Tout eſt en commun dans la con- » trée des miſſions, comme dans la répu- » blique grecque. Les rivaux d'Athenes » avoient proſcrit l'argent & le luxe. Les » voiſins du Pérou ne connoiſſent ni l'or » ni l'argent. Tout ſe reſſemble ; à cela » près, que les Spartiates avoient des » eſclaves, & que les Prêtres n'étoient

» point admis au gouvernement de l'é-
» tat; qu'ici au contraire, des Prêtres
» ſeuls gouvernent la nation, & que les
» Paraguéens ſont les eſclaves de ces
» Prêtres. On en a voulu faire un crime
» aux Jéſuites; mais il leur ſera toujours
» glorieux d'avoir montré & fait goûter
» à des peuples cruels, l'idée de la re-
» ligion jointe à celle de l'humanité, de
» leur avoir donné nos arts ſans notre
» luxe, nos beſoins ſans nos deſirs.

» Ici perſonne n'eſt oiſif; & perſonne
» n'eſt excédé de travail. La nourriture y
» eſt ſaine, abondante, & égale pour
» tous les citoyens, qui ſont commodé-
» ment logés, commodément vétus. Les
» vieillards, les veuves, les orphelins,
» les malades, ont des ſecours inconnus
» ſur le reſte de la terre. Tout le monde
» ſe marie par choix, ſans intérêt; &
» la multitude d'enfans eſt une conſola-
» tion ſans pouvoir être une charge. La
» débauche, inſéparable de l'oiſiveté
» qui corrompt l'opulence, ne hâte ja-
» mais le terme de la dégradation, ou
» plutôt de la décadence de la vie hu-
» maine. Rien n'irrite les paſſions facti-
» ces, & ne contrarie les appétits dé-
» ſordonnés. On jouit des avantages du

» commerce, ſans être expoſé à la con-
» tagion des vices du luxe. Des maga-
» ſins abondans, des ſecours gratuits en-
» tre des nations, confédérées par la fra-
» ternité d'une même religion, ſont une
» reſſource aſſurée contre la diſette qu'a-
» mene l'inconſtance ou l'intempérie des
» ſaiſons. La vengeance publique n'a ja-
» mais été dans la néceſſité de condam-
» ner un ſeul criminel à la mort, à l'i-
» gnominie, à des peines de quelque
» durée. On ignore juſqu'au mot d'im-
» pôt & de procès, deux terribles
» fleaux qui affligent par-tout l'eſpece
» humaine. La religion eſt aimable; &
» c'eſt d'abord dans ſes Miniſtres qu'elle
» ſe fait aimer.

» Rien n'égale la pureté des mœurs,
» le zele doux & tendre, les ſoins
» paternels des Jéſuites du Paraguay.
» Chaque Paſteur eſt véritablement
» le pere, comme le guide, de ſes pa-
» roiſſiens. On ne ſent point ſon au-
» torité, parce qu'il n'ordonne, ne dé-
» fend & ne punit que ce que punit,
» défend & ordonne la religion qu'ils
» adorent & chériſſent tous comme lui-
» même. Un tel pays doit être le plus
» fortuné de la terre; & s'il eſt vrai que
» les Jéſuites y aient amaſſé des tréſors,

» au moins n'eſt-ce qu'en rendant des » hommes heureux. C'eſt être aſſurément » très-louable, que de ſavoir allier ainſi » ſon utilité particuliere au bonheur pu- » blic.

» Il y a ordinairement deux de nos » Peres dans chaque Réduction. Le ſe- » cond eſt preſque toujours un Miſſion- » naire nouvellement arrivé d'Europe. » Il ſert de vicaire au premier, & ap- » prend en même tems la langue des » Indiens. Le Curé eſt ſupérieur chez » lui; & comme il a toujours ſix en- » fans deſtinés au ſervice de l'égliſe, ſa » maiſon eſt une petite communauté, où » tout ſe fait au ſon de la cloche, & ſe » gouverne comme dans un couvent. » Lui-même eſt dans une dépendance » entiere du ſupérieur de la miſſion, » continuellement occupé à faire la viſi- » te des paroiſſes.

» A l'arrivée de quelques nouveaux » Miſſionnaires, il n'eſt rien que ces » bonnes gens n'imaginent pour expri- » mer toute leur joie. Les fêtes ne fi- » niſſent point durant le ſéjour que font » les Jéſuites dans les bourgades pla- » cées ſur leur route; & il s'y mêle tou- » jours du ſpectacle. Nos Peres, de leur

» côté, y répondent par une tendreſſe
» plus que paternelle, & portent leurs
» ſoins juſqu'aux moindres détails. Ils
» viſitent les maiſons, pour voir ſi rien
» n'y manque ; ils ſont préſens lorſ-
» qu'on tue les bêtes, pour que la diſ-
» tribution des viandes ſe faſſe avec
» équité, pour empêcher que rien ne ſe
» perde.

» Quoique les Paraguéens aient l'eſ-
» prit naturellement fort borné, on re-
» marque cependant qu'ils réuſſiſſent,
» comme par inſtinct, dans tous les
» arts auxquels on les applique. Il eſt
» vrai qu'ils n'ont pas celui de l'inven-
» tion ; mais ils ont, au ſuprême degré,
» le talent d'imiter tout ce qu'ils voient.
» Qu'on leur montre une croix, un
» chandelier, un encenſoir; qu'on leur
» donne la matiere pour en faire de
» ſemblables ; & l'on aura de la peine
» à diſtinguer leur ouvrage d'avec le
» modele. Il y a par-tout des atteliers
» de doreurs, de peintres, de ſculp-
» teurs, d'horlogers, de menuiſiers,
» &c. Dès que les enfans ſont en âge
» de pouvoir commencer à travail-
» ler, on les conduit dans ces labora-
» toires ; & on les fixe dans ceux pour

» lesquels ils paroissent avoir le plus
» d'inclination & d'aptitude. Leurs pre-
» miers maîtres ont été des freres Jé-
» suites qu'on avoit fait venir d'Europe
» à ce dessein.

» Pendant un assez long tems, ces
» Indiens ne possédoient rien en pro-
» pre ; mais depuis qu'ils n'ont plus à
» craindre de changer de demeure, on a
» assigné, pour chaque famille, une
» portion de terrein, qui peut leur
» fournir le nécessaire ; car de la ma-
» niere dont on les éleve, ils ne con-
» noîtront jamais le superflu. Outre ces
» terreins particuliers, il y en a d'autres
» qui appartiennent à la commune, &
» dont les fruits sont déposés dans des
» magasins publics, pour les besoins im-
» prévus, pour l'entretien des églises,
» pour les infirmes, pour ceux qu'on
» envoie à la guerre, &c. Le surplus se
» met dans la masse du commerce ; &
» c'est de ce fond, que l'on paie le tri-
» but, que l'on achete les provisions
» pour les troupes, &c. Si quelque
» Réduction se trouve dans la disette,
» soit par l'intempérie des saisons, soit
» par un de ces accidens qui font per-
» dre, aux laboureurs les plus soigneux,

» le fruit de leurs travaux, ſoit enfin
» par la mortalité du bétail, les peu-
» plades voiſines ne manquent jamais
» de la ſecourir, ſans exiger d'autre re-
» tour qu'un ſecours pareil dans un
» pareil beſoin.

» L'habillement des Paraguéens con-
» ſiſte en un juſte au-corps, des culottes
» à l'eſpagnole, & un ſurtout de toile
» de coton, qui leur deſcend juſqu'à
» mi-jambe. Il n'y a que les Officiers
» ou les notables, qui ſoient chauſſés.
» L'habit ordinaire eſt toujours blanc;
» les vêtemens de couleur ne ſe por-
» tent que les jours de fête. Les fem-
» mes ont une chemiſe ſans manches,
» qui leur tombe ſur les talons, une
» ceinture, une tunique de la même
» longueur que la chemiſe, mais d'une
» toile plus fine, & avec des manches.
» Elles ne la quittent, que lorſqu'elles
» travaillent à la campagne; & comme
» leurs cheveux noirs, longs & flottans
» reſſemblent à un voile, on croit voir
» de loin des religieuſes en chemiſe,
» qui cultivent la terre. Elle ſe ceignent
» le front d'un bandeau fortement ſerré,
» & y attachent des fardeaux qu'elles
» laiſſent poſer ſur leurs épaules. Si on

» s'en rapportoit à ces peuples, du ſoin
» de ſe vêtir, ils iroient bientôt nuds,
» comme les ſauvages. Les atteliers,
» pour les habits, ſont réunis dans une
» grande cour, auprès de la maiſon, &
» ſous les yeux des Miſſionnaires. Là ſe
» trouvent différentes eſpeces d'ou-
» vriers, & ſur-tout des tiſſerands, tou-
» jours occupés à faire de la toile. Ils
» ſont entretenus aux dépens de la Ré-
» duction, & ne reçoivent point d'autre
» ſalaire.

» Les peuplades chrétiennes, quoi-
» que bâties avec ſimplicité, ſont gran-
» des, vaſtes, bien ſituées, les rues ti-
» rées au cordeau, les maiſons unifor-
» mes, conſtruites de cannes, couver-
» tes de tuiles, & rangées à peu près
» comme les boutiques d'un marché.
» Elles n'ont qu'un rez-de-chauſſée, qui
» conſiſte en une ſalle quarrée, où loge
» toute une famille. Entre les édifices
» publics, on voit une maiſon de force
» pour les femmes de mauvaiſe vie.
» Elle ſert en même tems de retraite à
» celles qui n'ont plus de parens, ou
» dont les maris ſont en voyage ou à la
» guerre. La place publique, à laquelle
» l'égliſe fait face, eſt au milieu de la

» bourgade, ainſi que l'arcenal où toutes
» les armes & les munitions ſont ren-
» fermées. Rien n'eſt négligé dans ces
» villages; il s'y trouve juſqu'à des fa-
» briques de poudre à canon, dont une
» partie eſt réſervée pour les troupes,
» & l'autre employée aux feux d'arti-
» fice, par leſquels on ſolemniſe toutes
» les fêtes civiles & eccléſiaſtiques. On
» fait l'exercice toutes les ſemaines;
» car il y a, dans chaque Réduction,
» deux compagnies de milice, dont les
» Officiers ont un uniforme galonné
» d'or ou d'argent, ſelon leur grade;
» mais ils ne le portent que lorſqu'ils
» vont à la guerre, ou les jours de pa-
» rade. Hors de-là, on ne diſtingue point
» le ſoldat du ſimple habitant; & ces
» braves, qui ſont la ſûreté de la ré-
» publique, & qu'on voit revenir ſou-
» vent couverts de lauriers, dès qu'ils
» n'ont plus les armes à la main, ſont
» l'exemple des autres par leur piété,
» leur douceur, leur modeſtie & leur
» ſoumiſſion. Ils conſervent entr'eux
» cette égalité parfaite, le plus ferme
» appui de l'union & de la tranquillité
» des citoyens.

» Outre les exercices ordinaires, il

» y a de tems en tems, des prix pro-
» posés pour les archers, les lanciers,
» les frondeurs & ceux qui tirent au
» blanc. De peur de surprise, on en-
» tretient, en tout tems, un corps de
» cavalerie, qui bat l'estrade, & donne
» avis de tout ce qu'il a découvert. Ce
» n'est ni pour faire des conquêtes, ni
» pour s'enrichir des dépouilles des au-
» tres nations, que les Guaranis pren-
» nent les armes; c'est pour se garan-
» tir des entreprises de leurs voisins,
» dont ils ne peuvent espérer ni paix
» ni treve, qu'autant qu'ils sont en
» état de se faire craindre. Si l'on ne
» mettoit un frein à la férocité de ces
» nations infideles, ces barbares, en-
» nemis de la paix & du repos, ac-
» coutumés à se poursuivre sans cesse,
» pour se dévorer les uns les autres,
» iroient au sein des Réductions, por-
» ter le meurtre & le carnage. Il ne s'est
» passé aucune action un peu importan-
» te, depuis cent ans au Paraguay; il
» ne s'est remporté aucune victoire, à
» laquelle ces peuplades chrétiennes
» n'aient eu la meilleure part, & où
» elles n'aient donné des preuves écla-
» tantes de leur courage & de leur

» attachement au ſervice du Roi. Ajou-
» tez à cela, qu'elles ont toujours fait
» la guerre à leurs propres frais, ſe
» croyant aſſez payées par l'hon-
» neur de ſervir ſa Majeſté. Il eſt vrai
» qu'elles ont beſoin d'avoir à leur
» tête des Officiers Eſpagnols ; parce
» qu'elles ne ſavent ni ſe ranger,
» ni garder aucun ordre. Leur cou-
» tume eſt de ſe jetter toutes enſem-
» ble ſur l'ennemi, en pouſſant des
» cris & des hurlemens épouventables.
» On leur envoie donc, en tems de
» guerre, des Militaires expérimentés,
» qui les exercent pendant quelques
» jours, avant que de les mener au
» combat.

» On ſe récria beaucoup en Eſpa-
» gne, lorſqu'on leur permit l'uſage
» des armes à feu ; & il n'eſt rien que
» l'on n'ait tenté, pour faire révoquer
» cette permiſſion. Philippe V, per-
» ſuadé que les Miſſionnaires ſont plus
» intéreſſés que perſonne, à empêcher
» que leurs Néophites n'en abuſent,
» ſe contenta, en 1743, de recom-
» mander au Provincial des Jéſuites,
» de conférer avec ſes Religieux, ſur
» les moyens de prévenir les inconvé-

» niens qui en pourroient réſulter. Ces » armes ne reſtent point dans les mai- » ſons des particuliers ; elles ſont dé- » poſées dans l'arcenal, auſſi-tôt qu'on » ceſſe d'en avoir beſoin.

» Les habitans des Réductions man- » quent de pluſieurs choſes que leur » contrée ne produit point, & qu'ils » ſont obligés de ſe procurer par le » commerce qu'ils font, par échange, » des fruits de leur pays. Ils envoient » dans les villes Eſpagnoles, tout ce » qui leur reſte de toile, de tabac, de » peaux, d'herbe du Paraguay, &c, » après s'en être ſuffiſamment pour- » vus eux-mêmes. Tous ces effets ſont » remis entre les mains du Procureur- » général des Jéſuites. Celui-ci les vend » ou les troque, & en rend compte » aux Réductions. L'exceſſive ſimplicité » des Indiens ne permet pas de leur » laiſſer faire ce trafic par eux-mêmes : » ils ſeroient trop ſouvent la dupe des » Européens, qui abuſeroient ſans » ſcrupule de leur imbécillité, & à force » de les tromper, les rendroient four- » bes & méchans comme eux. Ceux qui » vont conduire ces marchandiſes dans » les villes, ſont défrayés, & leurs

» champs cultivés à frais communs. On » fait au juſte ce qu'ils doivent rapporter, parce que tous les prix ſont fixés, & qu'on ne marchande jamais.

» Malgré cette police, & les meſures que l'on prend pour ne laiſſer » manquer perſonne du néceſſaire, il » arrive quelquefois, par la pareſſe & » le peu de prévoyance de ces peuples, qu'ils n'ont pas de quoi enſemencer leurs terres. On leur prête » alors une certaine quantité de grains, » qu'ils ſont obligés de rendre après » la récolte. Les Miſſionnaires choiſiſſent, parmi les plus vigilans, des » Inſpecteurs qu'ils chargent de parcourir les campagnes, & d'examiner ſi l'on ſeme, ſi l'on moiſſonne » à tems, ſi l'on prend des meſures, » pour faire durer la proviſion de » bled; enfin, ſi les beſtiaux ſont » bien ſoignés. On punit ſévérement » les pareſſeux; parce qu'il eſt également de l'intérêt public & de celui des particuliers, que chacun rempliſſe ſa tâche, afin que ceux qui reſtent oiſifs, ne vivent pas aux dépens de ceux qui travaillent. Faute » de ces précautions, on éprouveroit

» de fréquentes diſettes ; car ces gens
» ont un appétit ſi prodigieux, que
» dans les commencemens, on ne
» pouvoit pas laiſſer à leur diſcrétion
» les bœufs dont ils ſe ſervoient pour
» labourer, de peur qu'ils ne les miſ-
» ſent en piece & ne les dévoraſſent.
» Il ne faut pas même diſſimuler, que
» les plus touchantes exhortations
» n'auroient pas ſuffi pour les attirer
» à la connoiſſance du vrai Dieu, ſi l'on
» n'eût commencé par leur fournir des
» vivres en abondance : car lorſqu'il
» fut queſtion de former les premieres
» peuplades, ils diſoient aux Miſſion-
» naires : « ſi vous voulez que nous
» reſtions avec vous, donnez-nous
» bien à manger ; car nous avons tou-
» jours faim ». Ils ſont encore les mê-
» mes ſur cet article, & n'ont point
» de tems marqué pour les repas. Ils
» ſe reglent à cet égard, non ſur l'hor-
» loge, mais ſur le beſoin ; chez eux,
» c'eſt toujours l'appétit qui ſonne
» l'heure.

» On ne ſouffre aucun mendiant
» dans cette république ; & l'on n'y
» laiſſe perſonne oiſif. On n'y voit
» ni procès, ni querelles, parce qu'on

» n'y poſſede rien en propre ; car on
» peut dire que c'eſt n'avoir rien à ſoi,
» que d'être toujours diſpoſé à par-
» tager le peu qu'on a, avec ceux
» qui ſont dans le beſoin. On y eſt
» quelquefois plus occupé pour les
» autres que pour ſoi-même. Le tra-
» vail des femmes n'y eſt pas moins
» réglé, que celui des hommes. Au
» commencement de la ſemaine, on
» leur diſtribue une certaine quantité
» de laine & de coton, qu'elles ſont
» obligées de rendre le ſamedi au ſoir,
» toute prête à mettre en œuvre pour
» faire des toiles & des étoffes. Cha-
» cun doit être retiré chez ſoi à une
» heure marquée. La patrouille com-
» mence auſſi tôt ſa marche, & ne
» ceſſe point de faire ſa ronde pen-
» dant toute la nuit. On n'y emploie
» que des perſonnes, ſur qui l'on puiſſe
» compter ; & on les change toutes les
» trois heures. Pour faire le choix de
» ceux à qui on confie ainſi le bon
» ordre & la ſûreté publique, on prend
» les mêmes meſures, que lorſqu'il eſt
» queſtion d'élire les Officiers qu'on
» deſtine aux charges & au ſervice des
» égliſes.

» On a cru devoir employer les plus
» grandes précautions, pour empêcher
» que les Paraguéens n'euſſent aucun
» commerce avec les Eſpagnols qui ha-
» bitent les villes, & que ceux-ci ne
» puſſent jamais s'arrêter dans le pays
» des Jéſuites. S'il leur arrive de pren-
» dre cette route pour aller au Chili ou
» au Pérou, ils ne doivent reſter que
» trois jours dans chaque peuplade. Ils
» logent dans des maiſons commodes,
» mais iſolées; on ne leur laiſſe man-
» quer de rien; mais ils ne parlent à
» aucun habitant; & quoique ſujets du
» même Maître, on les traite comme
» des étrangers dangereux ou ſuſpects.
» On craint qu'ils ne corrompent les
» mœurs des Indiens; & cette raiſon ſi
» déshonorante, ſi outrageante même
» pour une nation auſſi fiere que l'Eſ-
» pagnole, a néanmoins été admiſe par
» leurs Majeſtés Catholiques, qui n'ont
» pu tirer de ces peuples aucun ſervice,
» qu'à cette humiliante condition.

» Les Paraguéens ne ſortent point
» de chez eux, ſoit pour quelque ex-
» pédition militaire, ou pour être em-
» ployés aux travaux du Roi, qu'ils ne
» ſoient accompagnés d'un Miſſion-

» naire, qui leur ſert en même tems
» & d'aumônier & d'interprête; car il
» ne leur eſt pas même permis d'ap-
» prendre la langue eſpagnole. Cette
» réſerve fait tenir bien des diſcours au
» déſavantage des Jéſuites; ſans elle
» cependant, ces nouveaux Chrétiens,
» qui vivent dans la plus grande inno-
» cence, & ne connoiſſent aucune des
» paſſions qui ravagent la terre, ne
» ſeroient peut-être bientôt plus re-
» connoiſſables. Il ne faut, pour s'en
» convaincre, que voir la différence
» qui ſe trouve entre ces Néophites,
» & ceux pour leſquels on n'a point
» pris les mêmes précautions. Il faut
» l'avouer, la plupart des mœurs caſtil-
» lanes ſont corrompues par l'intérêt,
» le luxe, l'amour du plaiſir; & malgré
» toutes les apparences de la piété la
» plus ſincere, l'ignorance, l'orgueil,
» l'injuſtice, la ſoif de l'or & l'inconti-
» nence occupent, au fond des cœurs,
» la place de la religion. Quand on dit
» aux Indiens, que la loix chrétienne
» ne permet pas d'avoir plus d'une
» femme; qu'elle donne à ſes diſciples
» des leçons d'humilité, d'abnégation,
» de charité, ils ne manquent pas d'op-

» poſer la conduite des Eſpagnols ; & » leur réponſe eſt accompagnée d'un » ſourire de mépris, capable de décon- » certer le zele le plus ardent. Enfin » l'expérience n'a que trop fait connoî- » tre, qu'il eſt impoſſible de convertir » ceux à qui leur ſituation permet » d'examiner de trop près les Euro- » péens, & d'entretenir commerce » avec eux ».

Je ſuis, &c.

*A Buenos-Aires, ce 27 octobre 1751.*

## LETTRE CLV.

### *SUITE DU PARAGUAY.*

Ce qui contribue le plus à entretenir la belle harmonie que l'on admire dans la république paraguéenne, c'eſt le concert qui y regne dans le gouvernement, par rapport au ſpirituel. Lorſque l'Evêque a annoncé ſa viſite, deux ou trois Jéſuites ſe rendent dans ſa ville épiſcopale, avec nombre d'Indiens, pour l'eſcorter. D'autres Néophites ont ordre de ſe trouver aux poſtes qu'on leur a marqués de diſtance en diſtance, pour écarter les ennemis, s'il s'en trouvoit ſur la route, & pour porter des rafraîchiſſemens. Dès que le Prélat approche d'une Réduction, la nouvelle en eſt reçue avec les plus grands tranſports de joie. Deux compagnies de cavalerie partent ſur le champ, & ne s'arrêtent point, qu'elles ne ſoient à la vue du cortége. Alors elles ſe forment, déploient leurs enſeignes, & font en très-bon ordre, toutes leurs

évolutions. Elles deſcendent enſuite de cheval, vont ſe proſterner aux pieds du Pontife, lui baiſent reſpectueuſement la main, & reçoivent ſa bénédiction.

A une lieue de la bourgade, les Officiers & les notables viennent auſſi rendre leurs reſpects. L'infanterie paroît enſuite, rangée en bataille, ſous ſes drapeaux. Le ſon des tambours, des fifres, des clairons fait retentir les campagnes voiſines. L'Evêque paſſe au milieu de cette troupe, qui bat aux champs & forme la marche. Sa Grandeur entre dans la Réduction, aux acclamations du peuple; les femmes l'attendent; car on ne leur permet jamais, ſous quelque prétexte que ce ſoit, de ſe mêler avec les hommes. Le Prélat leur donne auſſi ſa bénédiction qu'elles reçoivent proſternées, & les mains jointes. Partout où il paſſe, la terre eſt jonchée de fleurs & d'herbes odoriférentes. Tout le tems de ſa viſite eſt employé en de ſaintes réjouiſſances, où l'on eſt étonné de trouver un goût, un ordre, une élégance qu'on n'auroit pas dans bien des villes policées de l'Europe. La viſite finie, on conduit le Pontife à

la bourgade prochaine, avec un égal appareil; & il ſe rend enfin dans ſa ville épiſcopale, de la même maniere qu'il en eſt parti. Un Indien ne connoît point de plus grand honneur, que de pouvoir, une fois dans ſa vie, recevoir & contempler ſon Evêque.

On rend les mêmes honneurs au Provincial des Jéſuites. Un ſimple Miſſionnaire, quand il arrive dans une Réduction, y eſt auſſi reçu de la maniere la plus diſtinguée. Un concert mélodieux annonce ſa venue. La riviere eſt couverte de barques pleines d'Indiens armés, qui forment une eſpece de combat naval, & par leurs luttes, leurs jeux, & leurs danſes, procurent au Pere toutes ſortes de divertiſſemens. Le Supérieur & ſon Vicaire ſe tiennent à quelque diſtance, chacun à la tête d'une troupe de cavalerie & d'infanterie, qui font devant eux des évolutions militaires. Du rivage, le Miſſionnaire eſt conduit par une foule de peuples, qui, pouſſant mille cris de joie, le font paſſer ſous un arc de triomphe. Ils entrent enſemble dans l'égliſe, où le Chef des Indiens le félicite par une harangue courte, mais pa-

thétique ; tandis que de jeunes filles, vêtues de blanc & ornées de fleurs, l'attendent à la porte, pour lui préſenter en ſortant les fruits & les rafraîchiſſemens de la ſaiſon. De jeunes garçons, armés de piques & de lances, exécutent une danſe guerriere, au bruit des trompettes & des clairons. Un ballet formé par d'autres jeunes gens habillés en matelots, en maîtres en fait d'armes, en artiſans, en laboureurs, amene un tournoi, une illumination, & un feu d'artifice.

Curieux de voir par moi-même une de ces Réductions, je priai le Procureur des Jéſuites de Buenos-Aires de me mener à celle de Saint François-Xavier dans le Tucuman. Nous fîmes ce voyage, à la mode du pays, dans des charriots couverts de cuir. On pratique, dans celui du maître, une petite chambre où ſe trouve un lit & une table ; les autres ſont pour les proviſions & les domeſtiques. Chaque charriot eſt traîné par de gros bœufs ; & le nombre prodigieux de ces animaux, fait qu'on ne les épargne pas. Quoique cette voiture paroiſſe lente, on ne laiſſe pas d'avancer aſſez vîte. On

ne porte avec ſoi, que du pain, du vin & de la chair ſalée; à l'égard du gibier & d'autre viande fraîche, on n'en manque point ſur la route. Les bêtes à cornes paiſſent par milliers dans des plaines immenſes, & embarraſſent même quelquefois les chemins. Les perdrix ſe laiſſent approcher de ſi près, qu'il eſt aiſé de les tuer avec un bâton; mais elles ne ſont ni auſſi groſſes, ni auſſi bonnes que les nôtres.

Nous allâmes coucher le premier jour dans une *Jaccra*, qui appartient à un Eſpagnol. On appelle ainſi certaines terres, dont le Roi récompenſe les officiers & les ſoldats qui ſe ſont ſignalés à la conquête du pays. On trouve quantité de ces jaccras dans toute l'Amérique. Il y a, dans chacune, un petit village compoſé de cabanes, où logent les eſclaves qui cultivent les terres. Le lendemain, nous nous rendîmes à Santa Fé, petite ville à ſix lieues de Buenos-Aires, dans un pays fertile & agréable, le long d'une riviere qui ſe jette dans le grand fleuve de la Plata. En arrivant à Saint-Xavier, nous allâmes droit à l'égliſe; & dès que les Miſſionnaires ſurent qu'un étranger y faiſoit

faiſoit ſa priere, ils y deſcendirent pour me recevoir. Le Supérieur me préſenta de l'eau bénite, & me complimenta. On ſonna les cloches; & les enfans qui s'aſſemblerent ſur le champ, entonnerent une hymne paraguéenne, pour rendre graces à Dieu de notre bonne venue. La priere achevée, on me conduiſit dans la maiſon des Peres, pour me rafraîchir; & on me logea dans une chambre commode.

Les égliſes du Paraguay ne ſont deſſervies que par les Jéſuites. A la rigueur, les Curés devroient être nommés par le Gouverneur, & admis par l'Evêque aux fonctions de leur miniſtere: l'un & l'autre ont été obligés de céder leurs droits au Provincial de la Société, qui, du centre de ſes miſſions, fait ſes viſites dans toutes les peuplades, & y envoie des ſujets. Il eſt ſoulagé dans ſon emploi par deux Vice-Supérieurs, qui réſident, l'un près de la riviere de Parana, l'autre aux environs du fleuve de l'Uraguay. Il n'y a donc dans les Réductions, ni clercs, ni prêtres ſéculiers, ni moines. On y choiſit ſeulement, parmi les plus habiles de la nation, des eſpeces de bé-

deaux, qui font auſſi l'office de chantres, & aident les Miſſionnaires dans l'exercice de leurs fonctions. Les peres & les meres les conſultent, quand il leur eſt né un enfant, ſur le nom qu'il faut lui donner. On ſuppoſe que ces chantres doivent ſavoir de quel ſaint on célebre la fête ce jour là. Mais il arrive ſouvent que le bédeau n'entendant pas le latin, leur ſuggere un nom peu convenable, tel que *Capharnaum*, ſi c'eſt un garçon, & *Piſcina*, lorſque c'eſt une fille, parce que ce ſont les mots qui l'ont le plus frappé dans la meſſe du jour. Le Miſſionnaire, qui vient enſuite pour adminiſtrer le baptême, inſtruit de la ſimplicité du Chantre, après lui avoir montré ſon erreur, nomme l'enfant comme il lui plait.

On pratique dans chaque Réduction, non-ſeulement tout ce qui eſt d'uſage dans les paroiſſes bien réglées de l'Europe, mais encore beaucoup d'autres exercices de piété, qu'on a jugé à propos d'y introduire. On choiſit des hommes fervens & zélés, qui ſont, chez ces Indiens, ce qu'étoient à Rome les cenſeurs: ils doivent veiller ſpécialement ſur la conduite & ſur les mœurs

des Néophites. S'ils découvrent que quelqu'un ſoit tombé dans une faute, ils le conduiſent à l'égliſe, revêtu d'un habit de pénitent. Le Miſſionnaire le condamne à recevoir le fouet au milieu de la place publique. Le coupable humilié baiſe la main & les verges qui l'ont frappé, en diſant : « Dieu vous » récompenſe de m'avoir ſouſtrait, par » cette punition légere, aux peines » éternelles dont j'étois menacé ». Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que des perſonnes qui ont auſſi commis en ſecret quelque péché, viennent s'en accuſer publiquement, & prient avec inſtance qu'on leur impoſe la même pénitence : ce qui eſt exécuté ſur le champ, & ſouvent avec les mêmes verges.

Comme les Miſſionnaires ont à faire à des gens d'un entendement groſſier, ſur qui les raiſons les plus convaincantes font moins d'impreſſion que les objets matériels, ils ont pris un ſoin particulier de préſenter à l'imagination de leurs Néophites, ce qui pouvoit augmenter leur reſpect pour les choſes ſaintes. En conſéquence, ils ont voulu que les temples du vrai Dieu

fuſſent bâtis & entretenus avec la plus grande magnificence. Les premieres égliſes n'étoient que de bois, & d'une ſtructure groſſiere. Elles avoient pourtant déjà de quoi ſurprendre & frapper des ſauvages, dont les yeux n'étoient point accoutumés à de pareils objets. La plupart ſont aujourd'hui aſſez belles, pour plaire même à des Européens. Les autels ſont ornés de tableaux, de colonnes, de ſtatues & de bas-reliefs; on voit ſur les murs la repréſentation de nos myſteres, où ces bonnes gens peuvent étudier les principaux dogmes de la religion. Des guirlandes de fleurs naturelles environnent l'intérieur de la nef; le pavé eſt jonché d'herbes odoriférentes: on l'arroſe d'eau de ſenteur; on y brûle des parfums.

Pour entretenir le bon ordre durant les cérémonies de l'égliſe, on place, d'un côté, toutes les petites filles, & de l'autre les petits garçons, auprès de la baluſtade du ſanctuaire. Chaque troupe a derriere elle ſon Zélateur; c'eſt une perſonne qui tient en main une grande verge, dont il frappe ſur le champ quiconque s'écarte tant ſoit peu de la

modeſtie & du reſpect convenables. Après les enfans viennent les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, pareillement obſervés par un Zélateur d'un âge un peu plus avancé. La troiſieme claſſe comprend les hommes & les femmes de tout âge, également ſéparés les uns des autres. Ils ont auſſi leurs Zélateurs élus parmi les vieillards, & ſont, comme les enfans, ſujets aux coups de verges.

Tous les habitans de la Réduction doivent aſſiſter à la meſſe chaque jour, à moins qu'ils n'aient des raiſons légitimes & connues pour s'en diſpenſer. Chacun ſe rend enſuite à ſon travail, & le ſoir la cloche appelle tous les Fideles à l'égliſe, pour y réciter le roſaire. Pardonnez-moi, Madame, ces petits détails; ils entrent dans l'inſtitution politique de ce gouvernement ſingulier, & unique dans l'univers. Ce ſont les moyens que les Jéſuites ont employés pour ſe former & s'attacher quatre cens mille ſujets. Cet établiſſement avoit commencé par cinquante familles, & il monte aujourd'hui à cent mille, diſtribuées en trente-deux cantons, appellés le pays des miſſions:

chaque canton contient plus de dix mille habitans.

Le dimanche, tout le monde ſe rend de grand matin à l'égliſe, pour y célébrer les mariages, qu'on remet à ce jour là, afin de leur donner plus de ſolemnité. Cette cérémonie eſt terminée par l'office divin; enſuite on examine ſi perſonne ne s'eſt abſenté, s'il n'eſt point arrivé au dedans ou au dehors de la Réduction, quelque déſordre auquel il ſoit néceſſaire de remédier; & l'on impoſe des pénitences à ceux qui ſe trouvent coupables. C'eſt communément la priſon ou le jeûne; ſi la faute eſt grave, elle eſt toujours punie par le fouet. Après le dîner, on baptiſe les enfans & les cathécumenes, qui ſont ordinairement en grand nombre. Le reſte du jour ſe paſſe en d'autres exercices; car les Miſſionnaires ne laiſſent jamais ce peuple dans le déſœuvrement.

Un autre moyen auquel ils ont eu recours, pour nourrir & accroître la dévotion des Paraguéens, a été d'introduire la muſique dans les Réductions. Vous avez vu combien cet art a de charmes pour ces Indiens. Il eſt

même assez commun de rencontrer de belles voix parmi eux ; & l'on prétend qu'ils en sont redevables aux eaux de leurs fleuves. On apprend aux enfans à chanter & à jouer des instrumens, avec autant de justesse & de précision qu'en Italie ; & il s'est établi dans chaque peuplade, une chapelle de musiciens, qui exécutent les morceaux les plus difficiles, que les Jésuites font venir d'Europe. L'orgue, le luth, le violon, l'épinette, le violoncelle, & les autres instrumens dont ils se servent, sont presque tous l'ouvrage de leurs mains.

Ces peuples n'ont pas moins de goût pour la célébration des fêtes solemnelles ; mais c'est sur tout à la fête-Dieu, & à celle de la paroisse, qu'ils font éclater leur magnificence & leur zele. Ils élevent, au milieu & aux extrêmités de chaque rue, des arcs de triomphe, composés de branches d'arbres, avec des festons de fleurs & de fruits. Ils y suspendent les cerfs, les tigres, les lions, & d'autres animaux qu'ils ont pris à la chasse. La pêche leur fournit les poissons ; ils y joignent toutes les especes d'oiseaux rares par

leur groſſeur ou leur plumage. Ils tâchent, le plus qu'ils peuvent, de les avoir en vie, & raſſemblent les plus remarquables par la beauté & la diverſité de leurs couleurs. Ils les attachent par le pied avec un cordon aſſez long, pour qu'ils puiſſent, en voltigeant de branche en branche, faire briller l'éclat de leurs plumes. Le comble de la magnificence, eſt de placer le long des rues, des tigres vivans, ou d'autres bêtes féroces, priſes dans des piéges, & liées de maniere qu'elles ne puiſſent faire aucun mal. Le devant des maiſons eſt orné à peu près comme les arcs de triomphe. Les femmes entremêlent, avec les compartimens de verdure, des tourtes & des gâteaux, ſous mille forme différentes. C'eſt à qui étalera le plus de richeſſe & d'abondance, à qui montrera plus d'intelligence & de goût : les fleurs, les fruits, les plantes, les oiſeaux, les poiſſons, les quadrupedes, toutes les créatures ſemblent s'être réunies, pour rendre, ce jour là, hommage au Créateur. On voit, dans de jolies corbeilles, le maïs & les autres grains dont les Indiens doivent enſemencer leurs terres, afin

que le Seigeur, à ſon paſſage, daigne y répandre ſa bénédiction, & les multiplier à proportion des beſoins de la peuplade.

La dévotion des Chrétiens du Paraguay ne ſe borne pas à ces pratiques extérieures. On tâche ſur tout de les former à cette partie eſſentielle de la vraie religion, qui conſiſte à réprimer les paſſions. L'incontinence eſt bannie des Réductions; les jeunes gens s'y marient de très-bonne heure, tant pour augmenter le nombre des ſujets, que pour empêcher la débauche. S'il arrivoit quelque ſcandade en ce genre, le châtiment ſuivroit de près le délit. Les Jéſuites ont des émiſſaires ſecrets, qui les avertiſſent ſur le champ, de tout ce qui pourroit demander un prompt remede. On change trois fois pendant la nuit, ces eſpeces de ſentinelles, qui paroiſſent n'être occupées que de la ſûreté du pays, mais dont l'emploi eſt principalement de veiller ſur la conduite & les mœurs des habitans. L'horreur pour le vol, le meurtre & les autres excès de cette nature, eſt établi dans toutes les peuplades, par les exhortations continuelles des Miſ-

ſionnaires. Les châtimens même ſont toujours précédés d'une remontrance qui diſpoſe les coupables à les recevoir comme une correction paternelle ; & ces ménagemens de douceur & d'affection, mettent le Curé à couvert de la haine & de la vengeance de celui qu'il fait punir. Auſſi ces ames ſimples qui croient leurs directeurs incapables d'erreur & d'injuſtice, ont pour eux un attachement & un reſpect dont on cite des exemples étonnans.

Il y a quelques années, qu'une troupe d'infideles forma le deſſein d'ôter la vie au Pere Ruiz. Ils ſe propoſoient de faire un excellent repas de ſa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jéſuites ſont les ſeuls au Paraguay, qui faſſent uſage du ſel. Ces barbares étant donc entrés, à la faveur des ténebres, dans la Réduction où étoit le Jéſuite, le cherchoient de tous côtés. Un Néophite, qui les apperçut, courut vîte à la maiſon du Paſteur, prit ſon manteau long & ſon grand chapeau, & alla ſe montrer en cet équipage aux barbares, afin que, déchargeant ſur lui ſeul toute leur fureur, ils épargnaſſent le Miſſionnaire.

Un autre Indien, homme d'âge & d'autorité parmi les ſiens, étant à l'article de la mort, fit appeller tous ſes voiſins, & les conjura de ne jamais abandonner les Peres, ſous quelque prétexte que ce pût être. « Car, dût-il » vous en coûter la vie, ajouta-t-il, » vous ſeriez du moins ſûrs de ne pas » mourir ſans ſacremens ».

Un Jéſuite trouva au pied d'un arbre, un Paraguéen qui ſe lamentoit. Le Miſſionnaire lui demanda quel étoit le ſujet de ſa douleur. « Je pleure, ré- » pondit le Néophite, de voir les Peres » s'expoſer, loin de leur patrie, à » tant de dangers, pour aſſiſter de pau- » vres Indiens ».

Quel ſpectacle plus digne d'admiration, que de voir des hommes, autrefois ſi barbares, changés en chrétiens aujourd'hui ſi fervens; des républiques qui ne connoiſſent preſque d'autres loix, que celles de l'évangile, & où les vertus parfaites du chriſtianiſme ſont devenues, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, des vertus du peuple! Au reſte, la religion n'eſt pas l'unique ſource du bonheur des Paraguéens. Une liberté bien réglée, des proviſions abondan-

tes, un logement commode, la paix, l'union, la concorde, voilà ce qui acheve de les rendre entiérement heureux. Les habitans de ces Réductions ſont à la vérité ſujets du Roi d'Eſpagne, & dépendent des Commandans de la province ; mais le poids de cette ſujétion eſt ſi léger, que ſous l'autorité & la direction des Jéſuites, ils ſont en effet gouvernés comme dans une république libre. Ainſi l'on vit autrefois des nations nombreuſes ſe ranger ſous l'obéiſſance des Romains ; & en même tems qu'elles devenoient, en apparence, leurs tributaires, elles évitoient l'eſclavage réel, dont elles étoient menacées par des nations plus puiſſantes.

Les miſſions du Paraguay ſont environnées d'idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis ; les autres les menacent continuellement de leurs incurſions. L'ardeur des Miſſionnaires les conduit ſouvent chez ces barbares ; & ils en convertiſſent toujours un certain nombre. Les plus obſtinés ſont les Guenoas, non-ſeulement parce qu'ils ſont dans l'habitude d'une vie

licentieuſe ; mais c'eſt qu'ayant parmi eux pluſieurs métifs, & même quelques Eſpagnols noircis de crimes, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent, les éloigne des vérités qu'on leur prêche. Les Charuas montrent moins de réſiſtance, parce qu'ils ſont plus laborieux, & n'ont aucune communication avec ces Eſpagnols fugitifs.

Dès la fin du dernier ſiecle, on comptoit déjà, dans le pays des Moxes, huit à neuf peuplades chrétiennes, dont la converſion étoit due au zele du pere Baraze. Sous le nom de Moxes, on comprend un aſſemblage de différentes nations infideles, qui habitent une contrée immenſe près de la zone torride. La plupart ſe réduiſent à trois ou quatre cens hommes ; & quoiqu'elles confinent les unes aux autres, elles parlent chacune une langue différente, ne s'entendent pas, n'ont entr'elles aucun commerce, ſe font ſouvent la guerre, & mangent leurs priſonniers. Le pere Baraze conduiſit lui-même depuis Lima, juſqu'à ſa nouvelle miſſion, un nombreux troupeaux de vaches & de taureaux, qui s'étant multipliés dans la ſuite, ſont devenus d'une très-grande

utilité dans ce pays. Des Moxes il paſſa chez d'autres Sauvages, & parvint juſqu'à la terre des Baures, où il fut maſſacré au milieu de ſes travaux apoſtoliques.

La nation des Manacicas eſt répandue dans un grand nombre de villages aſſez peuplés. Leurs mœurs different entiérement de celles des autres Indiens; & leurs maiſons ont toutes un air de ſymmétrie & de propreté, qui ne ſe trouve point ordinairement chez les ſauvages. La plus grande eſt habitée par le Cacique, en qui réſide l'autorité ſouveraine. Ses terres ſont cultivées aux dépens du public; ſa table, toujours couverte de ce qu'il y a de meilleur dans le pays, ne lui coûte rien à entretenir. Nul ne peut pêcher ni chaſſer ſans ſa permiſſion; chaque habitant lui doit le dixieme de ſon revenu; il punit les coupables, & maltraite, s'il le veut, les innocens; il peut avoir pluſieurs femmes, & prend s'il le juge à propos, les femmes de ſes ſujets: enfin, les Manacicas, partout environnés de peuples libres, mais barbares, ont tous les caracteres qui diſtinguent les peuples policés.

Les Indiens appellés Tſcharos, n'ont preſque de l'homme que la figure. Il ne faut d'autre preuve de leur barbarie, que la bizarre coutume qu'ils obſervent à la mort de leurs proches. Chaque parent du défunt eſt obligé de ſe couper l'extrêmité des doigts de la main, ou même un doigt entier, s'il veut témoigner une plus grande douleur. S'il arrive qu'il meure aſſez de perſonnes, pour que les mains ſoient tout à fait mutilées, ils ſe font couper les doigts du pied, à meſure que la mort leur enleve quelque autre parent.

La nation la plus perverſe, celle qui s'eſt rendue la plus redoutable aux Miſſionnaires, aux chrétiens, aux infideles même, ce ſont les Mammelus, ainſi nommés pour exprimer apparemment leur reſſemblance avec les anciens brigands d'Egypte. Voici ce que m'a raconté, de ce peuple cruel & perfide, un habitant de Buenos Aires.

« Dans le tems que les Portugais » firent la conquête du Bréſil, ils y » établirent diverſes colonies, & en» tr'autres, celle de Saint-Paul, ſur un » rocher fort eſcarpé, que des monta» gnes inacceſſibles & d'épaiſſes forêts

» environnent de toutes parts. Les ha-
» bitans, qui n'étoient d'abord compo-
» ſés que d'hommes, prirent des fem-
» mes du pays; & de ce mêlange na-
» quirent des enfans qui eurent tous
» les défauts de leurs meres. Ils tom-
» berent dans un tel décri, par le déré-
» glement de leurs mœurs, que leurs
» voiſins auroient cru ſe déshonorer,
» d'entretenir des liaiſons avec eux;
» & quoiqu'ils fuſſent originairement
» Portugais, on les jugea indignes de
» ce nom; & on leur donna celui de
» Mammelus. Des fugitifs de tous les
» ordres & de toutes les nations, des
» prêtres, des religieux, des artiſans,
» des Portugais, des Eſpagnols, des
» créoles, des métifs, des mulâtres,
» des negres, &c, qui fuyoient les
» pourſuites des hommes & de la juſ-
» tice, ne craignant point celle du
» ciel, y chercherent un aſyle. Cette
» république ne conſiſtoit d'abord qu'en
» une centaine de familles, qui pou-
» voient monter à trois ou quatre cens
» perſonnes; dans l'eſpace de quinze
» ou vingt ans, elle s'accrut de dix à
» douze fois ce nombre. Les Pauliſtes
» prennent la qualité de peuple libre,

» & ne donnent d'autre marque de dé-
» pendance aux Portugais, qu'un tri-
» but annuel de la cinqueme partie de
» l'or qu'ils tirent de leur propre fonds.
» Chaque fois qu'ils l'envoient payer,
» ils font déclarer que le devoir ou la
» crainte n'y ont aucune part, & que
» leur unique motif eſt un ancien ſen-
» timent de reſpect pour le Roi de
» Portugal. Ils ſont ſi jaloux de leur li-
» berté, qu'ils ferment l'entrée de leur
» terre aux étrangers, à moins qu'ils
» ne s'y préſentent dans le deſſein de
» s'y établir : alors on les aſſujettit à
» de longues épreuves. On leur fait
» faire de pénibles courſes, dans leſ-
» quelles ils ſont obligés d'enlever cha-
» cun deux indiens, qu'ils doivent
» amener pour l'eſclavage, & qui ſont
» employés au travail des mines & de
» l'agriculture. Si l'on ne ſoutient point
» ces épreuves, ou qu'on ſoit ſoup-
» çonné de quelque perfidie, on eſt
» puni de mort ſans pitié.

» Le goût du brigandage s'étant con-
» tinuellement accru parmi tant de
» gens accoutumés au crime, ils rem-
» plirent d'horreur une immenſe éten-
» due de pays. Les deux Couronnes

» d'Eſpagne & de Portugal, réunies » ſur la même tête, étoient également » intéreſſées à purger la terre de ces » ſcélérats; mais leur ville ne pouvant » être ſoumiſe que par la faim, il fal» loit des armées nombreuſes, que le » Bréſil n'étoit point en état de four» nir, & un concert qui ne s'eſt ja» mais trouvé entre les deux Nations.

» La douceur du climat, la fertilité » de la terre qui fournit toutes les » commodités de la vie, ſervent en» core à entretenir les Mammelus dans » l'amour de l'indépendance; & nulle » autorité n'étant capable de les conte» nir, ils ſe répandent, comme un tor» rent débordé, dans toutes les terres » des Indiens, & enlevent une infi» nité de ces malheureux, pour les ré» duire à la plus dure ſervitude. On » prétend que dans l'eſpace d'un ſiecle » & demi, ils en ont détruit ou fait » eſclaves près de deux millions, & » qu'ils ont dépeuplé plus de mille » lieues de pays, juſqu'au fleuve des » Amazones. Rien n'étoit pourtant » plus miſérable, que la vie qu'ils me» noient dans ces ſortes d'expéditions. » Il en périſſoit un grand nombre;

» d'autres, à leur retour, trouvoient
» leurs femmes remariées ; & enfin
» leur propre pays auroit été bientôt
» ſans habitans, ſi les abſens n'euſſent
» été remplacés par les captifs qu'on
» ramenoit de ces longues courſes.
» Mais de tous ces nouveaux venus,
» à peine y en avoit-il un ſur cent, qui
» leur fût de quelque utilité. La plu-
» part mouroient de miſere, & périſ-
» ſoient, ou par le mauvais air qu'on
» reſpire dans les mines, ou par le tra-
» vail exceſſif des plantations.

» Comme les Mammelus ne laiſ-
» ſoient pas de trouver de la réſiſtance
» de la part de pluſieurs peuples, ils
» eurent recours à la ruſe ; & voici
» celle qui eut le plus de ſuccès, du
» moins pendant quelque tems. Ils ſe
» diviſerent en petites troupes, dont
» le Chef étoit vêtu en Jéſuite, dans
» les lieux où ils ſavoient que les Miſ-
» ſionnaires cherchoient à faire des
» proſélytes. Ils commençoient par y
» planter des croix, faiſoient de petits
» préſens aux habitans, donnoient des
» médicamens aux malades, les preſ-
» ſoient d'embraſſer le chriſtianiſme,
» dont ils leur donnoient une courte

» explication ; & après en avoir raſ-
» ſemblé un grand nombre ; ils leur
» propoſoient de venir s'établir dans
» un lieu commode, où rien ne devoit
» manquer à leur bonheur. La plupart
» ſe laiſſoient conduire par ces traîtres,
» qui, levant enfin le maſque, les char-
» geoient de fers, & les conduiſoient
» dans leur colonie. Avant que cette
» infernale perfidie fût reconnue &
» vérifiée, les Jéſuites en reſſentirent
» de triſtes effets, ſoit par la difficulté
» qu'ils trouverent long-tems à ſe faire
» ſuivre des naturels du pays, ſoit par
» les dangers auxquels ils furent eux-
» mêmes expoſés dans leurs courſes
» apoſtoliques. Ces cruautés ont enfin
» déterminé les Rois d'Eſpagne & de
» Portugal à permettre aux Miſſion-
» naires d'armer les Paraguéens pour
» défendre leur province. On les trouve
» toujours prêts à marcher au premier
» ordre du Gouverneur ; & ils ſe ſont
» rendus ſi redoutables, que les Mam-
» melus n'oſent preſque plus ſe préſen-
» ter devant eux. Jamais ils ne vont au
» combat, ſans avoir demandé la per-
» miſſion, & reçu la bénédiction de
» leur Paſteur, avec laquelle ils ſe

» croient invincibles. Ils ſe ſont ſigna-
» lés plus d'une fois, les armes à la
» main, pour ſoutenir les droits de la
» Couronne d'Eſpagne contre le Por-
» tugal. En 1732 les Jéſuites, à la ſolli-
» citation du Vice-Roi du Pérou, en
» tirerent de petites armées de cinq à
» ſix mille hommes, pour réduire les
» habitans Métifs & Eſpagnols du Pa-
» raguay, qui s'étoient révoltés, &
» vouloient ſe rendre indépendans ».

Vous devez comprendre, Madame, que dans un ſi vaſte pays, il doit y avoir une grande variété dans le climat, ainſi que dans le caractere & les mœurs des habitans. L'air y eſt communément humide & tempéré, & le terroir fertile en toutes ſortes de grains, de fruits & de légumes. On y cultive en particulier, beaucoup de coton, dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. Ce qu'on peut dire, en général, des habitans, c'eſt qu'ils ont tous le teint olivâtre, la taille ordinairement au-deſſous de la médiocre, & le viſage un peu plat. Ils ſont naturellement ſtupides, féroces, pareſſeux, perfides & voraces, tant que la religion n'a pas changé ou corrigé leur caractere.

Dans un pays ſi voiſin du Pérou, on ne doutoit point qu'on ne dût trouver beaucoup de mines d'or & d'argent; mais après les recherches les plus exactes, on a appris à ne plus compter ſur ces tréſors imaginaires. Toutes les richeſſes du Paraguay ne conſiſtent qu'en cire, en miel, en chanvre, en coton, en bœufs & en chevaux ſauvages. Autrefois ces animaux y étoient ſi communs, qu'on avoit un cheval ſuperbe pour deux aiguilles, & qu'aucun vaiſſeau ne ſortoit du port de Buenos-Aires, qu'il ne fût chargé de cinquante mille peaux de bœufs. La quantité qu'on en tue dans une ſeule chaſſe, eſt incroyable. C'eſt ce qu'on appelle le Grand-Maſſacre, ou le Matanca. On s'aſſemble en grand nombre, & l'on ſe rend à cheval dans une plaine qui en eſt toute couverte. On ſe ſépare enſuite; & chaque chaſſeur, armé d'une eſpece de hache, dont le tranchant eſt en forme de croiſſant, donne à droite & à gauche de grands coups aux jambes de derriere des bœufs, & leur coupe le jarret. La bête tombe, & ne peut plus ſe relever. Le chaſſeur, au lieu de s'y arrêter,

pourſuit les autres à bride abattue ; & frappant de la même maniere tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir. On prétend qu'un homme ſeul en jette ainſi par terre plus de huit cens dans l'eſpace d'une heure. L'épouvante ſaiſit ces animaux, qui s'embarraſſent les uns dans les autres en voulant ſe ſauver ; ce qui donne le tems aux chaſſeurs de prendre quelque repos ; & ils aſſomment ainſi ſans danger les tauraux qu'ils ont abattus. Après en avoir pris la peau, quelquefois la langue & le ſuif, ils abandonnent le reſte aux corbeaux. Ces oiſeaux carnaciers viennent fondre ſur cette proie, & en peu de tems, on n'y retrouve plus que les os. Vous concevez que ce maſſacre qui ſe renouvelle tous les ans, a prodigieuſement diminué le nombre de ces animaux. Ne feroit-on pas beaucoup mieux d'exterminer cette innombrable quantité de chiens ſauvages, qui déſolent les campagnes voiſines de Buenos-Aires ? Ils vivent dans des eſpeces de tanieres, aiſées à reconnoître par la multitude d'oſſemens entaſſés autour de ces demeures ſouterreines. Il eſt à craindre que les

Bœufs ſauvages venant à leur manquer, ils ne ſe jettent ſur les hommes même. Le Gouverneur de Buenos-Aires ayant jugé cet objet digne de ſon attention, avoit envoyé, pour les détruire, des ſoldats qui les tuoient à coups de fuſils; mais à leur retour, ils ſe virent inſultés par les enfans de la ville, qui les appelloient Tueurs de Chiens : d'où il eſt arrivé que, retenus par une mauvaiſe honte, ils n'ont plus voulu retourner à cette chaſſe.

On a peine à comprendre comment les bœufs ſe ſont ſi fort multipliés, vu la quantité de lions, d'ours, de tigres, de chiens & chats ſauvages, qui leur font une guerre éternelle. On peut juger du nombre de ces bêtes à cornes, par la multitude de peaux qui s'envoient en Europe. C'eſt preſque avec l'herbe du Paraguay, l'unique marchandiſe du pays. Les vaiſſeaux Eſpagnols, qui vont tous les trois ans à Buenos Aires, en rapportent ordinairement quarante à cinquante mille; & les contrebandiers Anglois ou Portugais en enlevent encore davantage. Il faut, outre cela, remarquer qu'on ne prend que les peaux des taureaux, &

que

que celles-ci même, pour entrer dans le commerce, doivent être *de Loi*, c'eſt-à-dire, d'une certaine grandeur. Toutes celles qui ſe trouvent au-deſſous, ſont miſes au rebut. Ainſi, pour en envoyer cinquante mille en Europe, il faut tuer au moins quatre-vingt mille de ces quadrupedes, dont on n'emporte autre choſe, comme je vous l'ai dit, que la peau, la langue & la graiſſe, qui, dans ce pays, tient lieu d'huile, de lard & de beurre: tant de cadavres, qui reſtent expoſés dans la campagne, ſeroient capables d'infecter l'air, ſi des nuées de corbeaux & d'autres oiſeaux de proie ne venoient auſſi-tôt les dévorer.

L'herbe du Paraguay eſt encore une des grandes richeſſes de cette contrée. On connoît peu en France cette plante, ſi célebre dans toute l'Amérique meridionale. C'eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier; ſon goût approche de celui de la mauve; &, quand elle a toute ſa grandeur, elle eſt à peu près de la figure de celle de l'oranger. La maniere d'en faire uſage, eſt de remplir un verre d'eau bouil-

lante, & d'y jetter la feuille pulvériſée. On paſſe enſuite l'eau dans un linge ; &, après l'avoir laiſſé repoſer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de ſucre, mais un peu de jus de citron, ou certaines paſtilles d'une odeur agréable. Les Eſpagnols prétendent avoir, dans cette herbe, un préſervatif ou un remede contre toutes ſortes de maladies. On aſſure que dans les commencemens, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale de tous les ſens, qui dura pluſieurs jours ; mais ce qu'elle a de plus ſingulier, c'eſt qu'elle produit ſouvent des effets tout contraires, comme de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à des inſomnies, & de réveiller les léthargiques, &c. L'habitude d'en uſer, fait qu'on ne ſauroit plus s'en paſſer, & qu'on a de la peine à en prendre modérément. Elle enivre quand elle eſt priſe avec excès, & cauſe les mêmes incommodités que les liqueurs fortes. Le grand commerce de cette herbe ſe fait à Villa-Rica. Ce canton eſt le meilleur de tous pour la culture

l'arbre qui la produit. Le ſeul Pérou
ire quelquefois pour plus de deux
ions de notre monnoie. On l'y
e ſeche, & preſque réduite en
ſſiere. On ne la laiſſe pas infuſer
-tems, parce qu'elle rendroit l'eau
e comme de l'encre. Elle ne ve-
naturellemement, que ſur les
tagnes de Maracayu, éloignées de
de deux cens lieues du Paraguay.
ıme les Indiens perdoient beau-
ɔ de tems à l'aller recueillir, &
en périſſoit un grand nombre
; ce voyage, les Miſſionnaires
ıt venir du jeune plant, qui réuſ-
merveille, & devint, par la ſuite,
ɔrincipale richeſſe des Paraguéens.
débit de cette eſpece de thé a ſervi
fondement à une infinité d'accuſa-
ıs contre les Jéſuites.

.e Paraguay produit toutes les eſ-
es d'arbres que nous connoiſſons
Europe, ſoit qu'ils y naiſſent na-
:llement, ſoit qu'ils y aient été
tés par les Eſpagnols. Les can-
de ſucre y viennent ſans culture
s les lieux humides; mais les In-
ns n'en ſavent faire aucun uſage,

On ne voit ici que très-peu de vignes; ſoit que la terre n'y ſoit pas propre, ſoit que les Miſſionnaires, pour prévenir les déſordres du vin, aient empêché qu'elles n'y fuſſent trop communes. Les terres ſituées le long des rivieres, offrent à la vue de belles plaines, d'agréables côteaux, & d'épaiſſes forêts. Les fleuves, dont les bords ſont couverts d'une multitude d'oiſeaux, regorgent, ainſi que les lacs, d'une infinité de poiſſons, & les campagnes de toutes ſortes de gibier. Il ne manque à ce pays, pour être comparable aux provinces les plus fertiles de l'Europe, que d'être cultivé par des peuples moins ennemis du travail. Il donne beaucoup & exige peu; mais le peu qu'il exige, les Indiens le lui refuſent. Leur goût eſt de tout ſimplifier, en faiſant uſage de tout.

On raconte des choſes ſingulieres des ſerpens & des couleuvres du Paraguay. Il eſt peu d'endroits dans le monde qui en nourriſſent un plus grand nombre & d'une groſſeur auſſi monſtrueuſe. On en trouve qui avalent des

cerfs tout entiers, ſi l'on en croit quelques Eſpagnols qui aſſurent en avoir été témoins. Il arrive même, que n'ayant pas aſſez de chaleur naturelle pour digérer de ſi gros morceaux, ils périroient ſi la nature ne leur avoit pas ſuggéré un remede, que la raiſon ne leur permettroit aſſurément pas d'employer, mais qui leur réuſſit. Ils tournent leur ventre du côté du ſoleil, juſqu'à ce que la chaleur le faſſe pourrir; les vers s'y mettent; & une troupe d'oiſeaux fondant deſſus, ſe nourrit d'un ſuperflu qui leur cauſeroit la mort. Ils prennent leurs meſures pour empêcher que ces oiſeaux n'aillent trop loin; & bientôt ils ſe trouvent rétablis dans leur premier état. Les Paraguéens croient que les mâles de ces ſerpens aiment les femmes & leur font violence. Un jour, dit-on, un Miſſionnaire fut appellé pour confeſſer une Indienne qui, étant occupée à laver du linge ſur le bord d'une riviere, venoit d'être violée par un de ces animaux. Elle expira dès qu'elle eut achevé ſa confeſſion.

Il y a, dans ces mêmes lieux, un animal ſingulier, connu ſous le nom

d'Orocomo. Il eſt de la grandeur d'un chien, & vit dans les forêts. Son poil eſt roux; il a le muſeau pointu, & les dents fort tranchantes. Lorſqu'il voit un homme armé, il prend la fuite; mais s'il le trouve ſans armes, il le renverſe ſans lui faire d'autre mal, pourvu qu'il ait la précaution de contrefaire le mort; & après l'avoir agité pendant quelque tems pour voir ſi effectivement il n'eſt plus en vie, l'orocomo ſe contente de le couvrir de feuilles, & s'enfonce dans l'épaiſſeur du bois. L'homme ſe releve; & dès que la bête a diſparu, il cherche ſon ſalut dans une prompte fuite, ou bien il monte ſur un arbre, d'où il conſidere à loiſir tout ce qui ſe paſſe. L'animal ne tarde pas à revenir, accompagné d'un tigre, qu'il ſemble avoir invité à partager ſa proie: mais ne la retrouvant plus, il pouſſe des hurlemens épouvantables; & regardant ſon compagnon d'un air triſte, il a l'air de témoigner du regret de lui avoir fait faire un voyage inutile. Au reſte, les animaux féroces du Paraguay, n'attaquent guere les hommes, que lorſqu'ils en ſont atta-

qués les premiers ; & ſi on ne les provoque point, on paſſe, ſans rien craindre, des journées entieres dans les forêts.

Il y a, dans cette même contrée, beaucoup d'herbes & de bêtes veneneuſes, qui ont toutes leurs contre-poiſons ; telle eſt entr'autres l'herbe à noineau, qui forme d'aſſez gros buiſſons. Voici comme on l'a connue, & ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Parmi les différentes eſpeces de noineaux qu'on voit dans ces provinces, il y en a un de la groſſeur d'un merle, qui eſt fort friand de la chair de vipere. Dès qu'il en apperçoit une il cache ſa tête ſous une de ſes ailes, & paroît comme une boule toute ronde ans aucun mouvement. La vipere s'approche de lui, & en reçoit ſur le champ un coup de bec. Elle s'en venge auſſi-tôt par un coup de langue ; mais dès que l'oiſeau ſe ſent bleſſé, il va manger de ſon herbe qui le guérit dans l'inſtant. Il retourne bien vîte au combat ; & toutes les fois qu'il eſt piqué, a recours à ſon ſpécifique. Ce jeu dure juſqu'à ce que la vipere, qui n'a pas la même reſſource, ait perdu tout

ſon ſang. Dès qu'elle eſt morte, le moineau la mange; &, le repas fini, il fait encore uſage de ſon ſpécifique.

Malgré les agrémens que je trouvois dans la peuplade de Saint-Xavier, malgré la politeſſe ingénieuſe des Jéſuites à chercher des raiſons de m'y retenir, je pris la réſolution de retourner à Buenos-Aires. On m'avoit parlé d'un vaiſſeau qui devoit partir dans un mois pour le Bréſil; je ne voulus pas perdre l'occaſion de voir ce pays, le ſeul qui me reſte à connoître dans l'Amérique méridionale. D'ailleurs, le Procureur des miſſions m'avoit propoſé de me conduire dans quelques-unes des principales villes Eſpagnoles, que nous n'eûmes que le tems de parcourir. Celles du Tucuman ſe nomment Saint-Michel, Salta, Cordoue, &c. Cette derniere eſt la capitale de la province, & le ſiége d'un évêque.

La Paz, dans le gouvernement de la Plata, fut bâtie par l'ordre du préſident de la Gaſca, qui lui donna ce nom, pour immortaliſer l'honneur qu'il s'étoit acquis en étouffant la révolte, & en rendant la paix au Pérou, par

la défaite & la mort du jeune Pizarre. Quoique de l'audience de la Plata, elle appartient presque autant au Pérou qu'au Paraguay. Sa juriſdiction eſt fort bornée, & n'a guere d'autre lieu que la ville même. Sa riviere, quoique médiocre, entraîne, dans les grandes eaux de prodigieux rochers, & toute des morceaux d'or, qu'on recueille après le débordement. En 1730, un Indien ſe lavant les pieds, en trouva un, que le Marquis de Caſtel-Fuerte acheta douze mille piaſtres. Il l'envoya au Roi d'Eſpagne, comme une rareté digne de ſon cabinet. A quatorze lieues de la Paz, parmi un grand nombre de montagnes, on en diſtingue une fort haute, qui renferme, dit-on, d'immenſes richeſſes. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, on y trouva tant d'or, que pendant quelque tems, l'once ne valut que huit piaſtres dans le pays.

La nouvelle Sainte-Croix, ou Santa-Cruz de la Sierra-Nueva, bâtie après la deſtruction de l'ancienne, & dans un lieu plus commode, eſt médiocrement grande, mal conſtruite, & n'a rien qui la rende digne du titre de

cité, dont elle eſt décorée, quoique capitale d'un gouvernement. Nuno de Chavès, qui en jetta les fondemens, la nomma Sainte-Croix, en mémoire du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un bourg du même nom, près de Truxillo en Eſpagne.

Les colonies ſituées dans le gouvernement de l'Aſſomption, ſe réduiſent à la ville de ce nom, & à Villa-Rica, qui ont pour habitans, des Eſpagnols, des Métifs, & quelques Indiens. Elles ſont l'une & l'autre de l'ordre le plus médiocre. Les maiſons ſont ſéparées par des jardins & des arbres, diſpoſés ſans ordre, & ſans ſymmétrie. Figurez-vous quelques villages bâtis les uns auprès des autres, & couverts de petits bois, qui empêchent d'appercevoir les maiſons, & vous aurez une idée aſſez juſte de la plupart des villes de ce diſtrict. On ſe trouve ſouvent au centre de la place, que l'on croit être au milieu d'une forêt. Le Gouverneur de l'Aſſomption avoit autrefois, ſous ſa juriſdiction, une partie des miſſions du Paraguay; mais elles en ont été détachées & unies au gouvernement de Buenos-Aires.

Cette derniere ville, ſans être la capitale, eſt cependant la plus conſidérable de toute la contrée; vous avez vu que ſes premiers habitans l'abandonnerent pour ſe retirer à l'Aſſomption. Elle demeura déſerte pendant plus de quarante ans; & les Eſpagnols ſembloient avoir oublié qu'ils avoient beſoin d'une retraite pour les vaiſſeaux dont ils reçoivent leurs troupes & leurs munitions. Enfin, de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux: ils rétablirent le port & la ville; & cette entrepriſe étoit d'autant plus facile, que depuis la fondation des nouvelles colonies dans l'intérieur des provinces, on pouvoit en tirer de grands ſecours. Elle fut d'abord compoſée de différens quartiers, entre leſquels on avoit laiſſé des vergers & des plaines. La plupart des maiſons bâties de terre, n'avoient qu'un étage, qu'une fenêtre; & pluſieurs même ne recevoient le jour que par la porte. Il n'y a pas plus de quarante ans, qu'elles conſervoient encore cette forme; mais des freres Jéſuites, dont deux étoient d'Italie, inſpirerent à ſes citoyens le goût des

édifices à l'Européenne ; & Buenos-Aires pourroit aujourd'hui figurer parmi les meilleures villes d'Eſpagne. Elle a d'ailleurs, par ſa ſituation, par la bonté de l'air qu'on y reſpire, par le nombre de ſes habitans & l'étendue de ſon commerce, tout ce qui peut rendre une colonie floriſſante. Le tiers de ſon enceinte répond à de vaſtes campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de ſon circuit, & paroît au nord, comme une vaſte mer.

Les mœurs des peuples qui forment les colonies Eſpagnoles du Paraguay, reſſemblent ſi fort aux autres établiſſemens de l'Amérique méridionale, qu'il eſt inutile de rien dire de plus ſur cet article. Les villes ſont gouvernées par des Corrégidors, des Alcades & autres Magiſtrats ordinaires. Les habitans ſont compoſés d'Européens, de Créoles, de Negres, d'Indiens & de races mêlées. On y voit auſſi beaucoup de Moines ; & dans toutes celles qui ſont un peu conſidérables, il y a un Evêque, un Chapitre, un Séminaire, un Hôpital, un Collége de Jéſuites. Ces derniers ſont dans la claſſe

ordinaire des autres religieux : l'extrême pouvoir qu'on leur reproche au Paraguay, ne s'étend point au-delà de leurs Réductions ; & s'il eſt vrai qu'ils n'en uſent que pour le bonheur de leurs Néophites, comment peut-on leur en faire un crime ? Il eſt certain que, ſans le ſecours des armes & de la violence, & par une méthode différente de celle des autres conquérans, ils ont ſubjugué les nations les plus indépendantes, adouci les mœurs les plus féroces, fixé les hommes les plus errans, policé les peuples les plus ſauvages. Ils ont perſuadé à des tribus diſperſées de ſe réunir en ſociété, d'embraſſer leur religion, de ſe ſoumettre à leur gouvernement ; & loin de détruire une partie des habitans, comme firent les Eſpagnols, pour s'aſſurer de tous les autres, ils ont multiplié leurs ſujets, à meſure qu'ils étendoient leurs domaines. Rien n'égale l'obéiſſance de ces Indiens, que le contentement qu'elle leur procure. Ils regardent leur ſoumiſſion comme un devoir qui leur aſſure la tranquillité dans cette vie, & le bonheur dans un autre monde. C'eſt ce que les Jéſuites n'ont

ceſſé de leur inculquer; & pour juger du ſervice qu'ils leur ont rendu, il ne faut que les comparer avec les nations qui gémiſſent ſous le joug des Eſpagnols. En conſidérant cette conquête ſous ce point de vue, on ſera obligé de convenir, que la ſociété humaine leur eſt redevable de plus de trois cens mille familles heureuſes, civiliſées, & réduites en un corps de peuple, au lieu d'un petit nombre de ſauvages ignorans, vagabonds & miſérables. Les mêmes principes qui ont fait des Paraguéens les ſujets les plus ſoumis, en ont fait également de très-bons ſoldats; ils croient obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois beſoin de leur ſecours contre les Portugais, les Mammelus & les ſauvages antropophages. Conduits par les Jéſuites à toutes ces expéditions, ils ont combattu avec courage & avec ſuccès. Ce n'étoit donc pas, dans les commencemens une mauvaiſe politique, de laiſſer prendre aux Jéſuites tant de pouvoir: l'événement a montré qu'ils acquéroient à la Couronne d'Eſpagne un pays immenſe, qu'elle ſera toujours maîtreſſe de reprendre lorſqu'elle le

jugera à propos. Il eſt ſeulement à craindre qu'en leur ôtant le gouvernement de ces provinces, on n'y éprouve bientôt la même vexation, la même tyrannie, & par conſéquent, le même mécontentement, la même dépopulation, que dans toutes les autres colonies Eſpagnoles.

Je ſuis, &c.

*A Buenos-Aires, ce 20 décembre 1751.*

## LETTRE CLVI.

### *LE BRESIL.*

JE pouvois, Madame, de l'embouchure de la Plata, me rendre, par terre, aux états du Bréſil, qui confinent au Paraguay ; mais la difficulté de trouver toujours des chevaux ou des voitures, m'a fait préférer la voie de la mer. Je montois un vaiſſeau de la colonie du Saint-Sacrement, qui partoit pour San-Salvador, capitale des poſſeſſions Portugaiſes, & devoit enſuite gagner les Indes orientales par le cap de Bonne-Eſpérance. Cette deſtination entroit dans mes arrangemens, mon deſſein étant, quand j'aurois parcouru le royaume du Bréſil, d'aller aux iſles de France & de Bourbon, & de retourner en Europe par les côtes d'Afrique.

De Buenos-Aires nous vînmes mouiller au port de Santos, dans la capitanie de Saint-Vincent. On donne ici le nom de *Capitanies* aux quatorze ou quinze provinces qui diviſent les

établiſſemens Portugais ſur les côtes maritimes du Bréſil, ſoumis à un Vice-Roi général. Il y en a neuf qui relevent immédiatement de la Couronne; les ſix autres appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les ont conquiſes par les armes. Elles ſont toutes ſituées ſur le rivage de la mer, à des diſtances inégales, & ſouvent aſſez conſidérables. Quelques-uns croient que les Princes d'Europe, qui ont des états en Amérique, ſont abſolument les maîtres des vaſtes contrées qu'ils renferment: on ſe trompe; ils n'occupent le plus ſouvent, que le rivage, avec un diſtrict qui n'eſt pas toujours fort étendu. L'intérieur du pays eſt habité par des peuples inconnus, pour la plupart, qui jouiſſent d'une liberté entiere, & ne craignent rien tant, que de recevoir la loi des Européens. La domination Portugaiſe dans les terres ne va guere au-delà de cent lieues; mais l'on en compte plus de mille de côtes, depuis l'embouchure du fleuve de la Plata, juſqu'à celle du Maragnon, ou riviere des Amazones. Toute cette partie eſt naturellement riche & fertile; & il y a peu de grandes

maiſons en Portugal, qui n'y poſſedent quelque domaine. C'eſt aux guerres preſque continuelles que les Européens ont eu à ſoutenir avec les naturels du pays, qu'on attribuoit cet éloignement à s'établir dans l'intérieur des terres.

La ville de Santos occupe le fond d'une baie, où les plus grands vaiſſeaux peuvent aborder. Elle renferme à peine cent maiſons, dont les habitans ſont un mêlange de Portugais & de Métifs. Outre l'égliſe paroiſſiale, il y en a deux autres, dont l'une appartient aux Bénédictins, auxquels on a fondé un monaſtere, & l'autre aux Jéſuites qui y ont un college. Ces deux ordres, avec les Capucins, ſont preſque les ſeuls que l'on connoiſſe dans l'Amérique Portugaiſe, tandis que l'Eſpagnole regorge de Jacobins, d'Auguſtins, de Cordeliers & de peres de la Merci.

Saint-Vincent ne paſſe que pour la ſeconde ville de cette capitanie, quoique la province en porte le nom. Elle eſt ſituée dans un petit golphe, qui forme un port inacceſſible aux grands vaiſſeaux. Sept ou huit Jéſuites y font

leur ſéjour, s'emploient au ſalut des ſauvages répandus dans pluſieurs villages des environs, & pénetrent ſouvent dans l'intérieur du pays, ſur-tout vers les Cariges, qui ſont les habitans du Bréſil les plus policés. Ces peuples ſont vêtus de peaux de bêtes, & le diſputent en blancheur aux Européens. On leur a toujours trouvé beaucoup de bonne foi dans le commerce; mais la crainte de l'eſclavage, pour lequel ils ſe voient quelquefois enlevés par les Portugais, leur ôte la hardieſſe de s'approcher de Saint-Vincent. On obſerve que les colonies qui maltraitent les Indiens, diminuent de jour en jour; au lieu que celles qui en uſent avec humanité, proſperent d'une maniere ſenſible.

Il eſt un autre peuple dans cette même contrée, dont les Portugais ont eu beaucoup à ſouffrir, & preſque toujours par leur faute. Il n'y avoit point de violences ni d'artifices, que ces derniers n'employaſſent pour faire des eſclaves, juſqu'à ſe déguiſer, comme les habitans de Saint-Paul, ſous l'habit de Jéſuite, avec des armes cachées ſous leurs robes. C'eſt des Mam-

melus, leurs voiſins, que les habitans de Saint-Vincent avoient appris cette ruſe déteſtable. Auſſi les ſauvages, implacables dans leur haine, l'étoient également dans leur vengeance. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient pas d'en faire un de ces horribles feſtins, qui font frémir la nature. Les premiers voyages du Bréſil n'ont de remarquable que ces barbaries. Malgré ces fureurs, cette vaſte région ne laiſſa pas de ſe peupler d'Européens ; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les ſuivre. En moins de cinquante ans, on vit naître dans l'eſpace de onze cens lieues de côtes, plus de cent cinquante, tant villes que bourgades, où les nouveaux Colons furent obligés de ſe partager ſans ceſſe entre la néceſſité de ſe défendre, & celle de défricher, par un travail aſſidu, des terres à la vérité très-fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture, pour fournir aux beſoins des habitans.

L'idée qu'on m'avoit donnée au Paraguay, des Mammelus de la ville de Saint-Paul, n'étoit guere capable de m'inſpirer le deſir de voir cette répu-

blique de brigands, qui faiſant profeſſion de chriſtianiſme, exerçoient le métier de pirates. J'appris cependant que leurs mœurs n'étoient plus les mêmes, depuis que le Roi de Portugal venoit de les ſoumettre à ſon domaine immédiat, & que le pape Benoit XIV avoit érigé leur ville en évêché. Elle fait aujourd'hui partie de la capitanie de Saint-Vincent, & eſt gouvernée comme les autres pays ſoumis à la domination Portugaiſe. On y compte pluſieurs maiſons religieuſes, & entr'autres, une abbaye de Bénédictins. On a eu beaucoup de peine à y rétablir des Jéſuites.

Le lynx eſt un animal commun dans cette même province, où l'on en trouve de pluſieurs eſpeces : les uns ſont roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous ſi furieux, que rien ne peut réréſiſter à leurs griffes. C'eſt une gloire égale, pour un Braſilien, de tuer un lynx à la chaſſe, ou un ennemi à la guerre. Il ne faut pas croire cependant, comme les Anciens l'ont débité, que la vue de cet animal ſoit aſſez perçante, pour pénétrer les corps opaques, ni que ſon urine ait la merveil-

leuſe propriété de devenir une pierre précieuſe. Ce lynx imaginaire eſt une fable de l'antiquité, & n'a de rapport avec le lynx véritable, que celui de porter le même nom. Le lynx du Bréſil ne voit point à travers les murailles; mais il a les yeux brillans & pleins de feu. Son urine n'engendre pas de pierres précieuſes, mais il la couvre de terre, comme font les chats, dont il a la figure, les mœurs & la propreté. Il eſt communément de la grandeur d'un renard, a le poil long, de grandes oreilles, & les pieds diviſés comme le lion. Cet animal vit de chaſſe, & pourſuit ſon gibier juſques ſur la cime des arbres. Les chats ſauvages, les écureuils ne peuvent lui échapper. Il ſaiſit les oiſeaux; il attend les cerfs, les chevreuils, les lievres au paſſage, & s'élance deſſus; il les prend à la gorge; & lorſqu'il s'eſt rendu maître de ſa victime, il en ſuce le ſang, lui ouvre la tête pour manger la cervelle, & l'abandonne enſuite pour en chercher une autre.

La ſeconde capitanie, en avançant au Nord, eſt celle de Rio Janeiro, Riviere de Janvier, ainſi nommée,

parce que ce pays fut découvert le premier de l'an. Les François, ſous les ordres du chevalier de Villegagnon y conſtruiſirent le fort de Coligni. Je crois en avoir parlé dans mes lettres ſur la Guiane; mais je n'entrai alors dans aucun détail des malheurs qui accompagnerent leur retour en Europe. Le plus grand de tous fut une horrible famine, dont la deſcription fait frémir. Je n'en rapporterai que quelques circonſtances que j'ai lues dans une ancienne relation, dont je ne fais que rajeunir le ſtyle. Celui qui parle éprouva lui-même les horreurs qu'il raconte. « Après avoir dévoré tous les cuirs de » notre vaiſſeau, juſqu'aux couvercles » des coffres, nous penſions toucher » au dernier moment de notre vie; » mais la néceſſité fit venir l'idée de » chaſſer les rats & les ſouris. Un rat » étoit plus eſtimé qu'un bœuf ſur » terre. On le faiſoit cuire dans l'eau, » avec les inteſtins, que l'on mangeoit » comme le corps. Il m'étoit dû en » France une ſomme de quatre mille » francs; j'en euſſe volontiers donné » la quittance pour un pain d'un ſou » & un verre de vin. Je dirai en paſſant,

» avoir non ſeulement obſervé dans les
» autres, mais ſenti moi-même, pen-
» dant cette cruelle famine, que lorſ-
» que les ſens ſont aliénés par la diſſi-
» pation des eſprits, cette ſituation
» rend les hommes farouches, juſqu'à
» les jetter dans une eſpece de rage.
» Nous étions d'une humeur ſi noire &
» ſi chagrine, qu'à peine pouvions-
» nous nous parler l'un à l'autre, ſans
» nous fâcher, & même, Dieu veuille
» nous le pardonner, ſans nous jetter
» des regards terribles, accompagnés de
» quelque mauvaiſe volonté de nous
» manger mutuellement. J'avois gardé
» ſecrétement un perroquet, qui pro-
» nonçoit auſſi nettement qu'un hom-
» me, ce qu'il avoit appris de la langue
» françoiſe & de celle des ſauvages. Il
» fut ſacrifié à la néceſſité : je n'en jettai
» que les plumes ; le reſte nous ſoutint,
» mes amis & moi, pendant quelque
» tems. Mon regret fut d'autant plus
» vif de le perdre, que deux jours
» après, nous découvrîmes la terre, &
» que nous eûmes notre patrie devant
» les yeux. Le maître du navire avoua
» publiquement, que ſi notre ſituation
» eût duré ſeulement un jour de plus,
» il

» il avoit pris la réſolution, ſans avertir » perſonne, de tuer quelqu'un de nous, » pour le faire ſervir de nourriture aux » autres ».

Voilà où aboutit le projet de Villegagnon, de former une colonie Françoiſe à Rio-Janeiro. Il fut contraint d'abandonner aux Portugais le fort qu'il venoit d'y faire conſtruire. L'eſpece de golphe, que forme le fleuve dans les terres, eſt long de dix à douze lieues, & large de ſept ou huit. On lui trouve quelque reſſemblance avec le lac de Genêve ; mais les montagnes qui l'environnent, ſont moins élevées. L'entrée en eſt étroite, & fort reſſerrée, par de petites iſles, qui la rendent très-dangereuſe. A gauche, eſt un mont en forme de pyramide, que ſa hauteur fait découvrir de fort loin. Il eſt rond, & ſi réguliérement taillé dans toutes ſes faces, que les François l'appelloient le pot-à-beurre.

Après leur départ, les Portugais bâtirent une ville le long du golphe, qu'ils nommerent Saint Sebaſtien, du nom du Roi qui regnoit alors en Portugal. Elle s'étend une demi-lieue en longueur ; mais ſa largeur n'eſt que

de dix à douze maiſons. Elle eſt partagée en trois villes, la haute, la baſſe, & celle du milieu. La premiere comprend la cathédrale & un magnifique collége de Jéſuites, fondé, comme preſque tous ceux que ces Peres poſſedent au Bréſil, par ce même Prince, qui leur vouloit beaucoup de bien. Une abbaye de Bénédictins occupe la partie du milieu; les Capucins François y ont auſſi un couvent. Ils travaillent aux miſſions ſous les ordres des Jéſuites, auxquels eſt confié le gouvernement de toutes les paroiſſes des Indiens qui ont embraſſé le chriſtianiſme. Ces peuples ſont un mêlange de différentes nations, qui ont reçu le joug des Portugais, & qui les ſervent avec une aveugle ſoumiſſion.

On accuſe ces derniers de vivre dans l'oiſiveté, la molleſſe & le libertinage. Leur indolence leur fait abandonner les ſoins domeſtiques à des eſclaves negres; & l'on prétend que les prêtres, moines ou ſéculiers, ne ſont pas exempts des mêmes vices. Le Gouverneur réſide dans cette ville, qui n'eſt pas fortifiée du côté de la terre; mais elle eſt défendue du côté

de la baie par quatre forts qui n'empêcherent pas les François de la prendre au commencement de ce ſiecle ; on fait monter à plus de vingt-cinq millions la perte que firent alors les Portugais. On parle d'établir ici, l'année prochaine, un Tribunal ſouverain, pour juger en dernier reſſort toutes les affaires de la côte méridionale.

Je ne dois pas quitter cette province, ſans parler de l'oiſeau lugubre, qui ſemble en préférer le ſéjour aux autres contrées du Bréſil. Il eſt de la groſſeur du pigeon, & a le plumage d'un gris de cendre. Les Braſiliens le reſpectent, à cauſe de la triſteſſe de ſon chant, qu'il ne fait entendre que la nuit. Ils ſont perſuadés que cet animal leur eſt envoyé par leurs ancêtres, & qu'il vient leur parler de la part des morts. On raconte que du tems de Villegagnon, un François paſſant par un village, faillit d'être inſulté par les habitans, pour avoir ri de l'attention religieuſe avec laquelle ils écoutoient cet oiſeau plaintif. « Tais-toi, lui dit » fort rudement un vieillard ; ne nous » empêche point d'entendre les nou» velles que nos peres nous font an» noncer ».

A ſoixante lieues vers le Nord, nous trouvâmes la province ou capitanie du Saint-Eſprit, dont on nous vanta la fertilité : la chaſſe y fournit toutes ſortes d'animaux ; les rivieres, une quantité incroyable de poiſſons ; & les terres, arroſées des plus belles eaux, ne refuſent rien au travail des habitans. La ville principale, qui porte le même nom que la province, n'a ni remparts, ni murs, ni foſſés, & n'eſt remarquable que par un monaſtere de Bénédictins, & un collége ou maiſon de Jéſuites. On ne compte dans toute cette contrée, que deux cens familles Portugaiſes, & environ dix mille Indiens convertis, dans quelques villages voiſins. On les appelloit anciennement Margajats ; & ils ont été long-tems les ennemis mortels des Portugais ; mais s'étant apprivoiſés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le tems a confirmées. D'autres Indiens, plus enfoncés dans les terres, ne veulent point de réconciliation.

La capitanie de Porto Securo conſerve toujours le nom que lui fit donner la ſûreté de ſon port, lorſque le

Bréſil fut découvert par Alvarez Cabral qui ne penſoit guere à le chercher. Cet amiral, après avoir paſſé les iſles du Cap-Verd, pour aller à la côte de Malabar, par le cap de Bonne-Eſpérance, prit tellement le large, qu'il vit cette terre du Bréſil, qui ſe préſentoit à l'Oueſt. De tous les pays du continent de l'Amérique, c'étoit, ce ſemble, celui qu'on devoit découvrir le premier, comme le plus voiſin de l'Afrique. Cabral le nomma Sainte-Croix, parce qu'en arrivant, il y avoit arboré l'étendart du chriſtianiſme. On lui donna dans la ſuite le nom de Bréſil, d'une ſorte de bois qu'on y trouve en abondance, & dont on fait grand uſage en teinture. Cet arbre, qui eſt de la hauteur d'un de nos chênes, & ne jette pas moins de branches, croît parmi les rochers, & dans les terreins les plus incultes. Il eſt raboteux, tortu, & plein de nœuds, comme l'aube-épine; les feuilles, qui ont quelque reſſemblance avec celles du buis, ſont vertes, liſſes, dures, ſeches, fragiles, ſes fleurs petites, & unies enſemble comme celles du muguet, mais plus odorantes, &

d'un très-beau rouge. Son écorce eſt ſi épaiſſe, que lorſque l'arbre en eſt dépouillé, il diminue des trois quarts de ſa groſſeur. Le plus eſtimé pour la teinture, ſe reconnoît par le poids; le plus peſant eſt le plus recherché. On le coupe en morceaux; & par le moyen de l'alun, on en tire une eſpece de carmin. On en fait auſſi de la laque liquide pour la miniature.

Dans les premiers tems, un vieux ſauvage voyant les Européens faire de grands amas de cette marchandiſe, leur dit: « Pourquoi venez-vous de ſi » loin chercher du bois pour vous » chauffer? N'en vient il pas dans vo- » tre pays? Nous en avons beaucoup, » lui répondit-on; mais ce n'eſt pas » du même. Nous nous chauffons avec » le nôtre; & le vôtre nous ſert à » teindre nos habits. Mais vous en faut- » il tant, demanda le Braſilien? Oui, » ſans doute, lui répliqua-t-on; & il » y a tel marchand parmi nous, à qui » pluſieurs vaiſſeaux chargés de ce bois, » ne ſuffiroient pas, pour colorer toutes » les étoffes de ſes fabriques. Mais, ré- » partit le vieillard, cet homme ne » mourra-t-il point? Ou, quand il

» ſera mort, à qui paſſeront toutes ſes » richeſſes ? A ſes enfans, lui dit-on, » ou, s'il n'en a point, à ſes parens » les plus proches. Vraiment, reprit » alors le ſauvage, je reconnois bien » maintenant que vous êtes de grands » fous, vous autres étrangers, de vous » donner des peines infinies pour amaſ- » ſer du bien à ceux qui viennent après » vous : comme ſi la terre qui vous a » nourris, n'étoit pas ſuffiſante pour » les alimenter de même ».

Cabral ayant reconnu que les pays qu'il venoit de découvrir, étoient fertiles, arroſés de belles rivieres, coupés par une infinité de ruiſſeaux, couverts de diverſes eſpeces d'arbres, & également peuplés d'hommes & d'animaux, y deſcendit pour en prendre poſſeſſion, au nom du Portugal. Quelques habitans, attirés par ſes préſens & par ſes promeſſes, ne firent pas de difficulté d'apporter des rafraîchiſſemens à ſa flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractere ; mais ne leur voyant aucune trace de religion, il leur fit annoncer, par des Miſſionnaires, les vérités de l'Evangile. On a peine à comprendre quel fruit

il ſe promettoit d'une prédication qui ne pouvoit être entendue. Quoi qu'il en ſoit, le défaut de toute eſpece de culte ſemble prouver que l'Amérique n'avoit jamais été connue de l'ancien monde : on n'auroit pas manqué de porter quelque religion dans une terre ſi peu éloignée de l'Afrique ; & il en ſeroit au moins reſté des veſtiges.

Cabral fit planter un poteau avec les armes de Portugal ; comme s'il n'eût rien manqué déſormais aux droits de cette Couronne. Enſuite ayant dépêché un de ſes vaiſſeaux à Lisbonne, il remit à la voile vers les lieux auxquels ſa flotte étoit deſtinée. Le zele des Portugais n'en devint pas plus ardent pour établir des colonies au Bréſil ; on ſe contenta de faire venir des bois de teinture, des ſinges & des perroquets ; marchandiſes qui ne coûtoient que la peine de les prendre, & qu'on vendoit fort cher en Europe.

La Cour de Lisbonne n'y fit tranſporter qu'un certain nombre de criminels & quelques femmes de mauvaiſe vie, dont on vouloit purger le royaume. Auſſi ne ſe fit elle pas preſſer pour accorder d'amples conceſſions à ceux

qui offrirent, d'eux-mêmes, d'y former des établiſſemens. Elle aſſigna à divers ſeigneurs, des provinces entieres, dans l'eſpérance qu'ils y raſſembleroient quelques habitans. La terre coûtoit d'autant moins à donner, que l'état n'y faiſoit aucune dépenſe. Enfin le Bréſil fut engagé à ferme pour un revenu aſſez modique; & le monarque content de l'acquiſition d'un nouveau royaume, ſe réduiſit preſque au ſeul titre de Souverain. Dans la ſuite, la Cour de Portugal ſentit le tort qu'elle s'étoit fait; & Jean III entreprit d'y remédier. Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitanies, & y envoya une flotte nombreuſe, avec ordre d'y bâtir des villes & d'y établir une nouvelle adminiſtration.

Ce prince, occupé de la converſion des Braſiliens, qu'il regardoit comme ſes ſujets, s'adreſſa à ſaint Ignace, fondateur des Jéſuites, pour avoir quelques Miſſionnaires. Il en obtint ſix, qui partirent avec le Gouverneur général; & à leur arrivée, ils commencerent, dans la baie de tous les Saints, ou la baie ſimplement dite, la fameuſe

ville de San-Salvador, devenue la capitale du Bréſil, le ſiége d'un Archevêque, le ſéjour de la Cour ſouveraine & de celle de la monnoie, la réſidence du Vice-Roi & de tous les Officiers du gouvernement. Elle eſt défendue par trois châteaux, & s'étend ſur une colline eſcarpée du côté de la mer, qui oblige de ſe ſervir de grues, pour faire monter & deſcendre les marchandiſes du port à la ville, & de la ville au port. Le terrein qu'elle occupe, eſt d'ailleurs ſi inégal, les rues ſi étroites, ſi tortues, qu'au lieu de voitures pour tranſporter les fardeaux, on ne peut employer que des eſclaves, dont on compte ici plus de quinze mille. Les gens de conſidération ſe font porter en palanquin; & en général, tous les habitans ſont vains, pareſſeux, jaloux, voluptueux, fourbes, hypocrites, orgueilleux, cruels, vindicatifs & dévots. Semblables aux peuples de la plupart des pays méridionaux, ils préferent le faſte & la magnificence aux plaiſirs de la ſociété & de la bonne chere.

On attribue, avec aſſez de raiſon, une partie de ces défauts au commerce

qu'ils ont avec leurs Negres. Il en ſont continuellement environnés; & la plupart ne les gardent, que pour augmenter leur cortege. Ils les font auſſi ſervir d'inſtrumens de leur vengeance, & les emploient contre leurs ennemis, en qualité de bretteurs & d'aſſaſſins. A l'égard des autres détails de la vie civile, rappellez-vous ce que je vous ai dit des Portugais de Goa, & vous aurez, à peu de choſe près, une aſſez juſte idée de ceux du Bréſil. Pluſieurs de ces familles deſcendent de race juive, & ont retenu de leurs ancêtres, cet eſprit de commerce, qui diſtingue la nation judaïque. Le principal négoce ſe fait en Negres de Guinée; & c'eſt d'ici, que les autres provinces du Bréſil tirent leurs eſclaves. Le Vice-Roi préſide aux Conſeils civils & criminels; mais la juſtice y eſt ſi corrompue, que le plus ſouvent la vertu reſte opprimée, & le crime impuni. Il étoit autrefois défendu aux juges, de condamner à mort aucun Portugais; & vous concevez combien un pareil privilége devoit entraîner de déſordres.

Les dangers & les malheurs qu'ont éprouvés, de la part des François &

des Hollandois, les habitans de San-Salvador, les ont rendus très-attentifs à leur ſûreté. Ils entretiennent ſur pied un corps de troupes Européennes, dont il y a toujours deux régimens dans la Capitale. Ils ont auſſi une milice Indienne, qu'ils forment au métier de la guerre; & l'on a ſoin de tenir les fortifications en bon état; enfin cette ville eſt grande, riche & bien peuplée; les maiſons y ſont hautes, & preſque toutes conſtruites de pierres de taille ou de briques. Les égliſes, & ſpécialement la cathédrale, abondent en ornemens & en argenterie. L'Archevêque a ſix ſuffragans, trois deſquels ſont de la création du Pape regnant. A l'égard des Moines, ce ſont toujours, comme je vous l'ai dit, des Bénédictins, des Capucins, des Jéſuites. Il y a cependant auſſi d'autres religieux & religieuſes de différens ordres. On tire les Capucins de France & d'Italie; les habitans s'en accommodent mieux, que de ceux des autres pays.

L'Eſpagne voulut d'abord diſputer aux Portugais la poſſeſſion du Bréſil; mais après bien des conteſtations, il fut enfin réglé, que ces derniers con-

ſerveroient tout ce qui eſt compris entre la riviere de la Plata & celle des Amazones. Leur droit ainſi reconnu, les Rois de Portugal, déjà ſurchargés des richeſſes de l'Aſie, reçurent à la fois les tributs des deux mondes. Le Bréſil leur procura ce que le Mexique & le Pérou donnoient aux Eſpagnols, de l'or, de l'argent, & de précieuſes denrées. Ce pays n'a point de province plus riche ni plus peuplée, que celle de la baie de tous les Saints, dont je viens de parler. Le terrein y eſt fertile en maïs, en ſucre, en tabac, en ris, en coton, en manioc; & il y a des pâturages, où l'on nourrit un ſi grand nombre de beſtiaux, que la viande s'y vend au plus bas prix. Les terres ſont arroſées par une multitude de rivieres, entre leſquelles il s'en trouve d'aſſez conſidérables. Leurs bords ſont peuplés d'habitations, où l'on jouit d'un air ſerein & tempéré, quoique dans le voiſinage de l'équateur.

Après la fondation de la capitale, les villes du Bréſil commencerent à ſe multiplier. Elles n'eurent d'abord que des fortifications très-ſimples, qui

ſuffiſoient néanmoins contre les ſurpriſes des ſauvages; mais bientôt les Européens de diverſes nations s'étant rendu redoutables dans ces mers, il fallut ſe mettre à couvert de l'invaſion. Les François y pénétrerent les premiers. Vous avez vu quel en fut le ſuccès; & certainement les Portugais ſeroient reſtés paiſibles poſſeſſeurs de ces riches contrées, ſans un de ces événemens qui, dans ces circonſtances critiques, décident preſque toujours du ſort des empires. Leur Roi, dom Sebaſtien, fut tué dans une expédition contre les Maures; & en perdant ce prince, leur liberté & leur pays, ils devinrent ſujets du Roi d'Eſpagne. Peu de tems après ce malheur, les habitans des Pays-Bas ſecouerent le joug des Eſpagnols; & devenus les ennemis de leurs anciens Maîtres, ils ne ſongerent qu'à s'enrichir de leurs dépouilles. Ils tomberent d'abord ſur les poſſeſſions Portugaiſes, dès qu'elles firent partie du domaine de l'Eſpagne. Vous les avez vus, dans les Indes orientales, s'emparer des principales places. Ils porterent auſſi leurs armes dans le Bréſil, qu'ils trouverent ſans défenſe, & dont

ils ſe rendirent maîtres par la lâcheté du Gouverneur. Ces provinces euſſent été perdues ſans reſſource, ſi l'Archevêque, Michel Texeira, d'une des plus illuſtres familles du Portugal, & d'un eſprit ſupérieur à ſa naiſſance, n'eût cru devoir ſacrifier les devoirs de ſon état au danger de ſa patrie. S'étant mis à la tête de ſon clergé, & de quelques petits corps de troupes qu'il raſſembla à la hâte, il oppoſa une digue aux conquêtes de la Hollande. Il ſauva, par ſa réſiſtance, ſept provinces qui reſterent fideles aux Eſpagnols. Les autres tomberent ſous la puiſſance des Hollandois; & c'eſt au prince Maurice de Naſſau, que ces derniers dûrent leurs établiſſemens dans ce pays, & la paix avantageuſe, qui leur en aſſura la conſervation.

Mais bientôt la République, guidée par des principes d'avarice, & trouvant que Maurice entretenoit plus de troupes, bâtiſſoit plus de fortereſſes qu'il n'en falloit pour défendre cette poſſeſſion, & vivoit plus ſomptueuſement qu'il ne convenoit à un homme qui étoit à ſon ſervice, l'obligea à ſe démettre de ſa place, réforma une par-

tie de la milice, négligea les fortifications des villes, & par une ſordide économie, aliéna les cœurs de ſes ſujets au Bréſil. L'ennemi étoit à leurs portes, leurs frontieres ſans défenſe; & les Portugais délivrés du joug Eſpagnol, ayant repris leurs anciens domaines, reſterent enfin les maîtres d'une contrée, qui, comme je l'ai dit, vaut aujourd'hui le Pérou pour cette nation.

Je ſuis, &c.

*A Fernambuc, ce 2 février 1752.*

## LETTRE CLVII.

### *SUITE DU BRESIL.*

DE la capitanie de Porto-Seguro, nous entrâmes dans celle d'Ilheos, ou des Iſles. Ce qu'on y voit de plus remarquable, eſt un lac d'eau douce, de neuf lieues de circuit, dans lequel il y a des lamentins, des caymans & des requins d'une groſſeur monſtrueuſe. La même province offre des arbres, dont la moindre inciſion fait découler un baume, auquel on attribue des vertus merveilleuſes contre pluſieurs ſortes de maladies. Ce pays ſeroit un des meilleurs du Bréſil, ſi le voiſinage de certains peuples cruels & barbares permettoit de le cultiver. On prétend qu'ils pouſſent l'inhumanité, juſqu'à dévorer leurs propres enfans.

Dans l'intérieur des terres, entre Porto Seguro & la baie de tous les Saints, on trouve, dit on, dans les lieux ſecs, un arbre fort grand, fort épais, dont toutes les branches per-

cées de trous profonds, raſſemblent une humeur aqueuſe, qui ne déborde ni ne diminue jamais, quelque quantité qu'on en puiſſe tirer. Comme il peut contenir juſqu'à cinq cens perſonnes dans la circonférence de ſes branches, c'eſt une retraite admirable contre la chaleur, & où l'on ne manque d'eau ni pour boire ni pour ſe laver.

La capitanie d'Olinde ou de Fernanbuc eut, pour premier ſeigneur, Edouard d'Albuquerque; mais elle fut réunie à la Couronne lorſqu'on eut repris ce pays aux Hollandois. On y compte plus de cent moulins à ſucre, dont les Portugais tirent tous les ans vingt mille caiſſes de cette denrée. C'eſt dans cette même province, qu'on recueille le meilleur bois de teinture: il appartient au Roi, ou à ceux qui achetent de lui le droit de le couper; & chaque vaiſſeau qui ſert au tranſport, eſt obligé, ſuivant ſa grandeur, d'en prendre une certaine quantité pour ſa Majeſté.

Tout ce pays eſt d'un extrême agrément par la verdure & la fertilité de ſes campagnes. On nomme la ville principale, indifféremment comme la pro-

aſſe pour un des plus beaux édifi-
lu Bréſil. Il a été fondé par le Roi
n Sebaſtien, ſur la pente d'une
able colline; c'eſt le premier objet
ſe préſente à ceux qui arrivent de
er. On y enſeigne les ſciences aux
es gens; & l'on y montre à lire &
rire aux enfans. Vis-à-vis de cette
rbe maiſon, eſt un humble cou-
t de Capucins, toujours diſpoſés
porter avec ſoumiſſion où il plait
Jéſuites de les envoyer. Les Béné-
ins ont, dans la partie ſupérieure
a ville, un monaſtere ſi naturelle-
it fortifié, qu'il en fait la principale
:nſe. Je ne parle, ni des égliſes, ni
autres couvens d'hommes & de
mes, qui ſont en grand nombre.

grande, Ciara, Para & Maragnan. La premiere paſſe pour une des plus anciennes colonies Européennes; mais le voiſinage d'Olinde l'a fait tomber dans l'obſcurité. On prétend que les François en ont été les premiers poſſeſſeurs, & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. On y voit même encore un port qui porte leur nom : *Porto-dos-Franceſes.* La ſeconde n'a rien de remarquable. La troiſieme doit encore ſon origine aux François, & ſon nom au fleuve qui l'arroſe. Une autre de ſes rivieres a la ſingularité d'être plus large à ſa ſource qu'à ſon embouchure : on parle d'un arbre qui croît vis à vis de cette côte, dans l'iſle de Fernand Noronha, & dont la qualité eſt ſi cauſtique, que ceux qui portent la main aux yeux, après l'avoir touché, ſont privés de la vue pendant quelques heures; mais il s'y trouve un autre arbre, dont les feuilles ſervent auſſi-tôt de remede.

Des peuples, nommés Molopaques, occupent, dans cette province, une vaſte contrée au-delà du fleuve Paraïba. Les François comparoient cette nation aux Allemands pour la taille. Elle eſt du petit nombre de celles qui ſe cou-

t le corps, & laiſſent croître leur
e. Leurs mœurs n'ont rien qui
e l'honnêteté naturelle. Ils ont des
s environnées d'un mur de ſolives,
: les intervalles ſont remplis de
:. Leurs femmes ſont belles, ſages,
tuelles, & ne ſouffrent jamais de
nage indécent; ce qui déplaiſoit
aux François. Elles portent leurs
'eux très-longs, & ne les ont pas
ns beaux, que les Européennes
plus curieuſes de cette parure.
te la nation a des heures réglées
r les repas; elle aime la propreté;
mœurs & les uſages n'y ſentent
it la barbarie, excepté ce goût dé-
ible pour la chair humaine, auquel
n'a pas encore tout-à-fait renoncé.
ıux environs du même fleuve, ha-
un autre peuple, qui a toujours
ſervé beaucoup d'affection pour les
nçois, avec leſquels il s'eſt allié
reſois par des traités & par des
'iages. Le ſouvenir de ſes anciens
s lui fait aujourd'hui déteſter ſes
niers maîtres, & le diſpoſe toujours
'endre parti contre les Portugais.
Les capitanies de Ciara & de Rio-
nde méritent peu votre attention,

On comprend, dans celle de Para, les pays ſitués le long de la riviere des Amazones, où les Portugais ont établi pluſieurs miſſions pour la converſion des Indiens. La ville de Para, qui en eſt la capitale, eſt grande & bien bâtie; ſes rues ſont alignées; & ſes maiſons, conſtruites depuis quelques années en pierre & en moilon, ſont riantes, & les égliſes magnifiques. Benoît XIV y a établi un évêché; & la ville eſt défendue par une bonne citadelle. Elle entretient, avec Lisbonne, un commerce direct, qui lui procure de grandes commodités. Le cacao, qui eſt la monnoie courante du pays, fait la principale richeſſe des habitans; ils y recueillent auſſi beaucoup de ſucre & de tabac. Les Portugais ont pluſieurs forts ſur la droite de l'Amazone, qui dépendent de la capitanie de Para. Un curieux, qui a parcouru cette riviere, depuis l'endroit où elle commence à être navigable, juſqu'à ſon embouchure, m'en a fait une deſcription qui pourra bien m'en épargner le voyage.

« Ce fleuve, dit-il, traverſe des » royaumes plus étendus, répand plus » de richeſſes, nourrit plus de peuples,

rte ſes eaux douces plus loin dans
mer, reçoit le tribut d'un plus
ind nombre de rivieres, que le
l, l'Euphrate & le Gange. Si ce
rnier orne ſes bords d'un ſable
ré, l'Amazone charge les ſiens
in or pur. Si le Nil fertiliſe, chaque
née, les campagnes qu'il inonde,
débordemens de l'Amazone les
id fécondes pour pluſieurs années;
elles n'ont pas beſoin d'autre pré-
ration. Un printems éternel regne
ns cette heureuſe contrée : la cha-
ir du climat y eſt tempérée par la
îcheur de mille ruiſſeaux à peine
'tis de leur ſource, & par l'épaiſ-
ir des bois qui en ombragent les
rds. Un nombre prodigieux de
intes extraordinaires & de fleurs
connues, préſente un ſpectacle tou-
ırs varié, toujours nouveau. On
eſt éclairé avec des bois de ſenteur
des réſines odoriférentes ; on y
ırche ſur des herbes parfumées ;
y foule aux pieds l'or & les pier-
ies ; la terre produit dans chaque
ſon, & n'exige aucun ſoin pour
oduire. Ah ! ſi les peuples vou-
ent y ſeconder la nature, plus dé-

» licieux que les vergers d'Eden, plus
» fortunés que les rivages de l'Euphra-
» te, les vaſtes pays du Maragnon ne
» ſeroient bientôt plus que d'immenſes
» jardins, où regneroient à la fois la
» joie, la ſanté, l'abondance. Toutes
» les productions diſperſées dans d'au-
» tres régions, ſe trouvent raſſemblées
» dans celle-ci : une multitude prodi-
» gieuſe de poiſſons dans les rivieres,
» mille animaux différens ſur les mon-
» tagnes, un nombre infini de toutes
» ſortes d'oiſeaux dans les forêts, des
» arbres toujours chargés de fruits,
» des champs toujours couverts de
» moiſſons. Le gibier vient de lui-mê-
» me s'offrir aux chaſſeurs, les pierres
» précieuſes, les riches métaux n'at-
» tendent que des mains pour les re-
» recueillir. Enfin, parmi les habitans
» même, on ne voit que des hommes
» bien faits, adroits & pleins de génie
» pour les choſes du moins qui leur
» ſont utiles. Ils ont tous les arts qu'e-
» xigent les vrais beſoins ; ils ont tous
» les beſoins qu'exige le bonheur. Ils
» ne les multiplient jamais, & ne ſe
» refuſent à aucun de ceux qu'ils éprou-
vent. Celui de l'amour, quoique plus
» preſſant,

» preſſant, ne leur coûte pas plus à
» ſatisfaire ; & ils ne croient la nature
» ſatisfaite, que lorſqu'elle n'a plus rien
» à demander. Les femmes n'enſeve-
» liſſent pas les beautés dont elle les
» pare ; elles imagineroient l'outrager,
» en rougiſſant de ſes dons. La liberté
» y ajoute ces graces faciles, que la
» gêne rendroit timides & concertées.
» La loi ne contrarie point leur pen-
» chant : ſi elles s'y livrent en ſecret,
» ce n'eſt que pour aſſaiſonner les
» charmes de la volupté, des douceurs
» du myſtere ; & l'indiſcrétion des
» amans ne leve point le voile dont
» elles le couvrent. Leurs plaiſirs ſont
» vifs, mais paiſibles, & leurs remedes
» auſſi ſimples que leurs alimens ; ou
» plutôt la ſimplicité de leurs alimens
» rend moins fréquens l'uſage des re-
» medes ; & ces peuples, que nous
» croyons ſi bornés, ont ſçu prendre
» la voie la plus courte pour arriver au
» bonheur. Enfin ils ne deſirent rien,
» parce qu'ils ignorent qu'il y ait d'au-
» tres biens à deſirer, que ceux dont
» ils jouiſſent. Je me déſeſpérois parmi
» eux, d'avoir vécu avec des hommes ;
» &, ſi j'oſe le dire, je n'en regrettois

» pas le commerce. Après pluſieurs
» années paſſées dans une agitation
» continuelle, je jouiſſois pour la pre-
» miere fois, d'une douce tranquillité.
» Le ſouvenir de mes fatigues, de mes
» peines, de mes périls paſſés me pa-
» roiſſoit un ſonge. Je partageois les
» plaiſirs innocens de mes Indiens ;
» je me baignois avec eux ; j'admirois
» leur induſtrie à la pêche & à la
» chaſſe. Ils m'offroient l'élite de leur
» poiſſon & de leur gibier. Tous étoient
» à mes ordres : le Cacique qui les
» commandoit, étoit le plus empreſſé
» à me ſervir.

» C'eſt une tradition univerſellement
» répandue chez ces peuples, qu'il a
» exiſté parmi eux de vraies Amazo-
» nes, dont le fleuve a tiré ſon pre-
» mier nom. Ils m'ont atteſté qu'une
» des provinces voiſines de cette gran-
» de riviere, étoit peuplée de femmes
» belliqueuſes, qui vivoient & ſe gou-
» vernoient ſans hommes ; qu'en cer-
» tain tems de l'année, elles en rece-
» voient chez elles, & reſtoient enſuite
» dans leurs bourgs, où elles ſe pro-
» curoient, par le travail de leurs mains,
» tout ce qui eſt néceſſaire à l'entretien

» de la vie. Lorſque les hommes leur
» rendoient ces viſites amoureuſes,
» elles les attendoient armées d'arcs
» & de fleches, juſqu'à ce qu'elles
» fuſſent aſſurées qu'ils ne venoient
» que pour payer le tribut annuel de
» leur tendreſſe. Dès qu'elles les avoient
» reconnus, elles ſe rendoient en foule
» aux canots qui avoient amené cette
» colonie paſſagere d'adorateurs. Cha-
» cune ſaiſiſſoit le premier hamac qu'elle
» y trouvoit, & alloit le ſuſpendre dans
» ſa maiſon, pour y recevoir les ca-
» reſſes de celui à qui le hamac appar-
» tenoit. Après quelques jours de fa-
» miliarité, ces nouveaux hôtes s'en
» retournoient dans leurs habitations.
» Tous les ans ils ne manquoient pas
» de faire ce voyage dans la même
» ſaiſon & dans la même vue. Les
» filles qui en naiſſoient, étoient nour-
» ries par leurs meres qui les inſtrui-
» ſoient au travail & au maniement des
» armes. Si c'étoient des garçons, les
» uns diſent que l'année ſuivante elles
» les donnoient aux peres de ces en-
» fans; d'autres croient qu'on les fai-
» ſoit mourir au moment de leur naiſ-
» ſance. Ce récit m'a été ſi ſouvent

» répété, & d'une maniere ſi uniforme, que ſi le fait n'eſt pas vrai, il » faut que le plus grand des menſonges paſſe, dans le Nouveau-Monde, » pour la plus conſtante des vérités » hiſtoriques.

» Pluſieurs ſavans prétendent que » les Amazones anciennes ſont des » perſonnages éclos du cerveau des » poëtes, & que tout ce qu'en ont » écrit Philoſtrate, Diodore de Sicile » & Juſtin, n'eſt fondé que ſur de vaines traditions. Les femmes qui, en » Cappadoce, alloient à la guerre avec » leurs maris, ont donné lieu de feindre un peuple d'héroïnes, qui ne » ſouffroient point d'hommes parmi » elles, ou au moins, qui ne leur » laiſſoient prendre aucune autorité. » Pour qu'elles puſſent tirer de l'arc » avec plus de facilité, on a imaginé » qu'on leur brûloit la mamelle droite » dans la premiere enfance; ce qui » leur a fait donner le nom d'Amazones, c'eſt à dire, *privées de mamelles*. » Elles nourriſſoient, dit-on, leurs » filles avec du lait de jument, & rendoient boiteux leurs enfans mâles, » afin qu'ils fuſſent, ſelon quelques-

» d'uns, incapables des exercices de la » guerre, & ſelon d'autres, plus pro» pres à ceux de l'amour. On rapporte » qu'une reine des Amazones, qui » avoit eu la foibleſſe ou la curioſité » de ſe rendre aux vœux empreſſés » d'un grand Monarque, lui dit le » lendemain : ah ! vous ne valez pas » le boiteux.

» La néceſſité de perpétuer leur ré» publique, étoit le ſeul motif qui por» toit ces héroïnes à voir des hommes ; » encore étoit-ce des inconnus, des » étrangers, tels que le haſard les pré» ſentoit à elles dans des lieux écar» tés : & elles ne conſervoient pour » eux, ni ſentiment ni ſouvenir. Ceux » qui ſoutiennent que de pareilles fem» mes ont exiſté, & qu'elles formoient » une nation féminine ſur les bords » du Thermodon, s'autoriſent de quel» ques médailles grecques, où l'on » en voit de repréſentées ; mais ces » médailles prouvent ſeulement, qu'il » y a eu des femmes guerrieres, telles » que celles de la Cappadoce ; & per» ſonne n'en doute.

» Je trouve plus de fondement dans » ce qu'on dit des Amazones modernes,

» dont le plus grand fleuve de l'univers
» porte le nom. Si jamais il y a pu avoir
» de ſemblables femmes dans le mon-
» de, c'eſt principalement en Améri-
» que, où la vie errante des Indiennes
» qui ſuivent leurs maris à la guerre,
» & n'en ſont pas plus heureuſes dans
» leur domeſtique, a dû leur fournir
» des occaſions plus fréquentes qu'ail-
» leurs, de ſe dérober au joug de
» leurs tyrans, en formant entr'elles
» cette eſpece de république. Mais en
» ſuppoſant que ces héroïnes Améri-
» caines aient exiſté, je doute qu'elles
» ſubſiſtent aujourd'hui. Il eſt vraiſem-
» blable qu'elles ont perdu, avec le tems,
» leurs anciens uſages : ſoit qu'elles
» aient été ſubjuguées par une autre
» nation, ſoit qu'ennuyées de leur
» ſolitude, les filles moins farouches
» & plus ſenſées que leurs meres, aient
» pris le parti de ſe reconcilier avec
» d'auſſi chers ennemis que les hommes.

» Ceux qui ont viſité & meſuré
» avec le plus d'exactitude la riviere
» des Amazones, diſent qu'elle prend
» ſa ſource au pied des montagnes de
» Quito; qu'elle traverſe près de qua-
» torze cens lieues de pays d'occident

» en orient, & ſe jette dans la mer du
» Nord, par une embouchure qui n'a
» pas moins de trente lieues de lar-
» geur. La grande région qu'elle arro-
» ſe, en a plus de quatre mille de cir-
» cuit; & cet eſpace étoit peuplé, au
» tems de ſa découverte, de plus de
» cent cinquante nations, parmi leſ-
» quelles on n'a pas trouvé un ſeul
» gouvernement policé. Les habitations
» étoient ſi proches l'une de l'autre,
» que du dernier bourg, on entendoit
» couper le bois de la peuplade voi-
» ſine. Cette grande proximité ne ſer-
» voit point à les faire vivre en paix;
» elles étoient diviſées par des guerres
» continuelles, dans leſquelles elles
» s'entre-tuoient, ou s'enlevoient mu-
» tuellement pour l'eſclavage. Mais
» quoique vaillans entr'eux, ces gens
» ne tenoient pas contre les Euro-
» péens. La plupart prenoient la fuite,
» ſe jettoient dans leurs canots, abor-
» doient à terre en un clin-d'œil, & ſe
» retiroient vers quelqu'un des lacs que
» la riviere forme en grand nombre.

» La religion de tous ces peuples
» eſt preſque la même : ils ont des
» idoles fabriquées de leurs mains,

» auxquelles ils attribuent diverſes opé-
» rations : les unes préſident aux eaux,
» d'autres aux moiſſons & aux fruits.
» Ils ſe vantent que ces divinités ſont
» deſcendues du ciel, pour demeurer
» avec eux & leur faire du bien ; mais
» ils ne leur rendent aucun culte. Elles
» ſont gardées, ou à l'écart, ou dans
» un étui, pour les occaſions où l'on
» a beſoin de leurs ſecours. C'eſt ainſi
» que prêts à marcher pour la guerre,
» ils élevent à la proue de leurs canots,
» l'idole dont ils attendent la victoire,
» & qu'en partant pour la pêche, ils
» arborent celle qui préſide aux fleuves
» & aux lacs.

» Un de ces barbares, qui ne l'étoit
» cependant pas trop dans ſa conver-
» ſation, admirant avec quel bonheur
» nous avions ſurmonté les difficultés
» de la grande riviere, après nous
» avoir fourni des vivres, nous pria
» de lui donner, par reconnoiſſance,
» un de nos dieux, qui pût le ſervir
» avec autant de bonté & de puiſſance
» dans toutes ſes entrepriſes. Nous lui
» demandâmes pourquoi ſes compa-
» gnons avoient pris la fuite à la vue
» de notre flotte, tandis qu'il étoit

» venu librement au-devant de nous. Il » répondit que des hommes qui avoient » été capables de remonter le fleuve » malgré tant d'obſtacles, ſans eſſuyer » aucune perte, devoient en être un » jour les vainqueurs ; qu'il ne vouloit » pas toujours vivre en crainte, & » trembler dans ſa maiſon ; qu'il aimoit » mieux ſe ſoumettre de bonne heure, » & recevoir pour ſes amis, ceux que » les autres ſeroient obligés de ſervir » comme leurs maîtres.

» De toutes les nations qui habitent » les bords de l'Amazone, les Oma- » guas ſont les plus raiſonnables, & » les mieux policés. Il ont la coutume, » avant que de ſe mettre à table, de » préſenter une ſeringue à chaque con- » vive, comme dans pluſieurs villes de » l'Europe on apporte de l'eau pour ſe » laver les mains avant le repas, ou du » café après le dîner. La forme de ces » ſeringues eſt celle d'une poire creuſe, » percée d'un petit trou à la pointe, » dans lequel ils adaptent une canule. » Ils les rempliſſent d'eau, & preſſées, » lorſqu'elles ſont pleines, elles font » l'effet des ſeringues ordinaires. Ce » meuble eſt fort en honneur chez ces

» Indiens, & annonce qu'on fera bonne
» chere, à laquelle il convient de faire
» place.

» Les Portugais ont publié que les
» Omaguas engraiſſoient leurs eſcla-
» ves pour les manger. C'eſt une ca-
» lomnie qu'ils ont inventée, dans la
» ſeule vue de colorer leurs propres
» cruautés contre cette innocente na-
» tion. Il eſt vrai que lorſqu'ils font,
» parmi leurs ennemis, quelques pri-
» ſonniers qui ont une grande réputa-
» tion de bravoure, ils les tuent dans
» leurs fêtes, pour ſe délivrer d'un
» ſujet de crainte ; mais après leur
» avoir coupé la tête, qu'ils pendent
» en trophée dans leurs caſes, ils jet-
» tent les corps dans le fleuve. Il ne
» s'eſt jamais vendu de chair humaine
» dans leurs boucheries, comme l'ont
» écrit ces mêmes Portugais, qui, ſous
» prétexte de venger cette barbarie,
» en commettent une très-grande, lorſ-
» qu'ils réduiſent à l'eſclavage des peu-
» ples nés libres & indépendans. Auſſi
» depuis la conquête du Bréſil, ces
» pauvres gens ont-ils abandonné leurs
» pays, pour s'éloigner de leurs cruels
» vainqueurs.

» Il n'y a point aujourd'hui d'antro-
» pophages ſur les bords du Maragnon ;
» mais il en reſte encore dans les terres,
» ſur-tout vers le Nord. Les Portugais
» ſe ſont mis en poſſeſſion de preſque
» toute la partie méridionale, & y ont
» établi pluſieurs miſſions. Près de celle
» de Saint-Paul, commencent de gran-
» des iſles anciennement habitées par
» les Omaguas : le lit du fleuve s'y élar-
» git ſi conſidérablement, qu'un ſeul de
» ſes bras a quelquefois huit à neuf
» cens toiſes. Cette grande étendue
» donnant au vent beaucoup de priſe,
» il y excite de vraies tempêtes. Nous
» en eſſuyâmes une, contre laquelle
» nous ne trouvâmes d'abri, que dans
» l'embouchure d'un petit ruiſſeau ;
» c'eſt le ſeul aſyle en pareil cas : auſſi
» s'éloigne-t-on rarement des bords
» du fleuve. Mais il eſt dangereux de
» s'en trop approcher ; car un des plus
» grands périls de cette navigation, eſt
» la rencontre des troncs d'arbres dé-
» racinés, qui demeurent engravés
» dans le ſable ou le limon, proche du
» rivage, & cachés ſous l'eau. En ſui-
» vant les bords de trop près, on eſt
» menacé encore de la chûte ſubite de

» quelqu'arbre, ſoit par ſa caducité,
» ou parce que le terrein qui le ſoute-
» noit, s'abîme tout d'un coup, après
» avoir été long tems miné par les eaux.

» Au lieu de maiſons & d'égliſes fai-
» tes de roſeau, on commence à trou-
» ver dans la miſſion de Saint-Paul,
» des chapelles & des presbyteres conſ-
» truits en maçonnerie. Il n'eſt pas
» moins ſurprenant de voir, au milieu
» de ces déſerts, des chemiſes de toile
» de Bretagne à toutes les femmes In-
» diennes, des coffres avec des ſer-
» rures & des clefs de fer dans leur
» ménage, des aiguilles, de petits
» miroirs, des coûteaux, des ciſeaux,
» des peignes, & divers autres petits
» meubles d'Europe. Ces peuples ſe
» les procurent tous les ans à Para,
» dans les voyages qu'ils y font, pour
» y porter le cacao qu'ils recueillent,
» ſans culture, ſur les bords du fleuve.

» La découverte du Maragnon, la
» connoiſſance des lieux qu'il arroſe,
» le deſir d'y former des établiſſemens,
» le moyen d'y entretenir une eſpece
» de navigation, ont long-tems occupé
» la Cour d'Eſpagne; & voici quelles
» étoient les vues politiques de cette

» Couronne. Les François, les Anglois
» & les Hollandois faiſoient, en Amé-
» rique, des courſes qui lui étoient fort
» incommodes, & d'où ils revenoient
» comblés de gloire & de richeſſes. Il
» n'avoit pas été facile de s'oppoſer à
» ce déſordre ſous le regne de Charles-
» Quint, parce que toutes les côtes
» n'étoient pas alors aſſez connues, pour
» permettre à ce prince de changer la
» route ordinaire de ſes galions. De tous
» les projets qui furent propoſés à ſes
» ſucceſſeurs, pour donner le change
» aux armateurs, ils n'en imaginerent
» point de plus propre, que d'ouvrir
» la navigation ſur la riviere des Ama-
» zones, depuis ſa ſource juſqu'à ſon
» embouchure. En effet, les plus grands
» vaiſſeaux pouvant demeurer à l'ancre
» ſous la forteresſe de Para, on auroit
» pu y faire venir toutes les richeſſes
» du Pérou, de la Nouvelle-Grenade,
» de Terre-Ferme, & même du Chili.
» Quito auroit ſervi d'entrepôt, &
» Para de rendez-vous pour la flotte
» du Bréſil, qui ſe joignant aux galions
» pour le retour en Europe, auroit
» effrayé les corſaires par la force &
» par le nombre. La difficulté ne con-

» ſiſtoit qu'à trouver la véritable em-
» bouchure du fleuve pour remonter
» juſqu'au Pérou.

» Orellana fut le premier qui entre-
» prit cette découverte. Il ſuivit le
» cours d'une grande riviere, à la-
» quelle il donna le nom d'Amazone,
» parce qu'on lui dit que ſes bords
» étoient habités par des femmes guer-
» rieres, dont il devoit ſe défier. C'é-
» toit la même que celle dont l'em-
» bouchure avoit déjà été reconnue
» par quelques Eſpagnols, & qui por-
» toit alors le nom de Maragnon. Orel-
» lana ſe rendit en Europe, & obtint
» de ſa Majeſté Catholique le gouver-
» nement du pays qu'il avoit décou-
» vert, avec la permiſſion d'en faire la
» conquête. Plus de cinq cens hommes,
» preſque tous d'une naiſſance noble,
» s'embarquerent ſous ſes ordres; mais
» leur navigation fut ſi malheureuſe,
» qu'ayant commencé à ſe rebuter dès
» les Canaries, la plupart abandon-
» nerent leur Chef, & ſe diſperſerent
» dans ces iſles. Il mourut lui-même de
» maladie ou de chagrin dans le cours
» du voyage, ſans avoir tiré d'autre
» fruit de ſes travaux, qu'une gloire
» aſſez équivoque.

» Ce mauvais ſuccès avoit rallenti » l'ardeur des Caſtillans pour la décou- » verte du Maragnon, lorſqu'au milieu » du ſeizieme ſiecle, un gentilhomme » nommé d'Orſua, vint offrir ſes ſer- » vices au Vice-Roi du Pérou, pour » cette importante expédition. L'opi- » nion qu'on avoit de ſon mérite, at- » tira ſous ſes drapeaux un grand nom- » bre d'officiers & de vieux ſoldats. » On comptoit, parmi les premiers, » un jeune homme nommé Guſman, » & un autre appellé d'Aguirre, d'une » conduite peu réglée, mais plein de » réſolution, & que la reſſemblance » de leurs inclinations avoit rendus » fort amis. Ces deux aventuriers con- » çurent une criminelle paſſion pour » la femme de leur Général, qui s'é- » toit déterminée à ſuivre ſon mari » dans ſes courſes. L'ambition jointe à » l'amour leur inſpira le moyen de faire » révolter les troupes d'Orſua contre » lui; & dans le trouble ils l'aſſaſſine- » rent. Après une action ſi noire, quel- » ques traîtres qui l'avoient favoriſée, » élurent Guſman pour leur Chef, & » lui donnerent le titre de Roi. Sa va- » nité l'aveugla juſqu'à le lui faire ac-

» cepter ; mais il en jouit peu ; car ceux
» qui le lui avoient accordé, le tuerent
» preſque auſſi-tôt. D'Aguirre lui ſuc-
» céda, & prit, comme lui, le titre &
» les honneurs de la royauté. Son ré-
» gne fut ſi ſanglant, qu'il paſſe encore
» en proverbe chez les Eſpagnols, pour
» ſignifier une domination cruelle &
» tyrannique. Il deſcendit dans la ri-
» viere des Amazones ; mais n'en pou-
» vant vaincre le courant, il fut porté
» dans le grand canal qui mene au cap
» de Nord. En arrivant à la mer, il
» prit ſa route vers la Marguerite, &
» aborda dans un lieu qui conſerve en-
» core le nom de port du Tyran. Il
» ſe rendit maître de l'iſle, après en
» avoir tué le Gouverneur, la pilla
» avec des cruautés inouies ; & delà
» paſſant à Cumana, il y exerça les
» mêmes fureurs. Il déſola les côtes
» de Caracas, & pénétra dans la Nou-
» velle-Grenade, pour s'avancer vers
» Quito, avec le projet de porter la
» guerre au ſein du Pérou. On avoit
» pris de juſtes meſures pour lui fer-
» mer les chemins ; & ayant rencon-
» tré quelques troupes qu'il ne put
ter de combattre, il fut entiére-

» ment défait & contraint de fuir. Il » crut ſa perte certaine ; & ſon déſeſ- » poir lui fit commettre une barbarie » ſans exemple.

» D'Aguirre avoit une fille qu'il ai- » moit tendrement, & qui l'avoit ſuivi » dans tous ſes voyages. Ma fille, lui » dit-il, mon eſpérance étoit de te » mettre ſur le trône ; mais puiſque la » fortune s'y oppoſe, je ne veux pas » que tu vives, pour devenir l'eſclave » de mes ennemis, & t'entendre nom- » mer la fille d'un traître & d'un ty- » ran. Meurs de la main de ton pere, » ſi tu n'as pas la force de mourir de » la tienne. Elle lui demanda quelques » heures pour s'y préparer ; mais trou- » vant ſes prieres trop longues, il lui » tira un coup de fuſil au travers du » corps ; & ne l'ayant pas tuée à l'inſ- » tant, il l'acheva de ſon poignard, » qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle » lui dit en expirant : ah ! mon pere, » c'eſt aſſez. Il fut pris quelques jours » après, & conduit priſonnier à l'iſle » de la Trinité. On lui fit ſon procès » dans les formes ; & ſa ſentence, qui » fut exécutée à la lettre, portoit qu'il » ſeroit écartelé, ſa maiſon raſée juſ-

» monde, par le même chemin ; qu'on
» lui donneroit deux perſonnes d'une
» capacité reconnue, qui feroient un
» rapport fidele de la route, & infor-
» meroient la Cour d'Eſpagne de tout
» ce qu'ils auroient obſervé. Deux Jé-
» ſuites, les peres d'Acuna & d'Ar-
» tieda, furent deſtinés à l'exécution
» de ce grand deſſein. Ils partirent de
» Quito en 1639 ; & s'étant embar-
» qués ſur le fleuve, ils arriverent à
» Para, d'où ils allerent en Europe pu-
» blier leur relation ».

Il me reſte à parler de la capitanie de Maragnan, pour achever de faire connoître le royaume du Bréſil. Maragnan eſt le nom d'une iſle qui forme un gouvernement particulier, habité par les Topinamboux. Ces peuples ſont originaires de la province de Fernambuc : après la conquête du Bréſil ils aimerent mieux renoncer à leurs poſſeſſions, que de ſe ſoumettre aux Portugais, & ſe bannirent volontairement de leur patrie. Ils s'avancerent juſqu'aux frontieres du Pérou ; mais ayant été maltraités par les Eſpagnols ils deſcendirent la riviere des Amazones, juſqu'à la grande iſle qu'ils occu-

taine Texeira, une petite flotte laquelle les deux religieux & ques ſoldats s'embarquerent pour onter le Maragnon.

en eſt de ce fleuve comme d'un d & puiſſant arbre, nourri par infinité de racines, ſans qu'on ſe diſtinguer préciſément celle t il tire ſon origine. Ses ſources ſi nombreuſes, qu'on peut en pter autant qu'il y a de rivieres deſcendent des Cordillieres, de- le gouvernement de Popayan, l'aux environs de Lima.

a navigation de Texeira fut lon- & difficile ; mais il arriva enfin la province de Quito, avec tous claircifſemens néceſſaires, pour de ce voyage les avantages qu'on étoit promis. Les communautés ieuſes en firent des réjouiſſances iques, pour remercier le ciel ur avoir ouvert une vigne qui oit pas encore été cultivée, & irent toutes avec la même ar- , à ſervir pour la prédication de ngile. L'affaire fut miſe en déli- ion; & le conſeil décida qu'on erroit Texeira avec tout ſon

» notre pain. Il ne le cede guere au
» vôtre, dont j'ai mangé quelquefois.
» Nous eſpérons enfin que nos enfans,
» inſtruits par vous dans votre reli-
» gion, vos ſciences & vos arts, ne
» formeront à l'avenir, avec vous,
» qu'un ſeul peuple, & qu'on nous
» croira tous des François.

» Ces méchans Portugais, qui ont
» exercé ſur nous tant de cruautés,
» nous répetent ſans ceſſe que nous
» n'avons point de Dieu : c'eſt une
» fauſſeté ; nous en reconnoiſſons un
» qui a créé toutes choſes, qui a fait
» nos ames immortelles, & qui eſt
» ſouverainement bon. Vous & nous
» n'étions d'abord qu'une nation : Dieu
» lui envoya ſes prophetes, pour ſe
» faire connoître à elle. Ils préſente-
» rent à notre premier pere, deux
» épées, l'une de bois, & l'autre de
» fer ; il prit celle de bois, & fit mal.
» Mais le pere, dont vous êtes deſ-
» cendus, prit celle de fer, & fit
» bien. Depuis nous avons toujours
» été malheureux ; & les prophetes
» irrités contre nos peres, qui ne vou-
» loient point écouter leur voix, re-
» monterent dans le ciel. La confuſion

» des

de cette poſſeſſion ; les Portugais nous obligerent de l'abandonner. Celui qui avoit eu le plus de part à cet établiſſement, ſe nommoit Raſilly. Etant arrivé à l'iſle Sainte-Anne, voiſine de celle de Maragnan, il fit demander au Chef des Topinamboux, s'il n'avoit point d'éloignement à recevoir des François. La réponſe fut favorable ; & ces ſauvages lui firent l'accueil le plus honnête. Ils lui bâtirent de petites loges pour lui & pour ſon monde, & l'aiderent même à conſtruire le fort qu'il nomma Saint-Louis.

Raſilly fut enſuite invité de ſe trouver à une aſſemblée générale de la nation, où le Chef, prenant la parole, lui dit : « Vaillant capitaine, le voyage » que tu viens de faire, eſt pour nous » utile & honorable. Tu nous défendra contre l'injuſte puiſſance des » Portugais. La crainte que tu ne » vinſſes pas aſſez tôt à notre ſecours, » nous avoit fait prendre la réſolution » d'abandonner cette Iſle, & de nous » retirer ſi avant dans les terres, que » nous ne fuſſions plus expoſés à leurs » attaques. Mais quand nous avons » imaginé le regret que nous aurions

» de ne plus voir les François, avec
» qui nous avions coutume de com-
» mercer, & qui nous apportoient des
» couteaux, des ſerpes & des haches;
» quand nous avons ſongé que nous
» allions être réduits, comme les an-
» ciens Topinampoux, à n'avoir que
» des pierres dures pour couper &
» abattre les arbres, nous avons mieux
» aimé ne pas quitter ces lieux. Que
» le ciel béniſſe ton retour parmi nous!
» Tu nous a non-ſeulement amené de
» vaillans ſoldats pour nous défendre,
» mais encore de grands prophetes,
» pour nous faire connoître la loi de
» Dieu. Tu as abandonné ta patrie &
» ta famille, pour venir demeurer avec
» nous. Quelle reconnoiſſance ne te
» devons-nous pas? Quoique ce pays
» ne ſoit pas, comme la France, orné
» de beaux édifices, tu pourras y faire
» un ſéjour agréable. Notre iſle pro-
» duit en abondance, du fruit, du gi-
» bier, du poiſſon, & toutes ſortes
» d'animaux bons à manger. Notre na-
» tion fidele ſacrifiera ſa vie, s'il le
» faut, pour te rendre victorieux de
» tes ennemis. Je ne doute pas que toi
» & les tiens ne vous accommodiez de

» notre pain. Il ne le cede guere au
» vôtre, dont j'ai mangé quelquefois.
» Nous eſpérons enfin que nos enfans,
» inſtruits par vous dans votre reli-
» gion, vos ſciences & vos arts, ne
» formeront à l'avenir, avec vous,
» qu'un ſeul peuple, & qu'on nous
» croira tous des François.

» Ces méchans Portugais, qui ont
» exercé ſur nous tant de cruautés,
» nous répetent ſans ceſſe que nous
» n'avons point de Dieu : c'eſt une
» fauſſeté ; nous en reconnoiſſons un
» qui a créé toutes choſes, qui a fait
» nos ames immortelles, & qui eſt
» ſouverainement bon. Vous & nous
» n'étions d'abord qu'une nation : Dieu
» lui envoya ſes prophetes, pour ſe
» faire connoître à elle. Ils préſente-
» rent à notre premier pere, deux
» épées, l'une de bois, & l'autre de
» fer ; il prit celle de bois, & fit mal.
» Mais le pere, dont vous êtes deſ-
» cendus, prit celle de fer, & fit
» bien. Depuis nous avons toujours
» été malheureux ; & les prophetes
» irrités contre nos peres, qui ne vou-
» loient point écouter leur voix, re-
» monterent dans le ciel. La confuſion

» des

» des langues qui ſurvint entre nous,
» augmenta encore notre malheur. Le
» démon s'eſt joué de nous; il a fait
» maſſacrer & manger nos compa-
» gnons. Les Portugais, pour combler
» notre déſolation, ſont venus dans
» notre pays; ils nous ont chaſſés, ont
» détruit notre grande nation, & l'ont
» réduite en l'état affreux où tu nous
» vois dans cette Iſle. Mais ton arrivée
» au milieu de nous diſſipe nos craintes,
» & nous rend l'eſpérance que nous
» avions perdue, d'être encore diſtin-
» gués parmi les autres peuples. Ta bon-
» té, ta douceur & tes manieres nous
» annoncent que nous ſerons heureux
» de t'avoir pour maître. Les Topinam-
» boux n'ont jamais obéi par con-
» trainte; depuis que je leur com-
» mande, je les ai toujours traités avec
» humanité, & m'en ſuis bien trouvé;
» j'eſpere que tu en feras de même.
» Nous en avons une nouvelle aſſu-
» rance dans le commerce agréable
» que nous entretenons depuis quel-
» ques années avec les François. Les
» Portugais ont été bien cruels à notre
» égard: ils ne vouloient pas que nous
» euſſions les levres percées, & nous

» faiſoient ignominieuſement raſer nos
» cheveux longs. Dis-nous ta volonté
» ſur ces uſages, ainſi que ſur celui de
» tuer nos eſclaves & de les manger.
» Sûrs de ta ſageſſe, nous ſuivrons
» tes ordres ſans répugnance ».

Le Cacique de Maragnan ayant achevé ſon diſcours, Raſilly lui fit cette réponſe : « Grand ami des François,
» nous ſommes ſenſibles au plaiſir que
» te fait notre arrivée dans cette Iſle.
» La prudence que tu as eu d'y rete-
» nir les Topinamboux, nation ja-
» dis ſi guerriere, eſt digne des plus
» grands éloges. En fuyant de ces lieux,
» ils auroient fait une double perte.
» Leurs ames, privées de la connoiſ-
» ſance du vrai Dieu, auroient été le
» partage du démon; & il n'y auroit
» plus eu de commerce entre vous &
» les François. Mon Roi, inſtruit de
» vos malheurs, nous a envoyés à vo-
» tre ſecours. Le deſir de votre ſalut,
» & celui de votre conſervation, eſt
» l'unique motif de notre voyage.
» Nous devons vous ſouſtraire à la fois
» à l'empire du démon, & à la tyran-
» nie des Portugais. La France ſurpaſſe,
» ſans doute, en beauté tous les pays

» qui ſont ſous le ciel. Je m'en ſuis
» éloigné cependant; j'ai, comme vous
» l'avez dit, abandonné ma famille &
» mille autres avantages ; mais mon
» courage aime à ſervir les malheu-
» reux, & je demeurerai près de vous
» tant que vous conſerverez la volonté
» de ſervir Dieu, & d'obéir à mon
» prince. Les ſoins que vous prendrez,
» de concert avec nous, pour bâtir
» des fortereſſes dans cette Iſle, ſeront
» autant pour votre ſûreté, que pour
» la nôtre ; & vos enfans ſe trouve-
» ront ainſi à portée d'apprendre de
» nous les arts & les ſciences qui nous
» conduiſent à l'honneur. Ne craignez
» plus les cruautés des Portugais ; je
» perdrai la vie pour vous en garantir,
» s'il eſt néceſſaire. Quant à vos uſages,
» celui de tuer vos eſclaves & de les
» manger, eſt inhumain ; & ſi vous
» n'y renoncez entiérement, je ne puis
» demeurer avec vous. J'approuve fort
» que vous portiez les cheveux long ;
» & je vous prie de ne point perdre
» cette coutume. Je vous laiſſe la liber-
» té de percer vos levres ; mais je vous
» avertis que j'aimerai plus particulié-

» rement ceux d'entre vous qui ne » les auront pont percées ».

J'ai parlé de toutes les provinces qui compoſent les vaſtes états du Bréſil ; il ne ſeroit pas aiſé de faire cônnoître également toutes les nations qui l'habitent, tant elles different de nom, d'uſages & de caractere. Il eſt cependant certains traits généraux, ſous leſquels on peut les peindre. Elles n'ont pas toutes la même langue ; mais il en eſt une plus univerſelle, qu'entendent la plupart même des Portugais, & que les Jéſuites emploient dans leurs miſſions. J'ai déjà fait remarquer que la religon avoit peu de part aux idées des Braſiliens, du moins avant l'arrivée des Portugais. Ils ne connoiſſoient alors aucune ſorte de divinité ; & leur idiôme n'a pas même de mot qui en exprime le nom. Dans leurs fables, on ne trouve rien qui ait rapport à leur origine, ou à la création du monde. Ils ont ſeulement quelques hiſtoires confuſes d'un grand déluge, qui fit périr le genre humain, à la réſerve d'un frere & d'une ſœur qui recommencerent à peupler le pays. Cependant ils atta-

chent quelque idée de puiſſance au tonnerre, dont ils croient que leur vient la ſcience de l'agriculture. Il ne leur tombe point dans l'eſprit, qu'il puiſſe y avoir une autre vie, ni des récompenſes ou des peines après la mort. Ils diſent néanmoins que ceux qui ſe ſont ſignalés par des actions importantes & méritoires, comme d'avoir tué & dévoré un grand nombre d'ennemis, ſont changés en des eſpeces de démons qui paſſent le tems à danſer, à ſauter, à rire, dans des campagnes fertiles & agréables. Ils ont des devins, comme toutes les nations ignorantes & barbares; & comme les nations policées & ſavantes, ils ont des charlatans, qui ſont leurs médecins. Ces empyriques portent des plumes ſur la tête, excitent les peuples au combat, leur font remarquer la nouvelle lune, leur donnent des herbes qui ne guériſſent pas leurs maladies, &c. Chez les peuples civiliſés, la religion entre dans le ſyſtême politique du gouvernement, & maintient les différentes branches de l'état. Mais il n'y a ni état ni gouvernement chez des ſauvages qui ſont ſans beſoins & ſans police.

En général les Braſiliens ont pluſieurs femmes, & les quittent auſſi facilement qu'ils les prennent. Cependant les hommes ne peuvent ſe marier, ſans avoir tué quelque ennemi de la nation, ou dompté quelque bête féroce. Une maîtreſſe eſtime pour le moins autant un grand chaſſeur, qu'un habile guerrier. Il eſt vrai que celui-ci donne de la conſidération à celle qu'il épouſe; mais l'autre lui donne des vivres; & chez les ſauvages, l'abondance vaut mieux que la gloire. Juſqu'à leur mariage les jeunes gens doivent s'abſtenir des liqueurs fortes. Juſqu'à ce même tems, les filles ſe livrent ſans honte aux hommes libres; & leurs parens les offrent aux premiers venus. Il n'y en a peut-être pas une qui apporte ſa virginité à ſon mari, pas un mari qui faſſe cas de la virginité. Mais lorſqu'elles ſont attachées par des promeſſes, on ceſſe de les ſolliciter; & elles mêmes ceſſent de prêter l'oreille aux ſollicitations.

Les Braſiliens ſe peignent le corps, excepté le viſage, d'une couleur noire, portent des colliers d'os à leur cou, ſe percent la levre inférieure, & y

mettent une pierre de la longueur du doigt, qu'ils ont l'art de faire tenir ſans aucune ſorte de lien. Ils regardent comme une autre beauté, d'avoir le nez plat; & le premier ſoin des peres, eſt de rendre cet important ſervice à leurs enfans. Ils ne peuvent ſouffrir de poil dans toute autre partie du corps qu'à la tête. Les ciſeaux & les pincettes qui ſervent à s'en défaire, ſont un des plus grands objets de commerce qu'ils font avec les Européens. On a eu beaucoup de peine à contraindre les femmes à ſe vêtir. Elles apportoient, pour prétexte, l'uſage où elles ſont, de ſe baigner dans toutes les eaux qu'elles rencontrent; & c'eût été un embarras de ſe dépouiller ſi ſouvent. Quand on les obligeoit à mettre une chemiſe, de peur de la ſalir, elles la retrouſſoient juſqu'aux épaules, & laiſſoient préciſément à découvert, ce qu'on vouloit qu'elles tinſſent caché. Celles que les Européens faiſoient priſonnieres, ou qu'ils achetoient pour travailler dans les forts, ne manquoient pas, dès que la nuit venoit, de ſe déshabiller, pour avoir le plaiſir de ſe promener toutes nues avant que de ſe

coucher. Si, à grands coups de fouet, on ne les eût forcées de ſe vêtir, elles euſſent mieux aimé s'écorcher les bras & les épaules à porter des fardeaux, que d'avoir ſur elles le plus léger habillement. Cependant ces femmes ne le cédoient point en beauté à celles de l'Europe; & ſouvent c'étoit par un rafinement de volupté, qu'on les obligeoit de ſe couvrir.

Il y a des pays entiers de peuples ſi barbares, que les Portugais n'ont jamais pu les engager dans un commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer par la crainte, un appétit déſordonné qui ſe réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges ſe font à la diſtance de cent pas: c'eſt-à-dire, que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné, les marchandiſes qui font l'objet du commerce. On ſe les montre de loin, ſans prononcer un ſeul mot, & chacun laiſſe ou prend ce qu'il veut. Cette méthode s'obſerve d'aſſez bonne foi; mais il paroît que la défiance eſt mutuelle, & que ſi les Portugais crai-

gnent d'être dévorés, ces barbares ne redoutent pas moins l'eſclavage.

La maniere dont ils traitent leurs priſonniers, differe peu de celle des ſauvages du Canada. Comme eux, ils les engraiſſent pour rendre leur chair de meilleur goût. Comme eux auſſi, ils leur donnent des femmes pendant le tems qu'ils les laiſſent vivre; & le maître du captif ne fait aucune difficulté de lui abandonner, ou ſa ſœur ou ſa fille. Cette compagne lui rend toutes ſortes de ſervices, juſqu'au jour qu'il doit être maſſacré & mangé. Ce jour n'eſt jamais déterminé, il dépend de l'embonpoint du priſonnier.

Je n'entre point dans le détail des cérémonies barbares que l'on obſerve à ſa mort; ce ſont les mêmes que celles des Iroquois. Dès qu'il a reçu le coup funeſte, la femme qui avoit vécu avec lui, ſe hâte d'accourir, & ſe jette ſur ſon corps, pour y pleurer un moment. C'eſt une grimace qui ne l'empêche pas de manger ſa part de ce malheureux. Enſuite, d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps; elles le coupent en pieces, & frottent les enfans avec ſon ſang,

pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. On rôtit tous ces morceaux, ainſi que les entrailles, qui ſont ſoigneuſement nettoyées. C'eſt l'office des vieilles femmes. Celui des vieillards, en mangeant cet exécrable mets, eſt d'exhorter les jeunes gens à devenir de bons guerriers, pour ſe procurer ſouvent un pareil feſtin. S'il arrive que ces captifs aient eu quelqu'enfant de celles qui ont pris ſoin de les engraiſſer, ces petits êtres ſont dévorés en naiſſant, ou lorſqu'ils ont acquis un peu plus de force. Les vieilles femmes aiment ſi paſſionnément ces ſortes de ragoûts, qu'elles en recueillent la graiſſe qui dégoute le longs des grils, & lechent leurs doigts pour n'en rien perdre. Lorſqu'une femme fait une fauſſe couche, elle ſe nourrit de ſon fruit, diſant qu'il ne peut avoir de meilleur tombeau, que le ſein qui l'a porté. Les Braſiliens exercent la même cruauté ſur le corps de leurs amis, quand ils ſont morts: ils les déchirent en morceaux, & les mangent avec avidité.

Au reſte, je peins ces Indiens dans l'état qu'on peut appeller de pure na-

ture, c'eſt-à-dire, tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face à leur pays, & que l'introduction de nos uſages eût altéré leur caractere. Ceux qui ont formé quelque liaiſon avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité. Ils baiſſent la vue avec une ſorte de confuſion, lorſqu'on leur en fait des reproches. « C'étoient des peuples chaſ» ſeurs, dit quelqu'un, par conſéquent » n'ayant pas toujours une ſubſiſtance » aſſurée; de là néceſſairement féroces, » ſe faiſant la guerre avec leurs fleches » & leurs maſſues pour quelques pieces » de gibier, comme les barbares po» licés de l'ancien continent la font » pour quelques villages. La colere, le » reſſentiment d'une injure les armoit » ſouvent, comme on le raconte des » premiers Grecs & des Aſiatiques. Ils » ne ſacrifioient point d'hommes, par» ce que n'ayant aucun culte religieux, » ils n'avoient point de ſacrifice à faire, » ainſi que les Mexicains; mais ils man» geoient leurs priſonniers. L'inſtinct » ſeul les gouvernoit: cet inſtinct les » portoit à chaſſer lorſqu'ils avoient » faim, à ſe joindre à des femmes,

» quand le beſoin le demandoit, & à » ſatisfaire à ce beſoin paſſager avec de » jeunes gens, lorſqu'ils manquoient » de femmes ».

Malgré cette ancienne barbarie, ces peuples reçoivent humainement les étrangers: à l'arrivée d'un voyageur, on le preſſe de ſe coucher dans un hamac; & on le laiſſe quelques inſtans ſans lui parler. C'eſt pour ſe donner le tems d'aſſembler les femmes qui viennent s'accroupir à terre, autour de lui, les mains ſur leurs yeux. Bientôt elles laiſſent tomber des larmes de joie; & ſans ceſſer de pleurer, elles adreſſent mille choſes flatteuſes à leur hôte. « Que tu es bon! Que tu as pris » de peine à venir! Que tu es beau! » Que tu es vaillant! Que nous t'avons » d'obligation! Que tu nous fais de » plaiſir »! Si l'étranger veut donner bonne opinion de ſa perſonne, il doit répondre par des marques d'attendriſſement; on a vu des François pleurer plus fort qu'elles; & ceux qui ne pouvoient pleurer, jettoient du moins quelques ſoupirs. Après cette premiere ſalutation, le maître du logis fait apporter de l'eau; & ces femmes lavent

les pieds & les jambes du voyageur. On lui ſert enſuite à boire & à manger; & s'il veut paſſer la nuit dans le même lieu, on lui tend un nouveau lit; & l'on éloigne tout ce qui peut troubler ſon repos.

Quelques Braſiliens ſe nourriſſent de manioc, & font une ſorte de cidre qui enivre. D'autres ne vivent que de leur pêche ou de leur chaſſe; & l'eau des rivieres fait leur unique boiſſon. Ils ſont, en général, d'une bonne conſtitution; & l'on ne voit parmi eux, ni boſſus, ni boiteux, ni gens eſtropiés ou contrefaits. Il eſt vrai qu'on n'y ſuit pas la coutume ridicule d'emmailloter ſes enfans comme chez nous autres peuples civiliſés. Ils viennent au monde pour agir; & nous les empriſonnons. Nos Indiens au contraire les laiſſent ſans bandages, ſans ligature, ſans gêne, ſans compreſſion, avec toute la facilité de ſe mouvoir, de ſe tourner de tous côtés, d'étendre leurs membres, de ramper, de n'être enfin que ce que la nature veut, que ce qu'elle indique. Ils n'empêchent ni le jeu de la machine humaine, ni le développement de ſes forces. Auſſi l'en-

fant ſauvage marche-t-il plutôt que l'enfant des nations policées.

Les habitans naturels du Bréſil, je parle de ceux qui n'ayant pas ſubi le joug des Portugais, ont conſervé leur indépendance avec les Européens, n'ont ni rois ni princes qui les gouvernent; ils vivent dans des villages, où ils ne ſont ſoumis à l'autorité d'aucun homme ni d'aucune loi. Dans la guerre, ils obéiſſent volontairement à des chefs; dans la paix ils n'obéiſſent à perſonne. Ils conſervent entr'eux la plus grande union, & ont pour autrui les mêmes attentions qu'ils exigent pour eux-mêmes. Quiconque oſeroit y manquer, ne le feroit pas impunément; car la vengeance eſt l'inſtinct le plus naturel des hommes qui vivent dans des ſociétés indépendantes; & le ſauvage qui ne peut faire craindre à ſes ſemblables ni le magiſtrat, ni les loix, peut leur faire redouter ſes fureurs.

Dans leurs maladies, les Braſiliens ſe traitent mutuellement avec des égards ſi tendres, que s'il eſt queſtion d'une plaie, un voiſin ſe préſente auſſitôt pour la ſucer; & tous les offices

de l'amitié ſont rendus avec le même zèle. Si, après avoir employé tous les remedes, le mal continue, ils caſſent la tête au malade, perſuadés qu'il lui eſt plus avantageux de mourir tout d'un coup, que de ſouffrir les peines qui accompagnent ſon état. Au reſte, les maladies ſont peu fréquentes, ſurtout dans la partie méridionale, où l'air eſt extrêmement ſain. Quantité de vieillards Européens s'y rendent de Portugal pour rétablir leur ſanté, & y prolongent leurs jours, beaucoup plus que dans leur patrie.

Le même pays eſt en général très-fertile, & a produit les choſes néceſſaires à la vie, juſqu'au tems où l'on y a découvert des mines d'or & de diamans. Ces richeſſes ont appauvri les Portugais. Leurs colonies d'Aſie avoient déjà enlevé beaucoup d'habitans; celles du Bréſil, comptant ſur de nouveaux tréſors, ont ceſſé de cultiver les véritables mines, qui ſont les manufactures & le labourage. L'or & les diamans peuvent à peine payer ce que les Anglois leur apportent; & aujourd'hui, pour ſa ſubſiſtance journaliere, ce pays dépend totalement de

l'Europe. Les denrées qu'il fournit à l'étranger, ſont le ſucre, le tabac, les cuirs, l'indigo, l'ipécacuana, le baume de capaü, & ſur-tout le bois de Bréſil. Ce commerce eſt conſidérable, & augmente chaque jour, par la facilité qu'ont les Portugais d'avoir des Negres à meilleur marché que les autres nations. Leur voiſinage de l'Afrique leur procure cet avantage ſi eſſentiel dans les colonies, & ſans lequel ils ne pourroient, ni conſerver leurs établiſſemens, ni étendre leurs plantations, ni ouvrir de nouvelles mines. Au moyen des marchandiſes dont je viens de parler, ils tranſportent tous les ans au Bréſil quarante à cinquante mille Noirs, qui rendent cette poſſeſſion une des plus floriſſantes de l'Amérique. Ses mines ont preſque verſé autant d'or dans leur pays, qu'on a tiré d'argent de celles du Mexique. Quelques-uns de ſes diamans ne le cedent, ni par leur poids, ni par leur brillant, ni par leur tranſparence, à ceux de l'Inde. Il eſt vrai que la plupart ont une eau jaunâtre ; mais il s'en trouve d'une extrême groſſeur. Il y a quelques années qu'on en envoya un

au Roi de Portugal, qui pesoit plus de cent soixante carats, & qu'on estimoit plusieurs millions.

Le hasard seul a fait découvrir ces trésors, dont les Hollandois n'avoient eu aucune idée. Les Portugais remarquerent les premiers, que les hameçons des Indiens étoient d'or; & ils apprirent qu'il tomboit tous les ans, des montagnes, une quantité de ce métal, que l'eau entraînoit dans les vallées. Il n'y a pas cent ans, qu'on a commencé à le transporter en Europe. Le soin de le recueillir fait la principale occupation des esclaves, que les Portugais entretiennent pour ce service. Chaque Negre est obligé d'en fournir un gros, par jour, à son Maître; & s'il en amasse davantage, le surplus est à lui; il peut en disposer à sa volonté, & le premier emploi qu'il en fait, est d'acheter d'autres esclaves qu'il charge de son travail, & du soin de le faire vivre à son tour dans l'opulence. La découverte des diamans du Brésil est encore plus récente que celle de l'or. On les trouve dans les rivieres & les ravines, mêlés avec le sable. Une compagnie a seule le droit exclusif

d'en chercher & d'en vendre. On voulut, pour mettre des bornes à ſa cupidité, qu'elle ne pût employer que ſix cens eſclaves à ce travail; mais on lui accorda, dans la ſuite, la permiſſion d'en employer autant qu'elle voudroit, en payant ſix cens cruzades par tête de mineur. La Cour s'eſt réſervé, dans les deux contrats, tous les diamans qui paſſeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit, ſous peine de la vie, d'empiéter ſur ce privilége, ne parut pas ſans doute ſuffiſante, pour en aſſurer l'exploitation; on dépeupla les lieux voiſins de cette riche mine; & l'on fit une vaſte ſolitude de toutes les contrées qui auroient pu s'ingérer dans un travail ſi lucratif. Il n'exiſte dans l'eſpace de cent lieues, qu'un grand village, uniquement habité par les agens & les eſclaves de la compagnie. Son privilége conſtamment protégé par la métropole, n'a jamais eſſuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'eſt le Gouvernement lui-même. Quel que ſoit le produit néceſſairement varié des mines, la Cour livre tous les ans à un

ſeul contractant, pour cinq millions de cruzades de diamans. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres; & juſqu'ici cet engagement a été ſacré. Ils ſont achetés bruts par les Anglois ou les Hollandois, qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe, & ſur-tout en France, où ſe fait la plus grande conſommation.

Les entrepreneurs des mines du Bréſil ſont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés, & de les remettre entre les mains de l'Intendant prépoſé à cet effet. Cet Officier les dépoſe dans une caſſette cerclée de fer, & fermée à trois ſerrures. Il a une des clefs, le Vice-Roi une autre, & le premier Magiſtrat une troiſieme. Cette caſſette eſt renfermée dans une ſeconde, où ſont poſés les cachets de ces trois perſonnes, & qui contient les trois clefs de la premiere. Le Vice-Roi n'a pas le pouvoir de viſiter ce qu'il y a dedans; il conſigne ſeulement le tout à un troiſieme coffre-fort qu'il envoie à Lisbonne, après avoir mis ſon cachet ſur la ſerrure. L'ouverture s'en fait en préſence du Roi, qui choiſit les diamans qu'il veut, & en

paie le prix aux Entrepreneurs ſur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Le commerce de Portugal ſe fait ſur le même plan, que celui des autres nations Européennes, & principalement des Eſpagnols. Il part tous les ans trois flottes de Lisbonne, qui ſe rendent en autant de ports; ſavoir, à Fernambuc, à Rio Janeïro, & à la Baie de tous les Saints. Elles rapportent une cargaiſon qui ſurpaſſe celle des galions d'Eſpagne. L'or ſeul monte à plus de quarante millions de notre monnoie. Je ne parle que de celui qui vient de l'Amérique; car, comme les Portugais commercent directement avec l'Afrique, ils en tirent auſſi beaucoup de la côte occidentale de ce continent. Les provinces du Bréſil, qui en fourniſſent le plus, ſont celles de Rio-Janeïro & de Tous-les-Saints.

Le ſucre fait la principale cargaiſon de la flotte de Fernambuc; on prétend même, qu'il eſt plus beau, plus fin, que celui que les François, les Anglois, les Eſpagnols, reçoivent de leurs colonies.

Le Portugal n'envoie pas, de ſon fonds, la cinquantieme partie des marchandiſes que le Bréſil prend en échange

pour toutes ces richeſſes. Les draps, les toiles, les ſoieries, les dentelles, les uſtenſiles de fer, de cuivre, d'étain, &c, viennent d'Angleterre, de France, de Hollande, d'Italie & d'Allemagne. Les Eſpagnols fourniſſent de l'huile; les Anglois, du fromage, du beurre, de la farine, du poiſſon & des viandes ſalées. Le Portugal ne donne que du vin & quelques fruits. Ainſi, quoique ce commerce ſoit très lucratif, il l'eſt moins pour les Portugais que pour les étrangers, & ſur-tout pour les Anglois, dont ils ne ſont, pour ainſi dire, que les facteurs. Il eſt vrai qu'une loi ſévere défend aux autres nations l'entrée des ports du Bréſil, & ne leur permet aucune part, même indirecte, dans ce négoce; mais le Bréſil & les Portugais ne ſubſiſtent, que par la violation perpétuelle de cette loi. Ce commerce ſe fait ſous leur nom: toujours fideles à leurs correſpondans, toujours trompant le Roi, qui a beſoin de l'être, ils ne donnent, aux Marchands étrangers, aucune reconnoiſſance: la bonne foi, ſans laquelle il n'y auroit point de commerce, en fait ſeule la ſûreté. Ils tiennent cet uſage des Eſpagnols; & cette fidélité, ſi honorable

aux deux nations, prouve que les hommes n'obéiſſent de bon gré, qu'aux loix qui tendent à leur avantage, ou à celui de la ſociété. Celles qui ne ſont que la volonté du Souverain, trouvent toujours les cœurs rebelles.

Mais pour revenir aux colonies du Bréſil, en ne s'attachant qu'à la recherche de l'or, elles appauvriſſent la métropole. Il n'eſt de richeſſes réelles, que celles qui dépendent de l'induſtrie d'une nation, du nombre de ſes habitans, de la culture de ſes terres. Les tréſors des Portugais ne ſont que paſſer de leurs mains dans celles des étrangers. Ce peuple abandonne les richeſſes naturelles pour des richeſſes de fiction, qui diminuent de prix à meſure qu'elles ſe multiplient; tandis que les denrées, dont elles ne ſont que la repréſentation, devenant plus rares, augmentent de valeur. Rappellez-vous ce Monarque inſenſé, qui demandoit que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or, & qui finit par mourir de faim; vous reconnoîtrez là les Portugais.

Je ſuis, &c.

*A San-Salvador, ce 12 mars 1752.*

## LETTRE CLVIII.

### *ISLES D'AFRIQUE.*

J'AI dit un adieu éternel à l'Amérique ; j'ai quitté pour toujours, Madame, les vaſtes domaines de l'Eſpagne & du Portugal, où mille peuples, qui diffèrent entr'eux de coutumes, de mœurs, de figure, de caractere & de langage, ſe reſſemblent en ce ſeul point, qu'ils ſont tous également barbares & cruels. L'homme civiliſé ne le cede point, ſur cet article, à l'homme ſauvage, le Chrétien à l'Idolâtre, l'Eſpagnol à l'Américain, le Portugais à l'Indien, le Negre au Mulâtre. Les plus policés même ſont les plus induſtrieux à perſécuter leurs ſemblables : & j'oſe le dire à la honte des Européens, ils ont moins cherché à gagner l'amitié, qu'à répandre le ſang des peuples du Nouveau-Monde. La cruauté a toujours été le premier effet de leur victoire ; & leur fureur ſe portoit ſur toute la race des vaincus. Enfin ils n'ont conquis ce

pays, qu'en exterminant ſes habitans; & aujourd'hui même, s'ils ceſſent de les détruire, ce n'eſt que pour les rendre, ou leurs vaſſaux ou leurs eſclaves.

Un vaiſſeau qui partoit pour les Indes, m'a laiſſé à l'iſle de Bourbon, éloignée d'environ trois cens lieues des côtes orientales de l'Afrique. Nous relâchâmes d'abord à l'iſle de Sainte-Helene, & enſuite à celle de Madagaſcar. La premiere étoit déſerte en 1502, lorſqu'elle fut découverte, par les Portugais, le jour de la ſainte dont elle porte le nom. Les Hollandois voulurent s'y établir; mais les Anglois la leur enleverent, & l'ont depuis toujours conſervée.

Nous étions à une demi-lieue du rivage, lorſque, dans une petite baie qui s'offrit à notre vue, nous découvrîmes un fort portant le pavillon d'Angleterre. Nous le ſaluâmes de trois coups de canon; & l'on nous en rendit un. Une chaloupe s'étant approchée à la portée du piſtolet, demanda en langue angloiſe, d'où étoit le navire; on lui répondit, du Bréſil. « De » quel quartier du Bréſil? de San-Sal» vador. D'où vient-il? de Portugal. » Le

» Le nom du capitaine ? Almeïda. Qu'il » deſcende, & qu'il vienne montrer » ſes commiſſions au Gouverneur. En» ſeignez-nous un lieu de bon ancrage ». On nous répondit que nous pouvions mouiller en ſûreté dans cet endroit même : les ancres y furent jettées ſur vingt-quatre braſſes de profondeur.

Le Capitaine ſe diſpoſant à deſcendre, un Officier du fort arriva au bâtiment, le reconnut, & nous fournit des rafraîchiſſemens. Nous obtînmes la permiſſion de faire de l'eau ; & nous allâmes rendre viſite au Gouverneur, qui nous préſenta ſa femme avec deux de ſes filles, & fit ſervir quelques liqueurs, en attendant le dîner. Enſuite nous ayant menés lui même à la chûte d'un ruiſſeau qui tombe entre deux rochers, à côté du fort, il prit la peine de détourner un courant, qui ſe réduiſit en tuyaux commodes pour remplir nos tonneaux.

Le dîner fut ſervi avec beaucoup de propreté, en mets moitié Anglois, moitié Portugais. Nous eûmes les dames à table ; & la liberté n'y régna pas moins qu'en France. Je fus choqué ſeulement, que lorſqu'on en vint aux

ſantés, elles furent bues par tout le monde dans le même verre.

On nous fit coucher, le capitaine & moi, dans la plus belle chambre du fort. On y monte par un balcon de ſix marches, qui donne dans une grande ſalle d'armes bien entretenue. Des quatre coins de cette piece, on entre dans quatre appartemens, compoſés chacun de trois chambres, & meublés d'étoffes des Indes, de tapis de Perſe, de lits & de ſiéges d'ébene. On y voit les portraits de tous les rois d'Angleterre, depuis Charle I, juſqu'au prince regnant, qui occupe l'endroit le plus viſible. Celui de Cromwell eſt dans la ruelle du lit, le viſage tourné vers la tapiſſerie : car la politique regne juſques dans les lieux les plus éloignés & les plus ſolitaires.

Le fort eſt environné de rochers d'une hauteur effrayante, excepté du côté de la mer. Sa forme eſt triangulaire; deux de ſes baſtions portent de gros canons de fer, pointés ſur l'eau; & le troiſieme pourroit tenir lieu d'un ſecond fort, ſi le premier étoit forcé. Vingt caſes alignées ſervent de caſernes aux ſoldats de la garniſon, qui,

ipart, ont des poſſeſſions dans
& font à leur tour la garde de
ce. Ils ont quelques Negres pour
vices pénibles. Le Gouverneur
iet aux ſiens le ſoin d'environ
inquante vaches, & laiſſe à huit
es celui du lait & du beurre. J'ad-
s la quantité de pois, de feves,
ves, de navets, de choux, d'a-
, de bananes, de citrons, d'o-
s, de grenades, de melons, qui
nt de nourriture aux habitans, in-
damment des beſtiaux & de la
le. On y avoit auſſi amené des
iux; mais ils ſont devenus ſi fa-
ies, que lorſqu'on les pourſuit
'aux extrêmités de l'iſle, ils s'é-
nt du ſommet des rochers dans
r, plutôt que de ſe laiſſer prendre.
perdrix & les pintades y font les
tiſſemens de la chaſſe.
lle eſt, Madame, cette fameuſe
le Sainte Helene, qui peut avoir
e lieues de tour, & forme un
de ſi intéreſſant dans le roman de
*land*. « C'eſt-là, diſois-je en moi-
me, en approchant de ces côtes,
e le fils naturel de Cromwell, ſe
ecipitant dans la mer, fut reçu pen-

» dant la nuit dans la chaloupe de ma» dame Eliot ». Le ſort de ce malheureux fugitif me rappelloit celui de Léandre, avec cette différence cependant, que ce dernier perdit la vie & ſa maîtreſſe ; au lieu que Cleveland trouva autant de maîtreſſes charmantes, qu'il y avoit de filles aimables dans ce ſéjour enchanté. Je cherchois des yeux l'endroit où il avoit gagné la terre avec ſa conductrice ; je tâchois du moins de découvrir les rochers qui cachoient le paſſage d'où l'on arrive à cette belle plaine, dont l'Auteur du Roman fait une ſi agréable deſcription. Mon imagination me repréſentoit ces allées d'arbres à perte de vue, ces petits bois, ce mêlange bien ordonné de prairies, de terres cultivées, de maiſons qui ſe répondoient avec ſymmétrie, & paroiſſoient auſſi bien diſpoſées pour le plaiſir des yeux que pour la commodité des habitans. Il me ſembloit entendre madame Eliot dire à Cleveland : « Mon fils, vous voyez notre demeure » & la vôtre ; c'eſt cet heureux coin » de la terre, que la bonté du ciel vous » accorde, comme à nous, pour aſyle. » Jugez de notre amour pour cette

» ſolitude, par le ſoin que nous avons
» pris de l'embellir. La nature nous
» aide ; car elle n'eſt nulle part plus
» libérale & plus féconde. On n'y con-
» noît d'autre ſaiſon, qu'un printems
» éternel, toujours accompagné des
» richeſſes de l'automne. Mais cette
» campagne, toute favoriſée qu'elle eſt
» du ciel, a quelque choſe de vicieux,
» qui s'oppoſe à la propagation de la
» Colonie. Je ne veux point dire que
» les femmes y ſoient ſtériles ; au con-
» traire, elles y ont preſque toutes une
» heureuſe fécondité ; mais elles ne
» mettent au monde que des filles. Il
» eſt vrai que ce ſont des créatures ſi
» parfaites, qu'il ſemble qu'en les for-
» mant, la nature mette en charmes,
» tout ce qu'elle auroit dû employer de
» plus, pour produire un garçon. Vous
» concevez que la plupart étant ſans
» maris, elles paſſent leur vie dans
» une langueur qui nous afflige. Ces
» pauvres enfans ne font que ſoupirer
» nuit & jour ; il n'eſt que trop aiſé
» de voir qu'il leur manque quelque
» choſe ». . . Mais où m'emporte mon imagination ! Pardonnez-moi cet écart. La vue de Sainte-Helene me rappelle

ce fameux Roman, qui nous a fait répandre tant de larmes, quand nous le lisions ensemble dans notre jeunesse.

Madagascar, la plus grande de toutes les isles connues, a été visitée par toutes les nations. Ses habitans la nommerent *Madecosse*; les Grecs, *Menuthias*; les Romains, *Cirné*; les Arabes, *Serandip*; les Portugais, *Saint-Laurent*; les François, *l'isle Dauphine*. Un simple voyageur lui a donné le nom de Madagascar; & ce nom a prévalu sur celui des François, des Portugais, des Arabes, des Latins, des Grecs, & de ses propres habitans.

Je n'aurois presque rien à vous apprendre de cette terre, si je n'en parlois que d'après mes connoissances particulieres. Nous n'y restâmes que trois jours, pour y faire de l'eau & y prendre quelques provisions. J'y vis des montagnes fort droites & fort élevées, des plaines très étendues & très-agréables, de grands bois toujours verds, & dont les arbres sont si durs, que la coignée s'émousse au premier coup. Les citroniers, les orangers, les grenadiers y croissent comme les buissons; & leur mêlange, avec d'autres arbres,

forme naturellement des berceaux qui surpassent la régularité de l'art. Ces beaux lieux sont arrosés par une infinité de ruisseaux & de fontaines, qui, malgré l'ardeur du climat, y entretiennent une délicieuse fraîcheur. Voilà ce qu'une promenade de quelques heures m'a fait connoître de l'isle de Madagascar; mais le récit d'un François, dont la famille y est établie depuis plus d'un siecle, va suppléer à ce que je n'ai pu voir par moi-même.

« Mon pere, nous dit-il, étoit petit-» fils de Pierre Baudon, procureur de » Mantes. L'envie de voyager, lui fit » solliciter un emploi dans la Compa-» gnie de Madagascar, fondée en 1642, » sous les auspices du cardinal de Ri-» chelieu. Il y fut admis en qualité d'é-» crivain de vaisseau; & c'est d'un ma-» nuscrit fait de sa main, & qui s'est » conservé dans notre famille, que » j'ai tiré une partie de ce que je vais » dire.

» L'objet de la Compagnie Fran-» çoise, en formant un établissement » dans cette isle, étoit de s'assurer la » facilité de pénétrer dans les Indes. » Elle fit d'abord quelques progrès,

» mais ſes fonds étoient ſi médiocres,
» qu'après la mort de ſon protecteur,
» elle tomba par ſa propre foibleſſe.
» Dans cette décadence, le Maréchal
» de la Meilleraye conçut le deſſein de
» relever, pour ſon utilité particu-
» liere, cette entrepriſe mal ſoutenue,
» & fit partir pluſieurs navires équipés
» à ſes frais. Ils arriverent au fort Dau-
» phin, que la Compagnie avoit fait
» conſtruire ſur une petite langue de
» terre, pour être le ſiége du gouver-
» nement. Il étoit ſitué entre deux
» pointes, qui formoient une anſe de
» ſept lieues de tour. On y avoit bâti
» une maiſon pour le Gouverneur, une
» chapelle pour le ſervice divin, un
» logement pour des Miſſionnaires,
» quelques magaſins, un corps de ca-
» ſernes, & quelques barraques. Le
» ſieur de Charmagou y commandoit,
» & avoit ſoumis les nations voiſines
» du fort, qui lui payoient un tribut.
» Fortifié par de nouveaux ſecours, il
» entreprit de nouvelles conquêtes. Il
» envoya trente hommes en courſe;
» & dans l'eſpace de deux mois, ils ſe
» rendirent maîtres de plus de quatre-
» vingt lieues de pays. Un autre déta-

» chement, ſous les ordres du célebre » la Caſe, dont la valeur eſt encore » en ſi grande réputation dans cette » iſle, pénétra dans la partie du Nord. » Les peuples ſubjugués venoient, de » toutes parts, ſe ranger ſous l'obéiſ- » ſance des François ; & deux cens » mille hommes regarderent comme » une faveur, que dans leur Iſle même, » cent ſoixante aventuriers ne leur » ôtaſſent pas la vie.

» Ce fameux la Caſe, dont le cou- » rage extraordinaire a été d'un ſi » grand ſecours à l'établiſſement de » Madagaſcar ; s'étoit embarqué dans » un des vaiſſeaux de M. de la Meille- » raye, ſans autre motif que de voir » le monde. A ſon arrivée, trouvant » les François expoſés aux inſultes de » leurs voiſins, ſon premier coup d'eſ- » ſai fut de tuer, de ſa propre main, le » prince Ramael ; & bientôt après, il » vainquit, dans un combat ſingulier, » le prince Dalax. Il défit enſuite les » ſouverains d'Anoſſy, de Mahaphale, » & de Caramboule, enleva leurs fa- » milles & un grand nombre de leurs » ſujets, & les envoya au fort Dau- » phin, où on les fit tous périr inhu-

» mainement. Il n'y eut d'excepté que » quelques enfans de princes, qui fu- » rent menés en France au maréchal » de la Meilleraye. On en a vu un ma- » rié à Paris, ſous le nom de Panola, » & gentilhomme du duc de Mazarin.

» Des victoires ſi multipliées, ſi con- » tinuelles, ſi éclatantes, exciterent la » Jalouſie du Gouverneur contre la » Caſe. Il ne put voir, ſans chagrin, » la diſtinction dont un ſimple aventu- » rier jouiſſoit parmi les Inſulaires. » Auſſi le reçut-il très-froidement; & » il refuſa conſtamment de l'employer. » Cette conduite détermina la Caſe à » quitter le fort, & lui fit prendre le » parti de ſe retirer auprès du prince » d'Amboul, qui l'avoit appellé à ſa » Cour. Il y étoit principalement attiré » par les charmes de la princeſſe ſa » fille, qui brûloit pour lui des mêmes » feux qu'elle lui avoit inſpirés. Le » Prince ſon pere favoriſant cet amour, » conſentit à leur union; & la Caſe, » en épouſant la Princeſſe, ſuccéda à » la ſouveraineté. Cet événement ne fit » que redoubler la haine de Chamar- » gou, qui envoya des gens affidés » pour l'aſſaſſiner. La Caſe étoit heu-

reuſement ſur ſes gardes; & ſa prudence ſut le garantir de la fureur de ſon ennemi. Déſeſpérant de pouvoir ſe reconcilier, il ſe renferma dans ſes états d'Amboule, où il attendit paiſiblement des tems plus heureux.

» Les ſuccès des François ayant » établi la tranquillité dans le fort Dau- » phin, les Miſſionnaires perſuadés que » le regne de la paix eſt celui de l'évan- » gile, jugerent qu'il étoit tems de » penſer à l'exercice de leur miniſtere; » mais l'impétuoſité d'un zele mal en- » tendu, devint également funeſte à » l'établiſſement des François, & à ce- » lui de la religion.

» Un prince de cette iſle, nommé » *Dian-Manangue*, jouiſſoit, parmi les » Inſulaires, de la plus grande réputa- » tion d'eſprit, de valeur & de ſcience » militaire. Cette opinion, généra- » ment répandue, fit croire aux Miſ- » ſionnaires, que la converſion d'un » homme de cette importance ſeroit » un exemple qui entraîneroit celle de » tous ſes ſujets. Il étoit notre ami & » notre allié, & entendoit parfaitement » notre langue. Ils jugerent donc qu'il » ne ſeroit ni difficile de l'inſtruire, ni

» impoſſible de l'amener à leur but. Le
» Gouverneur approuva ce deſſein, &
» en conſéquence invita le Prince à
» ſe rendre au fort, où M. Etienne,
» prêtre de la maiſon de Saint-Lazare
» de Paris, devoit lui en faire la pre-
» miere ouverture. Dian-Manangue ſe
» hâta d'y arriver; & croyant qu'il
» s'agiſſoit de quelque opération de
» guerre, offrit joyeuſement toutes ſes
» forces au ſervice de notre nation. Il
» n'eſt aujourd'hui queſtion ni de guerre
» ni de combats, lui dit le Miſſion-
» naire, mais d'augmenter le nombre
» des diſciples de Jeſus-Chriſt. Nous
» ſommes vos amis, & vous êtes le
» nôtre. Nous voulons nous rendre
» utiles à votre bonheur, comme nous
» l'avons été à votre gloire, & en vous
» aſſociant à notre religion, vous faire
» participer à la félicité qu'elle pro-
» met. Quittez vos dieux & vos fem-
» mes; le dieu des Chrétiens vous dé-
» dommagera de ces ſacrifices.

» Cette propoſition étonna le Prince,
» qui répondit cependant avec dou-
» ceur, qu'il laiſſeroit aux perſonnes
» de ſa dépendance, & même à ſes en-
» fans, la liberté d'embraſſer le chriſ-

» tianisme; mais que pour lui-même,
» il étoit encore trop jeune pour quit-
» ter ses femmes, & déjà trop vieux
» pour changer sa façon de vivre. Le
» Missionnaire lui déclara que les Chré-
» tiens n'avoient pas de plus grands
» ennemis, que ceux de leur dieu, &
» que s'il refusoit de le reconnoître,
» non-seulement les François ne vou-
» loient point d'alliance avec lui, mais
» qu'ils lui enleveroient ses états & ses
» concubines. Ebranlé par cette mena-
» ce, Dian-Manangue demanda quinze
» jours pour délibérer, & revint au
» fort dans le tems convenu. Le Mis-
» sionnaire & le Gouverneur renou-
» vellerent leurs sollicitations; mais
» toutes ses réponses furent celles d'un
» homme intrépide, qui n'avoit fait
» que se confirmer dans sa résistance.
» Furieux de cette obstination, le
» Gouverneur tira le Prêtre à l'écart,
» & lui dit tout bas, qu'étant armé
» d'un pistolet, il alloit casser la tête
» à cet opiniâtre, qui refusoit de croire
» à l'Evangile. Le Missionnaire loua
» son zele, mais le détourna de ce
» dessein. Le Prince se doutant du pé-
» ril, changea insensiblement de lan-

» gage, & parut, ſans affectation, ſe » rapprocher peu à peu du parti qu'on » propoſoit. Le Prêtre n'eut pas de » peine à regarder ce changement » comme un miracle de la grace; & le » Gouverneur s'en applaudit, comme » d'un effet de ſa modération.

» On ſe quitta, de part & d'autre, » avec les marques de l'amitié la plus » ſincere; & l'on fixa le jour auquel le » Prince devoit recevoir le baptême. » Il fut réglé que la cérémonie ſe feroit » devant ſon palais, & en préſence de » tout ſon peuple. Le Miſſionnaire s'y » rendit au tems preſcrit; & le zele » l'emportant ſur la prudence, il ne » ſe fit accompagner que d'un clerc & » de ſix Negres, qui portoient les or- » nemens ſacerdotaux. Le Prince le » reçut civilement; mais il lui fit com- » prendre qu'il s'étoit livré à des eſpé- » rances vaines. Le Prêtre employa, » pendant quelques jours, les prieres » & les exhortations; & voyant que » tout étoit inutile, l'emportement de » de ſa charité lui fit déclarer la guerre » à celui qu'il vouloit convertir. Le » Prince, plus modéré, ménagea ſon » ennemi; & affectant un air de reſ-

pect & de crainte, sembloit lui laiſſer toujours quelque espoir.

» M. Etienne, auſſi imprudent dans ſa confiance que dans ſes menaces, prenoit ſes repas à la table du Prince, & ne ſe doutoit pas de l'indignation qu'avoit excitée en lui ſon dernier entretien. Il ne tarda pas à en reſſentir les effets; les viandes qu'on lui ſervit au dernier dîner, étoient infectées d'un poiſon ſi ſubtil, que ſon clerc en mourut trois heures après; & le Prince, impatient de trouver le Miſſionnaire encore en vie, le fit aſſommer à coups de bâtons.

» Cette action barbare lui ôta toute eſpérance de ſe reconcilier avec les François: auſſi ne ſongea-t-il plus qu'à finir cette tragédie par leur entiere deſtruction. Il maſſacra un détachement de quarante hommes, avant qu'on pût être inſtruit de ſa perfidie; & avec un corps de quatre mille combattans, il attendit fierement les approches de l'ennemi. Le Gouverneur comprit qu'avec le peu de monde qui lui reſtoit, il ne pourroit ſoutenir les efforts de quatre mille hommes aguerris par les leçon

» même des François, ſous leſquels ils » avoient long-tems appris à combat- » tre. Il fut en effet obligé de fuir de- » vant ſon vainqueur, qui réduiſit la » garniſon du fort au déſeſpoir.

» Dans cette conſternation géné- » rale, quelques-uns oſerent s'empor- » ter contre la mémoire du Miſſion- » naire, auquel ils reprocherent tou- » tes leurs diſgraces. M. Manier ſon » confrere, & prêtre, comme lui, de » la maiſon de Saint-Lazare, ſe crut » obligé de prendre la défenſe de ſon » compagnon, & de ſoutenir publique- » ment, que le reſte des François ne » devoit leur conſervation qu'aux prie- » res de ce ſaint martyr. Il menaça » d'excommunier ceux qui manque- » roient de reſpect pour ſon nom; & » Chamargou joignit la menace d'une » peine rigoureuſe à celle des cenſures » eccléſiaſtiques.

» Dans l'extrêmité où ſe trouvoit la » Colonie, on ſentit combien le ſe- » cours de la Caſe pouvoit être utile; » & l'on ménagea ſa réconciliation » avec le Gouverneur. Ce brave guer- » rier, toujours affectionné à ſa pa- » trie, & fâché du préjudice que les

» François ſe cauſoient volontairement
» par leurs diviſions, ſe rendit au fort
» Dauphin, & vint offrir ſes ſervices
» au Commandant. Il fut reçu de la
» part des troupes, avec des tranſ-
» ports de joie; ſa préſence ranima leur
» courage; & Dian-Manangue ne tar-
» da pas à s'appercevoir qu'il auroit en
» lui un ennemi formidable.

» Les choſes étoient dans cet état,
» lorſqu'on apprit que le Maréchal de
» la Meilleraye étoit mort, & qu'il
» s'étoit formé une nouvelle Compa-
» gnie ſous les auſpices de M. Colbert.
» Ce miniſtre ayant reconnu, par
» l'exemple des états voiſins, combien
» le commerce étranger contribue à la
» proſpérité d'une nation, obtint du
» Roi une déclaration, pour l'établiſ-
» ſement d'une Compagnie Françoiſe
» des Indes orientales. Ce fut le com-
» mencement de cette fameuſe Com-
» pagnie des Indes, qui a éprouvé de-
» puis tant de variations. Elle envoya
» quatre vaiſſeaux, dont un arriva à
» Madagaſcar, où le ſieur de Bauſſe,
» ſous le titre de Préſident du Conſeil
» de la France orientale, devoit com-
» mander. Le Duc de Mazarin, fils &

» héritier de M. de la Meilleraye, ayant
» cédé ſes prétentions ſur cette Iſle,
» le ſieur de Chamargou, qui ne tenoit
» ſon autorité que du Maréchal, fut
» obligé de reconnoître celle du Pré-
» ſident. La Compagnie lui offrit les
» proviſions de Commandant des ar-
» mées, & de ſecond Conſeiller au
» Conſeil ſouverain, que ſa Majeſté
» établiſſoit à Madagaſcar. Il fut quel-
» que tems ſans ſe décider; mais il ac-
» cepta enfin ces emplois, qui lui pa-
» rurent aſſez ſolides, & qu'il s'expo-
» ſoit à perdre par de plus longs dé-
» lais. Le gouvernement fut donc
» partagé entre lui & le Préſident de
» Bauſſe. Ce dernier prit les diſpoſi-
» tions des magaſins & du commerce,
» & l'autre celles de la milice & de la
» guerre. Il fut réglé qu'on feroit l'in-
» ventaire de tout ce qui étoit au Duc
» de Mazarin, auquel la Compagnie en
» tiendroit compte; qu'elle prendroit
» à ſon ſervice les anciens François de
» Madagaſcar; qu'ils paieroient un tri-
» but pour les terres qui leur apparte-
» noient en propre, où qu'ils ſeroient
» tranſportés en France à leur volonté.
» L'arrivée d'un vaiſſeau, qui devoit

» être bientôt ſuivi de trois autres, ra-
» mena à la ſoumiſſion pluſieurs petits
» princes qui avoient ſecoué le joug
» des François depuis la révolte de
» Dian-Manangue. La Princeſſe d'Am-
» boulle, épouſe de la Caſe, vint au
» fort avec un nombreux cortege, au-
» tant pour y faire briller ſes charmes,
» que pour rendre ſon hommage au
» nouveau Gouverneur. Elle ſe fit ap-
» porter dans une eſpece de palanquin,
» que pluſieurs hommes ſoutenoient ſur
» leurs épaules, accompagnée de douze
» femmes, & de quatre cens Negres à
» pied. Elle deſcendit à cinq cens pas
» de la place, pour y faire camper ſon
» corps de troupe, & ſe mit en marche
» avec ſes Dames d'honneur, précédée
» de vingt gardes conduits par la Caſe,
» qui lui ſervit d'interprete. Elle témoi-
» gna au Préſident combien elle ſe
» croyoit redevable aux François, &
» demandoit la continuation de leur
» amitié. Ses douze femmes préſente-
» rent autant de petites corbeilles de
» jonc, remplies de fleurs d'orange, de
» jaſmin & de grenade, avec ſix menilles
» d'or, & une pierre précieuſe ſur cha-
» que corbeille. Vous jugez bien que la

» Caſe avoit préſidé à cette galanterie.
» On y ajouta cinquante paniers pleins
» des meilleurs fruits du pays; & la
» Princeſſe, en ſe retirant, laiſſa vingt
» bœufs à la porte du Gouverneur. Ce
» préſent, donné de ſi bonne grace,
» fut reconnu avec peu de libéralité de
» la part des François. On la renvoya
» avec quelques grains de verre, dont
» la Caſe lui avoit appris à connoître
» le peu de valeur. Auſſi en fut-elle
» très mécontente; & elle déclara li-
» brement, que des gens qui s'enten-
» doient ſi mal en générosité, pour des
» Princes dont l'amitié leur étoit né-
» ceſſaire, devoient eſpérer peu de ſuc-
» cès de leur entrepriſe.

» Le même manuſcrit, où ſe trou-
» vent tous ces détails, nous trace en
» ces termes, le portrait de cette Prin-
» ceſſe. Dian-Nong, c'eſt le nom ſous
» lequel elle figure dans cette hiſtoire,
» étoit d'une taille au-deſſus de la mé-
» diocre. Elle avoit la peau d'un fort
» beau noir, comme tous les habitans
» de l'Iſle, & la gorge bien faite, quoi-
» qu'elle eût eu trois enfans de la Caſe.
» Ses dents étoient admirables, le fond
» de ſes yeux d'une blancheur éblouiſ-

» gion & ſes femmes, ne ſervit point
» à faire proſpérer l'établiſſement. Les
» Directeurs ſe perſuaderent enfin, que
» Madagaſcar pouvoit être moins re-
» gardée comme un objet de commer-
» ce, que comme un lieu de repos &
» de rafraîchiſſement; que la Compa-
» gnie devoit chercher plus loin des
» facilités qu'ils déſeſpéroient de trou-
» ver dans cette Iſle.

» Par un vaiſſeau nouvellement ar-
» rivé, Mondevergue reçut des lettres
» du Roi, qui lui laiſſoient le choix, ou
» de conſerver ſon gouvernement, ou
» de retourner à la Cour. Il prit le ſe-
» cond parti, & eut M. de la Haye
» pour ſucceſſeur. Ce dernier, après
» s'être mis en poſſeſſion de ſon com-
» mandement, déclara que le Roi nom-
» moit Chamargou Lieutenant général,
» & la Caſe Major de l'iſle. Le nou-
» veau Gouverneur ſe dégoûta de ſa
» place, comme avoit fait ſon prédé-
» ceſſeur; & laiſſant l'empire à ceux
» qui en avoient joui les premiers, il
» paſſa aux Indes, avec tous les Offi-
» ciers qu'il avoit amenés de France.
» Ainſi, l'Iſle Dauphine, pour laquelle
» il s'étoit formé de ſi glorieux pro-

» jets, fut preſque entiérement aban-
» donnée. Il n'y reſta que ceux qui
» avoient commandé pour le Maréchal
» de la Meilleraye, avec les anciens
» François, & quelques Miſſionnaires,
» que leur zele y retint.

» On fut quelque tems en Europe,
» ſans entendre parler de Madagaſcar,
» lorſqu'un vaiſſeau François, faiſant
» voile pour l'Iſle de Bourbon, vint
» aborder au fort Dauphin. Le Capi-
» taine apprit que Chamargou & la
» Caſe étoient morts; que la Bretef-
» che, lieutenant réformé, qui avoit
» épouſé la fille aînée de ce brave guer-
» rier, obtint ſa charge de Major de
» l'Iſle; que la princeſſe Dian-Nong
» s'étoit remariée ſecrétement avec un
» François nommé Thomaſſin, & que
» beaucoup de gens étoient très-mé-
» contens de ce mariage; que la Bre-
» teſche s'étant allié avec pluſieurs
» grands du pays, contre Dian-Ma-
» nangue, qui avoit recommencé la
» guerre, s'en étoit vu abandonné; &
» que les Negres venoient d'égorger
» tous les François qu'ils avoient pu
» trouver. Il n'en reſta en effet que
» quelques familles, du nombre deſ-

» quelles eſt la mienne, me dit le ſieur » Baudon ; & l'avantage qu'avoit mon » aïeul d'être le parent & l'ami de la » Caſe, dont le nom eſt encore en » vénération dans le pays, nous a valu » des diſtinctions & des ménagemens » dont nous jouiſſons depuis un ſiecle ».

Vous me permettrez, Madame, d'interrompre ce récit, & d'en remettre la ſuite à une autre lettre. Comme je n'ai fait que le rendre mot à mot, je l'ai écrit fort vîte ; & ma main fatiguée, demande du repos.

Je ſuis, &c.

*A l'iſle Bourbon, ce 28 Avril 1752.*

## LETTRE CLIX.

### *SUITE DES ISLES D'AFRIQUE.*

LA voici cette ſuite; & c'eſt toujours notre François qui va parler. « Je » conſerve l'habitation de mes peres, » dans la province d'Annoſſy, où eſt » ſitué le fort Dauphin. La pointe ſur » laquelle cette fortereſſe étoit bâtie, » eſt reconnue comme le canton le » plus ſain de l'Iſle. Il s'y trouve peu » de beſtiaux; & delà ſont venus les » malheurs des François, obligés d'en- » voyer continuellement des partis, » pour en tirer des autres provinces. » La longueur du chemin & la diffi- » culté des paſſages, ôtoient aux Inſu- » laires le deſir de leur en amener. Le » port pouvoit contenir cinq ou ſix na- » vires; mais pour être en ſûreté, il » falloit mouiller ſous le fort; les vents » qui ſouffloient dans la baie, expoſent » toujours à quelque danger.

» Outre la place principale, les Fran- » çois avoient encore quelques autres

» habitations ; mais elles ne leur ſer-
» voient guere qu'à nourrir les beſ-
» tiaux qu'ils enlevoient dans leurs
» courſes. Cependant ils y cultivoient
» un peu de tabac ; mais ils n'en ont
» jamais aſſez recueilli pour en vendre.
» Les autres denrées qu'ils devoient à
» leur travail, étoient employées à
» leur ſubſiſtance : celle dont ils tiroient
» le plus d'avantage, étoit l'hydromel. A
» l'égard des traités qu'ils faiſoient avec
» les Princes de l'Iſle, ils ne leur ont
» jamais donné que des eſpérances
» imaginaires. Enfin, ſi l'on excepte la
» pureté de l'air, le lieu qu'ils avoient
» choiſi étoit le moins favorable à leur
» établiſſement.

» La baie d'Antongil a du moins cet
» avantage, que les vaiſſeaux y ſont
» en ſûreté. Son ouverture eſt large
» de cinq ou ſix lieues, & va toujours
» en augmentant. Il eſt malheureux que
» les pluies aient des qualités dange-
» reuſes, qui rendent cette partie très-
» mal-ſaine. Nous y avions formé une
» habitation, & jetté les fondemens
» du fort de Saint-Louis, que ce
» motif nous a fait abandonner. An-
» tongil n'auroit pas laiſſé de fournir

» beaucoup de riz au fort Dauphin, & » les habitans s'étoient cru assurés d'un » commerce régulier; mais ne voyant » pas venir tous les ans des navires à la » traite, ils n'en semoient pas autant » qu'ils auroient pu. Les Hollandois y » chargent chaque année deux bâti- » mens, qu'ils font partir du Cap de » Bonne Espérance. C'est le meilleur » riz, non-seulement de l'Isle, mais » peut-être du monde entier. Ils don- » nent en échange toutes sortes de clin- » quailleries, dont ces Insulaires sont » toujours curieux.

» La baie de Saint-Augustin, quoi- » que peu favorable pour la retraite des » vaisseaux, a été long-tems l'entrepôt » de ceux des Anglois dans leurs voya- » ges aux Indes. Il est vrai qu'ils étoient » obligés de se retirer à l'abri d'une isle » éloignée de deux lieues, où ils avoient » un petit fort de terre dans une plaine » fort aride. La plupart des personnes » qu'ils y avoient laissées, étant mortes » de maladie, ils ont abandonné cet » établissement. On fait dans cette baie » de l'eau & du bois, par la facilité » qu'ont les chaloupes d'entrer dans » deux rivieres, où les Negres four-

» niſſent des beſtiaux pour du ſel, qui » eſt extrêmement rare. Ils ont auſſi de » l'écaille de tortue, des coquillages, » & une ſorte de gomme qui reſſemble » au ſang de dragon, dont ils ſe ſervent » comme de poix, pour calfater leurs » canots.

» La pointe du Nord eſt peu con- » nue, parce qu'étant remplie de pe- » tites iſles, de rochers & de bancs de » ſable, la navigation y eſt dange- » reuſe. Cette partie ſe courbe vers la » mer des Indes, & eſt plus étroite » que celle du Sud, qui s'élargit auprès » du Cap de Bonne-Eſpérance. On voit » ſur les côtes, & même dans l'inté- » rieur de l'Iſle, des villes, des bourgs » & des villages. Il y a de ces villes » qui ne contiennent pas moins de » mille maiſons, & ſont entourées de » foſſés & de paliſſades. Mais ces mai- » ſons ne ſont proprement que des » barraques de bois, couvertes de » feuilles, & ſi baſſes, qu'on ne ſauroit » s'y tenir debout. Au milieu s'éleve » celle du Seigneur, plus haute, plus » étendue, mais bâtie avec les mêmes » matériaux, que celles des Sujets, » c'eſt-à-dire, de bois, de planches & » de feuilles d'arbres.

» Le nombre d'hommes n'eſt nulle-
» ment proportionné à la grandeur du
» pays. A peine y compte-t-on ſeize
» cens mille habitans. Ce qui s'oppoſe
» principalement à leur multiplication,
» c'eſt l'uſage où ils ſont, de diſtinguer
» des jours heureux & malheureux
» pour la naiſſance des enfans, & d'a-
» bandonner impitoyablment ceux qui
» viennent au monde ſous un aſtre dé-
» favorable. La couleur de ces Inſu-
» laires eſt celle du charbon le plus
» noir ; il faut pourtant en excepter
» ceux qui, étant originaires d'Arabie,
» conſervent encore quelques reſtes de
» leur teint : mais il noircit inſenſible-
» ment ; & chaque génération y ap-
» porte quelque différence. Le peuple
» partagé en nobles & en eſclaves, vit
» ſous l'autorité des Grands, qui la
» tranſmettent à leurs deſcendans, &
» ſe font réciproquement la guerre,
» pour de nouvelles ou d'anciennes
» querelles. Les Madagaſcarois ſont, en
» général, grands, bien faits, agiles, &
» d'une contenance fiere & audacieuſe ;
» mais leur langage a des ſons doux &
» agréables ; & ils ſavent ſe contrefaire
» avec autant d'art que les plus grands

» fourbes de l'Europe. Il n'y a pas de
» métiers, dont ils n'aient quelque no-
» tion, & qu'ils n'exercent avec uti-
» lité. Leurs armes ſont des demi pi-
» ques garnies de fer, qu'ils entretien-
» nent toujours très-luiſantes, & qu'ils
» lancent avec une adreſſe admirable.

» Les femmes ſont bien faites, d'un
» très-beau noir, d'une complexion
» amoureuſe, & capables de tendreſſe,
» d'attachement & de conſtance. Un
» Officier François en avoit épouſé
» une qu'il ſurprit avec un Negre.
» Uſant de la double qualité de mari
» offenſé, & de maître outragé, il fit at-
» tacher à un arbre, & percer l'eſclave
» de quatre coups de lance. La Dame
» toujours amoureuſe, envoya recon-
» noître ſi ſon Amant étoit mort; &
» lui ayant trouvé quelque reſte de
» force, elle lui ſauva la vie, en pan-
» ſant elle-même ſes plaies. Les hom-
» mes ont, de leur côté, tant de com-
» plaiſance pour les femmes, qu'ils ne
» marquent jamais ni de colere, ni de
» triſteſſe, en leur préſence. On marie
» les filles à l'âge de huit ou neuf ans;
» & à dix, on en voit beaucoup qui
» ſont meres & nourrices. Celles qui

» ont les mamelles assez longues, les » donnent à l'enfant par-dessus l'épau- » le; & cette difformité n'en est point » une à Madagascar, où l'on ne sait » pas encore s'occuper de l'art d'ar- » ranger, ni du soin de soutenir une » gorge. On s'épouse sans cérémonie; » & la religion n'entre pour rien dans » l'union conjugale.

» Ces peuples ont des loix, dont ils » ne connoissent ni l'esprit, ni l'ori- » gine, mais qu'ils observent avec assez » d'uniformité. On perce les mains aux » voleurs; on coupe la tête aux meur- » triers; on est plus indulgent pour » l'adultere; & c'est un des points où » ils se rapprochent le plus des nations » policées. Les grands jugent les pro- » cès, tant en affaire civile qu'en ma- » tiere criminelle. La punition des » coupables n'entraîne aucuns frais de » justice; on se croit assez payé, d'a- » voir un scélérat de moins dans la na- » tion. Le vassal suit son chef à la » guerre, & combat avec courage, » lorsqu'il est animé par son exemple, » ou fuit avec lâcheté, s'il le voit fuir » ou périr. Tous les soirs, en tems de » paix, ces gens s'assemblent autour

» de la maiſon de leur Souverain, dont
» ils exaltent la bonté & la valeur, par
» des cris & des chants d'allégreſſe.
» Lorſqu'un de ces Princes en viſite un
» autre, ce dernier ne manque jamais
» de lui prêter une de ſes femmes; &
» ce ſeroit lui faire un affront inſigne,
» que de n'en point uſer à ſon gré.

» Les occupations ordinaires de la
» vie ſe partagent entre les deux ſexes.
» Les hommes gardent les troupeaux;
» les femmes cultivent la terre. La fa-
» brication des pagnes & des tapis de
» coton, eſt un travail commun à tout
» le monde. Le lait, le riz, les racines
» ſont la nourriture ordinaire. On ne
» mange de la viande, que les jours de
» fêtes ou de grande réjouiſſance. On
» la rôtit avec la peau, après l'avoir
» nettoyée comme celle du porc. La
» liqueur chérie eſt l'hydromel. L'habit
» le plus ſomptueux, eſt un morceau
» de toile qui couvre les épaules, &
» un autre le milieu du corps. Les gens
» du commun ſont toujours mal cou-
» verts.

» Nos Inſulaires ne joignent aucune
» pratique religieuſe aux devoirs qu'ils
» rendent aux morts, & n'ont d'autre

» divinité connue, qu'une eſpece de
» grillon qu'ils nourriſſent dans leur
» caſe. Ils l'appellent leur *Oly*, & dan-
» ſent autour avec un emportement
» qui reſſemble à la fureur.

» L'uſage de la circonciſion, géné-
» ralement répandu dans cette Iſle, ne
» laiſſe nul doute, que les Mahomé-
» tans ou les Juifs n'y aient apporté
» quelques idées de culte; à moins que
» cette pratique, née des ſeuls beſoins
» phyſiques, ne ſe ſoit établie naturelle-
» ment, comme un remede qui ſe pré-
» ſente de lui-même, contre une mala-
» die fort commune dans les pays
» chauds. Il ſe forme dans certains re-
» plis, une foule de petits vers, dont
» on ne peut ſe garantir que par l'inci-
» ſion de la partie même qui les en-
» gendre. Voilà, peut-être, pourquoi
» la circonciſion, ainſi que les ablutions
» fréquentes, a paſſé non-ſeulement
» en coutume, mais en loi chez les
» Orientaux. Voilà pourquoi les chré-
» tiens même de l'Abyſſinie ont été
» obligés de la conſerver & de la com-
» biner avec le baptême. Ce n'eſt que
» par abus, qu'elle ſubſiſte chez les
» Mahométans & chez les Juifs, dans

» les provinces tempérées, où aucun
» beſoin phyſique ne l'exige. Ce qui
» ſemble confirmer cette opinion, c'eſt
» l'exciſion qui ſe pratique ſur les fem-
» mes même, chez pluſieurs nations de
» l'Aſie & de l'Afrique, pour les pré-
» ſerver de la même maladie.

» La cérémonie de la circonciſion ſe
» fait ici tous les trois ans. On bâtit,
» dans chaque ville, une halle élevée
» ſur des piliers de bois, & ceinte de
» paliſſades. Un des Grands du pays
» égorge un taureau, & en répand le
» ſang, mêlé d'hydromel, autour de
» cet eſpace. Il fait enſuite une ouver-
» ture à la paliſſade, & y plante un
» bananier chargé de feuilles & de
» fruits. Ce lieu paſſe alors pour ſacré;
» & il n'eſt permis à perſonne d'en ap-
» procher, & encore moins d'y entrer.
» Les enfans qui doivent être circon-
» cis, ſont portés par la ville ſur les
» épaules de leurs peres, qu'on fait
» jeûner pendant neuf jours. Les jeunes
» gens qui ont déjà ſubi l'opération,
» ſuivent la proceſſion, armés de leurs
» lances, & font mille geſtes mena-
» çans, comme s'ils alloient au com-
» bat. Ils s'arrêtent devant l'ouverture

» de l'enceinte, ſe ſéparent en deux
» troupes, & s'exercent par de feintes
» attaques, juſqu'à ce qu'ils tombent
» de laſſitude ſur des nattes qu'on leur
» a préparées. Une eſpece de prêtre,
» dont l'emploi eſt de chaſſer les mau-
» vais génies, court en furieux dans
» chaque caſe, menace les Eſprits ma-
» lins, les oblige de ſortir, & de ſe
» réfugier dans un poulet qu'il écraſe
» à la porte. Les peres & les meres
» ſe préſentent alors avec autant de
» bœufs & de poulets noirs, qu'il y
» a d'enfans. La circonciſion ſe fait ſur
» une pierre; & chaque pere égorge
» auſſi-tôt ſon poulet, dont il fait cou-
» ler le ſang ſur la plaie. La mere y
» trempe du coton, & le lie ſur la
» bleſſure.

» Les fables que racontent les habi-
» tans de Madagaſcar, touchant le pre-
» mier homme & ſon péché, ſont ab-
» ſurdes, burleſques & ridicules. Adam,
» ſelon eux, placé dans le paradis ter-
» reſtre, n'étoit ſujet à aucun beſoin
» corporel, à aucune des néceſſités de
» la nature. Il ne devoit avoir ni faim
» ni ſoif, & conſéquemment ne pou-
» voit être tenté de rien manger de

» tout ce qui ſe trouvoit dans ce lieu de
» délices. Il paroiſſoit donc aſſez inutile
» de lui défendre de cueillir des fruits
» de ce jardin. Cependant le diable ne
» déſeſpere pas de le faire ſuccomber.
» Il va le trouver, & lui demande
» pourquoi il ne goûte pas de ces fruits
» délicieux ; pourquoi il ne boit pas
» des liqueurs excellentes, qui coulent
» comme l'eau dans cet agréable ſéjour ?
» Adam lui allegue la défenſe du Très-
» Haut, & ſur-tout le peu de beſoin
» qu'il a de nourriture. Le diable re-
» vient à la charge, & l'aſſure que Dieu
» l'envoie pour lui ſignifier que la dé-
» fenſe eſt levée, & qu'il lui eſt permis
» de manger & de boire tout ce qui
» lui plaira. Adam ne ſe donne pas le
» tems de vérifier la miſſion du Tenta-
» teur, & boit & mange ſur ſa parole.
» Bientôt la nature, ſurchargée par
» ce repas, a beſoin de ſe ſoulager.
» Adam ſatisfait à cette néceſſité, &
» ſouille le lieu divin qu'il habite. Le
» diable victorieux ſe hâte de l'aller ac-
» cuſer auprès de l'Eternel ; & le pre-
» mier homme eſt chaſſé du paradis.
» Quelque tems après ſa diſgrace, il
» lui vient une tumeur à la jambe, qui

» s'ouvre au bout de ſix mois; & il en » ſort une jeune fille. Surpris de cette » nouveauté, Adam fait demander à » Dieu, par un Ange, comment il » doit en uſer avec cette nouvelle » créature? On lui répond qu'il faut » l'élever avec ſoin, pour en faire ſa » femme, quand elle aura atteint l'â- » ge nubile.

» Il n'y a point de pays où les bœufs » & vaches ſoient auſſi communs qu'à » Ma lagaſcar. Ces animaux appartien- » nent aux premiers qui veulent les » prendre; car, comme les habitans » mangent peu de viande, ils ne ſe » donnent pas la peine de nourrir les » beſtiaux. Auſſi ſont ils preſque tous » ſauvages; & l'on en voit des trou- » pes de trois ou quatre cens à la fois. » Ils ont ſur le cou une groſſe maſſe de » graiſſe; mais en général, leur chair » n'eſt ni d'auſſi bon goût, ni auſſi ſaine » qu'en Europe.

» Les brebis ont deux, trois, quatre » agneaux d'une ſeule portée. Leur » queue, large d'un demi-pied, & » traînante juſqu'à terre, peſe quelque- » fois juſqu'à vingt-huit livres. Les » Portugais, en deſcendant pour la

» premiere fois dans cette Iſle, y laiſ-
» ſerent un troupeau de porcs, qui ont
» multiplié ſinguliérement. Les ſinges y
» ſont en grand nombre ; & l'on y en
» voit de pluſieurs eſpeces. Les poules,
» les perdrix, les faiſans, les canards,
» les ſarcelles, les pintades, les ra-
» miers n'y ſont pas moins communs.
» On y trouve quantité de caméléons,
» des lézards d'une groſſeur monſtrueu-
» ſe, des chauve-ſouris auſſi groſſes que
» des corbeaux.

» Les rivieres ſont remplies de poiſ-
» ſon, mais infeſtées de crocodiles.
» Les mouches à miel & les vers à ſoie
» travaillent ſur preſque tous les arbres;
» les premieres, dans une ſorte de ru-
» ches qu'elles ſe bâtiſſent ſur de fortes
» branches ; les ſeconds, dans leurs co-
» ques, dont ces mêmes branches ſont
» chargées. L'Iſle abonde en une infi-
» nité d'autres animaux terreſtres &
» aquatiques, privés & ſauvages, doux
» & féroces, utiles & malfaiſans, in-
» ſectes, quadrupedes, reptiles, oi-
» ſeaux, poiſſons, &c. Les coquilla-
» ges y ſont d'une beauté admirable,
» par l'éclat de leurs couleurs & la va-
» riété de leurs formes. On y trouve

» auſſi des pierres précieuſes, telles
» que des rubis, des aigues marines,
» des topazes, des opales & des amé-
» thiſtes. Je ne parle point d'une mul-
» titude de plantes ſingulieres, d'où
» découlent mille ſortes de baumes éga-
» lement agréables & utiles.

» La langue qu'on parle à Madagaſ-
» car, eſt abondante, & paroît avoir
» quelque rapport avec les langues
» orientales. Quoique répandue dans
» toutes les parties de l'Iſle, elle ſemble
» varier ſuivant la différence des ac-
» cents. La prononciation eſt breve
» dans pluſieurs provinces, longue
» dans d'autres, dans quelques-unes
» affectée, dans d'autres naturelle. On
» ſe ſert de lettres arabes, & l'on écrit
» de la droite à la gauche, comme les
» Hébreux. Le papier ſe fait avec de
» l'écorce d'arbre, & preſque de la
» même maniere qu'en Europe, mais
» avec moins d'uſtenſiles & d'appareil.
» On pile cette écorce dans un mortier
» de bois pour la réduire en bouillie; &
» on la détrempe dans de l'eau claire.
» Un chaſſis, compoſé de petits ro-
» ſeaux, ſert à la faire égoutter; & on
» la verſe ſur une feuille de baliſier,

» frottée d'huile, pour la sécher au so-
» leil. La couleur de ce papier tire sur
» le jaune, & ne boit jamais, pourvu
» qu'on ait soin de le mouiller dans
» une eau de riz, & qu'on le lisse
» quand il est sec. L'encre est une dé-
» coction de bois, qu'on laisse tarir
» jusqu'à un certain degré; & au lieu
» de plume, on se sert d'un morceau
» de canne, qui se taille & se fend à
» une de ses extrêmités ».

C'est, Madame, avec ces mêmes plumes, cette encre, ce papier, que je vous écris ces détails, auxquels je vais joindre quelques éclairciſſemens sur l'isle de Bourbon. Elle fut découverte au seizieme siecle par les Portugais, qui l'appellerent Mascaragnas; mais ils n'y firent aucun établiſſement. Les François y entrerent en 1672, & changerent son premier nom en celui qu'elle porte aujourd'hui. Ils y fonderent quelques bourgades, dont les principales sont Saint-Denis, Saint-Paul & Sainte-Suzanne. Chacune d'elles a sa paroiſſe, deſſervie par un Lazariſte, indépendamment des autres habitations où l'on cultive du café, de l'indigo, du sucre, & d'autres pro-

ductions qu'on envoie en Europe.

Cette Isle, qui sert d'entrepôt aux vaisseaux de la Compagnie des Indes, est aussi très-fertile en coton, en manioc, en poivre blanc, &c. Le bled, le riz, & toutes sortes de légumes, y viennent parfaitement. La vigne qu'on y avoit plantée d'abord, n'y croissoit pas moins; mais le raisin n'y parvenoit point à maturité, ou étoit mangé par les oiseaux, à mesure qu'il mûrissoit.

Les perroquets, les bêtes à cornes, les chevres, les cochons, les sangliers sont très communs; & l'on ne rencontre aucun animal nuisible. La chasse étoit autrefois si abondante, que le gibier, loin de s'effrayer à la vue des chasseurs, venoit l'entourer, & se laissoit choisir. Les tortues de terre y rampoient de toutes parts; & celles de mer se promenoient sur le sable, où on les prenoit facilement.

Quelques chasseurs indiscrets rendirent les oiseaux plus rares, en les épouvantant à coups de fusils; & pour réprimer ces abus, il fallut user de la plus grande violence. Il y eut des cantons où la chasse fut défendue sous peine de la vie. Ce même la Haye, que

vous avez vu gouverneur de Madagascar, fut un des plus séveres à faire exécuter les ordonnances. Trois François ayant été pris dans cet exercice, on les fit tirer au billet. Un gentilhomme, sur qui le sort tomba, fut attaché au tronc d'un arbre, pour y être passé par les armes. Cependant les fusiliers avoient ordre de tirer en l'air, pour lui donner seulement toute la peur. Mais elle fit tant d'impression sur lui, qu'il en mourut peu de tems après.

L'air de cette Isle, quoique très-chaud, est fort sain; mais on y éprouve des ouragans si violens, qu'ils brisent les navires, & déracinent les plus grands arbres. Le pays est arrosé par des rivieres très-poissonneuses, & une multitude de ruisseaux & de sources qui fournissent d'assez bonne eau. La plupart des arbres distillent des gommes précieuses, & donnent des matériaux propres à bâtir des maisons, mais trop durs & trop lourds pour la construction des vaisseaux. La terre est entrecoupée de montagnes très-hautes, parmi lesquelles est un volcan, dont autrefois une partie de l'Isle fut embrasée. On voit encore les traces du

feu, & les marques qu'il a laiſſées de ſa violence. On recueille ſur le rivage de la mer, l'ambre gris, du corail, & de ſuperbes coquillages.

Saint-Paul avoit été la premiere habitation des François; & l'ancien gouverneur y faiſoit ſa réſidence. Elle eſt auprès d'une montagne, à deux lieues de la mer; & cet eſpace forme une grande plaine, arroſée par un étang. La partie méridionale eſt peu habitée; & en général le pays ne contient guere que trois ou quatre mille ames, dont plus de la moitié ſont des eſclaves negres, employés aux plantations. Le Gouverneur, le Commandant, le Conſeil ſupérieur & l'Intendant réſident à Saint-Denis, où l'on a auſſi fondé un hôpital pour quatre ou cinq cens malades.

Lorſque j'arrivai dans cette partie du monde, tous les rivages retentiſſoient du nom & des louanges de M. de la Bourdonnais. Il en avoit été Gouverneur; & chacun ſe félicite encore du bonheur de ſon adminiſtration. Elle excita les cris de l'envie, & dès-là même lui attira des ennemis. Vous ſavez, & tout l'univers a ſu, les querelles & les perſécutions qu'ils lui ſuſ-

citerent, & le glorieux dénouement qui l'en a fait triompher. Les circonſtances de ce grand procès ſe trouvent développées dans un mémoire imprimé l'année derniere à Paris, & dont on envoie ici tous les jours des exemplaires. On me l'a fait lire à mon arrivée ; c'eſt de là que j'ai tiré ce qui concerne l'iſle de France, peu éloignée de celle de Bourbon, & faiſant partie du même gouvernement. C'eſt lui, c'eſt M. de la Bourdonnais, qui va lui-même vous apprendre ces détails, qu'aucun de ſes adverſaires n'a contredits, & dont il pourroit citer autant de témoins, qu'il y a d'habitans dans ces deux Iſles. L'objet de la cour, en lui confiant cette place, étoit le rétabliſſement général de l'ordre, dans un pays où régnoient la licence, la confuſion & l'anarchie.

« L'iſle de France, dit M. de la Bourdonnais, n'a commencé à recevoir » des habitans qu'en 1720. Elle en avoit » même ſi peu, que dix ans après, la » Compagnie des Indes étoit encore » incertaine, ſi elle devoit la garder » ou l'abandonner. Son terrein n'étant » pas, comme celui de l'Iſle de Bour-

» bon, propre à la culture du café; » il fallut trouver des expédiens, pour » en former une colonie, & la mettre » en état de fournir aux vaiſſeaux des » rafraîchiſſemens dans les voyages des » indes & de la Chine. On n'imagina » rien de plus efficace, que d'avancer » des vivres, des uſtenſiles & des » Negres aux habitans; mais on fut » bien éloigné d'en tirer le fruit qu'on » s'en étoit promis. On apporta ſi peu » de diſcernement au choix de ceux » qui furent employés, que la plupart » manquoient d'induſtrie & de talens. » Auſſi, loin de trouver dans leur tra- » vail les ſecours qu'en eſpéroit la » Compagnie, elle s'eſt preſque tou- » jours vue dans la néceſſité de les » nourrir eux-mêmes; & juſqu'à mon » arrivée, en 1735, continue le nou- » veau Gouverneur, cette Iſle n'avoit » été qu'onéreuſe à ſes maîtres.

» Toutes les parties de l'adminiſtra- » tion civile & économique avoient » également beſoin de réforme. La » juſtice étoit adminiſtrée par deux » Conſeils, dont l'un dépendoit de l'au- » tre : la Cour ſupérieure étoit dans » l'Iſle de Bourbon. J'obtins de ſa Ma-

» jeſté

» jeſté des lettres-patentes, qui attri-
» buerent la même indépendance au
» Conſeil de l'Iſle de France. Ce chan-
» gement devint d'autant plus avanta-
» geux, qu'il arrêta tous les différends
» qui avoient ſouvent diviſé ces deux
» tribunaux; & par le ſoin que j'ai
» toujours pris de terminer les affaires à
» l'amiable, on n'a vu dans l'Iſle qu'un
» ſeul procès, pendant les onze années
» de mon gouvernement. La police
» n'étoit pas un objet moins intéreſ-
» ſant. Il y avoit des Negres Marrons,
» qui ſe faiſoient continuellement re-
» douter par leurs ravages. Je réuſſis
» heureuſement à les détruire, en ar-
» mant Noirs contre Noirs, & formant
» une maréchauſſée de ceux de Mada-
» gaſcar, qui purgerent enfin le pays
» de la plupart de ces brigands. J'ap-
» portai les mêmes ſoins au commerce,
» dont perſonne ne s'occupoit à mon
» arrivée. J'ai le premier formé des
» plantations de ſucre, établi des fa-
» briques de coton, favoriſé la culture
» de l'indigo. La ſucrerie de l'iſle de
» France produit déjà, ſans aucun dé-
» bourſé, plus de ſoixante mille livres
» de rente à la Compagnie.

» L'agriculture étoit également négligée dans les deux Iſles ; & la pareſſe endormoit les habitans, ſur les propriétés du terrein. Auſſi étoient-ils expoſés à de fréquentes diſettes ; & il y avoit peu d'années, où ils ne fuſſent réduits à ſe diſperſer dans les bois, pour y chercher à vivre de chaſſe & de racines. J'ai été aſſez heureux de les tirer de cette indolence, & de leur inſpirer l'amour du travail. Ils ſont aujourd'hui dans l'abondance, ſur-tout depuis que je les ai formés à la culture du manioc, que je leur avois apporté du Bréſil.

» Ce ne fut pas ſans peine que je leur fis recevoir cet uſage. J'eus beſoin d'employer l'autorité, pour les aſſujettir à planter cinq cens pieds de cette racine par tête d'eſclaves. La plupart ridiculement attachés à leur ancienne méthode, s'efforçoient de décréditer cette plante ; quelques uns même eurent l'audace de détruire les nouvelles plantations, en les arroſant avec de l'eau bouillante. Mais l'expérience ayant vaincu le préjugé, ils reconnoiſſent aujourd'hui l'utilité d'une production qui met, pour tou-

» jours, les deux Iſles à couvert de la » famine. Quand les ouragans, dont » on y reſſent de fréquens effets, ont » anéanti leurs moiſſons, ou lorſqu'el- » les ont été ravagées par les ſaute- » relles, ce qui n'eſt pas moins com- » mun, on trouve dans le manioc un » remede à toutes ces pertes. Outre » cette racine, les deux Iſles qui étoient » preſque ſans bled, en fourniſſent ac- » tuellement chaque année cinq ou ſix » cens muids de la meilleure eſpece.

» Ce n'étoit point aſſez de pourvoir » à la ſubſiſtance des habitans par la » culture des terres, il falloit veiller à la » ſûreté du pays, qui n'avoit ni maga- » ſins, ni fortifications, ni hôpitaux, » ni ouvriers, ni troupes, ni marine. » On m'avoit aſſuré, continue M. de » la Bourdonnais, que j'y trouverois » des Ingénieurs. On y en avoit en- » voyé effectivement; mais il s'étoit » élevé, entr'eux & le Conſeil, des diſ- » putes qui les avoient diviſés. Les uns » étoient retournés en France pour y » porter leurs plaintes; les autres s'é- » toient retirés dans des habitations » particulieres. Sans Ingénieurs, ſans » Architectes, je fus obligé d'exercer

» moi-même cette double fonction.
» Comme je savois heureusement un
» peu de dessein, de fortifications & de
» mathématiques, je dressai des plans
» qui furent approuvés de la Compa-
» gnie. Pour les exécuter, il fallut for-
» mer des ouvriers. Je rassemblai tout
» ce que je pus trouver de Negres, &
» je les mis en apprentissage sous des
» maîtres que j'avois en fort petit nom-
» bre. Jugez combien il m'en coûta de
» peine, pour obliger les uns à donner
» leurs instructions, les autres à les re-
» cevoir.

» L'assemblage des matériaux ne fut
» pas une opération moins difficile. Il
» falloit couper du bois, tirer des pier-
» res, les transporter, les tailler; &
» il n'y avoit ni chemins, ni chevaux,
» ni charriots. Je me trouvai donc dans
» la nécessité de faire ouvrir de grandes
» routes, dompter des taureaux, cons-
» truire des voitures par des gens d'au-
» tant plus rebutés de ces entreprises,
» qu'ils joignoient à leur paresse natu-
» relle, une extrême insensibilité pour
» le bien public. C'est pourtant avec
» de si foibles secours, que je suis par-
» venu à faire des bâtimens consid-

» rables. A mon arrivée, les conſtruc-
» tions ſe réduiſoient tout au plus à trois
» cens toiſes courantes de maçonnerie.
» On en comptoit à peu près autant dans
» l'iſle de Bourbon : au lieu qu'en peu
» d'années, j'en ai fait faire douze mille
» toiſes. Ces ouvrages conſiſtent en
» magaſins, arſenaux, hôpitaux, bat-
» teries, fortifications, logemens pour
» les officiers, bureaux, moulins,
» aqueducs, &c. Le ſeul canal qui con-
» duit les eaux douces au port & aux
» hôpitaux, contient trois mille ſix
» cens toiſes de longueur.

» On ignoroit autrefois, dans l'iſle
» de France, ce que c'étoit que radou-
» ber, ou carenner un vaiſſeau. Les
» habitans, qui avoient des bateaux
» pour la pêche, étoient obligés d'at-
» tendre les navires qui relâchoient
» dans leur port, pour y faire des répa-
» rations. J'entrepris de les piquer d'é-
» mulation, en les engageant à me ſe-
» conder ; je fis chercher, couper,
» tranſporter tous les bois convenables
» à la marine ; & quand les matériaux
» furent préparés, je commençai par
» fabriquer des pontons pour le caren-
» nage, d'autres pour la décharge des

» bâtimens, & en moins de dix huit » mois, je fis conſtruire un brigantin, » qui ſe trouva très-bien fait. L'année » ſuivante, je mis ſur les chantiers un » navire de cinq cens tonneaux; & au- » jourd'hui on radoube, & l'on fait auſſi » bien des vaiſſeaux à l'iſle de France, » qu'à l'Orient. Les Hollandois, qui » l'ont autrefois poſſédée, lui avoient » donné le nom d'Iſle Maurice, en l'hon- » neur de Maurice de Naſſau, prince » d'Orange, leur Amiral ».

Outre ces deux dernieres Iſles, il s'en préſente une multitude d'autres, dont Madagaſcar eſt entourée, comme Jupiter de ſes ſatellites. Les unes, au nombre de ſept, ſe nomment les Irmas, ou les ſept Sœurs. Elles appartiennent aux Portugais, ſont peu conſidérables, & la plupart inhabitées. Cinq autres, appellées Comores, du nom de la plus grande, ſont gouvernées par de petits Souverains, continuellement en guerre, & peuplées par quelques Negres, qui y trouvent à peine de quoi ſe nourrir.

Outre leur nom général, elles en ont de particuliers, & ne ſont pas toutes également ſtériles. Celle de Johanna, ou d'Anjuan, eſt diverſifiée par des

vallées & des montagnes, qui offrent, les unes, de beaux pâturages pour les beſtiaux ; les autres, des fruits excellens, & en abondance. On y trouveroit toutes les choſes néceſſaires à la vie, ſi elle étoit bien cultivée ; mais les habitans ſont d'une pareſſe extrême ; ils aiment mieux endurer la faim que les fatigues du travail. On les croit iſſus d'une race d'Arabes baſanés, mêlée de quelques femmes Ethiopiennes. Leur religion, s'ils en ont une, eſt le mahométiſme ; leur langage eſt l'arabe ; & leur principale richeſſe conſiſte en de petits coquillages, qui ſervent de monnoie dans différentes parties de l'Aſie.

Quelques vieux reſtes d'un grand mur, bâti à la maniere des Portugais, dans la ville de Démos, rendent témoignage que l'Iſle étoit autrefois au pouvoir de cette nation. Mais ce qui fait l'objet principal de la curioſité des étrangers, eſt un arbre ſingulier, fort révéré des Inſulaires, dont le tronc paroît une complication de pluſieurs petits arbres, qui ſe ſont incorporés, pour ne compoſer qu'une ſeule tige. On expoſe, ſous ſes branches, les cadavres des malfaiteurs, pour inſpirer

l'horreur du crime par l'exemple du ſupplice. Il n'eſt point de nation voiſine plus guerriere que les Anjuannois. Les hommes ſont paſſionnés pour les armes & pour le fer; & leurs femmes ſont leurs eſclaves.

L'iſle de Mozambique, poſſédée & habitée par les Portugais, n'a guere que deux ou trois lieues de tour. On y manque d'eau; il faut en aller chercher dans la terre ferme. L'air y eſt ſi mal ſain, que les criminels, au lieu d'être punis de mort, y ſont bannis pour un certain nombre d'années. Il en revient peu de cet exil; cinq ou ſix ans de ſéjour à Mozambique paſſent pour une longue vie. Cependant cette place eſt un port de rafraîchiſſement pour les vaiſſeaux qui font voile de Lisbonne à Goa. Ils y reſtent ordinairement trente jours, pour donner le tems aux ſoldats & aux matelots malades ou fatigués, de ſe rétablir. Les fruits acides & les racines du pays ſont excellens contre le ſcorbut. Ce port eſt défendu par une citadelle; & les Portugais le regardent comme la clef de leurs poſſeſſions dans les Indes; c'eſt la meilleure place qu'ils aient dans ces mers; ils y entretien-

nent une forte garnison. Le Gouverneur fait seul tout le commerce de la côte, qui consiste principalement en or & en dents d'éléphans. Il entretient un certain nombre de Missionnaires, qui, à la faveur de leur emploi, s'insinuent dans l'esprit des Negres, & les portent à lui livrer l'or & l'ivoire à vil prix. Il y a eu un tems où ce peuple rendoit autant de poudre d'or, qu'on lui donnoit de grains de verre.

On compte à Mozambique deux mille habitans, parmi lesquels il y a beaucoup de moines. Les principaux sont les Dominicains, les Cordeliers, les Carmes. On y éleve aussi beaucoup de bétail, & spécialement des bœufs, des chevres & des porcs. Les palmiers, les orangers, les citronniers, les figuiers sont les arbres les plus communs du pays. Les Insulaires, soumis aux Portugais, sont des Negres bien faits & de haute taille, dont plusieurs ont embrassé le christianisme. Dès que leurs enfans commencent à parler la langue portugaise, on les baptise, & on leur pend au cou un petit crucifix, qu'ils portent avec beaucoup de respect. Il y en a plusieurs qui font leurs études

& ſont, par la ſuite, élevés au ſacerdoce.

En 1608 les Hollandois firent le ſiége du fort de Mozambique, & le leverent au bout de quinze jours d'attaques inutiles. Un de leurs ſoldats avoit déſerté, & s'étoit jetté dans la place. Ils envoyerent un Trompette avec une lettre pour le demander. Le Gouverneur fit réponſe, que cet homme étoit venu volontairement; qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on la lui tiendroit. Alors les Hollandois chargerent de chaînes tous les priſonniers Portugais, les conduiſirent à la tranchée, & crierent aux ennemis, que ſi le déſerteur n'étoit pas rendu à l'inſtant, ils alloient maſſacrer ces malheureux à leur vue. On leur répondit qu'ils en uſeroient à leur gré; mais qu'euſſent-ils cent Portugais, au lieu de trente-quatre qu'ils tenoient dans leurs fers, on les laiſſeroit périr plutôt que de manquer de parole. Sur cette réponſe, les Hollandois eurent l'inhumanité inouie de faire tuer tous ces priſonniers à coups d'arquebuſe.

Au moment où j'allois achever & clorre cette lettre, on vint me dire qu'un vaiſſeau arrivoit de Lisbonne,

une commiſſion importante pour
e Guverneur. Il s'agit d'une am-
de de la Cour de Portugal à quel-
Princes d'Ethiopie, pour des affai-
elatives au commerce. Don Juan
Hermès eſt chargé de cette négo-
on ; je ſaiſirai cette occaſion de
oître le pays des Abiſſins, en
it ſon Excellence de m'admettre
ii ſes Officiers. C'eſt de quoi je
m'occuper, & je finirai ma lettre
i premiere côte où nous irons dé-
uer.....
n Secrétaire, un Aumônier, un
prete, un Chirurgien, un Maître
tel, douze hommes de garde, deux
:iers & vingt-quatre eſclaves, voilà
ui formoit l'eſcorte, le cortege &
ite de M. l'Ambaſſadeur. Je partis
: tout ce monde là, pour la côte
:ntrionale du Zanguebar, laiſſant
uche les iſles de Querimba, de
loa, de Monſia, de Zanzibar, de
ba, de Monbaza, de Melinde, de
bo & de Pata, toutes ſituées à
ent de l'Afrique. Les unes appar-
nent aux Portugais ; les autres n'en
que les tributaires. Ne devant nous
ter dans aucune, je m'informai ſi

perſonne de l'équipage ne pouvoit me les faire connoître ; & je trouvai heureuſement dans l'Interprete, un homme inſtruit, dont les récits occuperent une partie de la route, & diſſiperent les ennuis de la navigation.

« Il n'y a guere, nous dit-il, que » vingt-cinq à trente maiſons, diſperſées dans l'iſle de Querimba, avec un » fort & une égliſe deſſervie par un » Dominicain, ſous l'autorité de l'archevêque de Goa. Cette iſle paſſe » pour être fertile en légumes, en pâturages & en gibier. Elle étoit autrefois ſoumiſe aux Arabes ; elle eſt aujourd'hui de la juriſdiction du Gouverneur de Mozambique.

» Celle de Quiloa a le titre de royaume ; & ſon Souverain eſt vaſſal du » Roi de Portugal. La capitale du même » nom, habitée en partie par des Chrétiens Abiſſins, en partie par des Mahométans, étoit jadis très-opulente » par ſon commerce avec Sofala, l'Arabie & les Indes. La flotte de l'Amiral Cabral, faiſant voile pour Calicut, au commencement du ſeizieme » ſiecle, vint mouiller à Quiloa, où » régnoit alors Ibrahim, Prince reſ-

» peuplé de ſes ſujets. Cabral lui fit an-
» noncer qu'il arrivoit avec une lettre du
» Roi de Portugal, & des marchandiſes,
» pour former avec lui un traité d'al-
» liance & de commerce. Il lui deman-
» da une entrevue ſur l'eau, parce qu'il
» avoit des ordres exprès de ne pas
» deſcendre à terre. Ibrahim y conſen-
» tit; & dès le jour ſuivant, il ſe mit
» dans une pinace, au ſon des trom-
» pettes, accompagné d'un nombreux
» cortege qui l'environnoit dans des
» barques. La lettre de ſa Majeſté Por-
» tugaiſe fut lue à haute voix; & le
» Prince de Quiloa accepta l'alliance.
» Il voulut voir l'état des marchandiſes
» qu'on devoit lui envoyer, & pour
» leſquelles il promit de l'or en échan-
» ge. Mais le jour ſuivant, lorſque les
» Facteurs arriverent au palais, il ré-
» tracta ſa promeſſe, perſuadé que l'A-
» miral n'étoit venu que pour conquérir
» ſon pays. Cabral s'arrêta quelques
» jours, dans l'eſpérance que cette
» prévention pourroit ſe détruire; mais
» s'étant apperçu qu'on travailloit au
» contraire à ſe fortifier contre lui, &
» qu'il étoit menacé d'une prochaine
» attaque, il prit le parti de ſe retirer.

» Vaſco de Gama vint deux ans » après, dans le deſſein de punir Ibra- » him. Preſſé par la crainte, ce dernier » ſe hâta de lui rendre viſite ſur ſon » bord. Dès que Vaſco le vit en ſa puiſ- » ſance, il ne garda plus de meſures, » & le menaça de la perte de ſa liber- » té, s'il ne s'engageoit ſur le champ à » payer un tribut au Portugal. Le » Prince captif promit ce qu'on vou- » lut, & donna pour caution un riche » More qu'il haïſſoit mortellement, & » dont il cherchoit à ſe défaire. En » effet, auſſi tôt qu'il fut rentré dans » ſa capitale, il refuſa d'exécuter le » traité, moins pour conſerver ſon » tribut, que pour exciter Don Vaſco » à faire périr ſa caution. Mais le More » apprenant l'infidélité de ſon Maître, » prit le parti de payer la ſomme, » pour conſerver ſa vie, & obtenir ſa » liberté.

» Des affaires plus importantes ap- » pellant à Calicut Don Vaſco de Ga- » ma, Ibrahim regna tranquillement » juſqu'à l'arrivée de François Almeïda, » qui fut le premier Vice Roi des Indes » orientales. Paſſant près de Quiloa, » pour aller prendre poſſeſſion de ſon

» gouvernement, il réſolut de tirer
» vengeance du Prince mahométan, &
» deſcendit avec cinq cens hommes
» qu'il partagea en deux corps, pour
» attaquer la ville des deux côtés: mais,
» à ſon approche, Ibrahim gagna le
» continent avec ſes femmes & ſes
» tréſors. Ce prince étoit le quarante-
» quatrieme Roi de l'Iſle; mais ſa Cou-
» ronne étoit une uſurpation. Almeïda
» choiſit, pour lui ſuccéder, Mahamet-
» Ankoni, qui avoit rendu des ſervices
» aux Portugais, & le fit couronner
» avec beaucoup de pompe. Ce nou-
» veau Souverain étoit parent d'Ibra-
» him. En montant ſur le trône, il dé-
» clara qu'il n'auroit point accepté cet
» honneur, ſi le Roi Alfudaïl, qui
» avoit été aſſaſſiné par l'uſurpateur,
» eût été vivant; & par un rare exem-
» ple de modération, il fit nommer,
» pour ſon ſucceſſeur, le fils d'Alfu-
» daïl, quoiqu'il eût lui-même pluſieurs
» enfans.

» Les Portugais conſtruiſirent un fort
» à Quiloa, & y mirent une garniſon,
» pour la tenir toujours dans leur dé-
» pendance. Cette Iſle eſt fertile &
» abondante en fruits & en vivres. Elle

» compte parmi ſes habitans, preſque » tous blancs de couleur, des Maho- » métans & des Idolâtres. Ils s'habillent » de diverſes ſortes d'étoffes de laine » & de ſoie. Leurs maiſons ſont bâties » de pierres & de bois, & aſſez bien » conſtruites. Elles ſont plates par le » haut, & ont par derriere des jardins » & des vergers. Le Roi de Quiloa fut » long-tems le plus puiſſant Prince de » cette côte; mais divers peuples voi- » ſins ont ruiné ſes états.

» L'iſle de Monfia ne renferme que » quelques villages; & ſon hiſtoire » n'offre rien de remarquable. Pemba » & Zenzibar ont chacune le titre de » royaume, & ſont tributaires des » Portugais. Ces trois iſles produiſent » beaucoup de riz, de miel & de ſucre. » On y voit des forêts de citronniers; » & la plupart des habitans ſuivent la » religion de Mahomet.

» Monbaza n'eſt ſéparée du conti- » nent, que par les bras d'une riviere » qui ſe jette dans la mer par une dou- » ble embouchure. Le terroir en eſt » agréable, & produit toutes ſortes de » fruits & de végétaux. Il offre une » infinité de vergers plantés d'oran-

» gers, de grenadiers & de citronniers. » Le pays abonde en troupeaux; l'eau » y eſt excellente, le climat tempéré, » l'air ſain; & les habitans vivent avec » goût, dans des maiſons conſtruites à » l'européenne, & ornées de pein- » tures. La ville eſt aſſez étendue, » quoique bâtie ſur un roc que la mer » vient battre de ſes flots. Le com- » merce y eſt établi pour toutes ſortes » de marchandiſes; & le port, qui » paſſe pour excellent, eſt continuelle- » ment rempli de vaiſſeaux.

» C'eſt encore au Vice-Roi Almeï- » da, que le Portugal eſt redevable de » la conquête de cette Iſle. Il détacha » quelques bâtimens pour ſonder la » barre. Ils furent reçus à coups de » canon, d'une plate-forme qui com- » mandoit l'entrée du port; mais l'ar- » tillerie des Portugais fut plus heu- » reuſe. Un de leurs boulets tombant » ſur la poudre des ennemis, fit prendre » à ces derniers le parti d'abandonner » leur poſte: & la flotte entra ſans au- » cune réſiſtance. Le Vice-Roi, débar- » quant à la tête de ſes troupes, marcha » droit à la ville, tandis que le Roi » fuyoit de l'autre côté. Les habitans ſe » préſenterent pour diſputer l'entrée de

» leurs maiſons ; mais ils ne ſoutinrent » pas long tems l'effort des Portugais, » qui ſe rendirent maîtres de l'iſle, & la » poſſederent juſqu'à la fin du dix-ſep- » tieme ſiecle. Les Arabes s'en ſaiſirent » enſuite ſans beaucoup de peine ; mais » depuis vingt ans, elle eſt rentrée ſous » la domination du Roi de Portugal. » Les peuples de la côte voiſine ſont » idolâtres, à l'exception de ceux que » le voiſinage des Européens a conver- » tis au chriſtianiſme, ou qui, ſous le » regne des Arabes, ſe ſont faits Ma- » hométans.

» On prétend que les Portugais ont » dix-ſept égliſes dans la ville de Me- » linde par la conceſſion du Roi de » l'Iſle, dont ils ſont les alliés. Lorſ- » qu'ils y arriverent ſous Vaſco de Ga- » ma, ils ne pouvoient aſſez admirer » la beauté des rues & la régularité des » maiſons, bâties de pierre, à pluſieurs » étages, avec des plates-formes & » des terraſſes au ſommet. Le port leur » parut excellent ; mais l'entrée étoit » dangereuſe, à cauſe des écueils qui » l'environnoient. La ville étoit ſituée » dans l'endroit le plus uni d'une côte » pierreuſe ; & les dehors étoient plan-

» tés d'arbres fruitiers, parmi lesquels » les oranges se faisoient remarquer » par leur grosseur. Le millet, le riz, la » volaille & les bestiaux y étoient en » abondance, & se donnoient à vil » prix. La ville étoit peuplée de Mores » d'Arabie, qui y formoient de riches » établissemens. Ils se piquoient de po- » litesse & de bonne grace; & leur ha- » billement, de la ceinture en bas, » étoit une étoffe de soie ou de coton. » Ils avoient des especes de turbans » brochés d'or, & des poignards tra- » vaillés avec autant d'art que de goût. » Jamais on ne les voyoit sans leurs » arcs & leurs fleches, parce que leur » amusement ordinaire étoit de s'exer- » cer à tirer. Ils se vantoient aussi d'être » d'excellens cavaliers, quoique le pro- » verbe dise *Cavaliers de Monbaza, & » Femmes de Melinde.* En effet, les fem- » mes y sont belles, vêtues richement, » mais de la même maniere que les » hommes, avec un voile broché d'or » pour toute différence.

» On ne connoît pas au juste les li- » mites de ce royaume; mais on sait » qu'il est gouverné par un Prince Ma- » hométan, avec lequel les Portugais

» ſont alliés depuis plus de deux cens
» ſoixante ans. Sa Cour eſt plus bril-
» lante, que celle de tous les autres
» Souverains de cette côte. Lorſqu'il
» ſort de ſon palais, il eſt porté ſur les
» épaules des plus grands ſeigneurs du
» pays. On parfume les rues par où il
» paſſe; & lorſqu'il entre dans quelque
» ville de ſon état, il eſt reçu par les
» plus belles filles; les unes lui jettent
» des fleurs; les autres brûlent des par-
» fums, ou chantent des vers à ſa
» louange. La plupart des marchands
» qui commercent à Melinde, ſont des
» Indiens de Cambaye & de Guzarate.
» Ils apportent des épices, du cuivre,
» du mercure & des toiles de coton,
» qu'ils échangent contre de l'or, de
» l'ivoire, de l'ambre & de la cire.

» Gama reſſentit une joie extrême
» de voir une ville qui reſſembloit à
» celles de Portugal. Il jetta l'ancre à
» la diſtance d'une lieue; mais il y de-
» meura quelque tems, ſans voir per-
» ſonne ſur le rivage. La crainte rete-
» noit les Melindiens, qui, ſachant que
» Gama étoit Chrétien, ſe croyoient
» menacés de l'eſclavage. L'amiral fit
» connoître ſes intentions, qui n'a-

» voient pour objet que de faire avec » eux un traité d'alliance. Cette propo- » ſition fut ſi bien reçue, que le Mo- » narque Africain fit un préſent aux » Portugais, & en reçut d'eux le même » jour. Le lendemain le Roi de Me- » linde eut une entrevue avec Gama ; » & ils ſe donnerent réciproquement » des témoignages d'une parfaite ami- » tié. Telle eſt l'origine de l'union qui » regne encore aujourd'hui entre ces » deux peuples.

» Conſtant dans ſon traité, le Roi » de Melinde ne ceſſoit de favoriſer les » Portugais. Cette fidélité lui donnoit » droit à leur ſecours ; & il les chargea » de ſa vengeance contre la ville d'Oja, » voiſine de ſes états, qui affectoit de » le chagriner. Triſtan de Cunna parut » devant cette ville avec ſix vaiſſeaux, » & fit dire au Roi, qu'il avoit une » affaire importante à lui communi- » quer. Le Monarque répondit qu'il ne » pouvoit traiter avec les ennemis de » ſa religion. Il ſe préſenta enſuite ſur » le rivage, pour s'oppoſer au débar- » quement des Portugais ; mais ne pou- » vant en ſoutenir le choc, il prit la » fuite avec beaucoup de déſordre, &

» fut pourſuivi juſques dans un bois de
» palmiers, où il périt au milieu des
» ſiens.

» On raconte que dans la confuſion
» du carnage, George Sylveïra décou-
» vrant un More de fort bonne mine,
» qui ſe déroboit par un ſentier, avec
» une jeune femme d'une beauté ex-
» traordinaire, courut vers eux pour
» les arrêter. Le More ne parut point
» alarmé pour lui-même; mais après
» avoir tourné le viſage pour ſe dé-
» fendre, il fit ſigne à ſa compagne
» de fuir, tandis qu'il alloit combattre.
» Elle s'obſtina au contraire à reſter au-
» près de lui, en l'aſſurant qu'elle ai-
» moit mieux mourir, ou demeurer
» priſonniere, que de s'échapper ſeule.
» Sylveïra, touché de ce ſpectacle,
» leur laiſſa la liberté de ſe retirer, en
» diſant à ceux qui le ſuivoient: à Dieu
» ne plaiſe que mon épée coupe des
» liens ſi tendres!

» Dans une autre occaſion, un pau-
» vre aveugle, profitant de la confuſion
» du carnage, alla ſe cacher dans un
» puits. Il y fut découvert quelque
» tems après; & il répondit à ceux qui
» lui demandoient comment il avoit

pu deſcendre : *les aveugles ne voient que le chemin de la liberté.* On la lui rendit, pour récompenſe de ce bon mot.

» Le même Sylveïra ayant arrêté un » riche vaiſſeau, le Capitaine more » s'empreſſa de lui préſenter une lettre » en forme de paſſe-port, qu'il avoit » reçue d'un Portugais priſonnier, à » qui ce Capitaine avoit rendu quelque » ſervice. Elle contenoit ces deux li- » gnes en langue portugaiſe, que le » More n'entendoit pas : « je prie le » premier Capitaine de ma nation, qui » rencontrera ce vaiſſeau, de s'en ſai- » ſir ; car il appartient à un fort mé- » chant homme. Sylveïra condamna » la perfidie du Portugais ; il feignit » même de regarder la lettre comme un » paſſeport véritable ; & ſans faire » connoître au Capitaine qu'il avoit été » trompé, il lui laiſſa la liberté de ſui- » vre ſa route.

» Les villes de Lamo & de Pata ont » paſſé au pouvoir des Arabes maho- » métans, & ſont aujourd'hui gouver- » nées par de petits Rois qui paient un » tribut au Portugal. C'eſt tout ce qu'il » importe de ſavoir de ces deux Iſles,

» ſituées ſur la côte la plus ſeptentrio-
» nale de Zanguebar. Cette côte, de-
» puis Mozambique juſqu'au cap de
» Guardafu, qui forme la pointe la
» plus orientale de l'Afrique, eſt habi-
» tée par des Arabes ; l'intérieur des
» terres contient des Negres idolâtres,
» livrés à toutes ſortes de ſuperſtitions.
» La plupart de ces terres ſont baſſes
» & ſujettes aux inondations ; & les
» bois impénétrables dont elles ſont
» couvertes, n'empêchent pas que la
» chaleur ne ſoit exceſſive. Les trou-
» peaux, les fruits & les grains répon-
» dent à la barbarie du pays. Les peu-
» ples de la côte & des iſles connoiſ-
» ſent peu l'agriculture, & ne vivent
» guere que de leur chaſſe. Ceux qui
» ſont plus avancés dans le continent,
» font uſage du lait. La nature ſemble
» n'avoir placé de l'or dans ces régions
» ſtériles, que pour les faire habi-
» ter. Ce motif ſeul y conduiſit les
» Arabes, qui y fonderent pluſieurs
» villes. Dans la ſuite ils ſe rendirent
» maîtres de Quiloa, de Monbaza, de
» Melinde, de Pemba, de Zanzibar, de
» Monfia, de Comore, &c. Quiloa de-
» vint la plus conſidérable de leurs co-
» lonies,

» lonies, & comme une ſource d'où » il s'en forma de nouvelles ».

C'eſt à l'extrêmité de cette même côte, dans le port & ſous les murs de Brava, que nous avons débarqué. Cette ville, qui paroît fort commerçante, ſe gouverne en république, ſous la protection du Portugal. J'ignore combien de tems nous devons y demeurer. Un voyage de plus de quatre cens lieues, dans l'intérieur des terres, à travers un pays où l'on ne trouve, pour ainſi dire, ni villes, ni logemens, ni proviſions, exige de longs préparatifs; & nous allons y travailler. On nous fournira vingt-quatre mulets pour le bagage, & dix-huit chevaux arabes, pour autant de cavaliers. Notre vaiſſeau devant s'en retourner inceſſamment à Mozambique, je remettrai ma lettre à un homme de l'équipage, qui vous la fera tenir en Europe. Vous n'en recevrez plus qu'à mon retour d'Ethiopie; j'aurai ſoin cependant de marquer, chaque jour, ce que les mœurs, le caractere, les coutumes des peuples offriront de particulier, & tout ce qui ſe préſentera de curieux ſur la route. Mes momens de repos ſeront

employés à des lectures relatives à l'hiſtoire de cette nation ; & je vous en enverrai l'extrait, lorſqu'elles s'accorderont avec la tradition du pays. C'eſt par là qu'au premier inſtant de loiſir, je commencerai ma lettre ſur l'Abiſſinie, m'appropriant les recherches des autres, leurs expreſſions même, lorſque je croirai ne pouvoir mieux dire.

Je ſuis, &c.

*A Brava, ce 2 juin 1752.*

## LETTRE CLX.

### *L'ABISSINIE.*

ON appelle ainſi cette vaſte contrée de l'Afrique, que les Anciens ont connue ſous le nom d'Ethiopie. Elle tire ſa derniere dénomination des Abiſſins, peuples Arabes, qui deſcendent, dit-on, d'une colonie de Sabéens. On ignore l'époque préciſe de cette tranſmigration; mais on la croit très-ancienne. On fait remonter juſqu'à Chus, fils de Cam, & petit-fils de Noé, l'origine des premiers Ethiopiens. Arvé, qui fut un de leurs Rois, étoit adoré dans le pays ſous la figure d'un ſerpent. On ne ſait rien touchant ſes ſucceſſeurs juſqu'à Makeda, Princeſſe qui régnoit en Ethiopie lorſque Salomon occupoit le trône de Jéruſalem. C'étoit, ſelon les Abiſſins, cette fameuſe reine de Saba, qui, pour contempler la ſageſſe de ce Monarque, fit le voyage de Judée, & en revint mere d'un fils, qui fut nommé David, comme ſon

grand-pere. Dans sa jeunesse on l'envoya à Jérusalem, où son pere le fit instruire ; & il s'en retourna dans sa patrie avec une suite nombreuse de Juifs, que les plus nobles familles d'Abissinie regardent encore comme leurs ancêtres. Les Souverains de cet empire prétendent aussi descendre directement de ce même David, fils de Salomon, à qui sa mere céda le trône, dès qu'il eut atteint l'âge de regner. Ceux qui adoptent cette tradition, se fondent sur l'origine de plusieurs usages de la nation Juive, qui se sont, jusqu'à ce jour perpétués en Ethiopie. Depuis un tems immémorial, les Abissins donnent aux fils de leurs Princes le nom d'Israélites : les Empereurs ont pour armoiries un lion, avec ces paroles : *Vicit Leo de tribu Juda.* Enfin, on croit remarquer une grande conformité dans l'administration politique de ces deux peuples.

Les annales Ethiopiennes ne nous ont conservé, ni les noms des Rois qui ont succédé au fils de Salomon, ni aucun des événemens de leur regne, jusqu'au quatrieme siecle de notre Ere, qu'on dit être l'époque de l'établisse-

ment de la religion chrétienne dans le pays. Elle y fut annoncée par ſaint Frumence, dont l'hiſtoire eſt ainſi racontée dans les faſtes de l'égliſe.

« Un philoſophe Tyrien, appellé » Mérope, voyageant pour s'inſtruire » des mœurs des peuples, vint en » Ethiopie avec deux de ſes diſciples, » Edeſe & Frumence. Etant mort ſubi- » tement, on préſenta à l'Empereur » les deux étrangers, qui furent pour- » vus d'emplois honorables. Ils s'en » acquitterent ſi parfaitement, qu'à la » mort du Monarque, le gouverne- » ment de l'état fut confié à Frumence » pendant la minorité de ſon ſucceſ- » ſeur. Frumence ſe ſervit avantageu- » ſement de ſon crédit, pour favoriſer » les Marchands Chrétiens, que leur » commerce appelloit dans cette con- » trée. Il leur accordoit des priviléges, » & des lieux pour vaquer publique- » ment aux exercices de leur religion. » De cette maniere, il accoutuma les » Abiſſins à voir nos cérémonies, & » leur fit naître l'envie de s'inſtruire de » nos myſteres. Il ne manquoit que » des Miſſionnaires pour conſommer » la converſion de ce peuple. Le Roi

» étant devenu majeur, Frumence ob-
» tint la permiſſion de faire un voyage
» dans ſa patrie ; & ayant rendu compte
» à ſaint Athanaſe des diſpoſitions des
» Abiſſins, il l'exhorta à y envoyer un
» Evêque. Le zele d'Athanaſe s'enflam-
» ma à ces premieres ouvertures ; &
» perſuadé que pour une miſſion ſi im-
» portante, il ne pouvoit choiſir un plus
» digne miniſtre que Frumence lui-
» même, il lui dit, comme Pharaon à
» Joſeph : « Et quel autre pourrons-
» nous trouver, qui ait l'eſprit de
» Dieu comme vous, & qui puiſſe
» exécuter de ſi grandes choſes » ? Puis
» l'ayant ordonné évêque, il lui com-
» manda de retourner, avec la grace
» de Dieu, au lieu d'où il venoit ».

Cet événement, dit-on, arriva ſous le regne de deux Princes, qui, étant freres, exercerent enſemble la même autorité. Un poëte Abiſſin en a fait l'éloge ſuivant : « Salut aux princes Abra-
» ham & Atzbeham, qui occuperent
» le même trône, & vécurent dans une
» parfaite amitié. Leur bouche annonça
» l'évangile de Jeſus-Chriſt aux anciens
» hommes qui marchoient dans la voie
» des préceptes Moſaïques ; & leurs

s'mains lui bâtirent des temples ». Si l'on en croit les Ethiopiens, Frumence fit des miracles comme les Apôtres, & convertit une infinité de barbares. Les égliſes latine, grecque & abiſſine honorent ſa mémoire, célebrent ſa fête, & l'invoquent comme un ſaint.

La dynaſtie, fondée en Ethiopie par le fils de Salomon, régna juſqu'à l'année 960. La famille de Zagé lui ſuccéda, & donna pluſieurs Rois à l'Abiſſinie dans le cours de trois cens quarante ans. Cette révolution fut le fruit du crime d'une Reine adultere, qui fit périr tous les princes de la maiſon royale, pour mettre ſur le trône un fils qu'elle avoit eu d'un Seigneur du pays. Il n'échappa à ſa fureur qu'un d'entr'eux, qui trouva un aſyle dans un royaume voiſin, où ſa poſtérité ſe maintint pendant plus de trois ſiecles.

Après l'extinction de la ſeconde dynaſtie, la premiere race fut rappellée au trône par les grands de l'état. Un de ſes princes favoriſa la religion romaine, & s'efforça de l'établir dans tout l'empire; mais cette innovation excita de ſi grands troubles, qu'il fut obligé de conſentir à l'expulſion des Jéſuites,

qui lui avoient ſuggéré cette idée, & au rétabliſſement de l'ancien culte. C'eſt pendant ce regne, qu'arriva en France un aventurier, nommé Zaga-Chriſt, qui ſe diſoit iſſu du ſang royal d'Abiſſinie. Il avoit ſurpris, à des moines de ſon pays, des lettres de recommandation, qui tromperent le Cardinal de Richelieu & toute la Cour. Louis XIII lui fit une penſion conſidérable; mais il ſe plongea ſi fort dans la débauche, qu'il mourut avant qu'on eût découvert l'impoſture. On lui fit cette épitaphe, que bien des gens, ſans doute, ont entendu dire ſans en ſavoir le ſujet :

Ci gît du roi d'Ethiopie,
L'original ou la copie.

Cet homme paſſoit pour un Hercule dans les combats de l'amour; & comme il étoit d'ailleurs d'une très-belle figure, on dit qu'il eut à Paris, & ſur-tout à la Cour, pluſieurs bonnes fortunes. Ayant enlevé la femme d'un Magiſtrat, il fut ajourné & interrogé par le Lieutenant-Criminel, auquel il refuſa de répondre, diſant qu'un homme de ſa ſorte ne devoit rendre compte de ſes actions qu'à

Dieu ſeul. On ſe moqua de ſes prétentions ; & il eût peut-être ſubi un jugement rigoureux, ſi la mort ne l'eût enlevé preſque ſubitement.

On prétend qu'il entroit autant de politique que de zele, dans la protection que les Empereurs d'Ethiopie avoient accordée à la religion catholique & aux Jéſuites. L'Abiſſinie, ravagée depuis quatre-vingt ans par les courſes continuelles des Sarraſins, ſe trouvoit réduite à des extrêmités fâcheuſes. Un de ſes Princes écrivit au Pape & au Roi d'Eſpagne, pour les engager à le ſecourir contre ces Barbares. Par la même lettre, il demanda en mariage, pour ſon fils, à Philippe III, cette même princeſſe Anne d'Autriche, qui, deſtinée à une alliance plus digne d'elle, épouſa Louis XIII, Roi de France & de Navarre.

Comme on délibéroit dans le conſeil d'Ethiopie, ſi on recevroit le culte romain, & que les avis étoient partagés, un des grands ſe leva, & dit au Monarque : « N'attendez pas que les ſen-» timens s'accordent ſur une pareille » matiere ; faites promptement ce que » vous avez à faire, puiſque la choſe

» vous paroît juſte. Si le Roi d'Eſpagne » vous envoie les ſecours que vous at- » tendez, je vous réponds que dans un » an, toute l'Abiſſinie aura embraſſé » ce même culte ». Au lieu de troupes, on n'envoya aux Abiſſins que des Miſſionnaires, dont l'arrivée augmenta les troubles, ſans groſſir le nombre des Proſélytes. L'Empereur voyant ſon royaume en feu, céda enfin aux prieres de ſes Sujets, & laiſſa à ſes peuples leur religion.

On ceſſa à peine de tourmenter les Ethiopiens, qu'ils devinrent à leur tour perſécuteurs. On accuſa les Jéſuites au tribunal des loix, comme des perturbateurs du repos public, qui avoient ſemé la diviſion dans les familles, & prêché la révolte dans l'empire. La plupart furent chaſſés du pays; & ceux qui ne purent ſe réſoudre d'abandonner leur troupeau, ſouffrirent divers genres de mort.

Les tentatives qu'on a faites depuis, pour introduire notre religion chez les Abiſſins, n'ont pas été plus heureuſes; au ſeul nom de Jéſuites ou de Miſſionnaires, le peuple & ſur-tout les Moines, ſont toujours prêts à ſe ſoulever; & il n'y a aucune apparence,

qu'on puiſſe jamais les ramener à l'Egliſe Catholique, dont ils s'étoient ſéparés vers le milieu du ſixieme ſiecle, pour embraſſer le rit grec. Ce fut une des ſuites du grand ſchiſme d'Eutichès; & quoiqu'ils refuſent de reconnoître cet Héréſiarque pour le fondateur de leur ſecte, ils n'admettent cependant, comme lui, qu'une nature en Jéſus-Chriſt. Il eſt vrai qu'ils mêlent à cette opinion, des adouciſſemens & des correctifs, qui pourroient faire dégénérer la queſtion en une diſpute de mots. Ils regardent l'Ecriture ſainte comme la principale regle de leur Foi & de leur conduite, & ont un reſpect particulier pour l'Evangile. Les dévots le font tranſcrire ſur des rouleaux de parchemin, qu'ils portent autour de leurs bras. Ils attribuent aux trois premiers Conciles généraux, la même autorité qu'à l'Ecriture; mais ils diſent anathême à celui de Calcédoine, qui foudroya la doctrine d'Eutichès, & maudiſſent la mémoire du Pape Léon, de Marcien & de Pulchérie, tous partiſans des deux natures en Jeſus-Chriſt.

Voilà, en partie, ce que mes lectures m'ont appris touchant l'hiſtoire ſacrée

& profane d'Ethiopie ; je vais y ajouter quelques circonſtances de notre route. Nous laiſſâmes à droite la côte d'Ajan & le royaume d'Adel, autrement dit de Zeïla, du nom de ſa capitale ; & à gauche, la ville de Jubo & les Maracates. Ces derniers occupent une grande région, d'où l'on ne tire que des eſclaves. Un d'entr'eux qui étoit à notre ſuite, nous aſſura que dans ſon pays, dès qu'il naît une fille, on lui coud les parties naturelles, que ſon mari ſeul a droit de découdre. Mais ces barbares, ſi zélés pour la chaſteté des femmes, ſont fourbes, traîtres, méchans & cruels. Cette terre eſt remplie de lions, d'éléphans & de tigres. On y voit des ſinges auſſi grands que des hommes, & des ſerpens auſſi gros que des ſinges.

Un autre eſclave du Mono Emugi, contrée voiſine des Maracates, nous apprit que dans ſa patrie, quand un garçon eſt parvenu à l'âge de ſept ans, on lui applatit ſur la tête un morceau de terre en forme de calotte. A meſure qu'elle ſe ſeche & que l'enfant croît, ont met d'autre terre ſur la premiere ; & cette eſpece de bonnet peſe quelquefois juſqu'à huit ou dix livres. On

ne peut le quitter, ni la nuit ni le jour, qu'on n'ait tué, ou un homme dans une bataille, ou un animal féroce à la chasse. Des usages si extraordinaires, si incroyables, si absurdes, demandoient d'autres garans que des esclaves. Les Portugais les croient pourtant, & les racontent comme des vérités.

Nous entrâmes chez les Abissins par les provinces méridionales, qui ont, comme toutes celles de l'empire, le nom de royaume, sans doute parce qu'elles étoient gouvernées autrefois par autant de rois particuliers. C'est ainsi que celles d'Espagne, quoique soumises depuis long-tems à un seul Maître, ont conservé leur ancien titre. On en compte plus de trente en Ethiopie, dont quelques-unes sont tributaires, les autres souverainement dépendantes de l'Empereur. Parmi ces dernieres, les principales sont Amhara, Bagemder, Cambat, Damot, Tigré, Dembea, Gojam, Enarea, Semen, une partie de Shewa, & quelques autres possessions moins importantes. Ces domaines, à la vérité, sont la meilleure portion de l'Abissinie; mais ils forment à peine la moitié de son ancienne éten-

due. Les Turcs & les Arabes ont envahi pluſieurs provinces. Les uns du côté de l'Egypte, les autres vers le golphe Arabique ; & ces derniers ont enlevé tous les ports de mer. Les Galles, & d'autres barbares, ont uſurpé les pays ſitués au Midi & à l'Oueſt. Malgré toutes ces pertes, l'empire d'Ethiopie eſt encore, une fois plus grand que la France.

On croit que les Galles, dont je viens de parler, ſont originaires des côtes orientales de l'Afrique, & des lieux voiſins de la mer des Indes ; d'autres diſent qu'ils deſcendent d'anciens eſclaves Ethiopiens, qui, ayant été maltraités par leurs Maîtres, prirent la fuite, s'attrouperent dans le royaume de Bali avec d'autres aventuriers, & y formerent différentes peuplades de brigands. Ils ne commencerent à ſe rendre redoutables, que vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Leurs premiers ſuccès les enhardirent ; ils s'emparerent ſucceſſivement de dix ou douze provinces ; & ils euſſent pouſſé plus loin ces conquêtes, ſi leurs diviſions n'en euſſent arrêté le cours. Ces expéditions ne ſe firent qu'en détruiſant tous les lieux,

& en massacrant, sans pitié & sans distinction d'âge & de sexe, toutes les personnes qui se trouvoient sur leur passage.

Ces peuples sont aujourd'hui partagés en plusieurs tribus, & forment deux nations principales, qui embrassent, comme un demi-cercle, d'Orient en Occident, presque toute la partie méridionale de l'Abissinie. Ils élisent, tous les huit ans, un général qui prend le titre de Roi, & auquel les Chefs des différentes tribus obéissent. Tout ce qu'on lui demande, c'est d'assembler les guerriers de la nation, & de les conduire contre les Abissins, avec lesquels ces brigands sont toujours aux prises. L'Empereur régnant les a vaincus dans plusieurs combats; ce qui les a tellement intimidés, que dès que l'armée Ethiopienne paroît en campagne, ils se retirent dans des montagnes inaccessibles, où ils vendent cherement leur vie à ceux qui osent les y attaquer. Cette guerre étoit autrefois très-meurtriere; & un grand nombre de braves gens y périssoit, parce que les Galles empoisonnoient leurs armes. Mais les Ethiopiens, désolés de ces

pèrtes, ont trouvé, dans ces derniers tems, un moyen sûr d'arrêter l'effet du poison. Ils font, avec du sable délayé dans de l'urine, un cataplasme, qui, appliqué sur la plaie, en tire le venin & guérit le Malade.

Dans les repas que les Galles se donnent, ils mettent au milieu de la table le meilleur morceau; & l'on ne peut y toucher, qu'en s'engageant par serment, à affronter quelque péril. Il n'est permis qu'à leurs Braves de se couper les cheveux; & ce droit ne s'acquiert, que par des actions éclatantes de valeur & de courage. Ils n'ont d'autres armes que des dards & de gros bâtons brûlés par le bout; leurs boucliers sont de cuir de buffle. La guerre est leur unique métier; & tous les arts leur sont inconnus. Ils méprisent les travaux de la campagne; & laissant incultes les beaux pays qu'ils occupent; ils ne s'attachent qu'à l'entretien des troupeaux, dont ils tirent leur nourriture & leurs vêtemens. Ils mangent la chair crue, & n'ont d'autre boisson que l'eau & le lait. Lorsqu'ils tuent une vache, ils ramassent le sang, & s'en frottent une partie du corps. Les boyaux de l'animal leur

ſervent de colliers & de ceintures; & après qu'ils les ont portés quelque tems, ils les donnent galamment à manger à leurs femmes. Tant qu'ils ſont ſoldats, ils ſe montrent peu délicats en amour, ſe ſatisfont avec le premier objet qu'ils rencontrent, & le quittent dès qu'ils ſont ſatisfaits. Les enfans qui en naiſſent, les occupent encore moins : ils les expoſent dans les bois & les abandonnent. Mais quand ils ont renoncé au ſervice, ils s'attachent à leurs femmes, vivent avec elles, prennent ſoin des enfans qu'elles leur donnent.

Les Galles pratiquent la circonciſion, comme les autres peuples d'Ethiopie, mais ſans la regarder comme un objet ſacré; car ils n'ont aucune religion, quoiqu'ils reconnoiſſent un Être Suprême. Quand ils veulent affirmer une choſe, & jurer d'obſerver inviolablement ce qu'ils promettent, ils amenent, en préſence de témoins, une brebis frottée de beurre, & font ſerment ſur la tête de l'animal. On prétend qu'ils ne manquent jamais à leur parole, lorſqu'ils la donnent avec cet appareil.

La façon dont on dit que le Roi de

Galle reçoit les étrangers, ne doit pas en attirer un grand nombre à sa Cour. Il est de l'étiquette de leur faire appliquer la bastonnade pour apprendre à ceux qui les visitent, qu'il n'y a point de nation plus brave que les Galles, & que toutes les autres doivent s'humilier devant eux. Voici donc comment se fait cette gracieuse réception. Le Roi se tient dans une grande cabane, environné de ses femmes & de ses troupeaux. Ses officiers rangés le long des murs, sont armés de bâtons plus ou moins longs, selon le rang & la qualité de l'étranger; & dès qu'il paroît, il est assailli d'une grêle de coups, qui lui fait jetter les hauts cris. Les officiers s'approchent ensuite avec respect, & lui font leur compliment. Je tiens ceci d'un Missionnaire, qui, par zele pour le salut de ces peuples qu'il espéroit de convertir, & qu'il ne convertit point, avoit bien voulu s'exposer à cette douloureuse & humiliante cérémonie.

Nous traversâmes plusieurs provinces de l'Abissinie, sans rencontrer une seule ville; mais nous trouvâmes beaucoup de monasteres; car je ne con-

nois point de pays, où il y ait tant de Moines. Ils y ſont venus d'Egypte au quatrieme ſiecle, & y ont ſi prodigieuſement pullulé, qu'on en compte aujourd'hui plus de cent mille, dont quelques-uns vivent dans l'oiſiveté & l'abondance. C'eſt une charge d'autant plus onéreuſe pour l'état, qu'ils ne paient aucun tribut, & ne vont jamais à la guerre, ſi ce n'eſt, comme en France du tems de la ligue, lorſque l'eſprit de fanatiſme & de révolte les arme contre leur Souverain. Ils ont un grand pouvoir ſur les peuples, & en abuſent le plus ſouvent. Un des prédéceſſeurs de l'empereur régnant ſe vit contraint d'en faire précipiter ſept mille du haut d'une montagne. Il n'y a point de violence auxquelles ils ne ſe ſoient portés, pour empêcher la réunion de leur Egliſe avec celle de Rome.

On me fit voir il y a quelques jours, dans un couvent, un ménologe, où ſe ſont conſervés les noms & les miracles des premiers ſolitaires établis en Ethiopie. Arajawi, diſciple de S. Pacôme, eſt à la tête. Il fit périr par ſes prieres, un dragon furieux, qui dévoroit les hommes & les animaux. Pantaléon fit parler

un mort ſans le reſſuſciter. Garima changea en épis mûrs, des grains que le laboureur venoit de ſemer. Les rochers reculoient par reſpect devant lui, pour lui laiſſer le paſſage libre. L'abbé Euſtate paſſa la mer ſur ſon manteau. Baſſarion marcha ſur les flots ſans ſe mouiller. L'abbé Libanos tira de l'eau d'une roche. Samuel & Abanca chevauchoient des lions. L'hermite Luc ſe battoit avec le diable, & ne mangeoit qu'une fois la ſemaine. Un autre, moins ſobre apparemment, faiſoit voler ſur ſa table des tourtereaux tout rôtis. Toutes ces merveilles ſont conſacrées dans des hymnes qui ſe chantent dans les Egliſes; & les dévots Abiſſins ne les trouvent ni ridicules ni abſurdes.

Parmi les Religieux d'Ethiopie, les uns obéiſſent à un Supérieur Général, dont l'emploi eſt de viſiter les monaſteres, d'y maintenir le bon ordre, & de corriger les Sujets débauchés, réfractaires & indociles. Les autres forment comme autant de petites républiques dont chacune eſt gouvernée par un Abbé particulier, & qui n'ont entr'elles aucune relation. Tous ces Moines reſſemblent peu à ceux d'Eu-

rope : la croix & le ſcapulaire ſont preſque les ſeules marques qui les diſtinguent des Séculiers. Leurs monaſteres ne ſont point, comme les nôtres, des bâtimens environnés de hautes murailles, mais plutôt des paroiſſes & des villages, ou chaque Religieux a ſa cellule, comme un particulier auroit ſa maiſon, à une aſſez grande diſtance de celles des autres. Ils s'aſſemblent les jours de fête dans une égliſe commune, & récitent journellement, dans leur hermitage, un certain nombre de pſeaumes & de prieres. Il leur eſt libre d'ailleurs, de ſortir ſans permiſſion, & de rentrer quand il leur plaît, hors le tems conſacré à ces pieux exercices. Ils ne ſe ſont point encore aviſés, comme les nôtres, de couvrir leur pareſſe du voile de l'humilité, ni de ſe faire un mérite de mendier un pain qu'ils peuvent ſe procurer par le travail. Chacun d'eux cultive la portion de terre qui lui eſt aſſignée, & diſpoſe du produit de ſon champ, ſans en rendre compte au Supérieur. Ils ne mangent point en communauté; comme ils ſont obligés de préparer eux-mêmes leurs alimens, vous devez croire qu'il regne dans leurs re-

pas une extrême frugalité. Quelques fruits, quelques légumes, quelques poiſſons qu'ils prennent à la pêche, ſont leurs mets les plus délicats, & l'eau, leur unique boiſſon. Encore cette nourriture, ſi ſimple, ſi groſſiere, ne ſe la permettent-ils qu'une fois le jour; & pendant leurs carêmes, qui ſont très-longs, très-fréquens, ils paſſent quelquefois quarante-huit heures ſans manger.

Le nombre des monaſteres eſt ſi prodigieux dans l'Abiſſinie, ils ſont ſi voiſins les uns des autres, que lorſqu'on chante dans une égliſe, on eſt entendu dans celle qui eſt à côté. Il eſt vrai que la muſique du chœur fait un fracas épouvantable. Les voix, les inſtrumens, les tambours retentiſſent de fort loin; & les aſſiſtans, qui, pour battre la meſure, frappent la terre avec le pied ou avec leurs bourdons, augmentent encore cette bruyante cacophonie. Ajoutez que chaque couvent a deux égliſes, l'une pour les hommes, & l'autre où les femmes ſeules peuvent entrer. L'Office divin s'y fait également, à l'exception des tambours, que ces dernieres n'admettent point dans leur

muſique. Il y a de ces monaſteres où l'on ſouffre les hommes mariés; il leur eſt même permis d'élever leurs enfans dans la vie monaſtique, & de partager avec eux leur jardin & leur cellule. Ceux qui, après s'être voués au célibat, renoncent à leur inſtitut pour ſe marier, ſont regardés comme des infames; & leurs enfans ne ſauroient être admis à la cléricature. Les moines peuvent exercer des emplois civils, aller en ambaſſade, & même commander dans les villes & dans les provinces.

Autrefois les monaſteres de l'Abiſſinie n'étoient pas moins floriſſans par la grandeur des édifices, que par le nombre des religieux. On admiroit ſurtout celui de l'Abbé Euſtate, ſitué dans le royaume de Tigré, ſur une montagne très-élevée, environnée d'une épaiſſe forêt. L'égliſe étoit longue de cent pieds, & en avoit ſoixante-dix de largeur. On voyoit autour les cellules des Moines, au nombre de douze mille; & au loin, dans la campagne, étoient diſperſés d'autres Religieux en plus grand nombre, qui formoient quatre-vingt-dix communautés dépendantes de la grande, ſoumiſes au même

Abbé, & ayant chacune leur égliſe. C'étoit là que réſidoit le Chef général de l'Ordre, qui tenoit un rang diſtingué dans l'Etat. Lorſque des affaires l'appelloient à la Cour, il s'y rendoit, accompagné de cent cinquante Moines montés ſur des mules, & vêtus de grandes robes flottantes, qui donnoient à ce cortege un air majeſtueux. Ce lieu célebre a éprouvé, plus ſenſiblement que les autres, la fureur de ces mêmes Galles, qui ont exercé de ſi cruels ravages en Ethiopie. De ce grand nombre d'égliſes & de cellules, il n'exiſte plus que de triſtes maſures, où l'on n'apperçoit aucun veſtige de cette ſplendeur monacale.

Le goût de la vie ſolitaire & aſcétique eſt aſſez généralement répandu dans l'Abiſſinie. On y voit des hommes, qui paſſent pour avoir du bon ſens, ſe retirer ſur d'affreuſes montagnes, dans des trous ſolitaires, où ſous le creux des rochers, pour mener, dans ces horribles demeures, ce qu'ils appellent la vie contemplative. L'eſtime que le vulgaire accorde à ces hommes ſinguliers, contribue beaucoup à en multiplier l'eſpece. On a vu les Empereurs eux-mêmes

nes honorer ces ſolitaires de leurs viſites; il n'y a pas long-tems, qu'à quelque diſtance de l'ancienne ville d'Axuma, jadis capitale d'Ethiopie, & aujourd'hui un ſimple village, on montroit encore une vieille tour, où l'Abbé Pantaléon s'étoit enfermé, pour s'adonner plus librement aux exercices de la pénitence, & de la vie aſcétique.

La créance & la diſcipline eccléſiaſtique de l'Abiſſinie ſont à peu près les mêmes que dans les égliſes grecques. On y communie ſous les deux eſpeces; & l'on croit à la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'euchariſtie. On y admet la confeſſion auriculaire, mais moins circonſtanciée que parmi nous; & ſon uſage n'eſt pas même établi dans tout l'empire. On ne s'accuſe qu'en termes généraux; & ſi le Prêtre exige un plus grand détail, on n'articule que trois péchés principaux, ſavoir l'homicide, l'adultere ou le vol. On ne s'approche guere, avant l'âge de vingt-cinq ans du ſacrement de pénitence; juſqu'alors on eſt toujours cenſé avoir vécu dans l'innocence. La confeſſion ſe fait quelquefois publiquement, même pour des fautes ſecretes; & le

pénitent eſt fuſtigé dans l'égliſe. Le Prêtres Ethiopiens ne ſe font point d ſcrupule de révéler les péchés qu'o leur confie ; mais on ne leur confi que ce qu'on veut bien que tout l monde ſache. Avant que d'abſoudre u Pécheur, le Confeſſeur le frappe lé gérement avec une baguette ; & l formule d'abſolution eſt conçue en ce termes : « Que votre faute vous ſoi » remiſe par la bouche de notre Sei » gneur Jeſus-Chriſt, de S. Pierre, d » S. Paul, & des trois cens dix hui » Peres du Concile de Nicée, qui n'on » point erré dans la Foi ». Il s'eſt trou vé des Patriarches qui ont voulu aboli la confeſſion auriculaire, & lui ſubſt tuer d'autres méthodes pour recon cilier le pécheur avec Dieu. Une de plus ſingulieres, eſt celle de l'encen ſoir. Un Prêtre faiſoit le tour de l'égliſ en brûlant des aromates ; & le peuple en reſpirant la fumée, s'écrioit : *J'a péché*, *J'ai péché*. Le Prêtre donno alors une abſolution générale ; & l aſſiſtans étoient réputés abſous.

Les hommages que les Abiſſins ren dent à la ſainte Vierge, tiennent d l'adoration. Quand les Jéſuites Port

gais ont voulu les ramener à la vraie dévotion, on les a regardés comme les ennemis de la Mere de Dieu. On célebre trente-deux fêtes annuelles en ſon honneur, & le vingt-unieme jour de chaque mois lui eſt ſpécialement conſacré. Ces mêmes peuples prient pour les morts, & ne croient cependant pas qu'il y ait de purgatoire. Ils ne connoiſſent que deux états après cette vie, le paradis pour les élus, & l'enfer pour les réprouvés; encore ſont-ils généralement perſuadés que les juſtes ne ſeront reçus dans le ciel, qu'après la réſurrection générale.

Si les Ethiopiens obſervent la circonciſion, ainſi que pluſieurs peuples d'Afrique, c'eſt moins, dit-on, comme un précepte de la loi, que comme une ancienne coutume, qui contribue également à la propreté, à la ſanté, à la population, & ne porte, pour ainſi dire, aucun caractere de religion. Elle ſe pratique ſans éclat, & ſeulement par le miniſtere d'une femme. L'obſervation du ſabat, & l'abſtinence des alimens interdits dans l'ancienne loi, ſont deux uſages que les Abiſſins ſemblent également avoir retenus du rit judaïque.

Mais le ſabat n'eſt regardé chez eux, que comme une fête chrétienne, qu'ils paſſent dans des exercices de piété; & c'eſt moins par ſuperſtition que par goût, qu'ils s'abſtiennent de certaines viandes. Quand on leur demande pourquoi ils ne mangent point de chair de porc? « Par la même averſion répondent-ils, que vous avez vous-» mêmes pour celle du chien, du chat, » de l'âne, du mulet & du cheval. Le » ſeul dégoût naturel nous en éloigne, » comme vous de celle des rats & des » ſouris, dont aucune loi de l'égliſe ne » vous interdit l'uſage ».

La Bible Ethiopienne contient les mêmes livres que la nôtre: il n'y a que de légeres différences dans la diſtribution & dans les titres. Un ancien recueil de conſtitutions attribuées aux Apôtres, eſt mis au rang des livres Canoniques. Ce qu'on appelle la *Foi des Peres*, eſt une collection d'homélies de ſaint Athanaſe, de ſaint Baſyle, de ſaint Jean-Chryſoſtôme, &c. Il y a, outre cela, des martyrologes, des légendes, des traités myſtiques, des cathéchiſmes, des livres de dévotion, &c. On m'a fait voir un article du cathéchiſme

Ethiopien, concernant le myſtere de la trinité, conçu en ces termes :

DEMANDE. « Donnez-moi quelque » ſimilitude, pour rendre ſenſible l'e- » xiſtence de trois Perſonnes en un ſeul » Dieu » ?

*RÉPONSE.* « Quoique le ſoleil ſoit » identiquement un, il a néanmoins » trois propriétés, la rondeur, la lu- » miere & la chaleur. Nous croyons de » même en un ſeul Dieu, & qu'en lui » exiſtent trois Perſonnes, le Pere, » le Fils & le Saint-Eſprit, qui ſont » égaux en tout ſens ».

Les Abiſſins ont des canons qu'ils ajoutent à ceux du Concile de Nicée. Le plus remarquable eſt celui qui ne leur permet d'avoir qu'un ſeul évêque ; encore doit-il être étranger de naiſſance, nommé & ſacré par le patriarche d'Alexandrie, dont il dépend d'une maniere ſervile. Ce dernier peut le dépoſer de ſon propre mouvement, ſans le faire juger dans un conſiſtoire ; autorité que le Pape même n'a pas ſur nos Evêques. Le pouvoir du Grand Pontife d'Ethiopie eſt ſi borné, qu'on ne lui permet pas même de conférer l'épiſcopat. Pluſieurs Jéſuites Portugais ont

ſucceſſivement occupé cette place. On donne à ce Prélat le nom d'*Abuna*, c'eſt-à-dire, notre pere ; & il prend lui même le titre & la qualité de Patriarche. Loin de connoître ſes ouailles, ou d'en être connu, il ignore ſouvent juſqu'à la langue du pays dont il eſt le paſteur ; & il eſt quelquefois auſſi incapable d'inſtruire les peuples, que d'exercer les fonctions de ſa dignité. Il arrive même que l'Abuna, envoyé par le Patriarche d'Alexandrie aux Abiſſins, n'eſt pas toujours dans les ordres. Ce n'eſt ſouvent qu'un ſimple frere, qu'on tire de l'obſcurité de ſon cloître, pour l'élever ſur le trône patriarchal.

L'hiſtoire d'Ethiopie parle d'un de ces Prélats, qui ſe rendit ſi mépriſable par ſa groſſiéreté & ſon ignorance, qu'ayant été chaſſé de ſon ſiége, il ſe vit obligé de moudre du grain pour gagner ſa vie, & devint réellement d'*Evêque Meûnier*. Celui qui le remplaça n'étant pas moins ſtupide, « en » voila un autre, dirent les Courtiſans, » qu'il faudra encore envoyer au mou» lin ». L'Abuna jouit de pluſieurs terres, dont il tire un revenu conſidérable. Ses biens ſont exempts d'impoſi-

tions, & l'on fait pour lui, tous les ans, une quête de ſel & de toile.

La premiere dignité eccléſiaſtique en Ethiopie, après le rang de Patriarche, eſt celle de *Komos*. C'eſt le nom qu'on donne à un Prêtre chargé du ſoin de régir le temporel de chaque Egliſe. La prêtriſe, le diaconat & le ſous-diaconat ſont les ſeuls ordres que connoiſſent les Abiſſins. Ils n'accordent au clergé aucune immunité : non-ſeulement il eſt ſoumis aux juges ſéculiers, pour toutes les affaires civiles & criminelles ; mais ſon autorité a même reçu pluſieurs atteintes dans les matieres eccléſiaſtiques. Les Empereurs s'attribuent aujourd'hui le droit d'aſſembler des ſynodes, de dreſſer des formules de Foi, & d'en exiger la ſignature. Les Prêtres peuvent ſe marier ; mais s'ils perdent leur femme, il leur eſt défendu d'en prendre une autre. Leurs bénéfices paſſent à leurs enfans comme un héritage. La plupart ſont fort pauvres ; & les femmes du pays étant très-fécondes, ils ſe trouvent ordinairement chargés d'une foule d'enfans, que le produit ſeul de l'Autel ne peut faire ſubſiſter. Ils ſont donc obligés d'avoir re-

cours au travail de leurs mains. Communément ils afferment des terres, & gagnent leur vie à soigner des troupeaux. Moitié prêtres, moitié paysans, on ne les distingue qu'à une petite croix qu'ils font baiser au peuple. Du reste, ils n'ont ni tonsure, ni habit clérical, ni rien qui les distingue des séculiers.

C'est par la seule imposition des mains, & par des paroles que le Patriarche prononce quelquefois sans les entendre, que ce Prélat confere le sacerdoce. Aussi plusieurs personnes eclairées révoquent-elles en doute la validité de pareilles ordinations. Il récite le commencement de l'Evangile de S. Jean sur la tête de ceux qu'il consacre pour la prêtrise; & avec une croix de fer qui pese sept à huit livres, il leur donne sa bénédiction. Pour les Diacres, il se contente de les bénir, sans lire l'Evangile. Il y a telle ordination, où il se fait dix mille Prêtres & six mille Diacres. Le clergé régulier & séculier forme plus de la cinquieme partie de ce vaste empire.

Rien n'égale le respect que ces peuples ont pour les églises. D'aussi loin

qu'ils les apperçoivent, ils descendent de cheval, & ne remontent qu'après les avoir perdues de vue. On croiroit les profaner, si l'on y paroissoit avec des souliers, ou si l'on crachoit sur le pavé. L'entrée en est interdite, non-seulement aux femmes qui sont dans leurs tems critiques, mais aux personnes qui ont usé la nuit du droit conjugal. Ces églises sont basses, obscures, bâties de terre & de cailloux, couvertes de chaume ou de roseaux, en un mot, très-pauvres, & d'une structure infiniment simple; on s'y tient debout, en s'appuyant sur des bâtons qu'on prend à la porte, & qui ont la forme de béquilles. Ceux à qui cet appui ne suffit pas, peuvent s'asseoir à terre; mais de peur qu'ils n'abusent de cette permission, un Diacre les avertit de tems en tems de se lever, en criant à haute voix: « que tous ceux qui sont assis se » tiennent debout ».

On ne voit dans les temples aucune figure de pierre ou de métal, pas même la représentation du Crucifix. Les grandes Basiliques, comme celles des Grecs, sont divisées en trois parties, le vestibule, au-delà duquel les personnes qui

ont quelque empêchement, ne peuvent paſſer; la nef, où ſe tiennent les laïques; & le ſanctuaire, où les Prêtres ſeuls ſont admis. L'Empereur & les Grands du pays, ſouffrant impatiemment d'être confondus avec le peuple, ſe faiſoient ordonner Diacres ou ſous-Diacres, pour ſe procurer l'entrée du chœur. Voilà, ſans doute, une des raiſons qui ont fait croire que le Souverain d'Ethiopie étoit dans les ordres, & s'appelloit le Prêtre Jean. D'autres penſent que ces Princes n'ont été ainſi nommés, que parce qu'ils ſont de la famille ſainte de David, & que le premier de leur race étoit fils de Salomon, quoiqu'il ne fût ni Prêtre, ni Chrétien, ni appellé Jean.

On adminiſtre le baptême, en Ethiopie, par immerſions, & l'on juge qu'il en faut trois pour le rendre valide. Mais ſi l'enfant eſt trop foible pour les ſupporter, on y ſupplée par un pareil nombre d'aſperſions. Dans le premier cas, on plonge dans l'eau le tiers du corps de l'enfant, en diſant: je te baptiſe au nom du Pere; les deux tiers, au nom du Fils, le corps entier, au nom du Saint-Eſprit. On procede dans

le même ordre, quand on uſe de l'aſperſion. Si c'eſt un garçon, le ſacrement ne s'adminiſtre que quarante jours après ſa naiſſance, & quatre-vingt ſi c'eſt une fille. On leur donne en même tems la communion, ſoit en leur mettant dans la bouche du pain trempé dans le calice, ſoit en leur appliquant ſur la langue le doigt mouillé dans du vin conſacré.

A l'égard des adultes, dont les baptêmes ſont fréquens en Ethiopie, parce qu'il arrive ſouvent que des idolâtres ſe convertiſſent; après quelques oraiſons préliminaires, le Prêtre fait pluſieurs onctions ſur le corps du Néophyte, & lui met la main ſur la tête. Celui-ci étend le bras droit vers l'Occident, & renonce à l'eſclavage du démon. Puis ſe tournant vers l'Orient, il fait ſa profeſſion de Foi ſur tous les articles du Symbole des Apôtres. On réitere les onctions; on récite de nouvelles prieres, & l'on plonge trois fois le nouveau converti dans une piſcine, en prononçant les paroles qui ſont de l'eſſence du ſacrement. On le conduit enſuite dans l'égliſe, où il reçoit la communion. A la fin de ces cérémonies,

le Prêtre lui donne du lait & du miel; & lui mettant la main ſur la tête, il lui dit: « allez en paix, enfant du baptême ». Les Abiſſins joignent à l'adminiſtration de ce ſacrement, diverſes pratiques, qui firent croire aux Jéſuites qu'il étoit défectueux. En conſéquence, ils ordonnerent qu'on le recevroit de nouveau avec cette formule: « ſi tu n'es pas baptiſé, je te baptiſe ». La nation s'offenſa de cette nouveauté; & ce mécontentement général ne contribua pas peu à les faire exiler.

Mais tandis que les Abiſſins s'élevoient contre ce baptême conditionnel, qui pouvoit, à la vérité, n'être pas néceſſaire, il s'établiſſoit parmi eux un baptême annuel, qu'il ſeroit difficile peut-être d'excuſer de ſuperſtition. C'eſt ce qu'ils appellent le Baptême de l'Epiphanie, qui ſe fait tous les ans le jour de cette fête, en mémoire de celui de Jeſus-Chriſt. Notre interprete l'a vu pratiquer à la Cour de l'Empereur, où je vous dirai, en paſſant, que nous ſommes arrivés depuis quelques jours.

« J'étois, nous dit-il, à la ſuite de » Don Carneyro, envoyé de Goa, chez » ce Prince, qui campoit alors dans les

» environs de l'ancienne ville d'Axuma.
» Le 4 janvier, il nous fit dire de por-
» ter nos tentes dans un lieu où il avoit
» fait creuſer un étang pour cette céré-
» monie. Dès que nous y fûmes, on
» nous demanda ſi nous voulions être
» baptiſés? Nous répondîmes que nous
» l'avions été; mais que nous ferions
» à cet égard tout ce qu'il plairoit à ſa
» Majeſté de nous preſcrire. On nous
» dit que ſi nous ne voulions point en-
» trer dans le lac, on feroit apporter
» de l'eau dans nos tentes; nous accep-
» tâmes ce dernier parti. Les Prêtres
» Abiſſins s'aſſemblerent en grand nom-
» bre dès la veille, & chanterent pen-
» dant toute la nuit pour bénir l'étang.
» Le Roi, la Reine & le Patriarche y
» arriverent à minuit, & furent bap-
» tiſés les premiers. La preſſe fut très-
» grande dès le matin. Un bon vieillard,
» qui avoit été précepteur de l'Empe-
» reur, étoit dans l'eau juſqu'aux épau-
» les, & plongeoit la tête de ceux qui
» ſe préſentoient, en diſant: « je vous
» baptiſe au nom du Pere, du Fils & du
» Saint-Eſprit ». Tous étoient nuds,
» n'ayant abſolument rien pour ſe cou-
» vrir. Le Monarque nous demanda ce

» que nous pensions de cet usage ? » Nous répondîmes que la bonne intention pouvoit l'excuser ; mais que notre religion ne reconnoissoit qu'un » seul baptême. « Et comment faire, » reprit l'Empereur, pour reconcilier » avec Dieu ceux qui ont eu le malheur » de l'offenser »? Nous lui exposâmes » tous les avantages du Sacrément de » Pénitence ; & il finit par convenir » que le baptême qu'il venoit de rece- » voir, étoit moins un sacrement, qu'u- » ne simple pratique de dévotion ».

Je suis, &c.

*En Ethiopie, ce 5 septembre 1752.*

## LETTRE CLXI.

### *SUITE DE L'ABISSINIE.*

Nous étions à quatre journées du camp où l'Empereur faiſoit ſa réſidence, lorſqu'il fut averti de notre arrivée. Dès que ce Monarque apprend qu'il doit recevoir un Ambaſſadeur, il envoie au-devant de lui trente ou quarante hommes pour lui ſervir d'eſcorte. On le délivre du ſoin de ſes équipages; & il eſt défrayé par les gens du Prince. On confie ſon bagage au premier Seigneur du village voiſin. Celui-ci le met entre les mains de ſes vaſſaux qui ſe tranſportent dans l'habitation ſuivante, & ainſi ſucceſſivement juſqu'au lieu où l'Empereur tient ſa Cour.

Ce fut le 9 de ce mois, que nous eûmes audience de ſa Majeſté. On vint nous prendre dans nos tentes, & après avoir traverſé plus de vingt appartemens, nous entrâmes dans une ſalle où le Monarque étoit aſſis ſur ſon trône. C'étoit une eſpece de ſopha

couvert d'un tapis de damas rouge à fleurs d'or, avec un dais de la même étoffe. Le Prince étoit vêtu d'une veſte de ſoie, brodée d'or, & ceint d'une écharpe également riche. Il avoit la tête nue, & les cheveux treſſés avec aſſez de goût. Une grande émeraude brilloit au deſſus de ſon front, & lui donnoit une ſorte de majeſté. Les Grands Seigneurs ſe tenoient debout des deux côtés de ſon trône, les mains croiſées l'une ſur l'autre, & gardant un ſilence plein de reſpect.

L'Ambaſſadeur fit au Roi trois profondes révérences ; & ce Prince lui préſenta ſa main à baiſer. C'eſt un honneur qu'il n'accorde qu'aux perſonnes qu'il veut diſtinguer; car pour les autres, elles doivent auparavant s'être proſternées trois fois par terre, & lui avoir baiſé les pieds. Don l'Hermès lui remit la lettre de ſon maître; & le Roi ſe la fit interpréter ſur le champ. On apporta enſuite les préſens d'uſage, qui conſiſtoient en cryſtaux, & autres ouvrages de verre bien travaillés. Le Monarque les reçut avec bonté, & nous fit ſervir une magnifique collation. Les jours ſuivans, l'Ambaſſadeur eut pluſieurs conférences avec les

Miniſtres, & des entretiens ſecrets avec l'Empereur.

On devoit célébrer une fête de la Vierge; & le Roi, qui vouloit communier & paroître en public ce jour-là, nous invita à la cérémonie. Nous nous y rendîmes à huit heures du matin, & nous trouvâmes environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du camp. Deux princes du ſang, ſuperbement vétus, attendoient ſa Majeſté à la porte avec un magnifique dais, ſous lequel l'Empereur marcha, précédé de ſes trompettes, & d'autres inſtrumens qui formoient une ſymphonie aſſez agréable. Il étoit ſuivi des cinq premiers Miniſtres, qui ſe tenoient par-deſſous les bras, & avoient chacun une lance à la main. Celui du milieu, la tête nue, portoit la couronne impériale, qu'il appuyoit contre ſa poitrine. Cette couronne eſt fermée, & ſurmontée d'une croix de pierreries. L'Ambaſſadeur marchoit ſur la même ligne que les Miniſtres; & les Officiers de l'empire venoient immédiatement après, chantant les louanges de leur Maître. Les gardes-du-corps, vétus de veſtes de différentes couleurs, ſuccé-

doient à ce premier cortege, ſuivis d'archers armés d'arcs & de fleches. Cette marche étoit fermée par des chevaux de main couverts d'étoffes d'or qui traînoient juſqu'à terre, & ſur leſquelles étoient de ſuperbes peaux de tigres. Le Patriarche, décoré de ſes habits pontificaux, parſemés de croix d'or, attendoit le Prince à la porte de la chapelle, accompagné de cent religieux habillés de blanc, qui tenoient chacun une croix de fer. Le Prélat prit le Monarque par la main, & le conduiſit près de l'autel, à travers une haie de Moines munis de flambeaux. On apporta le dais ſur la tête de ſa Majeſté juſqu'à ſon prié-dieu; & elle demeura debout juſqu'à la communion, que le Patriarche lui donna ſous les deux eſpeces. L'office étant fini, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en arrivant; & le Prince retourna au palais dans le même ordre.

Les Officiers qui l'accompagnoient, ſont connus ici ſous les noms de Général des armées, de Maître des eſclaves, de Recteur, de Préposé, &c. Autrefois les Rois d'Abiſſinie confioient toute

ur puiſſance à deux favoris, ſur leſ-
uels ils ſe repoſoient de tous les ſoins
u gouvernement ; comme ſi ces deux
Miniſtres euſſent été les deux bras du
Prince ; l'un ſe nommoit le Favori de
la droite, & l'autre le Favori de la
gauche. Ces deux hommes ayant abuſé
de leur pouvoir, on ſupprima leur
charge ; & toute l'autorité paſſa dans
les mains du Général des armées, qui a
ſous ſes ordres les deux Maîtres des
eſclaves. Ce ſont deux grands Officiers
de la Couronne, dont l'un a inſpec-
tion ſur les Vice-Rois, les Gouver-
neurs, les Magiſtrats, & les Juges or-
dinaires ; l'autre, ſur les Officiers du
palais, les domeſtiques & les eſclaves.

Les Gouverneurs des provinces, que
l'Empereur établit ou deſtitue à ſa vo-
lonté, ont différens titres. On dit Roi
d'Enarea, Vice-Roi de Tigré, Gouver-
neur de Baiemder, Général d'Angot,
Recteur de Gojam, Prépoſé de Damot,
Adminiſtrateur de Valaka, &c. Les
Monarques Abiſſins ne ſont point ja-
loux que leurs Officiers ſe donnent la
qualité de Rois. Ce titre augmente l'é-
clat & la réputation de leur empire, &
les autoriſe eux-mêmes à prendre celui

de Negus, c'eſt-à-dire, Rois des Rois. Outre le Gouverneur, il y a dans chaque province, deux principaux Miniſtres, dont l'un exerce l'office de Lieutenant Général; & l'autre eſt chargé de la levée des tributs. Chaque village a auſſi un Commandant ſubordonné à ce dernier.

Au reſte, ces villages ne ſont qu'un aſſemblage confus de tentes & de barraques. L'Abiſſinie n'a point de villes; les Vice-Rois, les Miniſtres, les Gouverneurs, toutes les perſonnes de diſtinction, le Roi lui-même, campent ſous des tentes qu'ils font tranſporter où il leur plaît. C'eſt dans la province de Dembée, que les Empereurs les établiſſent depuis plus d'un ſiecle.

Ces camps, dont l'étendue eſt très-vaſte, ſont diviſés en quatre parties, & ont chacun leur commandant. Le pavillon royal eſt placé au centre, & environné d'un grand eſpace vuide, qui le ſépare des autres logemens. Le reſte du camp eſt occupé par les Officiers du Prince, ſes domeſtiques, les ſoldats de ſa garde, des marchands, des artiſans, des ouvriers, qui ont avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les

uns y élevent des tentes, les autres de petites cabanes de roſeaux, couvertes de paille. Cet aſſemblage d'habitations, ſéparées par des rues, terminées par des places ſpacieuſes, & partagées en pluſieurs quartiers, offre de loin l'aſpect d'une grande ville. On y bâtit des chapelles, dont l'autel a la forme de la fameuſe arche d'alliance, qui ſe conſervoit autrefois dans le temple de Jéruſalem. Je ne ſais ſi je vous ai dit que les Abiſſins croient en être les poſſeſſeurs, depuis qu'ils l'ont enlevée ſous le regne de Salomon. Voici de quelle maniere ce fait eſt raconté dans les annales d'Ethiopie.

Les jeunes Iſraélites qui devoient accompagner en Afrique le fils de la Reine de Saba, entrerent la nuit dans le temple, mirent l'arche ſainte ſur un chariot, & prirent la fuite avec tant de promptitude, que Salomon, qui les pourſuivit, ne put les atteindre. Ils traverſerent la mer Rouge avec la même vîteſſe, non pas à pied ſec, comme autrefois les Iſraélites, mais en volant ſur la ſurface des eaux. La Reine apprenant que ſon fils revenoit avec ce divin monument, alla de rece-

voir en grande pompe, & le placer dans le plus beau temple du pays.

Sans donner dans le fabuleux, voici, je crois, comment on peut expliquer cette hiſtoire. Le fils de Salomon, devenu Roi d'Ethiopie, aura trouvé trop dur d'être obligé de faire tous les ans le voyage de Jéruſalem, pour adorer le vrai Dieu, & ſe ſera propoſé d'établir dans ſes états le ſervice divin, avec les mêmes cérémonies que chez les Juifs. Pour lui plaire, quelques Lévites auront fabriqué ſecrétement une arche, ſur le modele de celle du temple; & afin de la rendre plus reſpectable aux yeux de la nation, le Prince aura fait répandre le bruit, que c'étoit l'Arche même du peuple Hébreu, qui avoit été enlevée d'une maniere miraculeuſe. Pour entretenir cette vénération, on avoit ſoin de la tenir exactement cachée; à peine l'offroit-on aux regards même des Rois. Mais depuis que ceux-ci vivent ſous des tentes, on la porte à la ſuite de la Cour. Quatre Prélats, revétus d'habits pontificaux, l'accompagnent ſans ceſſe, précédés & ſuivis d'autres Prélats qui chantent des hymnes. L'un d'eux allant à reculons,

é diſcontinue point de l'encenſer, qu'on ne l'ait dépoſée dans le grand pavillon où eſt la chapelle de l'Empereur.

Ce Prince ſéjourne quelquefois trois ou quatre ans dans le même canton; mais les camps les plus fréquentés ſont, comme je l'ai dit, ceux de la province de Dembée. Quelques heures ſuffiſent pour la conſtruction de ces cités ambulantes, dont la forme eſt toujours la même, dans quelque endroit qu'on les place. On choiſit ordinairement les bords d'un lac ou d'une riviere, & un pays abondant en bois & en pâturages. L'Officier qui commande l'avant-garde, plante d'abord une grande perche, à laquelle eſt attaché l'étendard royal. C'eſt de ce lieu, que les autres Officiers prennent leurs alignemens, pour tracer les rues à une juſte diſtance. Chacun ſait l'emplacement qu'il doit occuper, & s'y établit ſans confuſion & ſans diſpute. Lorſque l'Empereur veut changer de camp, on leve les tentes dans le même ordre; & tout le monde ſe met en marche au premier ſignal. N'eſt-ce pas une choſe bien ſinguliere, qu'une nation, d'ailleurs ſociable & policée, loge ainſi en plein au, à la maniere des ſauvages?

L'Empereur, au ſortir de l'égliſe, étant entré dans la grande ſalle, s'aſſit ſur un trône fort élevé, ayant ſes enfans à ſes côtés, & après eux, ſes Miniſtres. Tout le monde étoit dedans dans un profond ſilence; & après que ſa Majeſté eut pris de l'hydromel & quelques écorces d'orange, ceux qui avoient des graces à demander s'avancerent juſqu'au pied du trône. Un des Miniſtres prenoit leurs placets, & les liſoit à haute voix. Le Monarque ſe donnoit quelquefois la peine de les lire lui-même, & y répondoit ſur le champ.

Ce jour-là, le Prince mangea en public. Il étoit aſſis ſur une eſpece de lit, & avoit devant lui une grande table, à côté de laquelle on en voyoit d'autres plus baſſes pour les Seigneurs de ſa Cour. Le bœuf, le mouton, la volaille ſont les ſeules viandes qu'on y préſente; on ne mange point de gibier en Ethiopie. Ces viandes ſont preſque toutes apprêtées en ragoûts; & l'on y mêle tant de poivre & d'autres épices, qu'un Européen auroit peine à s'y habituer. On ne ſert qu'en vaiſſelle de faïance, & un plat à la fois. L'uſage des nappes & des ſerviettes eſt généralement inconnu

nconnu chez ces Africains ; on cou-re les tables avec des gâteaux de fro-ment, ou des eſpeces de galettes fort minces & fort larges, qui ſervent de ain, & auxquelles on eſſuie ſes doigts. On n'a ni couteaux, ni cuillieres, ni ourchettes. Le Roi & les grands ne e donnent pas la peine de porter eux-mêmes les alimens dans leur bouche ; es pages & les eſclaves qui les ſervent, coupent les viandes en morceaux fort menus, les mêlent avec le pain, le potage, les légumes, &c, & en for-ment de groſſes boules, qu'ils font manger à leur Maître, comme s'ils em-pâtoient des volailles. Ces gens s'ima-ginent qu'il eſt de la dignité de leur état, d'avaler de gros morceaux & de faire beaucoup de bruit en mâchant. Il n'y a que les gueux, diſent-ils, qui, par néceſſité, font de petites bouchées, & les voleurs, qui, par crainte, man-gent ſans faire de bruit.

Je fus fort ſurpris de voir appor-ter du bœuf cru ſur la table de l'Em-pereur. On l'aſſaiſonne d'une maniere qui m'étonna encore plus : après qu'on l'a coupé par morceaux, on l'arroſe avec le fiel de l'animal, qui paſſe pour

un excellent diſſolvant, & on le couvre d'épiceries. Ce ragoût, qu'on regarde comme un manger exquis, me parut fort dégoûtant.

On a encore une autre façon d'aſſaiſonner les alimens. On prend, dans les inteſtins du bœuf, les herbes qui ne ſont point encore digérées; on les mêle avec de la viande & de la moutarde, ce qui devient un mets plus dégoûtant que le premier. On fait l'eſſai des viandes; & l'Officier goûte à tous les plats que l'on ſert devant le Prince. L'Empereur but d'abord un peu d'eau-de-vie, qu'on lui préſenta dans un vaſe de cryſtal, & uſa d'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive de faire quelque excès, on l'avertit; & dans le moment il quitte la table.

La bierre & l'hydromel ſont le breuvage ordinaire des peuples d'Ethiopie. On en boit copieuſement dans les viſites; & les Abiſſins croiroient ſe manquer les uns aux autres, s'ils ne s'enivroient pas dans ces occaſions. Aſſis ſur leurs talons, ils ſe rangent en cercle autour de la cabane. Un valet apporte un pot d'hydromel ou de bierre, en boit le premier, & le préſente enſuite

à la ronde. La visite ne finit, que lorsqu'on cesse d'offrir à boire.

Je fus d'abord assez étonné de ne pas voir de vin, dans un pays où il y a des raisins excellens; mais j'appris qu'il ne se garderoit point, à cause de la grande chaleur. On lui préfère une liqueur, qui se fait avec de l'orge germé, rôti, pulvérisé, & préparé ensuite comme le café. Sur quatre parties d'eau, on en met une de miel; & dans dix livres de ce mélange, on jette deux ou trois onces d'orge. On laisse fermenter le tout pendant quelques heures dans un endroit chaud; on le remue de tems en tems; & en moins de quatre jours, on a un hydromel clair, pur, de la couleur du vin d'Espagne, & dont on tire une eau-de-vie, qui est aussi bonne que la nôtre.

Deux Princesses, dont l'une étoit sœur de l'Empereur, vinrent après le repas, rendre visite à sa Majesté. Elles étoient vêtues magnifiquement, & toutes couvertes de pierreries, que je pris pour des pierres fausses, parce que le pays ne produit point de diamans. Comme il n'est pas permis aux Princesses du sang d'épouser des étran-

gers, celles-ci ſont mariées à deux des plus Grands Seigneurs du royaume. Quand elles paroiſſent en public, elles ſont montées ſur une mule ſuperbement enharnachée, & ont à leur côté, deux femmes qui portent un dais. Quatre ou cinq cens autres qui les environnent, chantent des vers à leur louange, & jouent autour d'elles de toutes ſortes d'inſtrumens.

Les Princeſſes d'Ethiopie ſont élevées dans une liberté étonnante, & paſſent leur vie dans des déſordres ſcandaleux. Elles changent de maris quand il leur plaît, à moins qu'elles n'aiment mieux s'en défaire par le poignard ou le poiſon; car l'un & l'autre leur ſont également familiers. On les accuſe de s'intriguer dans le miniſtere; mais c'eſt le malheur de toutes les Cours.

Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement dans les rangs élevés, que regnent la licence & le divorce: dans tous les états, une querelle un peu vive, ou un dégoût réciproque, ſuffiſent pour autoriſer une ſéparation; & les deux époux peuvent, chacun de leur côté, former un nouvel engagement: on en

ſt quitte pour être exclus, pendant quelque tems, de la participation des ſaints myſteres.

La polygamie, quoique défendue par les conſtitutions eccléſiaſtiques, eſt tolérée par les loix civiles. Les Empereurs eux-mêmes épouſent pluſieurs femmes, ſans parler des nombreuſes concubines, comme s'ils vouloient qu'on reconnût à cette marque, qu'ils ſont les deſcendans de Salomon. Les Grands Seigneurs, qui ſe prétendent auſſi de race Juive, uſent avec impunité de ce même privilége. Un prince Ethiopien m'ayant demandé ce que je penſois de cet uſage, je lui dis que la pluralité des femmes n'étoit ni néceſſaire à l'homme, ni agréable à la divinité, puiſque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam; que c'étoit là ſans doute ce que Jeſus Chriſt avoit voulu dire aux Juifs par ces paroles: « Moïſe » ne vous a permis d'avoir pluſieurs » femmes, qu'à cauſe de la dureté de » votre cœur; mais cela n'a pas été » ainſi dès le commencement ». Après un moment de ſilence & de réflexion, mon homme me répondit: « une ſeule

» eſt néceſſaire, ſans doute; mais les » autres ſont pour le plaiſir ».

Une femme, convaincue d'adultere en Ethiopie, eſt condamnée à perdre ſon douaire, & à ſortir de la maiſon ſans rien emporter; on ne lui laiſſe qu'une aiguille pour gagner ſa vie. L'amant paie une amende qu'il mange avec le mari offenſé, & quelquefois avec ſa femme & ſa maîtreſſe. Comme on ſe quitte aiſément, on peut ſe reprendre de même; & rien de ce qui déplaît, de ce qui incommode, de ce qui dégoûte ailleurs dans les mariages, n'eſt établi chez les Abiſſins, ſans quelque reſtriction, ſans quelque adouciſſement, ſans quelque réſerve.

Les nouveaux mariés portent, pendant huit jours, la couronne que le Prêtre leur a miſe ſur la tête en les unifſant. Les garçons ſe marient à douze ans, les filles à dix. Après les fiançailles, qui ſe font comme parmi nous, mais hors de l'égliſe, ils ſe confeſſent, reçoivent la communion, la bénédiction nuptiale & la couronne. Le Prêtre fait autour d'eux, une proceſſion avec la croix & l'encenſoir; & les huit jours écoulés, il leur ôte la couronne. Cet

uſage n'a lieu que pour les mariages légitimes ; on nomme les autres des *Mariages ſans Couronnement.*

Les Princeſſes dont je viens de parler, ont des palais ſéparés de celui de l'Empereur, ſi toutefois l'on peut donner ce nom à de grandes cabanes, ou à de ſimples tentes ; car, comme je l'ai dit, les Ethiopiens n'ont ni villes, ni maiſons comme les nôtres. Les antres des rochers, ou les cavernes des montagnes leur paroiſſent des demeures plus commodes. Ils regardoient, avec un étonnement ſtupide, les édifices ſpacieux que les Jéſuites firent conſtruire ; & ils accouroient de toutes parts pour voir ces merveilles.

L'art de bâtir, connu autrefois en Ethiopie, comme on le voit par d'anciennes ruines, s'eſt totalement perdu chez les Abiſſins. J'ai déjà dit que la fameuſe ville d'Axuma, jadis capitale de l'empire & la réſidence de leurs Rois, n'eſt maintenant qu'un ſimple village. Elle étoit autrefois ornée de beaux édifices, d'une baſilique, d'obéliſques, de maiſons royales, &c ; & l'on prétend que la Reine de Saba y faiſoit ſon ſéjour, & y avoit un palais. On y trouve

encore des inſcriptions toutes renverſées, toutes rongées, en caracteres que l'on ne connoît plus; ce qui en prouve l'extrême antiquité. La décadence de cette ville eſt venue de ce que les rois d'Ethiopie, préférant les campemens au ſéjour des cités, porterent leur réſidence loin de la Capitale. Elle a de plus été ravagée par les guerres; mais ce qui en reſte, fait voir qu'elle étoit d'une très-grande étendue. Les campagnes qui l'environnent, ſont fertiles, agréables, & dignes d'une ville impériale.

Les Abiſſins bâtiſſent des cabanes dans les lieux où le Prince ſe propoſe de réſider; & quoiqu'on n'y voie ni magaſins ni boutiques, il ne laiſſe pas de s'y faire un commerce aſſez conſidérable. Les marchands s'aſſemblent dans une grande place, pour y traiter de leurs affaires; chacun y a un eſpace qui lui eſt propre, & où il expoſe ſur des nattes ce qu'il veut vendre. Ce marché ſe tient tous les jours, & dure du matin au ſoir. L'or & le ſel ſont la monnoie dont on ſe ſert. L'or n'eſt pas marqué au coin du Prince, comme en Europe; il eſt en lingots; & on le

coupe, à meſure qu'on en a beſoin, depuis une once juſqu'à une demi-dragme. Afin qu'on ne l'altere pas, il y a par-tout des orfévres qui en jugent à l'épreuve.

Le ſel eſt d'une blancheur éclatante, & dur comme de la pierre. On le tire des montagnes, où il eſt accumulé en monceaux, & diſtribué par couches, de l'épaiſſeur d'une brique commune. On le détache facilement, parce qu'il eſt fort tendre dans la mine; mais il durcit à l'air, & prend une conſiſtance qui en permet aiſément le tranſport. On le voiture dans les magaſins de l'empire, où l'on en forme des tablettes longues d'un pied & larges de trois pouces. Dix de ces tablettes valent un écu de notre monnoie. On les rompt ſelon le paiement que l'on veut faire; & elles ſervent à la fois, & d'argent pour le commerce, & d'aſſaiſonnement pour la table.

Les plus riches mines d'or d'Ethiopie ſe trouvent dans les royaumes d'Enarea, d'Amot & de Gojam. Elles furent long-tems le principe de tous ces voyages des Portugais, dont les miſſions, les converſions, les Patriar-

ches n'étoient que le prétexte. Mais à force d'avoir fait des efforts en Amérique & en Asie, ils n'étoient presque plus en état de rien entreprendre dans le milieu de l'Afrique. Ce qu'on tire aujourd'hui de ces mines, est purifié, mis en lingots, & porté dans le trésor impérial, d'où il ne sort que pour le paiement des troupes & les dépenses de la Cour. On ne voit point d'argent dans le pays, soit que la nature en produise peu, soit que les Abissins ne sachent pas le séparer de la terre & le préparer. Ils ont de l'aversion pour ce travail, & disent qu'il y auroit de la folie à amasser des richesses, qui porteroient les avares Européens à leur faire la guerre. L'art de creuser des fourneaux dans les montagnes, & d'y pratiquer des mines, leur est inconnu, & ne s'accorde point avec leur paresse. Tout le fer dont ils se servent, s'offre à eux sur la superficie de la terre, sans qu'ils soient obligés de l'en tirer avec effort.

L'extrême chaleur du climat est une des causes qui rendent les Ethiopiens si fainéans. Elle est insupportable dans les plaines & dans les vallées, & princi-

ement ſur les côtes de la mer Rouge,
elle deſſeche & pele la peau, fond
ire qui cachete les lettres, & laiſſe
telle impreſſion ſur le ſable, qu'on
it marcher ſur de la braiſe. L'air
plus frais dans les montagnes; &
y craint quelquefois plus le froid
le chaud; mais il n'y tombe jamais
neige. On ne diſtingue que trois
ons; le printems, qui commen-
au mois de ſeptembre; l'été, au
is de janvier; l'hiver, au mois de
. Mais ce dernier eſt moins le tems
frimats que des pluies. Dès que le
il ſe couche, elles tombent juſqu'à
lever, avec des tonnerres fréquens
erribles, & des éclairs épouvanta-
. Auſſi-tôt que l'orage ceſſe, le ciel
ient ſerein; & la terre ſe ſeche ſi
idement ſur les hauteurs, qu'à peine
perçoit-on qu'elle ait été mouillée.
is il ſe forme dans les bas des tor-
s affreux, qui entraînent les arbres,
rochers, & tout ce qui ſe trouve
leur paſſage. Les rivieres ſe débor-
t, & rendent les chemins impra-
les. Les campagnes ſont couvertes
au; & l'on eſt obligé de chercher
aſyle dans les lieux élevés, d'y dreſ-

ſer des tentes, ou d'y bâtir des cabanes. Les laboureurs abandonnent les travaux des champs, & s'enferment dans leurs huttes, toujours ſituées ſur la pente des montagnes, pour éviter les inondations. L'Abiſſinie eſt ſujette à un vent terrible, qu'on appelle *Serpent*, parce que le tourbillon qu'il excite, a la forme d'un reptile. C'eſt un ouragan qui renverſe les maiſons, les chênes, les rochers, briſe la mâture des vaiſſeaux, & les enleve dans les airs avec une prodigieuſe impétuoſité.

Ce pays eſt hériſſé de montagnes plus élevées que les Pyrénées & les Alpes, entre leſquelles on trouve des précipices effroyables, & quelquefois d'aſſez belles plaines. Il y a de ces montagnes qu'on prendroit de loin pour des villes: on croit y voir des murailles, des tours, des clochers, des baſtions, des pyramides, &c. Il y en a d'autres, dont la cime offre des prés, des champs, des bois, des ſources abondantes & des lacs. Lamalmon, Geshen & Thabat Mariam, paſſent pour les monts les plus célebres de l'Abiſſinie. Ils ſont, en quelques endroits, ſi eſcarpés, qu'il faut les monter avec des

échelles, & tirer en haut les bêtes de charge avec des cordes. Les défilés y ſont ſi étroits, que lorſque deux troupes de Voyageurs ſe rencontrent, il faut néceſſairement que l'une ou l'autre recule avec péril. Les Monarques Ethiopiens reléguoient autrefois à Geshen les Princes de leur ſang, comme les Empereurs Turcs renferment aujourd'hui leurs freres dans le ſerrail. De pauvres cabanes, bâties entre des arbuſtes ſauvages, étoient la triſte demeure de ces illuſtres priſonniers.

Je dirai, en paſſant, comment cet uſage s'eſt établi & s'eſt aboli. Un Empereur avoit ordonné en mourant, que ſes fils partageroient également ſa ſucceſſion, & régneroient tour à tour pendant une année. Le plus jeune, impatient de monter ſur le trône, conſpira contre ſes freres, & réſolut de les reléguer ſur une de ces roches, qui ſervent ici de priſons d'état. Son complot fut découvert; & il éprouva lui-même le ſort qu'il préparoit aux autres Princes. Le Roi, inſtruit par cet exemple, & craignant que l'ambition ne diviſât auſſi un jour ſes enfans, ou ne les armât contre leur pere, les exila dans

le même lieu. Ses ſucceſſeurs imiterent ſa politique ; & cet uſage devint une loi de l'état. L'héritier de la Couronne y étoit ſoumis comme les autres, & ne ſortoit de ſa ſolitude, que pour régner. Cette coutume a duré juſqu'à la fin du quinzieme ſiecle ; & voici ce qui l'a fait abolir.

L'Empereur Naod avoit un fils, âgé de neuf ans, qu'il aimoit avec tendreſſe. Un jour qu'il le careſſoit en préſence de ſes courtiſans, un d'eux dit au Monarque : « Sire, cet enfant de» vient bien grand ». Le jeune Prince, qui avoit de la pénétration, comprit le ſens de ces paroles, & s'écria en pleurant : « Hélas ! n'ai-je donc grandi que » pour aller à Geshen »? Ce peu de mots fit une telle impreſſion ſur le cœur de ſon pere, qu'il abolit cette loi barbare, & défendit que déſormais on renfermât les enfans des Rois.

Voici un autre trait qui fait voir avec quelle ſévérité on traitoit dans leur priſon ces triſtes victimes de l'ambition & de la politique. Un de ces Princes s'étoit fait faire un habit qui le diſtinguoit avantageuſement de ſes freres. Un garde le lui ôta, & le mit en

pieces, avec menace d'en avertir l'Empereur. Quelque tems après, le même Prince étant monté ſur le trône, envoya chercher ce garde farouche, qui crut toucher à ſa derniere heure. Mais le Roi le regarda avec bonté, & lui fit préſent d'un habit magnifique, en lui diſant : « c'eſt une récompenſe que je » vous dois, pour les ſoins que vous » avez pris de mon éducation. Continuez à faire votre devoir ; & ſervez-» moi avec la même fidélité, que vous » avez ſervi le Roi mon pere ».

Pluſieurs grandes & belles rivieres arroſent l'Ethiopie. La principale eſt le Nil, dont les ſources, long-tems ignorées, ont donné lieu à tant de fables. Il n'eſt pas même ſûr qu'on les connoiſſe actuellement ; & la diverſité des opinions prouve que l'on ne ſait encore rien de certain ſur cet article. On m'a fait voir, dans le royaume de Gojam, une montagne fort élevée, ſur le penchant de laquelle ſont deux fontaines, qu'on m'a dit être les ſources du Nil. L'une coule à l'orient, l'autre à l'occident ; & elles forment deux ruiſſeaux, qui ſe précipitent avec impétuoſité dans une terre ſpongieuſe,

couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne reparoiſſent qu'à dix ou douze lieues de là ; & ſe réuniſſant, elles forment, dit-on, le fleuve du Nil, qui ſe groſſit en peu de tems par le tribut de pluſieurs rivieres. On prétend qu'il paſſe au milieu du lac de Dembée, ſans y mêler ſes eaux. Ce lac, qui donne ſon nom à la province, a cent lieues de long, ſur trente ou quarante de largeur. L'eau en eſt douce, agréable, & beaucoup plus légere que celle du Nil. On vante l'agrément de ſes bords & la beauté du pays qui l'environne. On vante encore plus la fertilité de ſes iſles, & les magnifiques palais qu'y ont autrefois poſſédé les Monarques Abiſſins. On y voit encore pluſieurs égliſes deſſervies par des Religieux qui vivent en communauté.

En général, toute l'Ethiopie jouit d'une merveilleuſe abondance. Les campagnes, les montagnes même ſont cultivées ; & la terre y eſt ſi féconde, qu'on fait, aſſez ſouvent, juſqu'à deux moiſſons dans la même année. On y recueille du froment, de l'orge, du millet, & une certaine ſemence qui a l'odeur & le goût du ſeigle ; elle eſt

auſſi petite & moins ronde que la graine de pavot; & l'on en fait du très-bon pain. On regarde l'avoine comme une plante inutile. On ne nourrit les chevaux qu'avec de l'orge; & l'herbe des prés, toujours abondante, diſpenſe de faire des amas de foin. Cependant on manque quelquefois de pâturages, parce que les ſauterelles les conſument. L'extrême pareſſe des habitans leur fait auſſi éprouver de fréquentes diſettes. Les fruits les plus communs ſont les pêches, les oranges, les citrons, les grenades & les amendes; nos pommes & nos poires ne ſont pas connues.

Parmi les autres plantes d'Ethiopie, il y en a une admirable, que l'on appelle *Enſeté*, ou *Enſade*. Les feuilles ſont ſi grandes qu'on en tapiſſe les chambres, & qu'elles ſervent de draps, de nappes & de ſerviettes. Lorſqu'elles ſont ſeches, on les teille comme le chanvre; on les teint en toutes ſortes de couleurs; & l'on en fait d'aſſez belles étoffes. Les branches & les groſſes côtes ſe broient: on en tire une farine, qui, trempée & cuite avec du lait, paſſe pour un manger délicieux. Le tronc &

les racines, coupés en petits morceaux, & cuits de la même maniere, forment une ſubſtance encore plus nourriſſante. Les pauvres gens qui voyagent, ne font guere d'autres proviſions. Auſſi l'appelle-t-on l'arbre contre la faim, l'arbre des pauvres, quoique les riches en mangent auſſi par régal. Si on le coupe à ſept ou huit pouces de terre, il renaît un grand nombre de rejettons. Les Abiſſins croient qu'il eſt doué d'une eſpece de ſentiment, & qu'il pouſſe des ſoupirs quand on le maltraite. Il porte à ſon ſommet une gouſſe longue, qui contient cinq ou ſix cens figues d'une qualité médiocre.

La bonté des pâturages procure à ce pays une quantité prodigieuſe de beſtiaux. On y voit des bœufs d'une groſſeur monſtrueuſe, que l'on n'engraiſſe qu'avec du lait. On leur donne tous les jours celui de trois ou quatre vaches, ce qui en rend la chair délicieuſe. Un bœuf de cette taille ne coûte communément que deux écus. Ses cornes ſont ſi grandes, qu'elles peuvent contenir juſqu'à dix pintes de liqueur. Les Abiſſins s'en ſervent au lieu de cruches. Ils s'appliquent ſur-tout à éle-

ver beaucoup de vaches, dont le lait fait leur principale nourriture ; & comme ils n'en tuent jamais, ces animaux multiplient excessivement. Un particulier qui en possede mille, est obligé, chaque année, de donner un bain de lait & un grand repas à tous ses parens. S'il en a deux mille, il donne deux bains & deux repas, &c. Quand on veut apprécier les richesses d'un homme, on dit qu'il a mille, deux mille, trois mille vaches, & qu'il baigne deux fois, trois fois, quatre fois toute sa famille. On livre tous les trois ans, à l'Empereur, le dixieme de ces animaux, sur lesquels on imprime la marque du Prince; & ce tribut n'est pas un des moindres revenus du Monarque.

On estime les chevaux Abissins; ils sont forts, de bonne taille, bien moulés, & pleins d'ardeur. On ne les fait ni labourer la terre, ni porter les fardeaux, on ne les emploie que pour la guerre & dans les courses. Les mulets sont les montures ordinaires des voyageurs, sur-tout dans les montagnes; les chameaux servent plus communément dans les plaines. On voit d'autres animaux qui ressemblent aux mulets,

qui naiſſent ſauvages, & qu'on apprivoiſe.

On trouve auſſi pluſieurs eſpeces de lions, qui font une guerre cruelle aux beſtiaux. Il n'eſt point d'animal qui ne tremble à leur aſpect : cependant les bergers Abiſſins attaquent tous les jours ces deſtructeurs cruels de leurs troupeaux ; & il n'eſt pas rare de les voir ſortir victorieux de ces combats, qui ne demandent pas moins d'adreſſe que de courage.

Les éléphans ſont encore plus communs. On en rencontre par troupes dans les campagnes & dans les forêts ; mais ils ne font aucun mal, à moins qu'on ne les attaque. Perſonne ne s'aviſe de les apprivoiſer, comme en Aſie, ni de les dreſſer pour la guerre ou pour d'autres uſages. Ils cauſent d'horribles dégâts dans les moiſſons, déſolent les vergers, détruiſent les jardins, renverſent les jeunes arbres, & gâtent tout ce qu'ils rencontrent dans leur marche. Les tigres, les pantheres, les léopards, les hiennes, les loups, les ſangliers, les renards font par-tout d'étranges ravages.

Dans la claſſe des poiſſons, l'hippo-

potame eſt ce qu'il y a de plus remarquable. C'eſt un animal amphybie, qui habite plus dans l'eau que ſur la terre, & qui tient à la fois du cheval & du bœuf. Souvent il ſort des rivieres pour venir brouter l'herbe ſur le rivage; & il ſe nourrit quelquefois des chevres & des moutons qui y paiſſent. Ses dents ſont d'une dureté extrême; ſon cri eſt une ſorte de henniſſement; ſa vue eſt perçante & terrible. Il eſt plus hardi dans l'eau que ſur la terre, où les Abiſſins ne craignent point de l'attaquer. Sa rencontre eſt dangereuſe dans les fleuves, où il renverſe les petites barques. On le tue pour avoir ſes dents, qui ſont plus blanches & moins ſujettes à jaunir que l'ivoire. Sa peau eſt auſſi fort eſtimée: on en fait des boucliers à l'épreuve du mouſquet & de la lance. Les Ethiopiens en mangent la chair, qu'on dit être une aſſez mauvaiſe nourriture. La chaſſe de l'hippopotame eſt un divertiſſement que prend quelquefois l'Empereur ſur le lac de Dembée. Lorſqu'on apperçoit l'animal, on le ſuit le ſabre à la main, & on lui lie les jambes. Ne pouvant alors preſque plus nager, il vient au bord du

lac, où il acheve de perdre ſon ſang.

Ce fut au retour d'une de ces chaſſes, que ſa Majeſté, après avoir renouvellé avec les Portugais d'anciens traités de commerce, & terminé de petites diſcuſſions à ce ſujet, donna à M. l'Ambaſſadeur ſon audience de congé. Le Grand Tréſorier apporta un bracelet d'or, que le Prince, au ſon des trompettes, mit lui-même au bras de ſon Excellence. Cet honneur répond, en Ethiopie, à celui que font les Souverains d'Europe, quand ils donnent le Cordon de leurs Ordres. Il y ajouta le manteau de cérémonie, & ordonna que tant que nous ſerions ſur les terres de ſon empire, on pourvût abondamment à tous nos beſoins. Il nomma un Officier, avec une eſcorte de cent hommes, pour nous conduire juſqu'aux frontieres.

Ce ſecours nous parut d'autant plus néceſſaire, que le pays eſt infeſté de voleurs. On prétend qu'ils ont un Chef connu, qui tient ſa charge du Roi même, auquel il paie un tribut, pour pouvoir l'exercer avec impunité. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ſe ſont rendus redoutables par leur multitude,

& que les montagnes leur offrent des asyles où il n'eſt pas poſſible de les ſuivre.

Une autre eſpece d'hommes très-incommodes dans les voyages, c'eſt cette foule de mendians, dont l'empire eſt inondé, & qui ne ſont pas moins à charge par leur importunité que par leur nombre. Ils abuſent, comme dans nos villes, de l'extrême indulgence qu'excite leur miſere dans les ames charitables; & leur inſolence eſt telle, qu'ils taxent eux-mêmes les paſſans: quand on ne leur donne pas tout ce qu'ils demandent, ils ont l'effronterie de refuſer ce qu'on leur offre, & ſe portent quelquefois à d'autres excès.

Il n'y a ni maréchauſſée, ni priſon pour contenir cette canaille, ni même pour arrêter les voleurs, & enfermer les criminels. Pour s'aſſurer d'eux, on les lie avec une chaîne, dont on paſſe un anneau dans leur main droite, & l'autre dans la main gauche d'un ſoldat qui eſt chargé de les garder & d'en répondre. Les ſupplices les plus uſités ſont d'étrangler, de lapider & de décoler. La baſtonnade ou le fouet ſont le châtiment ordinaire des malfaiteurs qui ne méri-

tent pas la mort. On en condamne quelques uns à perdre leurs biens, avec défenſe, ſous des peines très-rigoureuſes, de leur donner à boire & à manger, ni de les aſſiſter d'aucune maniere; ce qui fait crier ces miſérables comme des bêtes féroces; mais l'Empereur ne ſe rend pas difficile à leur faire grace. On punit les nobles en les tranſportant dans une iſle du lac de Dembée, ou ſur une de ces roches inacceſſibles, où je vous ai dit qu'on envoyoit les criminels d'état.

La peine de l'homicide eſt à l'arbitrage des parens du défunt, auxquels on livre le meurtrier. Ils peuvent lui accorder ſa grace pour une ſomme d'argent; mais s'ils le condamnent à mourir, l'uſage eſt de le tuer à coups de lance. Le plus proche parent du mort donne le premier coup; les autres frappent enſuite ſuivant leur rang; & ceux qui arrivent les derniers, trempent leur arme dans le ſang du coupable, pour montrer qu'ils prennent part à la vengeance. Lorſqu'il ſe commet un meurtre, dont l'auteur eſt inconnu, tous les habitans ſont condamnés à une groſſe amende; & par-là, très-peu d'aſſaſſins

ſins échappent à la vigilance des Juges.

Les procès ſe terminent très promptement. Les parties choiſiſſent un arbitre ; ou, ſi cette voie n'a pas lieu, le Gouverneur leur donne un Juge qui prononce ſur le champ. Chacun plaide ſa cauſe & produit ſes témoins ; mais comme il eſt aiſé d'en trouver pour de l'argent, l'innocence court de grands riſques dans les affaires criminelles, où l'on n'entend que ceux de l'accuſateur. On peut appeller de ce jugement au tribunal du Roi ; mais on le fait rarement, ſoit par la difficulté des voyages, ſoit dans la crainte de déplaire aux Gouverneurs, qui, croyant ces ſortes d'appels contraires à leur autorité, trouveroient, tôt ou tard, moyen de s'en venger. La facilité de corrompre de pareils magiſtrats, rend leurs injuſtices ſi fréquentes, qu'ils ont coutume, en ſortant de charge, d'en demander à la Cour le pardon général. Cette grace injuſte, qu'on ne leur refuſe guere, autoriſe toutes les malverſations : il eſt vrai qu'on la leur fait payer cherement.

Nos cent hommes d'eſcorte avoient ordre de nous accompagner juſqu'au

pourtant d'uſage, quand le chef d'une famille meurt, qu'on laiſſe à ſes héritiers les deux tiers de ſes poſſeſſions. Le Prince diſpoſe de l'autre tiers en faveur de qui il lui plait; & dès-lors ce dernier, devenu ſon feudataire, eſt obligé de le ſuivre à la guerre, de ſervir à ſes dépens, & de fournir des troupes à proportion de ce qu'il a reçu. Auſſi l'Empereur, qui a de ces feudataires à l'infini, peut-il mettre ſur pied de puiſſantes armées à peu de frais & en peu de tems. L'Etat ne pourvoit à la ſubſiſtance des ſoldats, que lorſqu'ils ſont en campagne: on envoie des ordres aux Gouverneurs, afin que, dans chaque canton, on fourniſſe à l'armée toutes les choſes néceſſaires. Les communautés doivent être exactes à livrer ce qu'on leur demande; car ſi elles y manquent, elles ſont condamnées à donner le double.

Dans toutes les provinces il y a des contrôles, où l'on tient un état des biens qui retournent au domaine par la mort des poſſeſſeurs. Ils paſſent enſuite en d'autres mains; & voici de quelle maniere on en acquiert la jouiſſance. Le Souverain envoie à celui qu'il veut

riſer, un bandeau de taffetas, ſur
el on lit ces mots en lettres d'or :
ſuis l'Empereur d'Ethiopie, de la
ou de Judas, qui a toujours vaincu
ennemis ». L'Officier, chargé de
crit, l'attache lui même au front
ouveau feudataire, & va enſuite,
mpagné d'une muſique militaire &
uelques ſoldats, le mettre en poſ-
on des biens dont il vient d'être
fié.

ous jugez combien on s'empreſſe
moigner ſon attachement & ſon
pour un Prince qui diſpoſe ainſi de
es les richeſſes de l'empire. Chacun
ùt des préſens, ſoit pour s'aſſurer
nſervation des terres dont il jouit,
dans l'eſpérance d'en obtenir de
velles. Une honteuſe vénalité re-
preſque toujours dans la diſtribu-
de ſes graces. Le Roi fait acheter
ſujets cette poſſeſſion momenta-
, & met de même à l'encan les
cipales charges du royaume. Les
iſtres & les Vice-Rois, auſſi abſolus
leurs départemens, que le Souve-
même, vendent, de leur côté,
les emplois ſubalternes.
eſt au pillage dans ce malhe

pourtant d'uſage, quand le chef d'une famille meurt, qu'on laiſſe à ſes héritiers les deux tiers de ſes poſſeſſions. Le Prince diſpoſe de l'autre tiers en faveur de qui il lui plait; & dès-lors ce dernier, devenu ſon feudataire, eſt obligé de le ſuivre à la guerre, de ſervir à ſes dépens, & de fournir des troupes à proportion de ce qu'il a reçu. Auſſi l'Empereur, qui a de ces feudataires à l'infini, peut-il mettre ſur pied de puiſſantes armées à peu de frais & en peu de tems. L'Etat ne pourvoit à la ſubſiſtance des ſoldats, que lorſqu'ils ſont en campagne: on envoie des ordres aux Gouverneurs, afin que, dans chaque canton, on fourniſſe à l'armée toutes les choſes néceſſaires. Les communautés doivent être exactes à livrer ce qu'on leur demande; car ſi elles y manquent, elles ſont condamnées à donner le double.

Dans toutes les provinces il y a des contrôles, où l'on tient un état des biens qui retournent au domaine par la mort des poſſeſſeurs. Ils paſſent enſuite en d'autres mains; & voici de quelle maniere on en acquiert la jouiſſance. Le Souverain envoie à celui qu'il veut

favoriſer, un bandeau de taffetas, ſur lequel on lit ces mots en lettres d'or : « Je ſuis l'Empereur d'Ethiopie, de la » tribu de Judas, qui a toujours vaincu » ſes ennemis ». L'Officier, chargé de cet écrit, l'attache lui même au front du nouveau feudataire, & va enſuite, accompagné d'une muſique militaire & de quelques ſoldats, le mettre en poſſeſſion des biens dont il vient d'être gratifié.

Vous jugez combien on s'empreſſe à témoigner ſon attachement & ſon zele pour un Prince qui diſpoſe ainſi de toutes les richeſſes de l'empire. Chacun lui fait des préſens, ſoit pour s'aſſurer la conſervation des terres dont il jouit, ſoit dans l'eſpérance d'en obtenir de nouvelles. Une honteuſe vénalité regne preſque toujours dans la diſtribution de ſes graces. Le Roi fait acheter à ſes ſujets cette poſſeſſion momentanée, & met de même à l'encan les principales charges du royaume. Les Miniſtres & les Vice-Rois, auſſi abſolus dans leurs départemens, que le Souverain même, vendent, de leur côté, tous les emplois ſubalternes. Ainſi, tout eſt au pillage dans ce malheureux

Pays; & le peuple gémit ſous la plus dure oppreſſion.

Cependant il y a, dans quelques provinces, des familles nobles, qui poſſedent depuis pluſieurs ſiecles des biens patrimoniaux, & même des gouvernemens héréditaires. L'Empereur n'a d'autre pouvoir, que de leur en conférer l'inveſtiture, & de choiſir parmi elles, ceux qu'il juge les plus propres à les exercer. Ses autres ſujets, réputés ſes eſclaves, en prennent le nom dans les ſuppliques qu'ils lui adreſſent, & ne rougiſſent point de le recevoir dans les patentes qu'il leur expédie. Les Vice Rois, les Miniſtres, les Princes du ſang, la Reine même, ne s'annoncent point ſous un autre titre. Lorſque le Négus accorde à une de ſes femmes l'honneur & la qualité d'Impératrice, on la conduit au palais; & le Prince l'ayant fait aſſeoir à ſes côtés, un des Officiers de la Cour dit à haute voix, que l'Empereur a élevé ſa ſervante au rang de Reine; mais elle n'eſt jamais admiſe à la table de ſon époux. Les ſoumiſſions qu'on rend au Monarque, tiennent en quelque ſorte de l'adoration. Non-ſeulement il n'eſt pas per-

mis de paſſer à cheval devant ſa tente ; il faut encore mettre pied à terre à une certaine diſtance, comme ſi l'on approchoit d'un lieu ſacré.

Les anciens Rois de l'Abiſſinie ſe montroient rarement à leurs ſujets, & avoient des jours réglés pour paroître en public. Le premier Miniſtre obtenoit même très-difficilement audience du Monarque. Il attendoit à la porte, la tête inclinée, & la main droite baiſſée juſqu'à terre, en criant trois fois : Seigneur, Seigneur, Seigneur. On lui demandoit : « Qui êtes-vous » ? Il répondoit : « je ſuis le dernier eſclave de la » Cour ; mon emploi eſt de ſeller les » chevaux du Roi, & d'être toujours » prêt à exécuter ſes ordres ». Alors il étoit admis ou renvoyé, ſuivant la volonté du Souverain.

Les Princes Abiſſins ſe ſont délivrés de l'ancienne ſervitude qui les tenoit enfermés dans leurs palais. Ils ſortent quand ils le jugent à propos, tantôt en cérémonie, tantôt avec moins d'éclat. Dans le premier cas, le Négus eſt au milieu d'un gros de cavalerie, ſur un cheval richement paré, précédé & ſuivi d'une garde de deux mille hom-

mes. Pour se garantir de l'ardeur du soleil, & éviter l'embarras d'un parasol, je lui ai vu, sur la tête, un carton plié en voûte, & couvert d'une étoffe d'or, attaché sous le menton. Ce Prince est d'une si grande affabilité, qu'il donne audience au moindre de ses Sujets. Ceux qui sollicitent une grace, se rendent, à la pointe du jour, au camp impérial, s'approchent de la tente du Roi, & crient de toutes leurs forces, soit pour le réveiller, soit pour le rendre plus attentif à leurs demandes. Leurs exclamations ordinaires sont: « mon Roi, la pru-» nelle de mes yeux, mon Seigneur, » pere des orphelins, &c ». L'Empereur ordonne à ses Ministres de rendre justice aux supplians, ou leur répond lui même, si l'affaire est de quelque importance.

Le Prince, qui regne aujourd'hui avec tant de douceur, est parvenu au trône par droit de primogéniture. Ce droit n'est pourtant pas tellement établi en Ethiopie, qu'il ne s'éleve souvent de grands troubles à ce sujet dans la famille royale. Les Souverains croient pouvoir laisser la Couronne à celui de leurs enfans qu'ils en jugent le plus di-

gne, ou pour lequel ils ont le plus d'affection. Les Grands s'attribuent le droit d'en disposer aussi à leur gré, pourvu que ce soit en faveur d'un prince de la maison royale. Les Abissins pensent, à cet égard, comme les Turcs; & malgré les violences où ils se portent quelquefois contre leurs Souverains, ils ne laissent pas de conserver toujours beaucoup d'attachement pour la famille regnante. Quoiqu'exclus du trône par les constitutions fondamentales de l'état, on a vu des bâtards y monter par un esprit de cabale, qui cause ici de si fréquentes révolutions.

Le sacre & le couronnement des Empereurs Abissins, se faisoient autrefois dans la ville d'Axuma. On commence la cérémonie de cette inauguration, par présenter au nouveau Roi une espece d'instruction, dont on lui fait la lecture, & qui contient toutes les formalités qu'on doit observer dans cette occasion. L'armée, qui est rangée en bataille, se met en mouvement: l'Empereur paroît ensuite, monté sur un cheval superbe, & précédé de tous les Grands de la Cour. On arrive dans un lieu convenu, où le Roi & les

Courtiſans mettent pied à terre. Ils ſont arrêtés par de jeunes filles, qui tendent une corde au milieu du chemin, & leur ferment le paſſage. Le Prince voulant franchir cette barriere, elles lui demandent : « qui êtes-vous » ? Il répond : « je ſuis le Roi des Iſraéli- » tes » ; à quoi elles répliquent : « non, » vous n'êtes pas notre Roi ». On fait de part & d'autre, une ſeconde fois les mêmes demandes & les mêmes réponſes ; & le Prince ſe retire en riant. Mais étant interrogé une troiſieme fois, il répond : « je ſuis le Roi de » Sion » ; & mettant le ſabre à la main, il coupe la corde. Alors toutes les filles s'écrient : « oui, vous êtes » véritablement notre Souverain ». En même tems le peuple pouſſe des cris de joie, auxquels ſe mêle le bruit de la mouſqueterie & des inſtrumens de muſique militaire.

Le Patriarche conduit l'Empereur à l'égliſe, accompagné d'un cortege de prêtres & de moines, lui adminiſtre l'onction ſainte dans la nef, & lui met la couronne ſur la tête au pied de l'autel. C'eſt une eſpece de bonnet doublé de ſatin bleu, & parſemé de fleurs d'or,

avec quelques pierres fauſſes. Le peuple ſe perſuade que c'eſt un ouvrage miraculeux, que les anges ont apporté du ciel, comme chez nous la ſainte Ampoule. Les Princes à leur avénement, reçoivent un nom particulier, qu'ils joignent à celui du baptême, tel que « Monarque vénérable, aimé » de Dieu, colonne de la foi, pierre » précieuſe, &c ». Ces noms, que leur donne la flatterie, ſont des éloges qu'ils n'ont point encore mérités, & dont ils ne cherchent pas toujours à ſe rendre dignes.

J'ai dit que le titre de Négus ou de Roi des Rois, appartenoit à tous les Empereurs Abiſſins. Vous ſavez ſur quel fondement on leur a donné celui de Prêtre Jean : dénomination d'autant plus ridicule, qu'il eſt très-douteux qu'aucun d'eux ait été prêtre, & très-certain qu'ils ne ſe ſont jamais appellés Jean. Ceux qui ont cherché une autre origine, l'ont attribuée à une bévue des Portugais. Ils avoient ouï dire qu'il regnoit en Aſie un prince chrétien, fort puiſſant, que les Perſes appelloient *Preſter-Cham*, c'eſt-à-dire, Prince des Adorateurs. Trouvant, dans

leurs premieres navigations d'Afrique, un Monarque qui faiſoit profeſſion du chriſtianiſme, & gouvernoit de vaſtes états, ils crurent par une ignorance groſſiere de la géographie, que c'étoit le Prince dont ils avoient entendu parler, & lui en donnerent le nom; mais ils le corrompirent, en changeant *Preſter* en Prêtre, & *Cham* en Jean.

L'Empereur d'Ethiopie a toujours deux armées ſur pied, l'une ſur les frontieres du royaume d'Enarea, l'autre ſur celles de la province de Gojam. Mais elles ſont en général peu nombreuſes; ceux qui les font monter le plus haut, réduiſent toute cette milice à cinquante mille hommes de pied, & dix mille chevaux. Leurs armes ordinaires ſont la lance, la pique, le ſabre, le bouclier, & une ſorte de maſſue d'un bois très-lourd & très-dur. L'uſage des fleches leur eſt inconnu; & ils ſe ſervent ſi mal-adroitement du mouſquet, que cette arme ne leur eſt d'aucun avantage. Ils ignorent l'art de ſe ranger en bataille, & d'attaquer méthodiquement. Leur maniere de combattre, eſt de fondre tous enſemble ſur l'ennemi: ſi ceux qui ſont à la tête,

enfoncent les troupes opposées, le reste fuit; & la victoire est gagnée. S'ils sont repoussés, la défaite est rapide, chacun fuit; & il n'est plus possible de les rallier. Faute de citadelles & de places fortes, leur pays est ouvert de tous côtés aux excursions des barbares. Des gens qui savent à peine bâtir une maison, sont bien éloignés de construire des fortereſſes.

Ils ne connoissent presque aucun de nos arts utiles; ils connoissent encore moins nos arts agréables. Leurs tableaux sont des ouvrages pitoyables; leur musique, une détestable cacophonie; leur poésie, de la prose mal rimée; leur médecine, une connoissance imparfaite de quelques simples; leur philosophie, une doctrine ténébreuse, un assemblage d'erreurs & d'absurdités. Ils s'envoient quelquefois des lettres; mais jamais ils ne les composent eux-mêmes; ils s'adressent à des écrivains publics, comme fait le peuple parmi nous. Ils n'ont nulle idée de la situation, ni de la marche des corps célestes. Ils croient que le soleil entre par un trou dans la terre, & en sort par un autre. Ils aiment les énigmes,

& les font mal. Ils ont des proverbes qui reviennent aux nôtres : *Bon berger, bon troupeau : celui qui a marché ſur un ſerpent, craint la rencontre d'une feuille, &c.* L'antitheſe & les jeux de mots ne leur ſont point inconnus : « le fer eſt » fort, mais il eſt vaincu par le feu : » le feu eſt fort, mais il eſt vaincu par » l'eau : l'eau eſt forte, mais elle eſt » vaincue par le ſoleil : le ſoleil eſt » fort, mais il eſt vaincu par le nuage : » le nuage eſt fort, mais il eſt vaincu » par le vent : le vent eſt fort, mais il » eſt vaincu par la terre : la terre eſt » forte, mais elle eſt vaincue par l'hom- » me : l'homme eſt fort, mais il eſt » vaincu par la femme ».

Ces peuples exercent de pere en fils les mêmes métiers ; mais il y a des métiers que ni les peres ni les fils ne veulent exercer. Les Juifs ſeuls s'occupent à fabriquer des inſtrumens de fer ; les Chrétiens ont en horreur l'emploi de forgeron ; ils le regardent comme une profeſſion infernale. Tels cantons ſont affectés à tels états, comme dans nos grandes villes, telles rues à telle eſpece de commerce. Les joueurs de flûte & de trompette habitent depuis des

ſiecles le même pays, & depuis des ſiecles ils ſont partagés en diverſes tribus.

Où il y a peu d'induſtrie, il y a peu de négoce. Celui du dehors ſe fait par les Arabes & par les Turcs; celui du dedans par les Arméniens, que l'appât du gain fait voler aux extrêmités de l'univers. Le commerce étranger eſt fort onéreux aux Abiſſins, obligés de payer en or les étoffes, les aromates, les épices, & preſque toutes les marchandiſes qu'on leur apporte. On prend cependant auſſi de la cire, des cuirs & de l'ivoire. Le trafic intérieur ſe fait par échange, en grains, en beſtiaux, en toiles, en fruits & en denrées les plus indiſpenſables.

Les Hollandois ont tenté pluſieurs fois de négocier avec les Ethiopiens; mais ces derniers s'y ſont toujours oppoſés, ſoit parce qu'ils different de religion ſur des points trop eſſentiels, ſoit que la trop grande puiſſance de ces Européens dans les Indes, leur ait donné de la jalouſie. Je leur ai ſouvent entendu dire, qu'ils ne ſe fieroient jamais à des Chrétiens qui ne jeûnent point, qui n'invoquent pas les Saints, qui ne croient point à la préſence réelle

de Jéſus-Chriſt dans le Saint-Sacrement, &c. Ils ont un égal éloignement pour les Mahométans, & pour les Portugais ; & voici l'origine de cette haine. Les premiers s'étant rendus trop maîtres dans cet empire, au commencement du ſeizieme ſiecle, s'emparerent de toutes les branches du gouvernement. Les Grands ne pouvant ſupporter un joug ſi odieux, appellerent à leur ſecours les Portugais, qui étoient alors très-puiſſans dans les Indes. Ces nouveaux conquérans entrerent en Ethiopie, & après pluſieurs victoires, rétablirent ſur le trône la famille royale, & chaſſerent tous les Mahométans du pays. Un ſervice ſi important rendit les Portugais conſidérables à la Cour, où pluſieurs d'entr'eux occuperent les premieres places. Leur nombre s'augmenta ; leurs mœurs ſe corrompirent ; & ils garderent ſi peu de meſure, que les Abiſſins crurent que leur deſſein étoit de s'emparer du royaume, & de le ſoumettre à la Couronne de Portugal. Ce ſoupçon mit le peuple en fureur ; on courut aux armes ; & l'on fit un maſſacre terrible de ces Européens. Ceux qui échapperent

au premier mouvement, eurent la permiſſion de ſe retirer. Il ſortit d'Abiſſinie ſept mille familles Portugaiſes, qui ſe répandirent dans les Indes & ſur les côtes d'Afrique. Il en reſta quelques-unes d'où ſont venus les Abiſſins blancs qu'on voit encore dans le pays. On y tolere aujourd'hui les Mahométans; mais ils habitent des quartiers ſéparés. Les Ethiopiens ne peuvent ſouffrir qu'ils mangent avec eux, & ne goûteroient pas même de la chair d'un animal qu'ils auroient tué; ils ne boiroient pas dans une taſſe dont ils ſe ſeroient ſervis, à moins qu'un religieux ne l'eût purifiée en ſoufflant trois fois deſſus, pour en chaſſer l'eſprit malin. S'ils rencontrent un Mahométan dans les rues, ils le ſaluent de la main gauche; ce qui paſſe parmi eux pour un familiarité inſultante.

Au commencement de ce ſiecle, des Jéſuites François ayant formé le deſſein d'établir une miſſion en Ethiopie, engagerent le Patriarche d'Alexandrie à écrire en leur faveur au Pape, au Roi, & au Miniſtre de la marine. Un Chrétien Maronite, porteur de ces lettres, fut préſenté à Louis XIV, qui promit d'entrer dans les vues du Pa-

triarche. Un marchand du Caire, nommé Duroule, fut chargé de cette négociation; mais il n'étoit pas encore arrivé, qu'il fut aſſaſſiné avec toute ſa ſuite; & ces projets de miſſion s'évanouirent avec lui.

Les Portugais, malgré la protection des Négus, n'ont fait ici que des gains médiocres dans le tems de leur plus grande proſpérité. Leur miſere étoit même ſi grande ſous les derniers regnes, qu'ils ne vivoient que des aumônes que leur faiſoient les Jéſuites; & ceux ci furent eux-mêmes obligés de vendre les calices & les ornemens de l'égliſe pour ſubſiſter. Les prétendues conquêtes de leurs Miſſionnaires ſe réduiſirent à des converſions forcées & peu durables. En effet, comment ſeroit il poſſible de faire du fruit parmi les Ethiopiens, dont l'égliſe eſt une branche de celle des Coptes, chez leſquels on n'a jamais pu opérer une converſion ſincere & ſolide? Les Abiſſins ſont encore plus éloignés de nous, & ſur-tout plus animés contre les Européens, dont ils ont ſecoué la domination impérieuſe. Il eſt vrai qu'il y a eu autrefois des Catholiques parmi

eux; mais c'eſt par cet endroit-là même, qu'il ſera toujous plus difficile d'y rétablir une religion, contre laquelle ils ſont déjà ſi fort prévenus.

Ce peuple vit dans une ſimplicité, une groſſiereté même qui approche de la barbarie. Ceux qui ne campent pas ſous des tentes, habitent des cabanes qui ont la forme d'entonnoirs, où l'on ne voit pour tous meubles que des nattes, & quelques pots de terre pour toute vaiſſelle. L'habillement conſiſte dans une eſpece d'écharpe & des hautes chauſſes de groſſe toile. Les gens de qualité ont des robes de ſoie, qui deſcendent juſqu'au milieu de la jambe, & des caleçons qui la couvrent entiérement. Pour rendre leur chevelure luiſante, ils la graiſſent avec du beurre, & la treſſent avec aſſez d'art & de goût. Auſſi, pour ne pas déranger leur coëffure, ils ne ſe couvrent jamais pendant le jour : la nuit ils appuient leur cou ſur une fourche qui leur tient lieu d'oreiller, & laiſſent flotter librement leurs cheveux. Les femmes ſont encore plus recherchées dans leurs ornemens de tête, & varient leur coëffure de mille manieres; mais ce ſont toujours les colliers & les boucles d'o-

reilles, qui ſont leur parure principale.

On a cru long tems en Europe, que les peuples d'Ethiopie avoient le teint noir, parce qu'on les confondoit avec leurs voiſins, les habitans de la Nubie. Leur couleur naturelle eſt brune & olivâtre, leur taille avantageuſe, leur corps bien proportionné, leur phiſionomie agréable. Ils ont les levres petites, les dents blanches, les yeux grands, bien fendus, tous les traits du viſage réguliers & bien marqués. Ce ſont, ſans contredit, les hommes les plus beaux, les mieux faits de toute l'Afrique. Ils ſont vifs, agiles, pleins de vigueur, & capables de ſupporter les plus rudes travaux. Auſſi remarque-t-on que les eſclaves d'Abiſſinie ſont plus recherchés, & ſe vendent plus cher, que ceux des autres contrées Africaines.

On ne peut refuſer aux Ethiopiens des qualités eſtimables du cœur & de l'eſprit. Ils ont de la pénétration, du jugement, un caractere de bonté, qui les diſtingue des autres nations du même continent. Il regne entr'eux une politeſſe aſſez ſinguliere, ſur-tout dans la maniere de ſe ſaluer. On ſe préſente

réciproquement la main ; & on ſe la porte mutuellement à la bouche. On prend enſuite l'écharpe de celui qu'on ſalue ; on ſe l'attache autour du corps ; de ſorte que s'il n'a point de veſte, il eſt obligé de reſter nud. Il n'eſt point de particulier qui n'ait toujours un petit morceau de ſel dans un ſac pendu à ſa ceinture. Lorſque deux amis ſe rencontrent, ils le tirent du ſac, & ſe le donnent l'un à l'autre à ſucer. Ce ſeroit une extrême incivilité de ne pas l'offrir, & une plus grande encore de refuſer de le lécher. « Vous trouvez cet » uſage extraordinaire, me diſoit l'Am- » baſſadeur ; ſongez donc qu'en France, » quand on ſe rencontre, on commence » auſſi par ôter, non ſon écharpe, on » n'en porte plus actuellement, mais » ſon gand & ſon chapeau ; on ſe prend » la main ; on s'embraſſe ; & l'on ſe » préſente également dans une boîte, » non pas du ſel, mais du tabac ; ce » qui revient à peu près au même ».

Il eſt rare que les Abiſſins paroiſſent dans les égliſes, ſans y apporter du pain, de l'huile, de l'hydromel, de l'encens, des fruits, de la cire, du miel, & d'autres offrandes de ce genre,

qui ſe dépoſent à la porte du ſanctuaire. Les Prêtres en retiennent une partie, & diſtribuent le reſte aux pauvres, qui, après l'office, font dans la nef, de petits repas ſemblables aux anciennes Agapes. Aux fêtes ſolemnelles, les Grands jouent, par dévotion, de divers inſtrumens, & danſent avec le peuple dans les temples, comme autrefois David en préſence de l'arche.

Le pain & le vin qui doivent ſervir pour l'Euchariſtie, ſe préparent avec un ſoin extrême. Le pain eſt levé; & l'on y imprime cette marque X. Le vin ſe fait dans la ſacriſtie, avec des grappes de raiſin, qu'on laiſſe tremper dans l'eau pendant quelques jours, & qu'on fait ſécher au ſoleil avant d'en exprimer le jus. Il eſt défendu d'employer, pour la conſécration, du vin de cabaret.

L'obſervation du jeûne ſe pratique avec toute la ſévérité de l'ancienne diſcipline. On ne fait qu'un repas; & on ne le prend qu'après le coucher du ſoleil. On obſerve réguliérement quatre carêmes; le grand, qui eſt de cinquante jours; celui de S. Pierre, de trente, un autre de trois ſemaines; le plus petit, de quinze jours, outre le

jeûne des mercredis & des vendredis de l'année. On ne mange alors ni viande, ni œufs, ni fromage, ni beurre; & comme il n'y a point d'olives en Ethiopie, on ſe ſert d'une huile tirée des graines du pays. Perſonne n'eſt diſpenſé de ces abſtinences rigoureuſes; les malades, les enfans, les vieillards, les voyageurs y ſont également obligés; & dans le choix, comme dans la préparation des alimens, les religieux de la Trape ne pratique rien de plus auſtere.

Au ſurplus, c'eſt preſque là l'unique inconvénient des voyages; car ils ſe font ici à moins de frais que dans tout autre pays. Lorſqu'un étranger entre dans un camp ou dans un village, il eſt logé & nourri gratuitement : les habitans ſe cotiſent, & fourniſſent à tous ſes beſoins. S'ils en uſoient autrement, & que le voyageur s'en plaignît, on les condamneroit à une groſſe amende. Cet uſage eſt ſi bien établi, qu'un étranger peut entrer librement dans la maiſon d'un homme qu'il n'a jamais vu, & s'y faire ſervir comme dans la ſienne. Il y boit, il y mange, il y couche; en un mot, il y vit auſſi familié-

rement que chez lui. Il eſt vrai que les Abiſſins voyagent peu, & n'ont ni cabarets, ni hôtelleries, ni autres logemens de cette nature.

La lithurgie de ces peuples differe peu de la nôtre, dans la maniere d'enterrer les morts. On s'aſſemble pour les pleurer, &, comme parmi nous, plus le perſonnage eſt conſidérable, plus le clergé eſt nombreux. On a vu, dans ces ſortes de convois, juſqu'à ſix cens moines & ſix mille pauvres. Aux uns on donne un grand repas, aux autres, des aumônes conſidérables. Avant que de mettre le corps en terre, on lui jette de l'eau-bénite; on l'encenſe; on récite ſur lui des prieres, comme nous faiſons; mais ce que les Abiſſins font plus que nous, c'eſt de laver le mort, & de chanter *alleluia*. Ce ſont les moines qui le portent; & leur marche eſt ſi rapide, que c'eſt tout ce que l'on peut faire, que de les ſuivre. Les parens & les amis ont des tambours de baſques, dont le bruit, mêlé aux cris de la douleur, & aux hurlemens des pleureurs à gages, fait un vacarme épouvantable. Quand on paſſe devant une égliſe, le convoi s'y arrête;

arrête ; on y recite quelques prieres ; & l'on continue ſon chemin juſqu'au lieu de la ſépulture. De longs & de fréquens repas terminent toujours & égaient ces fêtes funebres.

Dans quelques provinces, lorſqu'on apprend la mort d'une perſonne chere, on ſe précipite à terre avec une telle violence, qu'on a vu des gens mourir de cette chûte. D'autres ſe meurtriſſent les bras, le corps, la tête d'une maniere cruelle. Le décès de l'Empereur, ou de l'héritier du trône, s'annonce, dans les provinces, à ſon de trompe ; & le deuil, qui eſt univerſel, conſiſte à ſe raſer la tête. On fait un ſervice ſolemnel dans toutes les égliſes : on s'aſſemble enſuite chez le Gouverneur, où les Officiers & les perſonnes de conſidération, hommes & femmes, ſe rangent autour d'une grande ſalle. D'autres, avec des tambours, ou ſans tambours, ſe tiennent au milieu, & commencent, à l'honneur du Prince défunt, des récits en forme de chanſons, ſur un ton ſi triſte, ſi lugubre, qu'on en eſt, dit-on, attendri juſqu'aux larmes. Il y a des gens qui, pour marquer leur chagrin, ſe déchirent le viſa-

ge, & ſe brûlent les temples avec
flambeau. Il n'entre dans cette ſa
que les perſonnes de diſtinction :
peuple eſt dans les cours, où il po
des cris lamentables ; & ces cérémo
durent trois jours.

La ſanté de l'Ambaſſadeur étant
tablie, & ſon départ arrêté, on n
envoya notre eſcorte, avec un in
prete qui ſavoit les différentes lan
du pays. On en diſtingue deux p
cipales, l'ancienne & la nouvelle.
premiere n'eſt plus employée q
comme le latin l'étoit en France, c
les livres, dans l'exercice de la
gion, dans les diplomes, dans les éc
& les actes publics. Elle a quelque
nité avec le chaldéen ; & on la croit
dialecte particuliere de l'hébreu.
s'en eſt ſervi en Ethiopie juſq
commencement du quatorzieme ſie
c'eſt-à-dire, juſqu'à l'extinction d
race Zagéenne. Le fondateur d
nouvelle dinaſtie ayant été élevé
la langue Amharique, ainſi nommé
royaume d'Amhara, mit en vogue
idiome, qui devenu le langage d
Cour, prit inſenſiblement la ſupé
rité ſur l'ancien éthiopien. On l'app

auſſi la langue du Roi; & elle eſt aujourd'hui ſi univerſellement répandue, qu'elle ſuffit pour ſe faire entendre dans preſque toutes les provinces. On paſſe ici pour ſavant, lorſqu'on joint à l'étude de cette nouvelle langue, la connoiſſance de l'ancienne. Elles ſont très-rudes l'une & l'autre, & très-difficiles à prononcer pour des étrangers, parce qu'elles ont des lettres, dont on ne trouve point l'équivalent dans les nôtres. L'ancien éthiopien s'eſt maintenu, en grande partie, dans le royaume de Tigré; & l'on compte dans l'Abiſſinie, preſque autant de langages que de provinces; mais quelques perſonnes les réduiſent à ſept ou huit langues principales.

Nous prîmes notre route par le royaume de Gojam, pour nous rendre à Sennar; mais on nous prévint de ne point approcher du pays des Agaves, ni du Zendero, dont les peuples, qui n'en ſont pas éloignés, paſſent pour des hommes très-méchans. Parmi les premiers, les uns ſont idolâtres, les autres n'ont que l'apparence du chriſtianiſme. Comme ils habitent le voiſinage du Nil, ils font des ſacrifices à ce

fleuve, & lui immolent un grand nombre d'animaux. Le prêtre qui préſide à la cérémonie, ſe frotte le corps de graiſſe de vache, monte ſur un bûcher allumé, d'où, ſi l'on en croit les crédules Ethiopiens, il ſort des flammes qui ne lui font aucun mal. Ces peuples, redoutables par leur nombre, & ennemis de la domination des Abiſſins, ne cherchent qu'à s'en affranchir, & prennent part à toutes les révoltes qui déſolent cet empire. Ils ſe retirent dans le creux des cavernes, d'où il n'eſt preſque pas poſſible de les chaſſer.

Les habitans du Zendero, autre pays tributaire de l'Abiſſinie, ſont auſſi féroces que les Galles; & toute leur religion conſiſte dans le culte qu'ils rendent au Démon. A l'élection de leurs Rois, les princes de la maiſon regnante vont ſe cacher dans une forêt voiſine, & feignent de fuir un honneur qu'ils ambitionnent. Les Electeurs s'empreſſent de chercher celui dont ils ont fait choix. Il réſiſte d'abord, ſe défend avec courage, & bleſſe tous ceux qu'il peut frapper, pour montrer que c'eſt malgré lui, qu'on l'entraîne ſur le trône. Enfin, les Electeurs le ſaiſiſſent & l'emmenent.

Une des cérémonies de ſon couronnement, eſt de couper, avec ſes dents, la tête d'un ver, qu'on ſuppoſe être ſorti des narines du feu Roi. Cet uſage n'eſt que dégoûtant; ce qui ſuit eſt barbare. Le Prince ayant mandé les principaux Officiers de ſon prédéceſſeur, les fait maſſacrer en ſa préſence, en leur ordonnant d'aller ſervir leur ancien maître. Le Gingiro, c'eſt le nom qu'on donne au Monarque, a pour trône une eſpece de caſe, conſtruite au haut de ſa cabane, où il donne ſes audiences. Lorſqu'il a été bleſſé dans un combat, ſes Sujets achevent de le tuer; car il ne convient pas, diſent-ils, qu'un Roi portent les marques honteuſes de la ſupériorité de ſes ennemis.

Nous évitâmes heureuſement la rencontre de tous ces Barbares. L'Officier qui nous conduiſoit, nous précédoit toujours d'une heure, dans les lieux où nous devions nous arrêter. Il alloit deſcendre chez le Gouverneur, ou chez le Chef du village, & lui montroit les ordres de la Cour, écrits ſur un rouleau de parchemin, & renfermés dans une boîte attachée à ſon cou avec des cordons de ſoie. Auſſi-tôt

qu'il étoit arrivé, les principaux habitans s'aſſembloient devant la tente du Gouverneur ; & en leur préſence, il détachoit la boîte, en tiroit le parchemin, & le remettoit, avec beaucoup de gravité, au Chef de l'aſſemblée, en lui diſant que, s'il ne l'exécutoit pas, il y alloit de ſa tête. Lorſqu'un ordre porte la peine de mort, il eſt écrit en lettres rouges. Le Gouverneur, pour marquer ſon reſpect & ſon obéiſſance, le prenoit & le mettoit ſur ſa tête ; il donnoit enſuite ſes ordres, pour que nous fuſſions défrayés dans tous les lieux de ſon gouvernement.

Le huitieme jour de notre marche, on nous régala de ſpectacles & de concerts. Les Acteurs chantoient des vers à l'honneur de celui à qui l'on donnoit la tête, & exécutoient mille jeux divers à ſon intention. Les uns danſoient au ſon des tymbales, & formoient une pantomime des plus groteſques. Les autres, tenant un ſabre nud d'une main, de l'autre un bouclier, repréſentoient des combats, & faiſoient, en ſautant, mille tours de ſouplesſe.

On commença, dans ce lieu, à con-

fier nos paquets aux Chefs des villages, qui, ſelon l'uſage dont j'ai parlé, les firent porter juſqu'à la frontiere. On nous montra une maiſon pratiquée dans le roc, où l'on dit que de jeunes libertins s'étant cachés pour faire la débauche, y reſterent pétrifiés, & ſont encore aujourd'hui dans la poſture qu'ils avoient, quand ils furent convertis en pierres. Pour moi qui ai vu la choſe de près, j'ai cru n'y remarquer que des congellations, telles que la nature ſe plait à en former dans les lieux ſouterrains.

Les montagnes & les plaines nous offroient des ſpectacles également agréables. Dans les unes, on voyoit un ſi grand nombre de maiſons, qu'il ſembloit que ce fût une ville continuelle. Elles étoient ſéparées les unes des autres par des haies vives, toujours vertes, chargées de fruits & de fleurs, & entremêlées d'arbres plantés ſans ordre & ſans ſymmétrie; c'eſt, en général, l'idée qu'on doit avoir des villes de ce pays. C'étoient, de tous côtés, des marchés, où l'on vendoit toutes ſortes de denrées & de bétail; & partout on rencontroit une infinité de

monde. Les plaines étoient arrosées par des ruisseaux & des fontaines sans nombre, & remplies de forêts de citroniers, de jasmins, de grenadiers, & d'autres arbres, qui viennent ici sans soins & sans culture. Les prairies sont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lys, de rosiers, & d'autres fleurs que nous ne connoissons pas en Europe, mais qui parfument l'air d'une odeur plus délicieuse, que dans les plus beaux endroits de notre Provence.

Nous nous arrêtâmes dans un vallon d'ébéniers & de cannes de bambou, où un lion nous enleva un de nos chameaux. Ces animaux féroces sont si communs en Ethiopie, qu'on les entend rugir toute la nuit; & on ne les écarte qu'en allumant de grands feux, qu'on a soin d'entretenir continuellement. A quelque distance du vallon, est un monastere que nous allâmes visiter l'Aumônier & moi. L'Abbé nous reçut avec beaucoup de charité, & voulut nous laver les pieds; mais vous jugez bien que nous n'eûmes garde de le souffrir. On nous conduisit processionnellement à l'église; & nous

montâmes enſuite dans une chambre, où l'on nous apporta à manger. Tout le régal conſiſtoit dans de la bierre & du pain trempé dans du beurre ; car on ne boit ni vin ni hydromel en ce couvent ; on n'y voit même jamais de vint, que pour dire la meſſe. L'Abbé nous tint toujours compagnie ; mais il ne mangea point avec nous.

Au ſortir de ce monaſtere, nous trouvâmes un petit ruiſſeau qui ſépare l'Ethiopie du royaume de Sennar, que les anciens appelloient la Nubie. Le Nil qui l'arroſe, du Midi au Nord, dans toute ſa longueur, vint s'offrir à notre vue, lorſque nous eûmes quitté notre eſcorte. Ce fleuve reçoit dans ſon cours pluſieurs rivieres, dont la plus conſidérable ſe nomme la riviere Blanche. Il répand la fertilité dans les campagnes, qu'il arroſe de la largeur d'une lieue de chaque côté de ſes bords. Les habitans le coupent en divers endroits, & conduiſent ſes eaux dans des réſervoirs pour l'arroſement de leurs terres, naturellement ſi ſeches & ſi ſablonneuſes, qu'une affreuſe ſtérilité regne dans les lieux un peu éloignés de ſes rives. Ainſi, la plus grande partie de cette

vaſte région n'offre par-tout que de tristes déſerts.

Nous nous embarquâmes dans de gros troncs d'arbres, creuſés en forme de nacelles, qui ſont les ſeuls bateaux du pays. La route ne nous offrit rien, juſqu'à Sennar, qui mérite une attention particuliere. On compte dans cette ville environ cent mille ames; & on lui donne une lieue & demie de circuit. Elle eſt mal propre & mal policée; les maiſons n'ont qu'un étage, & ſont bâties ſans ſymmétrie & ſans goût. Les fauxbourgs ne contiennent que de méchantes cabanes. Le palais du Roi eſt conſtruit de briques, & conſiſte dans un amas confus de bâtimens d'une architecture ſimple & groſſiere, mais richement meublés de tapis du Levant.

On nous préſenta à ce Monarque dès le lendemain de notre arrivée; & l'on nous fit quitter nos ſouliers pour paroître devant lui. C'eſt un cérémonial auquel tous les étrangers doivent ſe ſoumettre; à l'égard de ſes Sujets, ils ne peuvent ſe montrer à leur Prince que pieds nuds. Nous entrâmes dans une grande cour, pavée de carreaux

de faïance de différentes couleurs, & bordés de gardes armés de lances. Dès que nous l'eûmes traverſée, on nous arrêta vis-à-vis d'un ſalon, où le Roi donne audience aux Ambaſſadeurs. Nous ſaluâmes ſa Majeſté, en nous mettant à genoux, & baiſant, ſuivant l'étiquette de cette Cour muſulmane, trois fois la terre par reſpect. Le Monarque, âgé d'environ quarante ans, eſt noir, comme le ſont tous les habitans de la Nubie, mais bien fait, & d'une taille majeſtueuſe. Il étoit aſſis ſur un lit fait en forme de canapé, les jambes croiſées, & environné de pluſieurs vieillards dans la même attitude. Son vêtement conſiſtoit en une robe de ſoie brodée d'or, une écharpe de toile très fine, & un turban bleu. Les vieillards étoient habillés à peu près de même. Un d'entr'eux, qui nous parut être le premier Miniſtre, ſe tenoit debout à l'entrée du ſalon, portoit la parole au nom du Roi, & nous répondoit de ſa part. Nous ſaluâmes le Prince une ſeconde fois; & nous lui préſentâmes quelques curioſités d'Europe; qu'il ſembla recevoir avec aſſez de plaiſir. Il nous

parla du ſujet de notre voyage ; & nous crûmes remarquer en lui autant d'attachement que de reſpect pour le Roi de Portugal. Après trois quarts d'heure d'audience, nous nous retirâmes en faiſant les mêmes ſalutations. Il nous fit accompagner par ſes gardes juſques dans la maiſon où nous devions loger ; & il nous envoya de grands vaſes remplis de beurre, de miel, & d'autres rafraîchiſſemens, avec deux bœufs & huit moutons.

Le Roi de Sennar va deux fois par ſemaine dîner dans une de ſes maiſons de campagne à une lieue de la ville ; & voici l'ordre qu'il tient dans ſa marche. Trois cens Cavaliers, montés ſur des chevaux ſuperbes, paroiſſent d'abord. Le Monarque, qui ne ſe montre jamais en public, que le viſage couvert d'une gaze de ſoie, vient enſuite, environné d'un grand nombre de valets-de-pied, & de ſes ſoldats armés, qui chantent à haute voix ſes louanges, en s'accompagnant du tambour de baſque. Sept à huit cens filles ou femmes marchent pêle-mêle avec les hommes, & portent ſur leur tête de grands paniers, qui repréſentent

toutes ſortes de fleurs. Ces paniers couvrent des plats remplis de viandes & de fruits tout préparés, qui doivent être ſervis ſur la table du Roi. Deux ou trois cens cavaliers, montés comme les premiers, ſuivent le même ordre, & ferment la marche.

Le Prince ſe met à table dès qu'il arrive. Son amuſement ordinaire, après le repas, eſt de propoſer des prix à ſes courtiſans, & de tirer au blanc avec eux, en ſe ſervant du fuſil, dont ils n'ont cependant pas un grand uſage. Après avoir paſſé une grande partie du jour à cet exercice, il retourne à la ville, accompagné de ſon même cortege. Ce ſont proprement là ſes momens de récréations; le reſte du tems eſt employé à tenir Conſeil, à régler les affaires de ſon royaume, à rendre la juſtice à ſes peuples, &c. On ne cherche point à prolonger les procès: un criminel eſt à peine arrêté, qu'on le préſente au juge, qui l'interroge & le condamne à mort, s'il eſt coupable & convaincu d'un crime capital. La ſentence eſt exécutée dans l'inſtant: on renverſe par terre le malfaiteur, & on le frappe à coups de bâton ſur

la poitrine jusqu'à ce qu'il expire. A la mort du Roi de Sennar, le grand Conseil s'assemble, &, par une coutume également détestable & barbare, fait égorger les freres du Prince qui doit monter sur le trône.

On tient tous les jours, dans une place, au milieu de la ville, un grand marché, où les denrées se vendent au plus bas prix. Un bœuf ne coûte que cinquante sols, un mouton quinze, une poule douze deniers, le reste à proportion. La monnoie la plus basse vaut à peu près le quart d'un liard de France : c'est un petit morceau de fer de la figure d'un T. Le Fadda, qui vient de Turquie, est une piece d'argent fort mince, qui ne vaut que deux sols. On se sert encore de réaux & de piastres d'Espagne, qui doivent être rondes ; car les quarrées ne passent point dans le commerce. Ces piastres valent environ quatre francs de notre argent.

Il est un autre marché, où l'on expose les esclaves. Ils sont assis à terre, les jambes croisées, les hommes & les garçons d'un côté, les femmes & les filles de l'autre. Les plus chers, c'est-

à-dire, les plus vigoureux parmi les hommes, les plus jolies, les mieux faites d'entre les femmes, coûtent à peine dix écus de France. Auſſi les marchands d'Egypte en enlevent-ils tous les ans un très-grand nombre. Les autres marchandiſes de ce pays ſont la civette, le tamarin, les dents d'éléphans, le tabac & la poudre d'or.

La civette, comme vous ſavez, eſt un animal de la taille d'un chat, ou d'une groſſe fouine, dont on tire un parfum, auquel on donne le nom de l'animal qui le porte. On en éleve beaucoup dans ce pays; & il y a des particuliers qui en nourriſſent juſqu'à trois ou quatre cens. On leur donne du bœuf crud, & une eſpece de potage au lait. Pour en tirer le parfum, on racle proprement une matiere onctueuſe, qui ſort de leur corps avec la ſueur; & on la renferme avec ſoin dans des cornes de bœuf qu'on tient bien bouchées. Elle a, lorſqu'elle eſt nouvelle, la conſiſtance du miel & la couleur blanche; mais elle jaunit & brunit même en vieilliſſant. On en fait un grand uſage dans tout le Levant; & les parfumeurs d'Europe l'emploient

auſſi dans le mêlange de leurs aromates. L'odeur de la civette, quoique violente, eſt plus ſuave que celle du muſc; mais l'une & l'autre ont paſſé de mode, depuis qu'on a connu l'ambre gris, ou plutôt depuis qu'on a ſu le préparer.

Les marchandiſes qu'on apporte au royaume de Sennar, ſont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, de la clinquaillerie, des anneaux & des grains de verre, du vermillon, & un certain noir dont les femmes ſe peignent les paupieres & les ſourcils. Les négocians du pays font un gros commerce du côté de l'Orient, & principalement à Surate, d'où ils rapportent des marchandiſes des Indes; & ils emploient ordinairement deux ans à ce voyage.

Le pain de froment n'eſt point du goût des habitans de Sennar: ils n'en font que pour les étrangers. Celui dont ils ſe ſervent eſt de Dora: c'eſt le nom qu'ils donnent à un petit grain rond, dont ils compoſent auſſi une eſpece de bierre épaiſe & de mauvais goût: ce pain eſt aſſez bon, quand il eſt frais; mais au bout d'un jour, il

devient insipide ; & il n'est plus possible d'en manger. C'est une sorte de gâteau fort large, de l'épaisseur d'un écu. A l'égard de la bierre, elle se prépare de la maniere suivante. On fait rôtir au feu la graine de Dora; on la jette ensuite dans l'eau froide; & après vingt-quatre heures, on boit cette infusion. Comme elle ne se conserve pas, on est obligé d'en faire à toute heure. Un homme qui a du pain de dora, & une calebasse pleine de cette désagréable liqueur, dont il boit jusqu'à s'enivrer, se croit heureux & fait bonne chere. Cette légere nourriture n'empêche pas que ces gens ne soient plus robustes & plus forts que les Européens. L'eau-de-vie, le vin, l'hydromel même leur sont défendus; & ils n'en boivent qu'en cachette. Ils ont, ainsi que nous, l'usage du café.

Ils ne sont magnifiques, ni dans leurs logemens, ni dans leurs meubles, ni dans leurs habits. Les femmes de qualité ont une robe de soie ou de toile de coton, avec de larges manches qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressés & chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, d'ivoire,

ou de verre. Leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles, leurs narines même en ſont couverts; & elles ont aux doigts pluſieurs bagues de pierres communes. Leur chauſſure conſiſte en une ſimple ſemelle, qu'elles attachent avec des cordons. Les femmes & les filles du commun ne ſont vêtues que depuis la ceinture juſqu'aux genoux.

Les chaleurs, inſupportables pendant quatre mois de l'année, commencent en Janvier, & finiſſent en Avril. Elles ſont ſuivies de pluies abondantes, qui durent trois autres mois, & cauſent, parmi les hommes & les animaux, de fréquentes maladies. Il eſt vrai que c'eſt preſque toujours la faute des habitans: ils négligent de faire écouler les eaux, qui, en croupiſſant, ſe corrompent & répandent des vapeurs malignes. Je n'ai rien d'avantageux à vous apprendre touchant le caractere de ces peuples: ils ſont fourbes, ſuperſtitieux, & ſi attachés au mahométiſme, que lorſqu'ils rencontrent un Chrétien dans les rues, ils ne manquent jamais de prononcer leur profeſſion de foi, & de dire tout haut: « il n'y a qu'un

» Dieu ; & Mahomet eſt ſon prophe-
» te ».

Après avoir demeuré quelque tems à la Cour du Roi de Sennar, il nous donna une ſauve-garde, pour nous conduire & nous défrayer juſqu'aux états de celui de Dongale, ſon tributaire. On trouve peu de villages ſur cette route ; mais les habitans, qui campent ſous des tentes, fourniſſent des vivres aux voyageurs. Nous paſſâmes d'abord par de grandes plaines très fertiles & parfaitement cultivées, d'où nous entrâmes dans des forêts d'acacias ; dont les arbres étoient chargés de fleurs, qui répandoient une odeur délicieuſe. Ces bois ſont pleins de petits perroquets, & d'un grand nombre d'oiſeaux d'un plumage très-varié. Nous nous arrêtâmes près d'un petit fort, dont le Gouverneur eſt chargé d'examiner ſi, dans les caravanes qui viennent d'Egypte, perſonne n'a la petite vérole ; car cette maladie n'eſt pas moins dangereuſe dans ce pays, que la peſte l'eſt en Europe.

Quand nous fûmes à la vue de Dongale, notre conducteur alla demander au Roi la permiſſion d'y entrer.

Nous étions dans un village qui ſert de faubourg à la ville ; & nous paſſâmes le Nil dans un grand bateau que le Prince entretient pour la commodité du public. Les marchands paient un droit ; mais les paſſagers en ſont exempts. La ville de Dongale eſt ſituée ſur le penchant d'une colline ſeche & ſablonneuſe, au bord oriental de cette riviere. Les maiſons ſont mal bâties, les rues à moitié déſertes & remplies de ſables, que les ravines y entraînent de la montagne. Le château, qui occupe le centre, eſt grand & ſpacieux, mais mal fortifié ; il ſert à contenir les Arabes qui habitent la campagne, & qu'on ſouffre dans le pays, moyennant un léger tribut qu'ils paient au Souverain.

Ce Prince nous fit l'honneur de nous inviter à manger avec lui, mais à des tables ſéparées. Dans la premiere audience qu'il nous donna, il étoit vêtu d'une veſte de velours verd, qui traînoit juſqu'à terre. Sa garde étoit nombreuſe : ceux qui étoient près de ſa perſonne, portoient une longue épée devant eux dans le fourreau ; les gardes du dehors avoient des demi-

piques. Il vint nous voir dans notre tente, & ſe montra favorable à toutes les demandes que lui fit l'Ambaſſadeur, relativement à ſa commiſſion.

Ce qu'on trouve ici de plus extraordinaire, c'eſt un poiſon ſi violent, qu'un ſeul grain, dit-on, fait périr un homme dans l'inſtant; & ſi on le partage entre dix perſonnes, elles meurent toutes en moins de quatre heures. On n'en vend qu'aux étrangers; & l'on force ceux qui en achetent, de jurer qu'ils n'en feront jamais uſage dans le pays. Ils ſont, de plus, obligés de donner au Roi la même ſomme, qu'à celui qui le leur vend. On fait couper la tête à quiconque eſt convaincu d'en avoir délivré à l'inſçu du Monarque.

Nous partîmes de Dongale, pour nous rendre dans le royaume de Soudain. Deux ans auparavant, tout l'eſpace qui ſépare ces deux états, avoit été ruiné par la peſte. Elle y avoit fait un ſi grand ravage, que nous trouvâmes pluſieurs villages ſans habitans, & de grandes campagnes, autrefois très-fertiles, abſolument incultes & abandonnées. La guerre eſt un autre fléau qui déſole ce pays. Les deux Rois

ne ſont jamais en paix; & tout ſe reſſent de ces éternelles diviſions.

Les maiſons ſont de terre, & couvertes de paille. Les habits conſiſtent en une veſte mal-propre & ſans manches; & la chauſſure en une ſemelle de cuir ou de bois, attachée avec des courroies. Les gens du commun s'enveloppent d'une piece de toile, qu'ils mettent autour du corps de cent manieres différentes. Les hommes ne vont nulle part, ſans être armés d'une lance; & ceux qui ont des épées, les portent pendues à leur bras gauche.

Les juremens, les blaſphêmes ſont fort en uſage parmi ces peuples groſſiers, chez leſquels on ne remarque ni religion ni pudeur; & quoiqu'ils ſuivent la loi de Mahomet, ils n'en ſavent que la profeſſion de foi, qu'ils ont ſans ceſſe dans la bouche. Il n'y a pas long-tems que ce pays étoit chrétien; la foi ne s'y eſt éteinte, que parce qu'il ne s'eſt trouvé perſonne qui eût aſſez de zele pour l'entretenir. On voit encore ſur la route, des hermitages & des égliſes à demi-ruinés. On ne ſe ſert point d'argent dans ce

royaume : tout s'y vend par échange, comme dans les premiers tems. Avec du poivre, du girofle, de l'étoffe, &c, les voyageurs achetent des vivres. Les marchands d'Egypte viennent y chercher de l'or & des eſclaves.

Je ſuis, &c.

*A Soudain, ce 18 novembre 1752.*

## LETTRE CLXIII.

### *LA NIGRITIE.*

SOUDAIN étoit le terme du voyage de Don Juan de l'Hermès. Il devoit y attendre l'arrivée du marquis de Spiola, que la Cour de Lisbonne avoit envoyé, pour pareille commiſſion, chez pluſieurs Rois de la Nigritie. L'ordre portoit que ces deux Miniſtres s'embarqueroient enſemble ſur la mer Rouge, & ſe rendroient l'un à Goa, en qualité de Préſident du Conſeil, l'autre à Moſambique, pour y reprendre ſes fonctions de Gouverneur. La maladie de Don Juan ayant, comme je l'ai dit, retardé notre départ d'Ethiopie, le Marquis arriva le premier; & ſans nous attendre, il deſcendit le Nil juſqu'aux confins du royaume de Nubie. De-là il ſe rendit à Homol ſur le golphe arabique, pour y faire travailler aux préparatifs de notre embarquement. Il eut la précaution de laiſſer un homme à Soudain, pour nous inſtruire de

de ſa marche, & nous inviter à le ſuivre, aſſurant que tout ſeroit prêt pour notre départ, lorſque nous arriverions à Homol. Il nous tint parole; & nous n'eûmes que le tems d'entrer dans le vaiſſeau qui nous attendoit. C'étoit, Madame, pour la ſeconde fois, que je me trouvois ſur cette mer, où rien ne troubla notre navigation. Nos deux troupes réunies ſe racontoient mutuellement les diverſes circonſtances de leur voyage; mais de tous les récits que j'ai entendu faire ſur la Nigritie, je m'en tiens à celui du marquis de Spiola.

« La Nigritie eſt une des plus vaſtes » régions de l'Afrique, & en même tems » une des moins connues. Elle confine » à l'Abiſſinie & à la Nubie, autre- » ment dit le royaume de Sennar, qui » la bornent à l'orient; & elle tire ſon » nom, ou de la couleur noire de ſes » habitans, ou du fleuve Niger, qui » la traverſe dans toute ſon étendue, » & la rend aſſez fertile. Ce pays, ſé- » paré du reſte du monde par des dé- » ſerts arides, par des montagnes eſ- » carpées, étoit encore ignoré à la » fin du dixieme ſiecle. Un Mahomé-

» tan, que le haſard avoit alors con-
» duit en Barbarie, réſolu de connoî-
» tre toutes les parties de l'Afrique,
» traverſa les déſerts, franchit les mon-
» tagnes, & ſa curioſité, ſecondée
» par ſon courage, lui faiſant ſurmonter
» tous les obſtacles, il arriva enfin dans
» la Nigritie, où, avant lui aucun
» voyageur n'avoit pénétré. Les habi-
» tans, dont le nombre étoit incroya-
» ble, n'avoient ni loix, ni mœurs, ni
» gouvernemens, ni religion. On ne
» voyoit parmi eux ni rois, ni princes,
» ni magiſtrats; ils vivoient dans une
» parfaite égalité. Contens des produc-
» tions du climat, ils ne cherchoient
» point à faire des conquêtes. Les uns
» cultivoient la terre; les autres gar-
» doient les troupeaux. Ils s'aſſem-
» bloient dix ou douze, tant hommes
» que femmes, pour paſſer la nuit dans
» une cabane; & chaque homme pre-
» noit la femme qui lui convenoit, par-
» ce qu'elles étoient toutes en com-
» mun. Les enfans l'étoient de même;
» & toute une peuplade ne formoit
» qu'une ſeule famille.

» Un des premiers rois de Maroc
» pouſſa ſes conquêtes juſques dans

» cette contrée, & la soumit peu de
» tems après qu'elle eut été découverte.
» Les Lybiens s'en rendirent maîtres
» ensuite, & y porterent leur religion,
» qui étoit le mahométisme. Ils y éta-
» blirent leurs loix, leur commerce &
» leur langue. Les Negres, impatiens
» de la domination de ces étrangers,
» résolurent de secouer le joug. Un
» des braves du pays de Tombut, se
» mit à la tête d'un parti, & massacra
» leur nouveau Roi. Appellant ensuite
» autour de lui ses compatriotes, il
» leur montra son poignard, teint du
» sang de leur Souverain; & son crime
» fut à leurs yeux l'action d'un héros
» digne de régner. Ils le proclamerent
» Roi de Tombut; & s'étant réunis
» sous ses ordres, il égorgerent ou
» chasserent les Lybiens. Leur exem-
» ple fut suivi dans tous les autres
» cantons; & les différens trônes du
» pays ne furent plus occupés que par
» des Negres. Ils conserverent les loix,
» la religion, le gouvernement établis
» par leurs premiers maîtres; & c'est
» de là que prit naissance cette multi-
» tude de petits royaumes qui partagent
» la Nigritie, & dont tous les habitans

» font profeſſion du mahométiſme. On » aſſure que pluſieurs de ces états ont » été conquis par l'Empereur de Maroc, » & ſont aujourd'hui gouvernés par » des Pachas. Quoi qu'il en ſoit, voici » ce que j'ai pu apprendre de la plupart » de ces diverſes contrées, que l'uſage » a honorées du titre de royaume.

» On nomme Goaga un petit pays » habité par un peuple barbare, qui » vit, dans la montagne, du produit de » ſes troupeaux. Après avoir joui long- » tems de ſa liberté, il fut aſſervi par » un de ſes compatriotes. Cet homme » étoit au ſervice d'un marchand Egyp- » tien; & un jour qu'il n'étoit pas éloi- » gné de ſa patrie, il égorgea ſon maî- » tre, prit ſon argent, & s'en re- » vint dans ſon pays. Les richeſſes » que ſon crime lui avoient procurées, » éveillerent ſon ambition; il acheta » des chevaux & des eſclaves, aſſembla » pluſieurs brigands, ſe mit à leur tête, » & fit des excurſions ſur les peuples » voiſins. N'ayant à combattre que des » hommes foibles & ſans armes, il re- » venoit toujours chargé de dépouilles, » qu'il changeoit pour des chevaux & » pour des eſclaves. Enfin, le nombre

» de ſes ſoldats devint ſi conſidérable,
» que les Goagois ſe voyant hors
» d'état de lui réſiſter, le reconnurent
» pour leur Souverain. Son fils hérita
» de ſon courage & de ſa puiſſance, &
» tranſmit à ſes deſcendans un royau-
» me qu'ils ont eux-mêmes conſidéra-
» blement agrandi.

» Celui de Bournon abonde en bled
» & en troupeaux; & les habitans ſont
» preſque tous paſteurs. Le Roi entre-
» tient trois mille hommes de cavalerie,
» & une infanterie encore plus nom-
» breuſe, toujours prêtes à le ſuivre
» à la guerre, au moindre ſigne de ſa
» volonté. Ses revenus conſiſtent dans
» la dîme, qu'il perçoit ſur la récolte,
» dans le pillage qu'il fait ſur ſes enne-
» mis. Il tire ſes chevaux de Barbarie;
» & il eſt dans l'uſage de ne les payer
» qu'en eſclaves. Les marchands atten-
» dent qu'il ſoit de retour de ſes expé-
» ditions; mais dans cet intervalle, ils
» ſont nourris aux dépens du Monar-
» que. On prétend que ce Prince poſ-
» ſede des richeſſes immenſes; que ſes
» étriers, ſes éperons, ſes armes, ſa
» vaiſſelle, les mords de ſes chevaux,
» juſqu'aux chaînes avec leſquelles il

» attache ſes chiens, ſont de pur or.
» On trouve auſſi beaucoup de ce
» métal dans un canton du royaume de
» Guengara ; mais comme on ne peut
» y arriver que par des chemins impra-
» ticables aux chameaux, on voiture
» les marchandiſes qu'on y échange, ſur
» le dos des Eſclaves. Ces malheureux,
» quoique chargés preſque au-delà de
» leurs forces, font tous les jours ſept
» ou huit lieues ; il y en a même qui
» vont & reviennent le même jour.
» Outre les marchandiſes, on les force
» de porter encore la nourriture de
» leurs Maîtres, & celle des ſoldats qui
» les eſcortent.

» Les royaumes, ou, pour parler
» plus convenablement, les diſtricts de
» Zanfara, de Zegzeg, de Caſena, ſont
» aujourd'hui partie de la ſouveraineté
» de Tombut, dont celui de Cano eſt
» devenu tributaire, de même que
» ceux d'Agades, de Ginea, de Melli,
» de Guber, & de Gualata. Celui de
» Gago tire ſon nom d'une ville qui eſt,
» pour ainſi dire, le rendez-vous de
» toutes les marchandiſes de l'Afrique
» ſeptentrionale. On y amene des draps
» de Barbarie, & des eſclaves de tout

» ſexe, des chevaux, des épées, des
» éperons, des brides, &c; & l'or y
» eſt ſi commun, que tout s'y vend
» quatre fois plus cher qu'en Europe.
» Ces petits Rois, tout petits qu'ils ſont,
» ont un deſpotiſme abſolu dans leurs
» états. Ils ſont maîtres de la liberté
» de leurs Sujets: nul ne pourroit s'op-
» poſer à leur volonté, ſans encourir
» ſur le champ une mort certaine.

» De tous ces pays, Tombut eſt le
» ſeul à qui on puiſſe raiſonnablement
» donner le titre de royaume, par ſon
» étendue & par ſa puiſſance. Il y a
» dans ſa capitale, qui porte le même
» nom, une infinité de marchands,
» d'artiſtes & de fabricans de toile de
» coton. On y apporte même des draps
» d'Europe; & il s'y fait un ſi grand
» commerce, que tous les habitans en
» général y ſont fort riches. Mais on
» prétend que le Roi de Tombut, au-
» quel preſque tous ſes voiſins paient
» tribut, eſt tributaire lui-même de
» l'Empereur de Maroc. Quoi qu'il en
» ſoit, ſa Cour eſt la plus magnifique
» de la Nigritie. Lorſqu'il fait un voya-
» ge, ou qu'il va à la guerre, ſon cha-
» meau eſt conduit par les plus grands

» ſeigneurs. Ses peuples ne l'abordent » jamais ſans ſe proſterner : les étran- » gers, les Ambaſſadeurs même ne ſont » pas exempts de cette humiliante cé- » rémonie.

» On ne voit tous ces Rois, que » lorſqu'on a beſoin d'eux ; parce que » chaque fois qu'on veut leur parler, » il faut les prévenir par des préſens, » ſans quoi ils ſe croiroient inſultés ; » & loin d'en rien obtenir, on ne fe- » roit que les indiſpoſer. Ces préſens » conſiſtent ordinairement en eau-de- » vie, en quelques armes, quelques » pieces d'étoffes, & ſur-tout en quel- » ques mouchoirs des Indes pour leurs » femmes ou leurs maîtreſſes qui en » ſont fort curieuſes. Alors ils reçoivent » avec bonté nos envoyés, leur témoi- » gnent leur ſatisfaction, ſe font un » plaiſir & même un point d'honneur » d'accorder ce qu'on leur demande. » Si l'on manque de parole à l'un d'eux, » ils en ſont tous offenſés, & ne ſe font » plus de ſcrupule de vous tromper.

» Le Roi de Tombut ne ſouffre aucun » Juif dans ſes états : ſa haine, à leur » égard, eſt pouſſée ſi loin, que ſi quel- » qu'un de ſes ſujets entretient com-

» merce avec eux, tous ſes biens ſont
» confiſqués. Les plus notables de ce
» royaume, jadis toujours guerrier,
» toujours victorieux, aujourd'hui ſtu-
» dieux & pacifique, ſont les Juges, les
» Docteurs & les Prêtres, tous gens,
» comme vous voyez, avec leſquels le
» Monarque ne remporteroit plus de
» victoires, comme autrefois, ni ne
» rendroit ſes voiſins tributaires. En
» revanche, ils paroiſſent fort animés
» de l'amour des lettres; j'en ai du
» moins ainſi jugé, par la prodigieuſe
» quantité de livres & de manuſcrits
» que les Arabes leur apportent. C'eſt
» la marchandiſe qu'on eſtime le plus
» dans le pays, & qui ſe vend le plus
» cher. La monnoie courante conſiſte
» en de petites coquilles qui ſe tirent
» de Perſe : il en faut quarante pour
» faire un grain d'or.

» On aſſure que ce métal eſt ſi com-
» mun dans ce royaume, que pour peu
» qu'on y remue la terre, on en trouve
» par-tout ſous ſes pas. La plupart des
» rivieres qui deſcendent de l'Eſt, en
» entraînent avec elles en poudre & en
» grain, ſur-tout après les grandes
» pluies & les débordemens. On l'ap-

» pelle or de la vaſe, à cauſe de la ma-
» niere dont les Negres le ſéparent de la
» terre. Il n'eſt pas néceſſaire de la creu-
» ſer bien avant ; il ne faut qu'en racler
» la ſuperficie, la laver dans une ſe-
» bile, & en verſer l'eau par inclinai-
» ſon, pour avoir au fond l'or en pou-
» dre, & ſouvent même des grains
» conſidérables. Cette façon d'exploi-
» ter les mines, eſt cauſe qu'on ne dé-
» couvre que l'extrêmité des rameaux,
» ſans aller au ſillon principal. Il eſt
» vrai que ces rameaux ſont, pour l'or-
» dinaire, ſi riches, & d'un or ſi pur,
» qu'il ne faut ni le piler, ni le fondre
» pour le mettre en œuvre. La terre
» qui le produit, n'eſt ni dure, ni diffi-
» cile à creuſer; & dix hommes peu-
» vent y faire plus d'ouvrage, que
» deux cens dans les plus riches con-
» trées du Pérou & du Bréſil.

» Les Negres ne connoiſſent point les
» terres où il y a plus ou moins d'or : ils
» ſavent, en général, qu'on en trouve
» preſque par-tout; & quand ils rencon-
» trent quelque veine abondante, ils s'y
» arrêtent, & continuent d'y travailler,
» juſqu'à ce qu'elle ceſſe de produire.
» Ils la quittent alors, & en cherchent

» une autre. Ils croient que l'or a la ma-
» lice de changer de place, & de ſe ca-
» cher, quand on va pour le recueillir ;
» &, ſur ce préjugé, s'ils n'en trouvent
» point dans un endroit, ils diſent tran-
» quillement, qu'il s'eſt enfui, & vont
» ailleurs. Lorſque, ſans beaucoup de
» peine, ils retirent beaucoup d'or, ils
» fouillent à quelques pieds de profon-
» deur, & ne vont pas plus loin, non
» que la veine diminue ; il avouent au
» contraire, que s'ils creuſoient plus
» avant, elle deviendroit plus abon-
» dante ; mais ils ſont trop pareſſeux,
» pour continuer un travail pénible.
» D'ailleurs, ils n'ont ni l'invention des
» échelles, ni les inſtrumens néceſſaires
» pour étayer les terres, & prévenir
» les éboulemens.

» Il n'eſt pas permis à tous les parti-
» culiers de chercher de l'or où bon leur
» ſemble, ni quand il leur plait. Cela
» dépend abſolument de la volonté du
» Souverain. Il fait avertir ſes Sujets,
» que tel jour on exploitera telle mine ;
» & chacun ſe rend au lieu convenu.
» Les uns fouillent, les autres tranſ-
ortent la terre ; ceux-ci apportent
» eau, ceux-là délayent & lavent la

» matiere : d'autres gardent l'or que
» l'on tire, & obſervent ſi les laveurs
» n'en dérobent pas quelque partie. Le
» travail achevé, on partage ce qu'on
» a recueilli, après que le Souverain a
» pris ce qu'il a voulu. Comme cette
» contrée ne produit preſque que de
» l'or, il ſert aux habitans pour ſe pro-
» curer tout ce qui eſt néceſſaire à la vie.
» On leur fournit les marchandiſes dont
» ils ont beſoin ; dans le ſein même de la
» ſtérilité, on voit régner la fécondité
» & l'abondance.

» Au Nord de la Nigritie, eſt le vaſte
» déſert de Sara, qui du Levant au Cou-
» chant, a plus de huit cens lieues, &
» près de quatre cens, du Septentrion
» au Midi. Ce pays que les Latins ap-
» pelloient déſert de Lybie, eſt plat,
» ſablonneux & ſtérile. Les caravanes
» qui le traverſent, dirigent leur mar-
» che avec la bouſſole. La diſette d'eau
» en a fait périr pluſieurs ; d'autres ont
» été enſevelis ſous le ſable. On y voit
» néanmoins une ville nommée Taga-
» zis, qu'on dit être fermée de murailles,
» mais où il n'y a ni commerce ni po-
» lice. On prétend que les femmes y
» ont la pricipale autorité ; cependant

» le Roi de Maroc y tient un Gouver-
» neur & une garniſon. Tagazis eſt ſi-
» tuée dans la partie occidentale du
» déſert : les habitans y ſont fort pau-
» vres : le territoire ne produit que du
» millet, des dattes, & quelques olives.

» Les peuples répandus dans le dé-
» ſert de Sara, ſont un mêlange d'Ara-
» bes & de Maures. Ceux-ci ſont origi-
» naires de Barbarie, les autres deſcen-
» dent de ces anciens Arabes, qui con-
» quirent l'Afrique du tems des Califes.
» On leur donne à tous le nom de
» Maures ; & on les diviſe en pluſieurs
» tribus, qui ne reconnoiſſent point de
» Souverains. Chaque tribu forme une
» petite république, gouvernée par un
» Chef, qui eſt ordinairement le plus
» riche de la peuplade. Leurs villages
» ne ſont qu'un aſſemblage de tentes
» rangées en cercle, dont le centre eſt
» occupé la nuit par les beſtiaux. Des
» ſentinelles veillent autour du camp,
» pour garantir l'habitation des ſurpri-
» ſes de l'ennemi, des voleurs ou des
» bêtes féroces. Quand le bétail a con-
» ſommé tous les pâturages d'un can-
» ton, on va s'établir dans un autre ;
» on met les femmes & les enfans dans

» des paniers, ſur le dos des chameaux;
» les meubles & les tentes ſont portés
» par des bœufs; & les hommes, mon-
» tés ſur des chevaux, conduiſent la
» troupe. Cette vie errante n'eſt pas
» ſans agrément. Elle leur procure ſans
» ceſſe de nouveaux voiſins, de nou-
» velles commodités, de nouvelles perſ-
» pectives. C'eſt la vie des anciens Pa-
» triarches : on ne ſe dérobe point à
» la douce illuſion que préſentent de
» tels objets. On oublie ſon ſiecle &
» ſes contemporains; & l'on ſe rap-
» pelle ces tems fortunés, tems de
» l'amour & de l'innocence, où les
» hommes étoient ſimples, & vivoient
» heureux & contens.

» Ceux-ci profeſſent le mahométiſ-
» me; mais ils n'ont ni moſquées, ni
» lieux fixes pour leur culte. Ils prient
» où ils ſe trouvent, en obſervant les
» heures preſcrites par la loi. Leurs
» prêtres ſe nomment Marabouts; à
» leur contenance grave & modeſte, à
» leurs diſcours, qu'ils commencent &
» finiſſent toujours par le nom de Dieu,
» vous les croiriez les plus religieux de
» tous les hommes; mais lorſqu'on les
» met à l'épreuve, ſur-tout dans les

» affaires de commerce, on ne trouve
» que de l'hypocriſie, de l'avarice, de
» la cruauté, de l'ingratitude, de la ſu-
» perſtition, de l'ignorance, ſans au-
» cun principe de vertu morale, ou
» même d'honnêteté naturelle. Ce ſont
» les phariſiens du mahométiſme.

» L'habillement de ces peuples ap-
» proche aſſez de celui des ſauvages.
» La plupart n'ont qu'une peau de che-
» vre autour des reins; les plus riches
» ſe couvrent d'une chemiſe, avec des
» hautes-chauſſes qui leur deſcendent
» ſur les talons. Par-deſſus tout cela,
» eſt une grande caſaque ſans boutons,
» liée avec une ceinture qui leur fait
» deux ou trois fois le tour du corps.
» Les femmes ont une chemiſe de co-
» ton, & par deſſus une piece d'étoffe
» rayée, en maniere d'écharpe. Une
» partie de leurs cheveux eſt relevée
» ſur la tête; l'autre eſt liée par der-
» riere, & leur tombe ſur la ceinture.
» Leurs boucles d'oreilles ſont plus
» grandes ou plus précieuſes, à pro-
» portion de leurs richeſſes. Elles ont des
» bagues à chaque doigt, des bracelets
» aux jointures du bras, des chaînes &
» d'autres anneaux à la cheville du pied,

» Si elles paroiſſent devant les étran-
» gers, ce n'eſt que ſous un voile qui
» leur couvre les mains & le viſage. Ja-
» mais elles ne ſortent ſeules : les hom-
» mes même ont l'attention de détour-
» ner la vue lorſqu'ils les rencontrent ;
» ils leur portent le plus grand reſpect,
» ils s'abſtiennent ſur-tout de les expo-
» ſer en public, & veillent récipro-
» quement les uns les autres ſur leur
» conduite. Ils ne laiſſent entrer per-
» ſonne dans les lieux qu'elles occupent,
» & ont même très-grand ſoin de ne ja-
» mais faire mention d'elles, même
» avec leurs amis les plus intimes, per-
» ſuadés que la femme la plus honnête
» eſt toujours celle dont on parle le
» moins.

» Les filles ne portent qu'un mor-
» ceau d'étoffe autour des épaules, &
» plus bas, une juppe de peau, coupée
» en pluſieurs bandes, qui les couvre
» aſſez bien dans un tems calme, ou
» lorſqu'elles reſtent tranquilles ; mais
» la moindre agitation, le vent le plus
» léger, la met en déſordre. Les Mo-
» reſques ont le teint brun, mais les
» traits réguliers, de grands yeux noirs
» & brillans, la bouche petite, & les

dents d'une extrême blancheur.

» L'occupation ordinaire de ces filles » & de leurs meres eſt de filer le poil de » chevre & de chameau, qu'elles ap- » prennent de bonne heure à mettre » en œuvre, de fabriquer des étoffes, » de préparer les alimens, de faire la » proviſion d'eau & de bois. La pro- » preté, qu'elles regardent comme leur » premier devoir, eſt auſſi le premier » de leurs ſoins. La nature le leur im- » poſe; leur ſanté le preſcrit; la loi le » leur commande; leur propre goût » les y engage; & la crainte de dégoû- » ter leurs maris qu'elles aiment, & » dont elles redoutent les froideurs, les » y porte naturellement. Enfin, perſua- » dées qu'il n'y a point d'objet plus dé- » goûtant qu'une femme malpropre, » elles croient ne bien faire, que ce » qu'elles font proprement. Auſſi la » premiere choſe qu'elles demandent, » dans les endroits où elles campent, » c'eſt de l'eau pour ſe laver. Cet uſage, » que les femmes du peuple ne con- » noiſſent point encore dans nos villes, » dont la pareſſe, ou une fauſſe pudeur » éloigne nos bourgeoiſes, qui n'eſt » pratiqué que chez les femmes de con-

» dition & les Courtiſanes, s'obſerve » univerſellement, & ſans exception, » parmi les femmes & les filles du déſert.

» Les maris, de leur côté, ont pour » elles beaucoup de complaiſance. Ils » conſacrent à leur parure preſque tout » ce qu'ils gagnent par leur commerce » & leur travail. Ils emploient tout l'or » qu'ils apportent de la Nigritie, à leur » faire des bracelets & des boucles d'o- » reilles. Comme ils ſont paſſionnés » pour ce métal, & que la nature n'en » produit point dans leur pays, ils font » volontiers le voyage de Tombut; & » la moindre eſpérance de gain les en- » gage dans de longues courſes, ſans » craindre ni la fatigue, ni les dangers. » Il ſemble, dans ces voyages, que tout » ce qu'ils trouvent en chemin leur » appartienne. Amis, ennemis, ils trai- » tent tout le monde en vrais brigands. » Semblables à ces navigateurs qui » exercent tout à la fois le commerce » & la guerre, ils ſe ſaiſiſſent des Ne- » gres même qui trafiquent avec eux; & » s'ils ne les gardent pas pour leur uſa- » ge, ils les vendent pour leur profit » aux Européens, ou aux Maures de » Fez & de Maroc ».

Le marquis de Spiola entra dans mille autres détails ſur les mœurs & les coutumes de ces peuples: ce ſont preſque les mêmes que celles des Arabes, dont je vous ai parlé ſi longuement autrefois ſous le nom de Bédouins. C'eſt la même maniere de camper, de voyager, de nourrir les beſtiaux, de cultiver la terre, de conſerver le grain, de prendre leurs repas, de vivre dans leur famille, d'enterrer leurs morts, &c. C'eſt le même reſpect pour leurs prêtres, le même amour pour leurs enfans, le même ſoin de leurs chevaux, le même attachement pour leurs femmes; ce ſont les mêmes fêtes, les mêmes amuſemens, la même ſuperſtition, la même ignorance.

Je ſuis, &c.

*A Mozambique, ce 23 décembre 1752.*

## LETTRE CLXIV.

### *LE MONOMOTAPA.*

AUCUN des écueils, ou autres accidens de la mer Rouge, dont je crois vous avoir déjà parlé, ne troubla notre navigation, ni l'attention que nous apportâmes au récit du marquis. Nous traversâmes, avec la même tranquillité, toute cette partie de l'Océan, qui s'étend le long de la côte d'Ajan & du Zanguebar; & je me retrouvai pour la seconde fois à Mozambique.

Il part tous les jours, de ce fort, de petits bâtimens, pour différentes parties de l'Afrique, où les Portugais ont des établissemens. Un des moins éloignés est celui de Sena, sur le fleuve de Couama, ou de Zambeſé, qui ouvre aux Européens l'entrée du Monomotapa. Cette proximité me procura l'avantage de connoître un pays dont j'avois lu & entendu dire des choſes extraordinaires.

Quelques voyageurs, ſans doute

pour rendre leurs relations plus merveilleuſes, ont repréſenté le palais du Souverain comme un édifice d'une magnificence qui ſurpaſſe tout ce que l'Europe a de plus admirable dans ce genre. Les poutres & les lambris ſont, à les croire, d'une ſculpture finie, & couverts de plaques d'or merveilleuſement ciſelées. Il eſt vrai; ajoutent-ils, que les tapiſſeries ne ſont que de coton; mais la vivacité des couleurs y diſpute le prix à l'éclat de l'or qui enrichit l'intérieur de ce ſuperbe bâtiment. Des meubles dorés, peints & émaillés, des chandeliers & de la vaiſſelle d'or maſſif, & une infinité de vaſes de porcelaine, entourés de rameaux d'or ſemblables à des branches de corail, font une partie des beautés qui ornent les appartemens. Les dehors du palais ſont fortifiés de tours & de donjons, dont la ſtructure & la ſymmétrie produiſent un effet admirable. Les jardins, les boſquets, les avenues, répondent, ſelon eux, à la grandeur de l'édifice, & à la majeſté du maître auguſte qui l'habite.

Voilà, en général, ce qui regarde le logement; à l'égard de la magnificence intérieure, on aſſure que l'Empereur

emploie chaque jour pour mille écus de parfums, & qu'il eſt toujours accompagné de cinq cens bouffons. Son habit eſt une robe de drap d'or à ramages, tiſſu dans le pays. Ce Prince a neuf femmes, qui ſont honorées du titre de Reines, & dont chacune tient à part un état auſſi brillant que celui du Souverain, dont elles partagent l'autorité. Elles doivent être, ou ſes ſœurs, ou ſes plus proches parentes; & elles jouiſſent du revenu de pluſieurs provinces aſſignées pour leur dépenſe. Auſſi-tôt qu'il meurt une de ces épouſes, on choiſit celle qui doit lui ſuccéder. La premiere a toujours le titre d'impératrice & commande à toutes les autres. Les Portugais l'appellent leur mere, & lui font quantité de préſens, parce qu'elle ſollicite leurs intérêts à la Cour. Le Roi ne leur envoie jamais d'Ambaſſadeurs, qui ne ſoient accompagnés de quelques officiers de cette Princeſſe. A ſa mort, le premier Maître-d'hôtel a le droit étrange de nommer celle qui doit la remplacer, pourvu qu'il la prenne toujours parmi les parentes du Monarque. Mille autres femmes, choiſies dans les premieres familles du royaume, n'ont que

le rang de concubines, ou d'épouſes du ſecond ordre ; ce ſont comme les dames d'honneur des neuf Reines ; & les dépenſes qu'elles font, ſont proportionnées à cette dignité.

Par ces deſcriptions & cette magnificence imaginaire, on avoit excité ma curioſité qui ſe trouva peu ſatisfaite. Jugez de mon étonnement, quand, au lieu de ces édifices ſuperbes, je ne vis que des maiſons de bois, couvertes de paille. La capitale qui porte le nom de Cour (*Zimbaoe*), parce que le Roi y fait ſa réſidence, peut-avoir une lieue de circuit ; mais les bâtimens ſont ſi éloignés les uns des autres, que s'ils étoient réunis, comme dans nos villes, ils n'occuperoient qu'un très petit eſpace. Le palais a neuf enceintes, formées par des claies de bois, au lieu de murs. J'ai vu ſa Majeſté impériale y faire elle-même travailler ſes propres enfans ; j'ai vu ces enfans auguſtes, occupés à porter de la paille pour couvrir une maiſon de bois que le Prince venoit de faire bâtir. Il étoit vêtu alors de deux pieces d'étoffes, dont l'une lui formoit une écharpe ; & l'autre, attachée par derriere comme un man-

teau, deſcendoit juſqu'aux jambes. Il porte communément à ſa ceinture une petite hache, qu'on peut auſſi appeller une bêche; car tantôt il en fait une arme militaire, tantôt un inſtrument de labourage; occupation qu'il mépriſe ſi peu, que je l'ai vu congédier un Ambaſſadeur Portugais, pour aller vaquer à la culture de ſon champ. Son trône eſt le ſeuil de ſa porte, où il eſt aſſis ſur un degré, ſans autre tapis qu'un filet de pêcheur. Ses appartemens n'ont point d'autres tapiſſeries; & c'eſt pourtant avec cette appareil modeſte, que cette noire Majeſté ſe fait ſervir à genoux. Quand elle touſſe, qu'elle crache, qu'elle ſe mouche, qu'elle éternue, ou qu'elle baille, on le ſait auſſitôt dans tous les quartiers de la ville. Ceux qui ſont préſens battent des mains en imitant l'action du Monarque. D'autres qui l'entendent en font de même; & cette farce, qui ſe communique de l'un à l'autre, ſe joue, preſqu'en même tems, dans toute la cité. Quand ce Prince ſort, il tient dans ſa main ſes fleches, ſon arc, ou une lance, & a toujours devant lui un homme qui bat du tambour, pour avertir

avertir le peuple que l'Empereur paſſe. Sa Cour a peu de grandeur & beaucoup de cérémonies.

Ce Prince a réellement un grand nombre de femmes, dont pluſieurs ſont en effet ſes ſœurs ou ſes parentes; mais elles ne ſont ni difficiles à nourrir, ni cheres à entretenir: quelques voiles de coton qu'elles filent & fabriquent elles mêmes; quelques grains de maïs qu'elles plantent, qu'elles cultivent & qu'elles apprêtent; un grand hangard & quelques nattes, font leur logement; leurs meubles, leur habillement & leur nourriture. Les faveurs du Maître ne mettent entr'elles aucune diſtinction; au moment du beſoin, il prend la premiere qui ſe préſente; le beſoin paſſé, il n'a pas même l'air de la connoître, à moins qu'elle ne devienne mere; alors on lui donne un appartement particulier, pour mettre au monde ſon enfant, le nourrir & l'élever. L'empire de la beauté n'a aucun droit, dans un lieu où regne la ſuprême laideur; & dans cette Cour noire & peu galante, on n'accorde aux femmes d'autre deſtination, que celle de ſatis-

faire à un beſoin de l'homme, & de lui donner des ſucceſſeurs.

Cette indifférence pour un ſexe partout adoré, prévient les intrigues, éloigne les cabales qui troublent, qui déſolent les autres ſerrails. Ici on n'entend pas dire qu'une femme ait fait ſoulever les Janiſſaires, ni qu'une favorite ait déplacé un Grand-Viſir ; mais que la jeune Addi a eu vingt coups de fouet, pour avoir négligé de filer ſon coton. O vous, dont les Maîtreſſes des Rois ſignent l'arrêt de proſcription ou de mort dans les bras de leur Amant, vous n'éprouveriez pas ce revers à la Cour du Roi de Monomotapa ! Et vous, ambitieuſes favorites, dont le cœur tend moins à l'amour qu'à l'autorité du Monarque, à peine dans cette même Cour, auriez-vous aſſez de crédit, pour faire châtier un ſimple eſclave.

Les principaux Officiers de l'Empereur ſont le Gouverneur des royaumes, ou premier Miniſtre ; le Colonel général, ou Chef de la guerre ; & le Capitaine des gardes ; j'ai déjà nommé le premier Maître-d'hôtel. Les charges de grand Maître de la muſique, de Chef des devins ou des ſorciers, de pre-

mier Apothicaire, de grand Portier & de Chef de cuiſine, ſont remplies par les ſeigneurs du plus haut rang. Les cuiſiniers inférieurs ſont auſſi des perſonnes de qualité. Aucun de ces Officiers ne doit avoir plus de vingt ans, parce qu'on préſume que juſqu'à cet âge, ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. Celles-ci ne manquent pas d'entretenir le Prince dans cette idée; & le Monarque lui-même feint d'en être perſuadé, pour leur laiſſer du moins ce petit dédommagement, dans la continence forcée où il les tient. Après leurs ſervices, ces jeunes gens ſont élevés aux premieres dignités de l'état, comme les Ichoglans dans le ſerrail du Grand-Seigneur.

L'origine, la ſucceſſion & le nombre des Empereurs du Monomotapa ne ſont pas connus. Les Portugais prétendent que ces Princes exiſtoient dès le tems de la Reine de Saba, & que c'étoit d'eux qu'elle tiroit ſes tréſors. D'autres les croient iſſus de la race des Mokarangis, qu'on regarde comme les plus braves de la nation. Leurs peuples n'ont jamais connu l'uſage de

l'écriture ; mais ils ont des traditions qui leur tiennent lieu de monumens hiſtoriques. Ils ſont perſuadés que leurs Empereurs paſſent de la terre au ciel ; & dans cet état de gloire, ils les invoquent ſous le nom de Muzimos, à peu près comme les Catholiques honorent les Saints. Ils adorent un Dieu ; mais ils croient auſſi l'exiſtence du diable, auquel ils attribuent, comme nous, beaucoup de malice. Ils ne connoiſſent ni images ni ſtatues. La magie, le vol, l'adultere, ſont les crimes qu'ils puniſſent avec le plus de ſévérité. Ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir ; & le reſpect qu'on a pour elles eſt ſi grand, que ſi le fils même du Roi en rencontre une, il eſt obligé de lui céder le pas, & de s'arrêter juſqu'à ce qu'elle ſoit paſſée.

Ces peuples commencent le mois à la nouvelle lune ; & ils le diviſent en trois parties, chacune de dix jours : le quatrieme & le cinquieme de chaque diviſion, ſont des jours de fête, & ceux où le Prince donne ſes audiences. Il a dans ſa main un grand pieu, ſur lequel il s'appuie ; & ſe tient ainſi, pendant tout le jour, à la porte du palais.

S'il eſt malade, c'eſt le premier Miniſtre, ou Chef du royaume, qui occupe ſa place & exerce ſes fonctions. Tous ceux qui ont affaire à ce tribunal, doivent ſe proſterner en y arrivant, & attendre, dans cette poſture, la réponſe du Monarque ou de ſon Lieutenant.

Le jour de la nouvelle lune, l'Empereur, environné de ſes Courtiſans, & armé de deux lances, court dans le palais, comme s'il avoit deſſein de combattre. Quand ſa courſe eſt finie, on lui apporte un vaiſſeau plein de bled d'Inde bouilli, qu'il répand à terre; & il ordonne à tous les grands ſeigneurs d'en manger. Ceux-ci ſe jettent deſſus avec précipitation; & chacun en goûte pour faire ſa cour, comme ſi c'étoit le mets le plus délicat.

Mais la principale de toutes les fêtes, eſt celle de la nouvelle lune de mai. Tous les Seigneurs, dont le nombre eſt fort grand, ſe raſſemblent au palais, & donnent la repréſentation d'un combat devant le Prince. Cet amuſement dure tout le jour. Enſuite l'Empereur diſparoît, & eſt une ſemaine ſans ſe faire voir. Durant cet intervalle,

les tambours ne ceſſent de battre; & la fête ſe termine d'une maniere barbare; car le dernier jour, le Monarque fait donner la mort aux Seigneurs pour leſquels il a le moins d'affection, & les immole aux mânes de ſes ancêtres. Alors les tambours ceſſent, & chacun rentre dans ſa maiſon. Quelquefois, au lieu de la cataſtrophe terrible qui enſanglante cette fête cruelle, l'Empereur ſe contente de ſe laver dans une cuve de vin qu'il fait boire à ſes Courtiſans, pour les unir à lui, & montrer qu'il ne veut faire avec eux qu'un cœur & qu'une ame. Cette cérémonie ſe pratique au ſon des inſtrumens; & enſuite tout le monde ſe retire, la tête baiſſée, les jambes tremblantes.

On comprend, ſous le nom de Monomotapa, toute cette partie de l'Afrique orientale, qui s'étend entre le fleuve de Zambeſé & la riviere de Manica, autrement dite du Saint-Eſprit, dans l'eſpace d'environ cent ſoixante lieues du Midi au Nord. Mais il s'élargit dans l'intérieur des terres, depuis les embouchures juſqu'aux ſources de ces deux fleuves, qui en font

une preſqu'iſle. Ce pays qui n'eſt guere moins grand que la France, eſt habité par les *Caffres*. Ce mot ſignifie *hommes ſans loi*, épithete injurieuſe que donnerent les premiers Arabes qui vinrent dans cette contrée, à tous les peuples qui n'étoient pas, comme eux, de la religion mahométane.

Le Zambeſé ſe jette dans la mer par pluſieurs embouchures; mais ſa ſource en eſt ſi éloignée, ſi cachée, qu'on n'eſt pas encore parvenu à la découvrir. Comme toute l'attention des Portugais ſe borne à leur commerce, ils ſe contentent de porter d'une main une balance pour peſer l'or, de l'autre une aune pour meſurer le drap, mais jamais d'inſtrumens pour connoître le cours des rivieres. Celle-ci a, comme le Nil, des cataractes qui coupent la navigation, & des débordemens réglés, qui engraiſſent & fertiliſent les terres. On l'appelle Zambeſé, du nom d'un village où elle paſſe, & Couama, du nom d'un fort ſitué ſur ſes bords. Ce fleuve, celui du Saint-Eſprit, & toutes les rivieres qui s'y déchargent, ſont célebres par le ſable d'or qui roule avec leurs eaux.

Une grande partie de cette contrée jouit d'un air assez tempéré, & ne manque ni de fécondité, ni d'agrément. On y trouve de grands troupeaux de moutons, dont les habitans emploient la peau pour se couvrir. Le long du Couama, le pays est montagneux, couvert de bois, & coupé par quantité de ruisseaux; ce qui en rend la perspective fort agréable : aussi est-il le mieux peuplé; & l'Empereur y fait ordinairement sa résidence. Il est rempli d'éléphans, dont la chasse est un des amusemens les plus ordinaires de ce Monarque. Voici comment elle s'exécute.

Trois cavaliers bien montés, se disposent à attaquer la bête. Deux d'entr'eux restent dans la plaine; & un troisieme épie le moment où l'éléphant vient se désaltérer à quelque fleuve voisin. Dès qu'il apperçoit l'animal, il va droit à lui, & pendant qu'il boit, le perce d'un coup de lance. L'éléphant blessé entre en courroux, & poursuit l'aggresseur, qui l'attire dans la plaine. L'un des deux autres chasseurs s'empresse de délivrer son compagnon, en courant sur l'animal, qu'il perce à son

tour d'un nouveau coup de lance. La bête, oubliant le premier aggreſſeur, pourſuit le ſecond ; mais le troiſieme Cavalier, qui eſt encore frais, court ſur elle, & lui décharge un troiſieme coup, qui fait oublier le ſecond. L'éléphant furieux pourſuit ce nouveau chaſſeur ; mais il perd une grande quantité de ſon ſang, que ſa colere fait ruiſſeler avec abondance. S'il conſerve encore aſſez de force pour ſurvivre aux trois attaques, le premier Cavalier recommence ſon manege, & les deux autres le continuent, juſqu'à ce que l'animal tombe d'épuiſement.

Cette chaſſe eſt dangereuſe ſur les terreins mal unis ; & j'ai été témoin d'un exemple terrible pendant mon ſéjour à Sena. Trois Portugais, ayant entrepris de tuer un éléphant, négligerent de faire applanir les taupinieres de la plaine. La chaſſe commença avec beaucoup de ſuccès ; mais le cheval du ſecond aggreſſeur ayant poſé les deux pieds de devant dans un trou de taupe, s'abattit, & donna à l'éléphant le tems de joindre le Portugais. L'animal en fureur ſe ſaiſit du Cavalier avec ſa trompe, le jetta le plus haut qu'il put,

& lui tendit une de ſes dents pour le recevoir. Le Cavalier tombant de ſi haut ſur cette pointe, en fut percé & comme empalé. L'éléphant eut la conſtance de le tenir dans cet état pendant un aſſez long eſpace de tems, tourné vers les deux autres chaſſeurs, & paroiſſant prendre plaiſir aux cris inouis que pouſſoit ce malheureux.

On diviſe le Monomotapa en vingt-cinq provinces ou royaumes, qui appartenoient autrefois à un ſeul Maître, mais dont pluſieurs en ont été démembrés, & d'autres ſont reſtés tributaires. Delà vient qu'on donne au Roi le titre d'Empereur, parce qu'il compte pluſieurs Monarques, parmi ſes vaſſeaux. Il fait élever leurs enfans dans ſa Cour, pour s'aſſurer de leur fidélité; & il entretient des armées, pour les tenir dans la ſoumiſſion.

Les Portugais ont eu pendant longtems pluſieurs comptoirs dans ce royaume. Ils en ont même encore aujourd'hui, mais beaucoup moins; & ce ſont les ſeuls Européens qui y commercent. Ils en tirent de l'or & des dents d'éléphans, & ont, ſous le nom de foires, des lieux marqués, où les

Caffres vont faire l'échange de leurs marchandiſes. Dans toutes ces foires ils avoient des habitations, dont pluſieurs n'exiſtent plus. On voyoit, dans celle de Luane, une égliſe & une maiſon de Dominicains, avec une ferme abondante en vaches, en riz & en volailles. Pluſieurs fontaines arroſent cette même contrée, & y répandent la fertilité & la fraîcheur. On portoit beaucoup d'or à la foire de Bocuto; on y trouvoit auſſi quantité de rafraîchiſſemens, & toujours un couvent & une égliſe de Jacobins.

Le bourg de Maſſapa, où ſe tenoit le principal marché de l'empire, eſt encore aujourd'hui la réſidence d'un Officier Portugais; & c'eſt le Gouverneur de Mozambique qui le nomme, du conſentement de l'Empereur. On l'appelle le Capitaine des portes, parce que ce lieu eſt comme la porte, ou le paſſage qui conduit aux mines d'or. Le Prince donne à cet Officier, le titre de ſa grande femme; & tous les Sujets du Roi de Portugal qui habitent le Monomotapa, ont droit de prendre celui de femme de l'Empereur. Perſonne n'a ſu m'apprendre l'origine de ces ridi-

cules qualifications, ni quels en ſont les privileges.

Non loin de Maſſapa, eſt une montagne très riche en or, que les Caffres nomment Afura ou Ofur, & ſur laquelle on voit les ruines de pluſieurs édifices conſidérables. Suivant une tradition du pays, ce ſont les reſtes des magaſins de Salomon, ou de la Reine de Saba, qui tirerent de cette montagne, dit on, tout l'or dont ils enrichirent le temple de Jéruſalem. Ces bâtimens étoient de pierres enchaſſées les unes dans les autres avec beaucoup d'art. On prétend qu'ils ſont l'ouvrage des Juifs qui formoient la flotte d'Ophir, & que ces édifices leur ſervoient de logemens. Sans trop adhérer à cette opinion, il n'eſt pas abſolument contre la vraiſemblance, de croire que Salomon étendit ſon commerce juſqu'à la côte de Sofala. En ſuppoſant que ſes vaiſſeaux partiſſent de la mer Rouge, où pouvoient ils trouver des mines d'or plus voiſines de la Judée?

La ville de Sofala, ainſi appellée d'une riviere & d'une iſle de ce nom, eſt la capitale d'un pays qui a dépendu long-tems du Monomotapa. Le Prince

qui le gouverne aujourd'hui, eſt tributaire du Roi de Portugal, & fait profeſſion de la religion mahométane. Au commencement du ſeizieme ſiecle, les Portugais bâtirent ſur cette côte, une fortereſſe qu'ils occupent encore, & qui les rend maîtres de tout le commerce de cette contrée. Les habitans de Sofala ſont un mêlange d'Arabes mahométans, de Caffres idolâtres, & de Chrétiens Portugais. Ces derniers poſſedent encore les forts de Tété, d'Inhaquea, & celui de Sena, que j'ai déjà nommé : c'étoient comme autant de riches comptoirs, où ſe faiſoit autrefois le plus gros négoce de toute l'Afrique.

Une partie de ces foires, ainſi que celles de Dambarari & de Longoé, ont été ruinées par les Caffres, qui s'étant révoltés à la fin de l'autre ſiecle, maſſacrerent un grand nombre de Portugais, tant pour venger, diſoient-ils, les injuſtices de ces étrangers envers l'Empereur, qui les aimoit comme ſes enfans, & leurs cruautés envers les Caffres, qui les traitoient comme leurs freres, que pour les punir de s'être trop fait aimer des femmes du pays.

Car, quoique peu délicats en amour ; ces peuples ne laiſſent pas d'être ſuſceptibles de jalouſie. Ils ſont, ſur-tout, infiniment choqués de voir ces mêmes femmes leur préférer les Européens, dont la couleur leur paroît inſipide. On nous a conſervé le diſcours que fit un de ces Caffres à ſes camarades, pour les exciter à la révolte. Cet homme, qui avoit été eſclave des Portugais, s'étoit fait chrétien ſous le nom de Moïſe, & avoit, par des ſervices eſſentiels rendus à ſon maître, obtenu ſa liberté. Touché de voir ſes compatriotes dans l'oppreſſion, il leur adreſſa cette harangue, qui peut bien, en paſſant par les mains de l'Hiſtorien, avoir acquis quelques ornemens qu'elle n'avoit point dans la bouche du Negre.

« Compagnons d'armes & freres » d'infortunes, ſi vous aviez eu moins » à ſouffrir de vos perſécuteurs, j'au» rois pu jouir tranquillement du repos » qui m'étoit accordé ; mais en vain » me ſuis-je vu délivré de l'eſclavage, » je n'ai point trouvé de douceur dans » la liberté, parce qu'en l'obtenant, » j'ai ceſſé de participer à votre mi» ſere. Tandis que j'étois au même

» rang que vous, vil & miſérable avec
» mes freres, je n'avois pas aſſez de
» ſentiment pour réfléchir ſur notre
» malheureux ſort; mais dix années de
» liberté m'ont mis en état d'en mieux
» juger. Je ne les ai point employées
» à mener, comme nos oppreſſeurs,
» une vie honteuſe & mépriſable, dans
» le luxe & dans la molleſſe, mais à
» m'inſtruire de leurs arts, pour vous
» les faire connoître, & m'aſſurer
» moi-même que ce n'eſt point la dif-
» férence du génie, mais l'éducation
» & le ſeul haſard, qui donnent aux
» Blancs cette ſupériorité dont ils abu-
» ſent pour mépriſer les Noirs, &
» pour les fouler aux pieds. Mais quelle
» eſt donc cette ſupériorité, dont leur
» orgueil ſe vante? Quel avantage pré-
» tendent-ils tirer de leur fade & dé-
» goûtante blancheur, ſur la couleur
» noble & majeſtueuſe que nous avons
» reçue de la nature? Si la délicateſſe
» eſt un mérite, nous avons la peau
» auſſi douce que leur velours. Eſt-
» il queſtion des qualités vraiment vi-
» riles? Conſidérez vos tailles & vos
» forces: en quoi vous ſurpaſſent-ils?
» Qu'un Blanc expoſe ſon viſage aux

» vents ou à la chaleur du Midi, y reſ-
» tera-t-il comme nos plus foibles en-
» fans ? Non, il ſentira auſſi-tôt quel-
» que défaillance de cœur; il ſe plain-
» dra d'être ſuffoqué par l'air, & brûlé
» par le ſoleil.

» L'unique avantage de ces fiers
» tyrans eſt d'être en effet plus heu-
» reux que nous. Ce n'eſt pas qu'ils
» ſoient plus ſages; mais ils ont plus
» d'art & d'induſtrie. Ils ne ſont pas plus
» braves; mais ils ont plus de fineſſe &
» d'artifice. Quand j'ai commencé à
» lire, j'ai appris, dans le plus ſaint
» de leurs livres, que tous les hommes
» ſont l'ouvrage d'un même créateur,
» les deſcendans d'un même pere, &
» naiſſent tous avec la même liberté &
» les mêmes droits. C'eſt pourtant cette
» liberté, que de cruels oppreſſeurs
» veulent nous ravir, en introduiſant
» parmi nous l'eſclavage, le plus grand
» des outrages que l'homme puiſſe
» faire à la nature. Ils n'ont quitté leur
» patrie, que pour venir dévaſter la
» nôtre, où, s'ils nous laiſſent encore
» la vie, c'eſt qu'il leur eſt plus utile
» de nous réduire à la ſervitude. A
» peine ils ont connu la route qui con-

» duit à nos contrées, que la terre n'a
» plus été, pour ainſi dire, qu'un vaſte
» magaſin, où des négocians barbares
» ont mis à l'encan juſqu'à l'homme
» même, & ont formé le plus nouveau
» & le plus monſtrueux des commer-
» ces, en l'échangeant contre un vil
» métal. La ſervitude, tel qu'un volcan
» deſtructeur, a deſſéché, brûlé, en-
» glouti toutes les côtes de notre con-
» tinent; la liberté ramenera à ſa ſuite
» l'abondance & le bonheur. Qu'on la
» rappelle dans ces climats, & bientôt
» une population heureuſe remplira
» ces immenſes déſerts, où l'on ne
» voit aujourd'hui que des eſclaves,
» des bêtes féroces, & quelques Euro-
» péens, ſouvent plus féroces qu'elles.
» L'homme eſt né libre: il eſt homme;
» voilà le titre de ſa liberté: titre inal-
» térable, titre ſupérieur aux attentats
» de la force, & au pouvoir des loix
» inhumaines établies par ces cruels
» perſécuteurs. Ils nous croient d'une
» eſpece inférieure à la leur; mais qu'ils
» apprennent que la plupart de nous
» ſont dignes de commander à leurs
» tyrans, d'être les modeles de leurs
» Maîtres. Intrépides dans les tour-

» mens, j'ai vu les bourreaux déchirer » leurs membres, ſans altérer les traits » de leur viſage. Braves dans les com- » bats, ils ont verſé leur ſang pour ces » mêmes Européens, qui les acca- » bloient du poids de leurs fers.

» J'ai lu dans le même livre, qui eſt » la ſource de la religion des Blancs, » qu'un peuple, cher à ce Souverain » Maître, s'étant trouvé réduit à l'eſ- » clavage ſous des perſécuteurs tels que » les vôtres, ingrats, fiers & ſans pi- » tié, un homme, choiſi miraculeuſe- » ment, lui fit ouvrir les yeux ſur ſon » infortune, & ſervit heureuſement à » ſa délivrance. Cet homme, que je me » ſuis propoſé pour modele, portoit le » même nom que moi. Tout ce que » vos tyrans vous ont fait eſſuyer & » vous préparent encore, ſe fait ſentir » à mon cœur; & voilà l'héritage que » vous allez laiſſer à vos enfans! Mal- » heureux innocens, pourquoi nous » réjouiſſons-nous à votre naiſſance? » Pourquoi ſouriez-vous à vos peres? » Ils ne vous mettent au monde que » pour vous rendre miſérables. Des » peres plus heureux leguent à leurs » fils des tréſors, de la fierté & de

» l'indolence : tel eſt l'héritage de nos » perſécuteurs. Nous n'avons à tranſ- » mettre à notre poſtérité, que la » honte de laiſſer après nous une race » infortunée, pour ſuccéder à nos mi- » ſeres. Mais ne penſons plus à ce que » nous avons ſouffert ; ſongeons à ne » pas ſouffrir plus long-tems.

» Au centre de ces montagnes inac- » ceſſibles, & dans l'épaiſſeur de ces » bois impénétrables, nous n'avons » rien à craindre de nos ennemis, ſi » nous ne nous laſſons pas de veiller » à notre défenſe. Nous ne manque- » rons, ni de pâturages pous nos trou- » peaux, ni de champs propres à nous » fournir des alimens, lorſque le feu » aura découvert la ſurface de ces » lieux incultes. Si nous avons d'autres » beſoins, nous ſavons où trouver des » paſſages pour entreprendre hardi- » ment des incurſions. Nous fondrons » ſur les habitations des Blancs, & » nous reviendrons chargés de leurs » dépouilles : mais commençons par » nous mettre à couvert de leur malice » & de leur cruauté : penſons moins à » tirer vengeance de nos maux paſſés, » qu'à cimenter les fondemens de no-

» tre liberté & de notre repos. L'ava-
» rice des Européens ne nous enviera
» pas la poſſeſſion de ces déſerts, où
» nous aurons beſoin, pour la ſûreté
» & l'entretien de notre vie, d'avoir
» recours à tous les arts qu'ils nous ont
» appris. C'étoit pour augmenter nos
» peines, & pour nous rendre utiles à
» leurs plaiſirs, qu'ils nous communi-
» quoient ces connoiſſances; la juſtice
» & la bonté du ciel les fera ſervir à
» notre bonheur. Le fer ne nous man-
» que point pour les armes; mais nous
» avons une voie plus courte de nous
» en procurer; c'eſt de recevoir ſi bien
» ceux qui oſeront nous attaquer, que
» nous leur ôtions le pouvoir de la
» fuite, & que, juſqu'aux armes qu'ils
» apporteront pour notre ruine, tout
» devienne utile à notre défenſe.

» Prenons poſſeſſion de ce vaſte ter-
» rein, qui ſera déſormais notre par-
» tage; & diviſons-le entre nous, ſans
» préférence & ſans jalouſie. Défri-
» chons nos terres; cultivons-les pour
» nous & notre poſtérité. Mais pen-
» ſons d'abord à nous faire des loix:
» une juſte ſoumiſſion doit paroître
» douce, en ſortant d'une injuſte ty-

» rannie. Si nos ennemis entrepren-
» nent de nous forcer dans cette re-
» traite, qu'ils nous trouvent à l'é-
» preuve de leurs efforts ; & s'ils nous
» y laiſſent en paix, faiſons-leur con-
» feſſer, par notre tranquillité, que
» nous ſommes auſſi bons qu'ils nous
» ont été cruels. Ils manquent de beſ-
» tiaux ; nous ſerons bientôt en état
» de leur en fournir, s'ils conſentent
» à nous donner en échange mille cho-
» ſes qu'ils peuvent nous accorder ſans
» s'appauvrir : leur intérêt ſera tou-
» jours de nous les offrir de bonne
» grace, plutôt que de nous mettre
» dans la néceſſité de les emporter par
» la force ».

La haine des Caffres pour les Portugais, leur a fait abandonner toutes les côtes, qui ſont aujourd'hui preſque déſertes. Ils ſe ſont retirés dans l'intérieur des terres, où on les dit très-nombreux. Ils continuent néanmoins à commercer avec les Européens ; & ce ſont toujours les productions du pays, c'eſt-à-dire, de l'or, de l'ivoire, de l'ambre & des eſclaves, que ces Africains donnent en échange pour des ſoies & des toiles des Indes,

dont ils compoſent leur parure ordinaire. L'agriculture & le ſoin des troupeaux ſont les principales occupations de la plupart de ces peuples. Le riz, le bled d'Inde, les légumes, ſont les denrées qu'ils cultivent avec le plus de ſoin. Leur vie eſt ſimple & frugale; & il y a auſſi peu de délicateſſe dans le choix, que dans la préparation de leurs alimens. On aſſure même qu'ils mettent les ſouris au rang des mets les plus friands, & les eſtiment autant qu'une perdrix ou un lapin.

Les royaumes de Mongas, de Manica, de Sabia & d'Inhambana, faiſoient autrefois partie de celui de Monomotapa, dont ils ont depuis longtems ſecoué le joug. Les états de Mongas s'étoient déjà détachés de l'empire, lorſque les Portugais y arriverent. François Barreto, nommé par la Cour de Lisbonne pour la recherche des mines, prit cette route pour pénétrer juſqu'à celles de Butua, qu'on lui dit être les plus abondantes. Il envoya des Ambaſſadeurs au Roi de Monomotapa. Celui-ci, loin de les traiter comme ceux des autres Princes, qui ne ſe préſentoient devant lui qu'à genoux, &

ſe proſternoient juſqu'à terre devant ſon trône, les reçut avec une diſtinction extraordinaire. Le prétexte de cette ambaſſade fut de lui demander la permiſſion de le venger du Roi de Mongas, qui s'étoit révolté contre lui; mais le vrai motif étoit d'obtenir un paſſage par ſes états pour arriver juſqu'aux mines. L'Empereur y conſentit, & fit offrir à Barreto une armée qu'il refuſa. Celle des Portugais compoſée de cinq ou ſix cens hommes, parmi leſquels il y avoit beaucoup de nobleſſe, eut fort à ſouffrir de la faim & de la ſoif, durant cette marche. Elle trouva les habitans de Mongas ſous les armes, & diſpoſés à la recevoir. Barreto fit avancer ſon artillerie au front de ſa troupe. L'ennemi s'approcha d'un air ferme; ſon ordre de bataille formoit un croiſſant. Une vieille femme, célebre parmi ce peuple, par la profeſſion qu'elle faiſoit de la magie, s'avança hors des rangs, & jetta quelques poignées de pouſſiere vers l'armée Portugaiſe, en aſſurant les Caffres, que cette poudre ſeule leur garantiſſoit la victoire. Barreto, ſachant combien la ſuperſtition a de

pouvoir ſur les Negres, chargea un de ſes canoniers de pointer vers cette vieille; & ſes ordres furent exécutés avec tant de bonheur, qu'on la vit voler auſſi tôt en mille pieces, à la grande ſurpriſe des Caffres, qui la croyoient invulnérable. L'ennemi continua de s'approcher, mais ſans ordre, & fit pleuvoir une grêle de fleches & de dards. Les Portugais répondant, ſans s'ébranler, à coups de canons & de fuſils, n'eurent pas beſoin de recommencer ſouvent, pour lui faire tourner le dos. Il ne leur en coûta que deux hommes; & ils laiſſerent ſix mille Negres ſur le champ de bataille.

Le Roi de Mongas demanda la paix, & envoya des Ambaſſadeurs à Barreto. Ceux-ci, qui ne connoiſſoient point les chameaux, virent un de ces animaux dans le camp des Portugais, & témoignerent beaucoup d'étonnement & de crainte. Le Général prit avantage de l'un & de l'autre, pour leur dire qu'il avoit un grand nombre de ces bêtes terribles, & qu'il ne les nourriſſoit que de chair humaine; qu'ayant déjà dévoré les ſix mille Caffres qui avoient péri dans le combat, elles le faiſoient

faiſoient prier par ce meſſager, de ne pas conclure la paix, parce qu'elles craignoient de manquer de nourriture. Les Ambaſſadeurs, effrayés de ce diſcours, ſupplierent Barreto d'engager ſes chameaux à ſe contenter de viande de bœuf, dont ils promirent de leur envoyer une ample proviſion. Il ſe rendit à leurs prieres, & leur accorda des conditions qui rétablirent la tranquillité dans le pays.

On nous préſente une partie des habitans du Monomotapa, & des royaumes voiſins, comme des hommes féroces, qui, ſans aucune connoiſſance du vrai Dieu, & livrés à la plus aveugle ſuperſtition, menent une vie errante & ſauvage, dans des campagnes ſablonneuſes ou déſertes. Ils ont le teint extrêmement noir, le nez écraſé, de groſſes levres, & le viſage difforme. Ils parlent un langage groſſier, vont preſque nuds, ſe nourriſſent de reptiles, & portent même quelquefois la barbarie juſqu'à ſe repaître de chair humaine.

On n'eſt point encore parvenu à connoître tous les peuples qui habitent l'intérieur de l'Afrique. Il y a des

contrées immenſes, dont on ſait à peine le nom, & d'autres où l'on n'a jamais pénétré. La férocité des habitans, l'ardeur brûlante du climat, la ſtérilité des déſerts, l'aridité des campagnes, la difficulté des chemins, la multitude innombrable d'animaux furieux, qui font à l'homme une guerre cruelle, en ont, de tous tems, éloigné les voyageurs. Ils ſe ſont bornés à la viſite des côtes, & n'ont guere ſuivi que le cours des fleuves navigables. Je n'ai pas cru devoir m'engager plus avant dans cette même région; & après avoir redeſcendu le Zambeſé, côtoyé le royaume de Sofala, traverſé une partie de la terre des Caffres, je ſuis arrivé, par le pays des Hottentots, au cap de Bonne-Eſpérance.

Les nations qui peuplent les côtes de Sofala & le pays des Caffres, ont, ſous différens noms, preſque tous les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, la même figure. Les habitans de la terre de Natal, ainſi nommée, parce que Vaſco de Gama, qui en fit la découverte, s'en approcha le jour de Noël, ſont fort noirs. Ils ont la taille médiocre, mais bien proportionnée; les che-

veux crépus, le nez ni plat, ni trop relevé, les dents très-blanches, & la phiſionomie agréable. On vante leur agilité & leur ſoupleſſe; mais la fertilité naturelle de leur pays les rend extrêmement pareſſeux. Ce qu'on dit de leur paſſion pour la danſe, eſt incroyable. Un jour qu'ils étoient aſſemblés auprès d'une riviere, où un vaiſſeau Anglois étoit à l'ancre, un homme de l'équipage deſcendit & ſe mit à battre du tambour. Auſſi-tôt tous les Caffres de l'un & de l'autre ſexe ſe mirent à danſer; le bal dura ſi longtems, qu'excédés de fatigue, ils prierent le tambour de finir.

Les Hollandois ont acheté la terre de Natal, pour agrandir leurs poſſeſſions au Sud de l'Afrique. Les habitans de ce pays ſont en commerce avec les corſaires de la mer Rouge, qui leur apportent, en échange, des étoffes de ſoie pour de l'ivoire. Ils revendent ces étoffes pour des commodités de l'Europe, aux vaiſſeaux qui relâchent ſur leurs côtes. Leur choix tombe ordinairement ſur du goudron, des ancres & des cordages, dont ils font d'autres échanges avec les mêmes corſaires. La

ſoie, qu'ils ne peuvent vendre aux Européens, ils la portent aux Caffres du Monomotapa. La polygamie eſt en uſage parmi eux; & les femmes s'achetent comme les animaux. On donne ordinairement deux vaches pour une femme; mais quelquefois on a deux femmes pour une vache.

En pénétrant plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, on rencontre les Azakois. On nous repréſente ces peuples comme des gens vifs, agiles, belliqueux, qui ne combattent qu'à pied, & ſe ſervent d'arcs, de fleches, de haches & de couperets. Ils fabriquent des étoffes de fil de palmier, & de diverſes ſortes de ſoies. Leur commerce principal ſe fait en eſclaves de leur nation, & en dents d'éléphans. On aſſure qu'ils ont de la droiture & de la bonne foi; qu'ils pratiquent la circonciſion, quoiqu'idolâtres; mais qu'ils ſont antropophages, & qu'ils expoſent la chair humaine dans leurs marchés, comme on vend celle de veau, de mouton, ou de bœuf, dans nos boucheries. Ils mangent les priſonniers qu'ils font à la guerre, & tuent même leurs propres eſclaves, lorſqu'ils les

jugent assez gras. On en voit qui, fatigués de la vie, ou seulement par le mépris qu'ils en font, s'offrent, avec ces mêmes esclaves, pour être dévorés par leurs Princes. Le peuple a la tête & les pieds nuds, & ne couvre que le milieu du corps. Les Nobles, car ces barbares en ont comme nous, portent des bonnets, & sont vêtus de soie ou de toile. On appelle aujourd'hui Monsals la nation des Anzikois, nom qu'elle tire de sa Capitale, placée sous l'Equateur. Cette ville n'a de remarquable que le palais royal, qui passe pour être assez bien bâti. On assure que le Souverain compte treize autres Rois parmi ses vassaux. Il porte le titre de grand Makoko, qui est aussi le nom de son royaume.

Les Jaggas, voisins des Anzikois, occupent, dans l'intérieur de l'Afrique, des régions immenses, & forment un peuple très-puissant. Ces gens sont noirs & fort laids; & les cicatrices qu'ils se font au visage, les rendent encore plus difformes. Ils augmentent cette laideur, par l'habitude qu'ils ont de ne montrer que le blanc des yeux, quand on les regarde en face. Ils vont

tout-à fait nuds, ne reſpirent que la barbarie, & préferent la chair humaine à tout autre aliment. Ils vivent dans les forêts, ſont errans comme les Arabes, ne plantent ni ne ſement, & ne tirent leur ſubſiſtance que de leurs rapines. Ils ne campent jamais ſans ſe fortifier, lors même qu'ils n'ont qu'une nuit à paſſer dans un même lieu. Ils emploient à cette uſage les arbres que le pays leur offre. Une partie de l'armée s'occupe à les abattre, & l'autre à les tranſporter. Leur retranchement eſt un enclos circulaire, percé de douze portes, dont chacune eſt confiée à la garde d'un Capitaine. Le Général eſt logé au centre, dans un enclos particulier, avec une bonne garde. Les huttes des ſoldats ſont ſerrées l'une contre l'autre. Ils placent leurs armes à la porte; & à la moindre alarme, ils ſe trouvent prêts à combattre.

Ces gens ne ſe plaiſent que dans les lieux où abondent les palmiers, dont ils aiment le vin & le fruit avec paſſion. Leur méthode, pour en exprimer le jus, eſt de les couper par la racine, & de laiſſer le tronc à terre pendant pluſieurs jours. Ils font enſuite deux

trous, l'un au milieu, l'autre au ſommet, d'où il ſort chaque jour, pendant près d'un mois, quatre ou cinq peintes de liqueur; après quoi l'arbre ſe deſſeche & périt. Par-tout ou ils ſe propoſent de faire quelque ſéjour, ils abattent ainſi les palmiers, & ruinent en peu de tems toute une contrée.

Les femmes des Jaggas ſe parfument le corps de muſc, & mêlent des coquilles parmi leurs cheveux. Leurs bras, leurs jambes & leur cou, ſont chargés d'anneaux; c'eſt une beauté parmi elles, d'avoir quatre dents de moins, deux en haut & deux en bas. Celles qui n'ont pas le courage de ſe les arracher, ſont ſi peu eſtimées, qu'on ne veut ni boire ni manger avec elles. Ces mêmes femmes ſont d'une extrême fécondité; mais lorſqu'elles accouchent dans les champs, les maris égorgent les enfans, & s'épargnent ainſi la peine & l'embarras de les élever. Pour réparer cette perte, ils prennent, dans leurs courſes, de jeunes garçons & de petites filles, qu'ils regardent comme leurs propres enfans, & dont ils tuent les peres & les meres, pour les manger. Ils traînent cette

jeuneſſe avec eux, & mettent à ces captifs un collier, que ceux ci ſont obligés de porter, juſqu'à ce qu'ils aient tué un ennemi, & préſenté ſa tête au grand Jagga. Ils ceſſent alors d'être eſclaves, ſe dépouillent de la marque de leur ſervitude, ſont déclarés ſoldats, & membres de la nation.

Ces peuples donnent à leur Souverain le nom de Kaſſangi; titre d'honneur, qui répond à celui de Grand-Seigneur, que prend le Chef de l'empire Ottoman. On l'appelle auſſi le Grand Jagga, comme l'autre le Grand Turc; & tous les ans ſes Sujets célebrent le jour de ſa naiſſance par une fête cruelle. Ils ſe raſſemblent dans une plaine, & forment un cercle autour de pluſieurs arbres, ſur l'un deſquels on dreſſe un échaffaut. Le Monarque va s'y placer, avec les principaux Seigneurs de ſa Cour. On lie au tronc d'un de ces arbres, un des plus furieux lions du pays. Dès que le Prince eſt aſſis, les cris du peuple ſe font entendre; & ſur un ſignal qui ordonne le ſilence, on lâche le lion, en lui coupant la queue pour augmenter ſa fureur. La vue d'une ſi nombreuſe aſſemblée lui fait d'abord

pouſſer quelques rugiſſemens ; mais ne voyant aucun moyen d'échapper, il ſe jette au milieu de la foule, & déchire les premiers qui ſe preſentent. Le peuple, au lieu de fuir, s'avance ſans armes pour tuer l'animal, & regarde comme un bonheur, de périr dans ce combat aux yeux du Souverain. Le lion ſuccombe enfin ſous les efforts de la multitude. Les ſurvivans mangent les morts ; & faiſant retentir l'air de leurs acclamations, ils accompagnent le Prince juſques chez lui par des cris de Vive le Roi. Tous les habitans, en état de voyager, ſont obligés d'aſſiſter à cette fête barbare.

Le Général des Jaggas entretient dans ſes troupes une exacte diſcipline. Ceux qui, dans une action, ſe conduiſent mal, ſont condamnés à mort, & mangés par leurs camarades. Chaque jour ce Prince, monté ſur un échaffaud fait une harangue à ſes Sujets, pour les exhorter à la bravoure. Sa parure a quelque choſe de ſingulier : il porte dans ſes cheveux pluſieurs rangs de coquillages ; & autour des reins & des cuiſſes, une pagne d'étoffe de palmier, à laquelle pendent des œufs

d'autruche. Un morceau de cuivre, long de deux pouces, lui traverſe le nez; & le même ornement eſt à ſes oreilles. Son corps, marqué de différentes figures, eſt frotté tous les jours avec de la graiſſe; & la noirceur de ſon viſage eſt déguiſée par des vernis de diverſes couleurs. Vingt ou trente femmes ſont continuellement occupées à le ſervir; & entre pluſieurs hommages qu'elles lui rendent, elle ſe jettent à genoux toutes les fois qu'il boit, battent des mains, & chantent quelque air de leur muſique.

Le Grand-Jagga n'entreprend aucune affaire importante, ſans conſulter ſes Dieux, auxquels on prétend qu'il immole des victimes humaines. Il fait ces ſacrifices au lever du ſoleil, aſſis ſur une eſcabelle, & la tête couverte d'un bonnet orné de plumes de paon. Il eſt aſſiſté de deux Prêtres, qui paſſent pour ſorciers, & d'un certain nombre de femmes qui l'entourent, & ont chacune à la main une queue de cheval, qu'elles font voltiger en chantant. Derriere elles ſe tient une troupe de Muſiciens qui les accompagnent de leurs inſtrumens. Au centre du cercle

on allume un grand feu, ſur lequel on met des poudres blanches dans un pot de terre. Les Prêtres s'en ſervent pour peindre le front, les temples, l'eſtomac & le ventre du Monarque, & lui préſentent enſuite une hache, en lui recommandant de ne pas ménager les victimes. Auſſi-tôt on lui amene un enfant mâle qu'il tue avec cette arme. Il frappe quatre hommes de la même maniere; & s'ils ne reçoivent pas la mort du premier coup, ils ſont conduits hors du camp, & achevés par d'autres mains. On finit par immoler des vaches, des chevres, des chiens & d'autres animaux; le feu eſt arroſé de leur ſang, & leur chair dévorée avec de grands cris de joie.

Les funérailles des Jaggas ſont auſſi barbares que leurs ſacrifices; car on enterre, avec le mort, deux de ſes femmes, qu'on fait aſſeoir à ſes côtés. On lui accommode proprement les cheveux; on le lave, on l'embaume; & on le pare de ſes plus beaux habits. On met avec lui, dans le caveau, ſes armes & tous les uſtenſiles qui ont ſervi à ſon uſage. Chaque mois, les parens s'aſſemblent ſur la tombe, &

ſont des libations de ſang de bouc & de vin de palmier. Cette cérémonie s'obſerve auſſi long-tems, qu'il reſte dans le monde quelqu'un de la famille.

Ce que je viens de dire des Jaggas, je le tiens de gens qui ont voyagé parmi eux. Nous avions à bord un Prêtre Portugais, qui s'étoit propoſé de les convertir; mais ſon zele ne put tenir contre les mauvais traitemens qu'ils lui firent eſſuyer. Il prétend connoître tous les peuples d'Afrique, & les diſtinguer par leur couleur plus ou moins noire, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins éloignés de l'Equateur. « Depuis le tropique du Cancer, nous » dit-il, juſqu'à celui du Capricorne, » cette partie du monde eſt peuplée » d'habitans noirs, demi-noirs & baſannés. Les ſentimens ſont partagés » ſur la cauſe de cette diverſité; pour » moi je ne l'attribue qu'au climat. » Tous les hommes ſont ſortis du même pere, & étoient originairement » blancs. La noirceur des Negres eſt » donc une qualité purement accidentelle, qui n'a aucun principe intrinſeque. Ce fut le premier ſujet d'étonnement qui ſe préſenta à l'eſprit des

» voyageurs, lorſqu'ils commencerent » à arriver dans ce pays, & leur admi- » ration s'étant comuniquée aux ſa- » vans de l'Europe, on vit naître de- » deſſus des conjectures & des diſputes » ſans nombre.

» Les uns, pour expliquer ce phé- » nomene, ont eu recours à la boiſſon » de certaines eaux, qui ont la vertu, » dit-on, de produire cette couleur, » telles que ces deux fontaines de Béo- » tie, dont l'une blanchiſſoit, & l'au- » tre noirciſſoit les moutons; mais » cette opinion ſe détruit elle-même. » D'autres prétendent que ce change- » ment de couleur a pu ſe faire par la » force de l'imagination des meres, » comme autrefois par l'induſtrie de » Jacob, les brebis de Laban portoient » des agneaux diverſement colorés. Ce » ſentiment, qui fait un principe gé- » néral & permanent d'une cauſe par- » ticuliere & accidentelle, n'eſt pas » plus ſoutenable que le précédent.

» Ceux qui attribuent la noirceur » des Negres à la malédiction donnée » à Chanaan, ſe trompent de même; » car ſa poſtérité ſe renferma dans la » Syrie, où elle ne produiſit aucun

» Noir. D'autres enfin, penſent que » cette race deſcend de Caïn ; & que » cette couleur, qui étoit le ſigne de » la malédiction prononcée contre ce » fameux fratricide, s'eſt perpétuée » ſur ſes deſcendans, qui n'ont point » péri par le déluge. En accordant » quelque apparence de vérité à ces » chimeres, comment l'effet du crime » ſe ſeroit-il tranſmis à la poſtérité des » coupables, ſi l'on ne ſuppoſe auſſi » que leurs femmes devinrent noires » comme eux ? Leurs enfans auroient » été mulâtres ; & ſi l'on veut qu'ils » ſe fuſſent toujours mariés entr'eux, » ils auroient produit à la fin une race » blanche, plutôt qu'une poſtérité de » Negres. D'ailleurs, quelques-unes de » ces opinions ſont contraires à l'écri- » ture, qui dit poſitivement que tout » le genre humain vient des enfans de » Noé. Les Negres même ſavent l'hiſ- » toire du déluge univerſel : & c'eſt le » ſeul fait de l'antiquité qui ſe ſoit con- » ſervé parmi eux.

» Qu'eſt-ce donc qui a pu produire » ces générations nombreuſes d'hom- » mes noirs, qui peuplent preſque » tout le continent de l'Afrique ? Je le

» répete, dit notre Prêtre Portugais,
» c'eſt le climat, c'eſt le ſoleil, ſous
» leſquels les deſcendans de Noé ſont
» venus s'établir. La nature de l'homme
» n'a pu ſe changer auſſi eſſentielle-
» ment d'elle-même, ſans le concours
» des cauſes phyſiques. Les Portugais,
» dont la poſtérité exiſte encore au-
» jourd'hui en Afrique, commence-
» rent à y fixer leur demeure vers le
» milieu du quatorzieme ſiecle. Ils peu-
» plerent les iſles, les côtes & les
» bords des rivieres, depuis le Cap
» Blanc juſqu'au Cap Verd; ils n'é-
» toient point noirs alors; ils étoient
» ſemblables au reſte de leur nation.
» Ceux qui s'établirent dans les iſles,
» où ils ſont reſtés de pere en fils de-
» puis trois ſiecles, n'ont point chan-
» gé; ils ne ſont qu'un peu plus baſa-
» nés. Ceux des côtes d'Afrique, plus
» voiſins de la zone torride, frappés
» des influences du ſerein, du climat,
» de la reverbération du ſoleil, ſe ſont
» vus, après quelques générations,
» auſſi noirs que les naturels du pays,
» & n'en furent diſtingués que par leur
» langage, leurs coutumes, leur reli-
» gion. Les alimens & les exhalaiſons

» du ſol peuvent auſſi contribuer à pro-
» duire ce phénomene. Les Négrillons
» nouveaux nés, reſſemblent en tout
» aux enfans des Blancs, à l'exception
» d'un filet noir qui borde l'extrémité
» des ongles, & d'une petite tache
» de pareille couleur au bout du ſcro-
» tum. Ces marques ſont un ſigne cer-
» tain que l'enfant ſera noir; & les
» peres Negres, qui ſoupçonnent la
» fidélité de leurs femmes, n'ont pas
» beſoin d'autres preuvres, pour aban-
» donner les enfans comme ne leur
» appartenant pas, dès qu'ils naiſſent
» ſans ce ſigne diſtinctif. Cette tache
» eſt griſe chez les Indiens, & d'un
» rouge pâle chez les Mulâtres. Le
» corps des Négrillons eſt blanc les
» huit premiers jours: leur peau com-
» mence par brunir, & devient enfin
» tout à fait noire.

» Mais, me dira-t-on, ſi le climat
» produit des phénomenes ſi ſingu-
» liers, pourquoi les Negres, tranſ-
» portés dans d'autres pays, y con-
» ſervent-ils leur couleur, eux & leur
» poſtérité, lorſqu'ils ne s'allient point
» avec les Blancs? Je réponds qu'il
» n'eſt pas vrai, qu'ils gardent cette

» même noirceur; & que, dès la ſe-
» conde génération, les uns n'ont plus
» que la couleur de maron, les autres
» celle de café; parce que l'air agit ſur
» eux autrement que ſous la zone tor-
» ride. Il eſt certain, & d'une expérience
» reconnue, que les enfans nés de pa-
» rens noirs, ſoit en France, ſoit en
» Amérique, perdent, d'une maniere
» ſenſible, d'une génération à l'autre,
» une grande partie de la couleur de
» leurs peres ».

Vous verrez avec plaiſir, de quelle maniere notre prêtre Portugais étoit reçu chez la plupart des Rois Negres, dont il parcouroit les états. « Ces Prin-
» ces, nous diſoit-il, ne ſont pas
» mieux logés que leurs Sujets. Leurs
» caſes ſont de jonc & de paille; ils
» en ont ſeulement un plus grand nom-
» bre. J'en traverſois toujours ſept ou
» huit, avant que d'arriver à celle où
» ſe tenoit le Monarque ou la Souve-
» raine : car ici les femmes regnent au
» défaut de Princes mâles. Je leur étois
» préſenté par leur Miniſtre. Jugez ce
» que c'eſt que ces Miniſtres, ces Sou-
» veraines, ces Monarques, par ce ſeul
» trait. On vient dire à un Officier

» François du Sénégal, que la Reine » de Cayor, qui a fait deux lieues à » pied pour le voir, eſt dans ſon anti- » chambre. Eh bien, répond le Fran- » çois, qu'on lui donne un verre d'eau- » de-vie, & qu'on la renvoie.

» Admis à l'audience du Prince, » on me demandoit, par un interprete, » le motif de ma viſite. Celui-ci diſoit » ma réponſe au Miniſtre, qui la ren- » doit au Roi. Quand on avoit ceſſé » de parler, le Prince faiſoit venir ſes » femmes, & me les préſentoit, ainſi » que toute ſa Cour. Alors on s'aſſéyoit, » la favorite ſur une chaiſe de bois, à » la droite du Monarque, le Miniſtre » à ſa gauche, & moi en face, ſur une » chaiſe ſemblable. L'interprete étoit » debout; & les courtiſans, aſſis ſur » des nattes, faiſoient un cercle au- » tour de nous. Les autres femmes, » auſſi debout, formoient un ſecond » cercle, & les Officiers diſtingués, un » troiſieme. On apporte enſuite les pré- » ſens. On les a d'abord annoncés au » Miniſtre, qui, avant tout, en a in- » formé ſa Majeſté. Les miens étoient » quelques bouteilles d'eau-de-vie, » dont je goûtai le premier, pour

» prouver à tout ce beau monde, que
» la liqueur n'étoit pas empoiſonnée.
» Après en avoir bu, je la préſentai
» au Roi, qui la donna à ſon Miniſ-
» tre, & celui-ci aux autres; de ma-
» niere qu'à chaque coup que le Prince
» buvoit, il falloit une nouvelle bou-
» teille, miſe à l'épreuve comme la
» premiere. La converſation s'égayoit
» à meſure que les bouteilles ſe vui-
» doient; & le Roi, par mille pro-
» teſtations d'amitié, me promettoit
» d'épouſer les intérêts de ma nation.
» Pourvu qu'il y eût aſſez d'eau-de-vie
» pour lui & pour toute ſa Cour, on
» obtenoit tout ce qu'on deſiroit. Les
» femmes ne veulent pas être oubliées
» dans les préſens; mais peu de choſe
» les contente: quelques mouchoirs
» des Indes en font les frais.

» Pluſieurs de ces Princes Africains
» ſont entrés avec moi en converſation
» ſur la religion; & ils finiſſoient ou-
» jours par me dire que, ſi le chriſtia-
» niſme permettoit la pluralité des
» femmes, ils ne ſe feroient aucune
» peine de l'embraſſer. C'eſt le ſeul
» article de notre loi qui les arrête. J'ai
» trouvé des Reines même, qui n'y

» voyoient d'autre difficulté, que l'o-
» bligation de s'en tenir à un ſeul hom-
» me. Et ſi cet homme tombe malade,
» me diſoient-elles; ſi cet homme.....
» Ah! votre religion n'a pas tout pré-
» vu, n'a pas pourvu à tout, comme
» la nôtre ».

Je ſuis, &c.

*Au Cap de Bonne-Eſpérance, ce 27 janvier 1753.*

Fin du Tome XIII.

# TABLE
## DES MATIERES
*Contenues dans ce Volume.*

## LETTRE CLIII.

### *Le Paraguay,*


Découverte du Paraguai. *Page* 5
Solis arrive à la riviere de la Plata. 6
Cabot arrive dans le même pays. *ibid.*
La riviere de la Plata, ſes propriétés. 7
Aventure arrivée à Miranda. 8
Le cacique Siripa en devient amoureux. 9
Les Eſpagnols négligent le Paraguai. 11
Charles-Quint y envoie Mendoze. *ibid.*
Diſcours de l'empereur à Mendoze. 12
Mendoze fait tracer le plan de Buenos-Aires. 13
L'Aſſomption, capitale du Paraguai. *ibid.*
Les Paraguéens contraires aux Eſpagnols. 14
Aventure d'une femme Eſpagnole. 15
Moyens pour ſe concilier les Paraguéens. 17

Projet de se défaire des Espagnols. 18
Les Indiens obtiennent leur pardon. 19
Vera succede à Mendoze. *ibid.*
Les Guaranis, Indiens du Paraguai. 20
Brigues contre le nouveau gouverneur. 21
Agrandissement de la colonie. 22
Persécutions contre les Jésuites. 24
Conversion des Indiens du Paraguai. 25
On y envoie des Jésuites. 26
Leur entrée triomphante au Paraguai. 27
Succès des travaux de ces religieux. 28
Ils forment des sociétés. 29
Les Espagnols leur sont peu favorables. 30

## LETTRE CLIV.

### *SUITE DU PARAGUAY.*

Les cinq gouvernemens du Paraguai. 32
La ville de la Plata. 33
Les Chiriguanes, ennemis des chrétiens. 34
Origine de ces peuples. 35
Caractere des Chiriguanes. 36
Singularité de leurs usages. 37
Parallele de ce peuple avec nous. 38
Les Chiquites, peuples voisins. *ibid.*
Mœurs & caractere de ces peuples. 40
Maniere dont ils traitent leurs malades. *ibid.*
Comment ils ont été amenés au christianisme. 42
Réponses faites par eux aux Missionnaires. 43
Les Jésuites ont civilisé les Guaranis. 44

Difficultés qu'ils ont eu à eſſuyer. 45
Confiance des rois d'Eſpagne dans les Guaranis. 46
Ce qu'il en coûte pour les conſerver. 47
Quelle autorité ont les Jéſuites. 48
Quelle part ils ont au gouvernement. 49
Comparaiſon de Lacédémone avec les Guaranis. 40
Leur joie à l'arrivée des miſſionnaires. 53
Les Paraguéens réuſſiſſent dans les arts. 54
Leurs occupations. *ibid.*
Habillement des hommes & des femmes. 56
Deſcription des peuplades. 57
Leur maniere de vivre. 58
On les exerce à l'art militaire. 59
Uſage des armes à feu. 60
Commerce des habitans du Paraguai. 61
On n'y ſouffre aucuns mendians. 63
Le travail des femmes. 64
Comment on entretient le bon ordre. *ibid.*
Ils n'ont aucun commerce avec les Eſpagnols. 65
Ils ſont toujours accompagnés d'un miſſionnaire. *ibid.*
Mœurs des Eſpagnols du Paraguai. 67

## LETTRE CLV.

### *SUITE DU PARAGUAY.*

GOUVERNEMENT par rapport au ſpirituel. 68
Réception de l'évêque à ſa viſite. *ibid.*

Mêmes honneurs au provincial des Jéſuites. 70
Voyage à la réduction de ſaint Xavier. 71
Ce que c'eſt qu'une jaccra au Paraguai. 72
Réception des étrangers. 73
Gouvernement des égliſes. *ibid.*
On y pratique beaucoup d'exercices de piété. 74
On y veille ſur la conduite des paroiſſiens. 75
Magnificence des égliſes. 76
Ordre qu'on y obſerve pendant l'office. *ibid.*
Chacun doit y aſſiſter. 77
Célébration des mariages. 78
Muſique parmi les Paraguéens. *ibid.*
Célébration de la Fete Dieu. 79
Reſpect pour les miſſionnaires. 82
Exemples frappans d'attachement. *ibid.*
Vertus ſublimes pratiquées par le peuple. 83
Source de ſon bonheur. *ibid.*
Zele des miſſionnaires. 84
Quels ſont les plus obſtinés de ces idolâtres. *ibid.*
Moxes & autres ſauvages. 85
Mœurs & coutumes des Manicos. 86
Mœurs & coutumes des Tſcharos. 87
Origine de la nation des Mamelus. 88
Mœurs & coutumes de cette nation. 89
On arme contre eux les Paraguéens. 92
Climat & température du Paraguai. 93
maniere de prendre les bœufs du pays. 94
Chiens ſauvages qui déſolent les campagnes. *ibid.*
On ne cherche point à s'en défaire. 95
Commerce en peau de bœufs. 96
Commerce de l'herbe du Paraguai. 97
Effets

Effets de cette plante. 98
Autres productions du Paraguai. 99
Multitude & groſſeur des ſerpens. 100
Leur maniere de digérer. 101
Animal ſingulier du Paraguai. 102
L'herbe à moineau. 103
La ville de la Paz. 104
On découvre de l'or dans ſes environs. 105
Sancta-Cruz de la Sierra-Nueva. *ibid.*
Gouvernement & ville de l'Aſſomption. 106
La ville de Buenos-Aires. 107
Colonies Eſpagnoles du Paraguai. 108
Pouvoir qu'on reproche aux Jéſuites. 109
Changemens qu'ils ont opérés. *ibid.*

## LETTRE CLVI.

### *LE BRESIL.*

Ce que c'eſt que les capitanies du Bréſil. 112
Les Portugais n'habitent que les côtes. 113
Deſcription de la ville de Santos. 114
Saint-Vincent, autre ville. *ibid.*
Habitans les plus policés du Bréſil. 115
Peuples ennemis des Portugais. *ibid.*
Les Mamelus du Bréſil. 116
Le linx, animal commun à Saint-Vincent. 117
Fables au ſujet de cet animal. 118
Rio-Janéiro fréquenté par les François. 119
Famine qu'ils éprouvent dans leur vaiſſeau. *ibid.*
Circonſtances terribles de cette famine. 120
Deſcription de Rio-Janéiro. 121

Caractere des habitans. 122
Oiſeau lugubre, dans cette province. 123
La capitanie du Saint-Eſprit. 124
La capitanie de Porto-Sécuro. *ibid.*
Deſcription de l'arbre du Bréſil. 125
Réponſe d'un vieux ſauvage. 126
Cabral prend poſſeſſion du Bréſil. 127
Ville de San-Salvador, capitale du Bréſil. 130
Mœurs & uſages des habitans. *ibid.*
Clergé ſéculier & régulier. 132
Baie de Tous-les-Saints. 133
Révolutions arrivées au Bréſil. 134

## LETTRE CLVII.

### *SUITE DU BRESIL.*

CAPITANIE d'Ilheos. 137
La capitanie d'Olinde. 138
Deſcription de la capitale. 139
Autres capitanies du Bréſil. *ibid.*
Mœurs & uſages des Molopaques. 141
Deſcription de la ville de Para. 142
Deſcription de la riviere des Amazones. *ibid.*
Portrait & caractere des peuples. 145
Combien ils ſont heureux. *ibid.*
A-t-il exiſté de véritables Amazones. 146
Coutumes de ces femmes guerrieres. 147
Qu'étoit-ce que ces anciennes Amazones. 148
Amazones modernes. 149
Cours de la riviere des Amazones. 150
Peuples qui habitent ſur ſes bords. 151

Uſage ſingulier des Omaguas. 163
Ils ne ſont pas antropophages. 154
Navigation ſur le fleuve des Amazones. 155
Les habitans de la miſſion de Saint-Paul. 156
Découverte du Maragnon. *ibid.*
Suite de cette entrepriſe. 158
La capitanie de Maragnan. 164
Les Topinamboux. 165
Diſcours d'un chef de cette nation. 166
Réponſe à ce diſcours. 170
Portrait des nations du Bréſil. 172
Leurs mariages, leurs uſages. 174
Les femmes n'aiment point à ſe vêtir. 175
Conduite des Portugais avec eux. 176
Traitement des priſonniers. 177
Conduite à l'égard des morts. *ibid.*
Conduite à l'égard des étrangers, des enfans, des malades. 180
Productions & commerce du Bréſil. 183
Découverte des mines. 185
Commerce des Portugais au Bréſil. 188
Commerce des autres nations. 189
Réflexions au ſujet des mines d'or. 190

## LETTRE CLVIII.

### *ISLES D'AFRIQUE.*

TABLEAU général des Africains. 191
L'isle de Sainte-Helene. 192
Comment on y aborde. *ibid.*
Logement du gouverneur. 194

Deſcription du fort de cette isle. *ibid.*
Epiſode du roman de Cleveland. 195
Ce que ce ſéjour a de vicieux. 197
L'isle de Madagaſcar, ſes divers noms. 198
Deſcription de cette isle. *ibid.*
Récit d'un François. 199
Etabliſſemens des François. *ibid.*
Exploits du célebre la Caſe. 201
Jalouſie du gouverneur. 202
Zele des Miſſionnaires 203
Quelles en ſont les ſuites. 204
Maſſacre des François. 207
La colonie eſt réduite à l'extrêmité. 208
Colbert établit la Compagnie des Indes. 209
Quels en furent les premiers officiers. 210
La Caſe épouſe une princeſſe de l'isle. 211
Portrait de cette Princeſſe. 212
Nouveau ſuccès de la Caſe à la guerre. 213
La compagnie s'attache ce brave homme. 214
Etat déplorable du fort des François. 215
Ce qui empêche d'y établir l'ordre. 216
On ſonge à abandonner Madagaſcar. *ibid.*
Fin du brave la Caſe & de ſon épouſe. 218

## LETTRE CLIX.

### *SUITE DES ISLES D'AFRIQUE.*

Le fort Dauphin, à Madagaſcar. 220
La baie d'Antongil. 221
La baie de Saint-Auguſtin. 222
Côtes & intérieur de Madagaſcar. 223

Mœurs & coutumes des peuples. 224
Trait remarquable d'un officier François. 225
Femmes de Madagaſcar, leur mariage. *ibid.*
Comment on punit les malfaiteurs. 226
Occupations des habitans. 227
Pratiques religieuſes de ces peuples. 228
Cérémonies de la circonciſion. *ibid.*
Fables au ſujet du premier homme. 230
Bœufs & vaches à Madagaſcar. 232
Autres animaux de cette isle. 233
Papier, encre, plumes du pays. *ibid.*
Découverte de l'isle Bourbon. 235
Productions naturelles de cette isle. 236
Trait remarquable au ſujet de la chaſſe. 237
Climat & température du pays. *ibid.*
Nombre des habitans. 238
M. de la Bourdonnais, gouverneur. *ibid.*
Hiſtoire de l'isle de France. 239
Ce qui la rend utile & floriſſante. 240
L'uſage de l'agriculture y étoit négligé. 242
On y établit des magaſins, &c. 243
Autres iſles. 246
L'isle de Johanna, ou d'Anjuan. *ibid.*
Mœurs & uſages des habitans de cette isle. 247
L'isle de Mozambique; ſa deſcription. 248
Ses habitans. 249
Siege de Mozambique; trait remarquable. 250
La côte du Zanguebar. 251
L'isle de Querimba. 252
L'isle de Quiloa. *ibid.*
Roi de cette isle. 253
Almeyda détrône ce monarque. 255
Les Portugais s'emparent de Quiloa. *ibid.*
Le territoire & la ville de Monbaza. 256

La ville de Melinde. 258
Par qui ce royaume eſt gouverné. 259
Hiſtoire de l'arrivée de Gama dans ce pays. 260
Exploits de quelques Portugais. 262
Autre trait remarquable d'un aveugle. 263
Perfidie Portugaiſe. *ibid.*
La côte de Zanguebar. 264
La ville de Brava. 265

## LETTRE CLX.

### *L'ABISSINIE.*

Ses premiers habitans. 267
Hiſtoire du fils de la reine de Saba. 268
La religion chrétienne y eſt annoncée. 269
Eloge de deux princes Abiſſins. 270
Révolutions arrivées dans l'Abiſſinie. 271
Un prince Ethiopien meurt en France. 272
Les empereurs protegent les catholiques. 273
Les Jéſuites ſont renvoyés d'Ethiopie. 274
Quelle eſt la religion des Abiſſins. 275
Côte d'Ajan & royaume d'Adel. 276
Mœurs des Maracates. *ibid.*
Provinces ſujettes ou tributaires. 277
Hiſtoire de la nation des Galles. 278
Mœurs & uſages de ces peuples barbares. 279
Maniere de pratiquer la circonciſion. 281
Comment le roi reçoit les étrangers. 282
L'Abiſſinie, pays abondant en moines. 283
D'où ces moines ſont venus. 284
Combien il y a de ſortes de religieux. *ibid.*

Vie que menent ces religieux. 285
Les égliſes de ces moines. 286
Monaſtere de l'abbé Euſtate. 287
Goût pour la vie aſcétique. 288
La confeſſion auriculaire dans ce pays. 289
Culte rendu à la ſainte Vierge. 290
Divers dogmes de la religion d'Abiſſinie. 291
Livres ſacrés des Abiſſins. 292
Catéchiſme de ces peuples. *ibid.*
Ce que c'eſt que le patriarche des Abiſſins. 293
Son ignorance. 294
Les autres prêtres de l'Abiſſinie. 295
Comment ils reçoivent le ſacerdoce. 296
Combien les Abiſſins reſpectent les égliſes. 297
Comment ils s'y comportent. *ibid.*
Du baptême des enfans en Ethiopie. 298
Du baptême des adultes. 299
Autre ſorte de baptême en Ethiopie. 300
Ce qu'on doit penſer de ce baptême. 302

## LETTRE CLXI.

### *SUITE DE L'ABISSINIE.*

COMMENT on reçoit les ambaſſadeurs. 303
Habillement de l'empereur d'Ethiopie. 304
Autres cérémonies. 305
Officiers du roi d'Ethiopie. 307
Différens titres des gouverneurs. *ibid.*
Villages d'Ethiopie; habitations des grands. 308

Deſcription d'un camp Ethiopien. *ibid.*
Hiſtoire de l'arche d'alliance. 309
Comment on tranſporte cette arche. 310
Comment on établit un camp en Ethiopie. 311
Comment le prince donne ſes audiences. 312
Comment eſt ſervie la table de l'empereur. 313
Préparation des viandes. *ibid.*
Liqueurs qui ſervent de boiſſon. 314
Comment ſe font ces liqueurs. 315
Mariages des princeſſes du ſang. 316
Licence qui regne parmi les femmes. *ibid.*
La poligamie eſt tolérée en Ethiopie. 317
Comment s'y font les mariages. 318
L'ancienne & fameuſe ville d'Axuma. 319
Marchés & monnoie d'Ethiopie. 320
Comment on y recueille le ſel. 321
Les mines d'or de ce même pays. 322
Climat & température d'Ethiopie. 323
Montagnes d'Ethiopie. 324
Ancien uſage des princes Abiſſins. 325
Comment cet uſage s'eſt aboli. 326
Rivieres d'Ethiopie ; ſources du Nil. 327
Le lac de Dembée. 328
Production du royaume d'Abiſſinie. 329
Bœufs d'une groſſeur monſtrueuſe. 330
La richeſſe conſiſte en beſtiaux. 331
Lions, éléphans, & autres animaux. 332
L'hippopotame ; chaſſe de cet animal. 333
Ambaſſadeurs étrangers. 334
Voleurs & mendians de ce pays. 335
Peines décernées contre les criminels. *ibid.*
Comment ſe jugent les procès. 337

## LETTRE CLXII.

### *SUITE DE L'ABISSINIE.*


Pouvoir dont jouiſſent les rois. 339
Les terres ſe donnent au gré du prince. 340
Comment ſe font ces donations. 341
Soumiſſions des grands de l'état. 342
Les anciens rois d'Ethiopie. 343
Comment ils en uſent aujourd'hui. *ibid.*
Ordre de ſucceſſion au trône. 344
Sacre & couronnement des empereurs. 345
On leur donne alors un nom particulier. 347
Le Prêtre Jean, roi d'Ethiopie. *ibid.*
Milice d'Abiſſinie; maniere de combattre. 348
Les Abiſſins ne connoiſſent point nos arts. 349
Ils aiment les jeux de mots. 350
Ils exercent de pere en fils les mêmes métiers. *ibid.*
Commerce étranger & intérieur. 351
Abiſſins à l'égard des Mahométans. 352
Tentatives en faveur de la religion catholique. 353
Mœurs & uſages des Ethiopiens. 355
Leur portrait. 356
Qualités eſtimables de ces peuples. *ibid.*
Préſens qu'ils font aux prêtres. 357
Ils obſervent pluſieurs carêmes. 358
Comment ils exercent l'hoſpitalité. 359
Leur maniere d'enterrer les morts. 360
Comment on porte le deuil. 361
Différentes langues Ethiopiennes. 362
Habitans des Agaves & du Zendero. 363

Comment ils ſe choiſiſſent un roi. 364
Cérémonie pratiquée lorſqu'on eſt chargé des ordres du monarque. 366
Spectacles que donnent les Ethiopiens aux perſonnes qu'ils veulent honorer. *ibid.*
Hiſtoire de jeunes gens pétrifiés. 367
Idée générale des villes d'Ethiopie. *ibid.*
Multitude des lions dans l'Abiſſinie. 368
Monaſteres d'Ethiopie. *ibid.*
Le Nil dans le royaume de Sennar. 369
Deſcription de la capitale de ce royaume. 370
Audience du roi de Sennar. 371
Portrait & habillement de ce price. *ibid.*
Marche & cortege de ce monarque. 372
Comment il rend la juſtice à ſes peuples. 373
Les marchés de Sennar. 374
Deſcription de la civette. 375
Commerce du royaume de Sennar. 376
De quel pain ſe nourriſſent les peuples. *ibid.*
Habits, meubles, logemens. 377
Climat & chaleurs du pays de Sennar. 378
Route de Sennar au royaume de Dongale. 379
Deſcription de la ville de Dongale. 380
Violence d'un poiſon ſingulier. 381
Uſages du royaume de Soudain. 382
Religion & commerce du même pays. *ibid.*

## LETTRE CLXIII.

### *LA NIGRITIE.*

DESCRIPTION & hiſtoire de la Nigritie. 385
Mœurs des anciens peuples de ce pays. 386
Révolutions de cette même contrée. 387

Comment se forma le royaume de Gonga. 388
Ce que c'est que la ville de Bournon. 389
Sort des esclaves dans le Guengara. 390
Royaumes tributaires de celui de Tombut. *ibid.*
Richesses & commerce des habitans. 391
Réception que le roi fait aux étrangers. 392
Les principaux habitans de ce royaume. 393
Comment on recueille l'or dans ce pays. 394
Superstition des Negres à ce sujet. 395
Description du vaste désert de Sara. 396
La ville de Tagazis, située dans ce désert. 397
Mœurs des habitans du désert de Sara. *ibid.*
Agrément de leur vie errante. 398
Leurs habillemens. 399
Respect des hommes pour les femmes. 400
Propreté extrême des personnes du sexe. 401
Complaisance des maris. 402
Les peuples du désert de Sara. 403

## LETTRE CLXIV.

### *Le Monomotapa.*

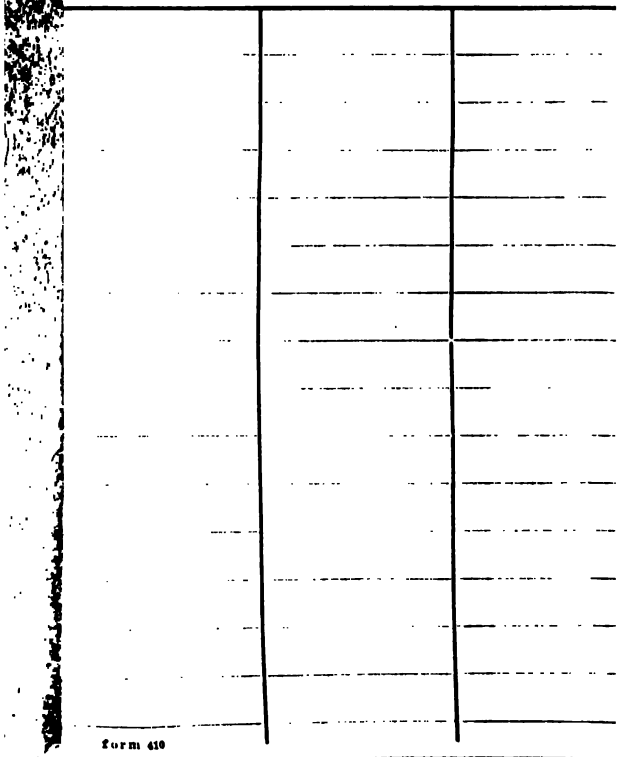
Fausses relations de quelques voyageurs. 405
Description du palais de l'empereur. *ibid.*
Ses habits, ses femmes. 406
Maniere singuliere d'honorer le monarque. 408
Ce qui se passe dans le serrail de ce prince. 409
Quels sont les officiers de sa cour. 410
De l'origine de cette monarchie. 411
Peuples du Monomotapa. 412
Fête de la nouvelle lune. 413
Etendue du Monomotapa. 414
Le fleuve du Zambese. 415

Deſcription de la chaſſe de l'éléphant. 416
Comptoirs des Portugais dans ce royaume. 418
Les différentes foires de ce pays. 419
Qualifications que prennent les Portugais. *ibid.*
La montagne d'Aſura ou d'Oſur. 420
Le pays & la ville de Sofala. *ibid.*
Foires portugaiſes ruinées par les Caffres. 421
Ce qui les a irrités contre les Portugais. *ibid.*
Diſcours d'un de ces Caffres. 422
Haine des Caffres contre les Portugais. 427
Mœurs de ces ſauvages. 430
Royaume des Mongas. *ibid.*
Hiſtoire d'une vieille ſorciere. 431
Hiſtoire d'un chameau. 432
Portrait des habitans du Monomotapa. 433
On connoît peu l'intérieur de l'Afrique. 434
La terre de Natal. 435
Commerce & mœurs des habitans. *ibid.*
Commerce & mœurs des Anzikois. 436
Portrait des Jaggas. 437
Comment ils font leur vin. 438
Mœurs & coutumes des Jaggas. 439
Ce que c'eſt que le grand Jagga. 440
Célébration du jour de ſa naiſſance. *ibid.*
Funérailles des Jaggas. 443
De la couleur des Negres. 444
Comment on explique ce phénomene. 445
On ne doit l'attribuer qu'au climat. 447
Objections & réponſes. 448
Logemens des princes Negres. 449
Audiences qu'ils donnent aux étrangers. 450
Ce qu'ils penſent de la religion chrétienne. 451

*Fin de la Table.*

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



Form 410